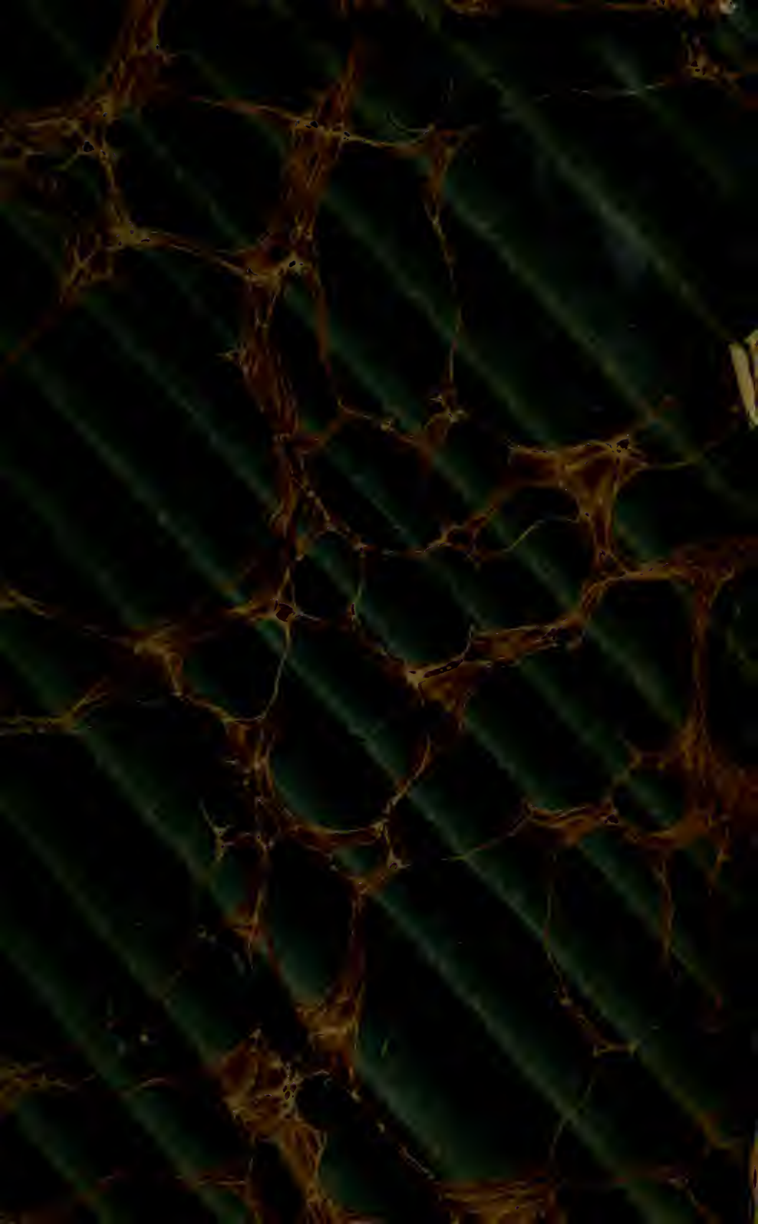
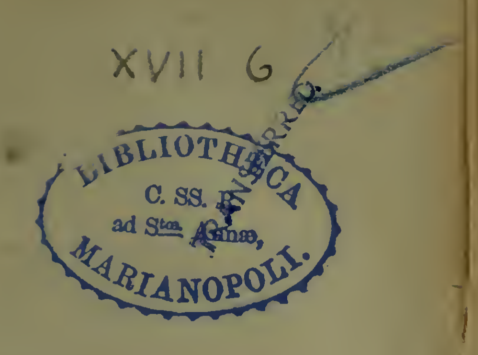

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04050 3419





SAINT PAUL

ÉTUDIÉ



EN VUE DE LA PRÉDICATION



TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER



AU MANS (SARTHE)

SAINT PAUL

ÉTUDIÉ EN VUE

DE

LA PRÉDICATION

Par M. l'Abbé DOUBLET

CHANOINE HONORAIRE

Ancien professeur d'Écriture sainte et d'Histoire ecclésiastique
au Grand Séminaire d'Arras

SIXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

OUVRAGE APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR NN. SS. LES ÉVÊQUES D'ARRAS,
DE SAINT-BRIEUC, DE POITIERS ET D'AUTRES PRÉLATS

TOME PREMIER

PARIS

BERCHE ET TRALIN, ÉDITEURS
69, RUE DE RENNES, 69

—

1881

Mon cher Chanoine,

Au milieu de mes bien nombreuses occupations, j'ai pu trouver quelques instants pour la lecture de votre ouvrage : SAINT PAUL ÉTUDIÉ EN VUE DE LA PRÉDICATION. *Je suis heureux de vous dire que cette lecture m'a vivement intéressé.*

Vous abordez les points les plus importants de la doctrine catholique, et vous montrez d'une manière aussi claire que solide comment ces hautes questions du dogme et de la morale trouvent leur solution la plus puissante comme la plus complète dans ces admirables Épîtres, dont le théologien et le prédicateur ne sauraient trop se pénétrer. Il me semble que vous avez pleinement atteint le but indiqué dans votre Avant-Propos : l'exposé de la théologie du grand Apôtre. Je vous félicite donc de la pensée que vous avez eue de donner au public le fruit de vos consciencieuses études sur saint Paul, et il m'est doux de penser que, grâce à vos doctes leçons, les élèves de mon séminaire en ont déjà recueilli le précieux bénéfice.

Agréez, mon cher Chanoine, l'assurance de mes sentiments aussi affectueux que dévoués en N.-S.

† Jean-Baptiste-Joseph,
Évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer.

Arras, le 12 août 1874.

Monsieur l'Abbé,

Je viens de lire votre livre sur saint Paul. C'est un beau travail, très-sérieux, très-nourri, très-théologique, qui honorera votre nom.

Je vous prie d'agréer mes excellents sentiments.

† Augustin,
Évêque de Saint-Brieuc.

Saint-Brieuc, le 21 octobre 1874.

Monsieur l'Abbé,

Toute la plus haute et la plus pure substance de la théologie est contenue dans les Épîtres de saint Paul : c'est ce que vous avez su montrer en parcourant l'une après l'autre les questions les plus élevées de la foi et de la morale chrétienne. Les prédicateurs, en vue desquels vous avez principalement écrit, ne profiteront pas seuls de votre important travail : il se recommande à quiconque est désireux de se rendre compte de la croyance, et de pénétrer dans le mystère des Écritures. Je vous remercie de m'avoir envoyé cette précieuse publication, et vous prie d'agréer l'expression de mes plus dévoués sentiments.

† L. Évêque de Poitiers.

Poitiers, le 28 décembre 1874.

AVERTISSEMENT

A CETTE NOUVELLE ÉDITION

Dieu a daigné bénir et féconder notre humble travail. Plusieurs éditions épuisées, surtout de précieuses approbations et de hauts patronages, nous ont amplement dédommagé des appréhensions si vives avec lesquelles nous livrions notre œuvre à la publicité. La route était nouvelle, remplie de difficultés de toute sorte, et aucun guide ne s'offrait à nous en signaler les issues ou les obstacles, comment notre faiblesse n'eût-elle pas tremblé? Aujourd'hui nous voici assuré, non pas certes que l'œuvre est sans reproche, mais que la route est bonne et

que de plus robustes et de plus habiles pourront après nous y faire les plus belles découvertes et en rapporter le plus riche butin.

En présence de la sympathie que ce livre rencontrait, un devoir s'imposait à nous, celui de la mériter mieux encore. Nous avons fait disparaître quelques traces d'un travail trop hâté, corrigé quelques fautes de détail, multiplié les explications des textes difficiles, ajouté un chapitre sur saint Paul et la suréminence de ses vertus et de ses dons, fait un court résumé de sa théologie, enfin terminé l'ouvrage par une seconde table analytique à l'usage tout spécial de la prédication.

Puisse notre livre produire quelque bien dans les âmes, et nous mériter de nos chers et vénérés lecteurs un souvenir et une prière!

AVANT-PROPOS

Le but que nous avons cherché à atteindre dans cette exposition des Épîtres de saint Paul, nous y a fait suivre une marche nouvelle : c'est par là qu'après tant et de si excellents travaux, nous espérons être utile encore à ceux de nos confrères qui voudront bien nous lire et nous étudier.

Ce que nous avons osé tenter, c'est un exposé de la théologie du grand Apôtre ; exposé où, sans nous astreindre à l'ordre des Épîtres et à la suite des versets, nous formons, avec les matériaux pris dans le livre entier des divines Epîtres, un tout aussi complet que possible sur chacun des objets du dogme et de la morale traités par saint Paul. Cette marche nous a semblé naturelle et puissante à la fois.

Saint Paul ne s'explique jamais mieux que par lui-même. Si partout il expose les mêmes mystères de foi et les mêmes vérités morales, il n'y jette pas partout des clartés égales, et n'y donne pas les mêmes développements. Ici, il ne fait qu'une esquisse rapide ; plus loin, sur le même sujet, il entrera dans de complets et lumineux détails. Ici, obscurité profonde, paroles enveloppées et impénétrables, formules désespérantes où chaque mot est un abîme ; mais reportez-vous à tel autre passage de telle autre Epître, des solutions en jaillissent d'une admirable lucidité. C'est partout la même lumière, le même astre, mais qui a les vicissitudes du crépuscule et du plein midi ; qui tantôt n'illumine que les hauts sommets, tantôt se répand à flots dans la campagne pour l'éclairer tout entière. Peut-être, en étudiant épître par épître, verset par verset, n'aurez-vous aperçu que des détails sans ensemble, des matériaux sans ordonnance, des parties sans un tout : rapprochez, adaptez, coordonnez ; bientôt vous verrez avec une joie indicible se dresser devant vous le complet et majestueux édifice de la théologie catholique.

Quel magnifique ensemble de doctrine sur la déchéance, la rédemption, la grâce, la gloire, la vie divine, les sacrements, le sacerdoce, l'Église, la vie chrétienne, les vertus qui la fondent, les

vices qui la ruinent, les splendeurs qui la couronnent ! Quelles mines d'une richesse inouïe ouvertes à la prédication ! Quel nombre et quelle splendeur de matériaux ! Quelles perspectives, quels horizons que les commentaires ordinaires si courts, si morcelés, si empêtrés dans les mille détails du texte, laissent à peine soupçonner !

Loin de nous, certes, la ridicule prétention de jeter de la défaveur sur les commentaires dont plusieurs élucident le texte avec tant de sagacité et de justesse; mais pour peu qu'on les ait pratiquées, il a été facile de s'apercevoir combien leurs multiples explications, les mille détails dont les chapitres et les versets se trouvent parfois enveloppés, dissimulent aux yeux la vue de l'ensemble, la grandeur, la beauté, les magnificences de l'édifice. Il semble, à voir cette multitude de réflexions souvent si diverses, toujours si accumulées, que l'on ne tienne plus dans la main qu'une poussière, poussière d'or, très-certainement ! mais avec laquelle bien difficilement on bâtira un tout solide et lié.

Les saints Docteurs, à leur tête saint Thomas d'Aquin, qui les rappelle et les résume tous, paraissent uniquement préoccupés, alors même qu'ils suivent l'Apôtre pas à pas, de présenter, à l'aide de continuels rapprochements de textes, sa doctrine, dans son ensemble et sa plénitude.

C'est eux que nous avons constamment pris pour guides, dont nous avons à l'avance et longtemps étudié les commentaires. Outre la richesse du fond, ces grands et sublimes modèles nous offrent encore l'éclat de la forme, la chaleur et le mouvement oratoires. Nous nous sommes efforcé, autant que notre faiblesse nous l'a permis, d'en conserver quelque reflet. S'il est précieux pour la chaire chrétienne d'embrasser dans son ensemble la doctrine de saint Paul et de s'en profondément pénétrer, il ne l'est pas moins de s'échauffer à sa flamme et de se laisser emporter à ses mouvements.

Comme l'indique le titre donné à cet humble essai, c'est aux prédicateurs surtout que nous le destinons. Il nous semble néanmoins qu'il pourrait rendre aussi de réels services à deux autres classes de lecteurs : à ceux qui commencent l'étude de saint Paul, à titre d'introducteur ; à ceux qui l'ont déjà et longtemps poursuivie, à titre de mémorial. Les premiers, par cette étude préalable de l'ensemble, se sentiraient forts en face des difficultés de détail, et seraient, devant chaque partie, soutenus par l'intelligence du tout. Les seconds, s'ils ne pouvaient trouver aucune richesse qu'ils n'eussent déjà acquise, goûteraient au moins le plaisir de jeter sur un trésor dès longtemps le leur un nouveau et peut-être plus pénétrant regard.

Enfin, bien que nous l'ayons composé avant tout pour les prêtres, nous verrions avec bonheur ce livre, si accessible par sa forme aux simples fidèles, se répandre parmi eux, et le grand Apôtre leur verser à flots ses fortes et fécondes doctrines.

Sans doute, en formulant ces prétentions, ou plutôt en émettant ces vœux, nous oublions beaucoup trop notre faiblesse et l'imperfection de ce travail ; mais Celui qui n'a pas repoussé l'obole de la veuve, daignera bénir notre bonne volonté de donner même de notre indigence.

INTRODUCTION

CARRIÈRE APOSTOLIQUE — ÉPITRES DE SAINT PAUL [5]

I

La carrière apostolique de saint Paul se divise naturellement en trois périodes. La première s'ouvre au chemin de Damas, lorsque, terrassé par le majestueux appel du Dieu qu'il persécute sans le connaître [1], Saul devenu Paul se dévoue sans réserve aux douleurs et aux fatigues de l'apostolat [2]. Sa mission parmi les Gentils n'est pas fixée encore, et comme, à la vue des malédictions prêtes à fondre sur les Juifs ses frères, sa grande âme, saisie « d'immenses tristesses et d'une éternelle douleur », « réclame l'anathème [3] » pour sauver son peuple, il commence dans les synagogues une série d'ardentes prédications [4], qui lui valent aussitôt les persécutions et les exils.

[1] Act. IX. — I Tim. I, 13. — [2] Act. IX, 6, 15, 16. — [3] Rom. IX, 2, 3. — [4] Act. IX, 20. — [5] Voir la note A.

Un verset de l'Epître aux Galates nous fait connaître un voyage en Arabie, puis le retour à Damas [1], où, continuent les Actes, « Paul devenait de plus en plus véhément, confondait les Juifs et établissait la divinité de Jésus-Christ [2]. » Les Juifs ne répondirent bientôt plus que par de brutales voies de fait : l'Apôtre racontait longtemps après à l'Église de Corinthe l'extrémité où, une fois entre autres, il fut réduit. *A Damas, le gouverneur établi par le roi Arétas avait fermé toutes les portes de la ville pour se saisir de moi ; et ce fut par une fenêtre, le long du mur et dans une corbeille, que l'on me descendit, et que j'échappai de ses mains* [3].

Trois ans s'écoulent dans ces premiers travaux et ces premières souffrances : Paul n'avait pas revu encore Jérusalem. Il s'y rend, afin, dit-il, *d'y voir Pierre* [4] : car, suivant la belle remarque de Bossuet, s'appelât-on Paul, jouît-on des révélations divines, il faut *voir Pierre*, s'échauffer à ses ardeurs et s'illuminer à sa foi. Chassé de Jérusalem, l'Apôtre se rend à Tarse, sa patrie, et y fait un assez long séjour. Pendant ce temps, venait de se fonder et de prendre une extension étonnante la communauté chrétienne d'Antioche, fille de l'Église de Jérusalem, que Pierre avait évangélisée, et où il avait placé son premier siége. Pierre avait pris le chemin de Rome [5].

Il lui fallait un successeur digne de l'œuvre : Paul fut choisi de Dieu. Un autre ouvrier évangélique que nous verrons quelque temps à côté de lui, Barnabé, l'alla chercher à Tarse, et tous deux, pendant une année entière, affermirent et accrurent cette florissante chrétienté.

[1] Galat. I, 17. — [2] Act. IX, 22. — [3] II Cor. XI, 33. — [4] Galat. I, 18. — [5] Voir Hanneberg, *Révél. bibl.*, t. I, p. 237.

La grande famine prédite par le prophète Agabus [1], et qui réduisit les frères de Judée à une affreuse détresse, les en fit sortir un instant. Ils se rendirent en Judée, y répandirent d'abondantes aumônes, puis retournèrent à Antioche, où s'achève la première période et s'ouvre la seconde.

II

C'est l'époque des courses infatigables, des souffrances inouïes, et des plus merveilleuses conquêtes ; elle voit composer la moitié des Épîtres, et nous mène jusqu'à la première captivité de l'Apôtre, celle de Jérusalem et de Césarée.

L'Apôtre, nous l'avons vu, évangélisait et gouvernait l'Église d'Antioche. Ce sera désormais et pour longtemps le centre de ses travaux, et comme la capitale du vaste empire dont il fait la conquête. Et pour qui pose ses regards sur la carte de l'ancien monde, jamais ville ne fut mieux choisie. Comme une reine assise au milieu de sa cour, Antioche voyait s'étendre autour d'elle toutes les contrées connues, se grouper tous les peuples, et aboutir les grandes voies.

Au-dessous et tout proche, la Terre sainte ; à gauche, l'Asie, berceau du monde, avec ses grands souvenirs, et les traces vives encore des premières merveilles de Dieu ; au-dessus, l'Asie Mineure, avec les innombrables îles de la mer Egée ; et plus loin, rattachées par la grande mer, l'Italie, l'Espagne et les Gaules. Vaste comme le monde, l'âme de Paul pouvait de là pousser

[1] Act. XI, 28.

son cri magnanime : *Une carrière immense est ouverte devant moi*[1] ! et comme le Dieu triomphateur dont il continuait l'œuvre, « s'arrêter et mesurer la terre du regard[2]. »

Dieu lui-même inaugura à Antioche les gloires de ce second apostolat. « Pendant qu'à Antioche, racontent les Actes, ils offraient à Dieu leurs oblations sacrées et leurs jeûnes, l'Esprit-Saint leur dit : Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés[3] : » œuvre immense, qui n'est autre que la conversion du monde païen et la fondation de l'immense Église des Gentils ; œuvre à laquelle saint Paul, consacré évêque, va désormais se livrer tout entier, et que rempliront trois courses apostoliques, de vastes conquêtes, la fondation de nombreuses églises, et la composition des six premières Épîtres.

1. A la première de ses courses, l'Apôtre, gagnant la mer par Séleucie, aborde à l'île de Chypre qu'il traverse tout entière de Salamine à Paphos. Là se livre l'un des premiers combats entre l'Évangile et la puissance romaine[4]. Paul demeura vainqueur du proconsul Sergius Paulus qu'il gagna à Jésus-Christ. Mais Chypre n'était pour l'Apôtre qu'une étape vers l'Asie Mineure, dont il avait résolu de commencer la conquête. Pour parler son énergique langage, *les armes de sa milice, armes puissantes en Dieu*[5], pénétrèrent dans les trois premières provinces, la Pamphylie, la Pisidie et la Lycaonie. La parole sainte retentissait d'abord dans les synagogues ; puis, repoussée par l'intraitable obstination des Juifs, elle s'adressait à la gentilité. Cette première

[1] I Cor. xvi, 9. — [2] Habac. iii, 6. — [3] Act. xiii, 2. — [4] Act. xiii, 7. — [5] II Cor. x, 4.

mission fut couronnée de succès, et plus victorieux que les Césars de Rome, les deux apôtres s'en revinrent à Antioche, rassemblèrent les frères, et leur racontèrent les merveilles opérées par Dieu, et les conquêtes faites sur la gentilité [1]. Désormais, Paul avait compris la formidable prédiction d'Ananie [2]; il savait ce que lui devait coûter la gloire de l'apostolat. En Pisidie, il avait entendu les injures et les blasphèmes de contradicteurs furieux [3]; la calomnie et les trahisons avaient ameuté contre lui tout un peuple [4]; et, chassé comme un malfaiteur, il lui avait fallu secouer contre des cités rebelles et persécutrices la poussière de ses pieds. A Iconium, Juifs et Gentils se réunissent pour le lapider; à Lystres où il s'enfuit, tombé entre les mains d'un peuple en délire qui tout à l'heure l'adorait comme un Dieu, et maintenant le lapide comme un malfaiteur, il est affreusement déchiré de coups, et laissé pour mort sur la place. Bien des années après, pour fortifier un disciple et lui découvrir à quelle condition Dieu a voulu mettre les succès de l'Évangile, il rappelait ces sanglantes scènes d'Iconium et de Lystres: *Quant à toi, tu sais... quelles persécutions, quelles souffrances, j'ai eu à endurer à Antioche, à Icone et à Lystres* [5].

D'autres tribulations l'attendaient à son retour à Antioche. Une controverse de plus en plus acrimonieuse divisait les Juifs et les Gentils nouvellement convertis à la foi. Les Juifs prétendaient soumettre les Gentils aux observances mosaïques qu'eux-mêmes croyaient faussement ne pouvoir abandonner. Cette question touchait au fondement même du christianisme, à la rédemption

[1] Act. XIV, 26. — [2] Act. IX, 16. — [3] Act. XIII, 45. — [4] Act. XIII, 45. — [5] II Tim. III, 11.

de Jésus-Christ, dont les Juifs n'osaient encore accepter ni l'entière plénitude, ni la nécessité absolue. Paul, Barnabé et Tite se rendirent à Jérusalem, où, réunis à Pierre, Jacques et Jean, les « trois colonnes » et un grand nombre de frères, ils réglèrent, dans le premier des conciles, ce dangereux et irritant débat. Paul soutint énergiquement la liberté des Gentils[1]; son apostolat fut solennellement reconnu, et il retourna bientôt à Antioche pour y promulguer les décrets de Jérusalem[2].

2. Il en sortit quelque temps après pour commencer la seconde de ses courses apostoliques, dont trois différents travaux résument l'histoire : visite des églises déjà fondées ; conquêtes nouvelles ; composition des deux premières épîtres, celles aux Thessaloniciens.

Après la Syrie, l'Apôtre revit tout le sud de l'Asie Mineure qu'il avait évangélisé précédemment, la Cilicie, Derbe, Lystres en Lycaonie.

A Lystres, il fit une précieuse conquête, celle d'un grand apôtre et d'un grand saint, Timothée, que nous verrons désormais le plus fidèle compagnon de ses labeurs et de ses souffrances. Pénétrant plus haut, il gagna la Phrygie, puis la Galatie où, reçu *comme un ange, comme le Christ Jésus lui-même*[3], il put rendre ce témoignage que ses fils spirituels le chérissaient jusqu'à faire pour lui l'impossible, *jusqu'à s'arracher les yeux pour les lui donner*[4].

Arrivé à ce terme, placé désormais entre deux champs également immenses, également illustres, l'Asie et l'Europe, — l'Asie, terre sacrée, toute pleine des grandes œuvres de Dieu ; l'Europe, où des peuples innombrables

[1] Galat. II, 3. — [2] Act. XV. — [3] Galat. IV, 14. — [4] Galat. IV, 14, 15.

attendaient, plongés dans la nuit, la lumière de l'Évangile, — Paul dut choisir entre ces deux mondes. Il penchait pour l'Asie, Dieu le donna à l'Occident; et sur l'ordre de l'Esprit-Saint[1], sans même qu'il pût exécuter un dessein projeté d'évangéliser la Bithynie[2], il termina la seconde course apostolique par les deux missions de *Macédoine* et de *Grèce*.

En Macédoine, son œuvre importante fut la fondation des églises de Philippes et de Thessalonique. Il arriva dans cette dernière ville, autant en triomphateur qu'en fugitif; après avoir été, à Philippes, cruellement battu de verges, jeté dans un cachot, puis délivré par Dieu, et devenu, au milieu des plus éclatants prodiges, le dominateur de ses bourreaux abattus à ses pieds[3]. Il rappelait ce martyre et cette gloire aux Thessaloniciens dans un mot sublime, où se révèle la miraculeuse puissance de la persécution et de la douleur: *Vous savez, mes frères, ce que fut mon arrivée au milieu de vous, et quels fruits l'accompagnèrent. C'est qu'immédiatement avant, on nous avait, comme vous le savez, accablé de coups et d'outrages dans Philippes*[4].

Ces persécutions du début continuèrent longtemps encore, et devinrent si violentes qu'elles chassèrent l'Apôtre dans la Grèce, jusqu'à Athènes. Le souffle de la tempête, en le transportant partout, *lui préparait partout de nouveaux triomphes; il lui faisait répandre, avec la connaissance, les parfums de Jésus-Christ*[5]. A Athènes, il fit entendre à l'Aréopage « cette parole de la croix, folie au païen, scandale au Juif, et pourtant plus sage que toute sagesse humaine, plus invincible que toute

[1] Act. XVI, 6. — [2] Act. XVI, 7. — [3] Act. XVI. — [4] I Thessal. II, 2. — Voir Bossuet, *Panégyr. de saint Paul.* — [5] II Cor. II, 14.

force humaine, parole où se révèle toute la force d'un Dieu [1]. » De ce peuple frivole et orgueilleux, les uns se moquèrent, les autres demandèrent le temps de réfléchir ; un sage illustre, Denys de l'Aréopage, une femme nommée Damaris, avec eux une troupe d'âmes d'élite restèrent la conquête de l'Apôtre et le fondement d'une fervente église [2].

Une autre cité fameuse éveillait le zèle de saint Paul, Corinthe, la ville de l'or, du luxe et des plus effrénés plaisirs. Bâtie entre deux mers qui lui versaient les richesses et les vices de tous les peuples, Corinthe, après sa conversion, devait recevoir et transporter partout les apôtres de l'Évangile, et puissamment aider à la diffusion de la foi. D'ailleurs, malgré l'affreuse corruption qui y régnait, une multitude d'âmes étaient prêtes pour la bonne nouvelle, et Dieu disait à Paul dans une vision de la nuit : « Un grand peuple est à moi dans cette ville [3]. » L'Apôtre consacra dix-huit mois à cette difficile et importante mission.

Mais déjà « il avait la sollicitude de toutes les églises [4] ; » et de Corinthe, il dut la porter un instant sur sa chère Église de Thessalonique à laquelle il écrivit les premières de ses Épitres.

Timothée, de retour de Thessalonique où saint Paul l'avait envoyé pour consoler et fortifier cette chrétienté naissante et déjà si éprouvée [5], rendit à l'Apôtre un compte exact de sa mission. Les fidèles restaient dignes de toute la tendresse de leur apôtre par leur foi, leur piété et leur patience; mais des dangers sérieux menaçaient leur persévérance. Les Juifs, tantôt

[1] I Cor. I, 18 et suiv. — [2] Act. XVII, 34. — [3] Act. XVIII, 10. — [4] II Cor. — [5] I Thessal. III, 2, 6.

persécuteurs ouverts, tantôt calomniateurs perfides, faisaient mille efforts pour les détacher du christianisme.

Quelques vices s'étaient introduits parmi eux : l'adultère, les animosités, la paresse. Mais un mal plus sérieux encore était une erreur qui commençait à se répandre touchant la résurrection générale et le dernier avénement de Jésus-Christ. Dans sa lettre, l'Apôtre répand à flots les tendresses de sa charité sur ses enfants de Thessalonique[1]; comble de louanges méritées leur courage et leur patience[2]; repousse les calomnies des Juifs sur sa personne[3] en dévoilant leur but perfide; signale les vices qui déshonoraient une si fervente Église[4]; puis, venant au point principal de sa lettre, il affirme la résurrection dernière, et en esquisse l'histoire à grands traits[5]. Après l'audacieux scepticisme qui niait la résurrection[6], un esprit de curiosité indiscrète en dénaturait les circonstances et en affirmait gratuitement la proximité. L'Apôtre rappelle les Thessaloniciens au seul enseignement infaillible et pratique, celui du Maître, qui, en dénonçant l'incertitude de l'heure du jugement dernier, concluait à la vigilance qui s'y dispose et à la sainteté qui en mérite les gloires.

Cette première lettre n'étouffa pas les germes de l'hérésie naissante. Les précédentes erreurs sur la résurrection générale, propagées à l'aide d'indignes supercheries, s'accentuèrent même davantage, et répandirent parmi les fidèles le trouble et l'effroi. De fausses prophéties, une lettre supposée de l'Apôtre, des discours qu'on lui prêtait, représentaient le jugement dernier comme tout prochain. L'Apôtre, dans sa deuxième

[1] I Thessal. I. — [2] I Thessal. I. — [3] I Thessal. II, 1-8. — [4] I Thessal. IV, 3-12. — [5] I Thessal. IV, 12. — [6] I Thessal. IV, 14.

épître, déroule la sinistre suite des événements qui devront auparavant s'accomplir, et fait sur les développements, l'extension, la ruine de l'empire du mal et de l'Antechrist qui le complète et le consomme, les plus précieuses révélations[1]. Aux mêmes esprits brouillons qui dépensaient en discussions irritantes les honteux loisirs de la paresse, l'Apôtre redonne, mais plus sévères, ses avis précédents[2]. Puis, pour échapper à toute fraude, il fait remarquer en terminant que les salutations écrites de sa propre main témoigneront de l'authenticité de sa lettre[3].

L'envoi de ces deux épîtres termine le second voyage. L'Apôtre reprit le chemin d'Antioche par Éphèse, où il ne fit que passer, se proposant d'y revenir et d'y séjourner[4]. D'Éphèse il descendit jusqu'à Césarée, visita peut-être l'Église de Jérusalem[5], et rentra dans Antioche.

3. Le troisième voyage que saint Paul entreprit bientôt après, est le plus vaste et le plus triomphant; il complète les deux autres, et l'Apôtre en exposait ainsi aux Romains les merveilleux succès : *J'ai sujet de me glorifier près de Dieu dans le Christ Jésus... Par la parole, par les œuvres, par la puissance des miracles et des prodiges, par la vertu de l'Esprit-Saint, de Jérusalem à l'Illyrie et dans tous les pays d'alentour j'ai prêché l'Évangile*[6]. Parti d'Antioche, il parcourut les provinces de Galatie et de Phrygie et arriva à Éphèse, comme il l'avait promis[7] à son second voyage.

Un mot des Actes, le temps seul qu'y passa l'Apôtre nous révèlent l'importance de cette mission et son immense

[1] II Thessal. II. — [2] II Thessal. III, 6. — [3] II Thessal. III, 17. — [4] Act. XVIII, 19-22. — [5] Act. XVIII, 22. — [6] Rom. XV, 18. — [7] Act. XVIII, 20, 21.

succès. Paul passe à Éphèse deux ans entiers; et, disent les Actes, « tous ceux qui habitaient l'Asie entendirent la parole de Dieu, Juifs et Gentils. » C'est aussi de ce séjour à Éphèse que l'Apôtre disait : *Une vaste carrière m'est ouverte*[1]. Mais aussi jamais, ce semble, il n'avait déployé tant de zèle, versé tant de larmes et de prières, et usé davantage de sa merveilleuse puissance[2]. C'est cette vie et ces travaux qu'il rappelait plus tard au clergé d'Éphèse; ces labeurs et ces souffrances de deux années, ces prédications en public, ces courses de maison en maison, ces prières, ces larmes, ces exhortations ardentes au milieu des traverses et des persécutions de toute sorte[3].

Mais ses plus grandes douleurs lui vinrent du dehors. Il apprit l'apostasie presque complète de l'Église de Galatie qu'il avait fondée et qui fournissait depuis sa naissance une admirable carrière de foi et de vertus[4]. Des Juifs y étaient survenus, avaient dénigré l'Apôtre, puis renversé la foi de Jésus-Christ, et introduit, pour gagner de l'influence et de l'or, un semblant de loi mosaïque[5]. Le secours devait être prompt et fort. Tantôt véhément, tantôt tendre comme une mère éplorée[6]: tel se révèle l'Apôtre dans sa lettre à l'Église des Galates. Il leur reproche leur désertion, les conjure de revenir à leur foi première, et leur établit la divinité de sa prédication, l'abrogation de la loi mosaïque, le salut, la gloire, la déification du chrétien en Jésus-Christ.

C'est encore à Éphèse que d'autres nouvelles, moins graves sans doute, mais inquiétantes encore, lui vinrent de Corinthe. Les deux vices endémiques à Corinthe,

[1] I Cor. XVI, 9. — [2] Act. XVIII, 11. — [3] Act. XX. — [4] Galat. V, 7. — [5] Galat. IV, 9; — VI, 12. — [6] Galat. IV, 19.

l'orgueil et la *volupté*, commençaient à faire irruption dans l'Église. On y traitait les dogmes de la foi comme des thèses de rhéteur, où la raison reste juge, où l'éloquence conquiert tous les suffrages et s'entoure d'admirateurs et de disciples. Les enthousiasmes profanes enfantaient des divisions et des partis ; les apôtres de la foi, transformés en chefs d'école, exaltés par les uns, dénigrés par les autres, faisaient à Jésus-Christ une sorte de sacrilége concurrence et lui enlevaient l'unité de sa gloire et de sa domination[1]. Pervertis par ces fatales dispositions de la foule, enivrés de popularité, quelques prêtres ne cherchaient plus dans le sacerdoce que l'aliment de leur vanité[2]. Un fidèle riche et influent donnait l'énorme scandale d'un inceste étalé à tous les yeux sans honte comme sans répression[3]. Et presque aussi scandaleux était de voir des fidèles que des rixes ou des vols amenaient au pied de tribunaux païens[4]. On comprend du reste quelles questions délicates devait perpétuellement soulever le mélange des deux sociétés. L'attrait de la bonne chère, les repas offerts par les païens[5], l'achat des viandes venues des temples et vendues dans les marchés[6], exposaient à chaque heure le chrétien à une dangereuse complicité. Des fidèles haut placés, peut-être même des prêtres, tranchant impudemment au profit de leur sensualité ces difficiles questions, participaient, jusque dans les lieux consacrés aux idoles, à de sacriléges banquets, faussant ainsi sans scrupule la conscience des faibles[7]. Cette même sensualité avait corrompu la sainteté première des agapes, où

[1] I Cor. I, 11, 17. — [2] I Cor. IV, 7 et suiv.— [3] I Cor. V, 1-3. — [4] I Cor. VI. — [5] I Cor. VI, VII. — [6] I Cor. VIII, X; — X, 26. — [7] I Cor. VIII, 7, 13.

les riches donnaient maintenant à leurs frères pauvres le double scandale du luxe arrogant et de la gourmandise[1]. De là aux communions mauvaises il n'y avait qu'un pas, et beaucoup le franchissaient[2]. Le sanctuaire gémissait d'un autre mal : l'impudeur de certaines femmes, dont la mise et la tenue devenaient à la fois une insulte à Dieu et un danger pour l'assistance[3].

Les Corinthiens apportaient encore à l'Église le frivole orgueil qui leur était naturel, lorsque le baptême ou la confirmation leur conférait, avec la grâce, le don des miracles. Ils méprisaient les plus utiles pour n'ambitionner que le brillant prodige qui leur faisait parler toutes les langues[4].

Des obscurités leur restaient encore touchant le mariage, sa légitimité, ses obligations et son indissolubilité. Quelle estime méritait la virginité volontaire? Que penser de l'état de viduité et des secondes noces? Que faire dans les mariages mixtes[5]? Plusieurs points de la liturgie restaient aussi à régler[6].

Enfin, une erreur des plus graves envahissait la doctrine. Le même rire moqueur dont Athènes[7] accueillit le dogme de la résurrection de la chair, trouvait un écho à Corinthe. Plusieurs en niaient jusqu'à la possibilité, d'autres en dénaturaient le mode et les circonstances; et ainsi s'écroulait le dogme entier de la Rédemption[8].

Jamais plus vastes et plus divines réponses ne furent données à des points de détail et particuliers à une Église. A chacun d'eux la plume inspirée de Paul fait correspondre quelque grande doctrine. A leur orgueil-

[1] I Cor. xi, 20 et suiv. — [2] I Cor. xi, 27-32. — [3] I Cor. xi, 1, 16. — [4] I Cor. xii, xiii, xiv. — [5] I Cor. vii. — [6] I Cor. xi, 34. — [7] Act. xvii, 32. — [8] I Cor. xv.

leux rationalisme il montre comment, pour sauver l'homme perdu par une révolte de la raison[1], Dieu fit du mystère, de la folie, de l'ignominie, de toutes les faiblesses ensemble, le levier dont il a soulevé le monde et renversé les prétentions de la sagesse humaine[2]. Aux ambitieuses rivalités et à l'amour de la popularité, il oppose l'effrayant spectacle de la vie des vrais apôtres[3]. La fornication apparaît hideuse et infernale devant l'ineffable dogme de la déification de l'homme par la grâce et de son incorporation en Jésus-Christ[4]. Ils communient légèrement? Qu'ils songent aux grandeurs et aux terreurs de cette mystique table du grand Roi[5]. Ils font des schismes? Ils n'ont donc rien compris à l'œuvre par excellence du Christ, au corps mystique du nouvel Adam, dont l'unité est la plus essentielle condition[6]? Ils se passionnent pour le don des langues? Ah! qu'ils s'élèvent plutôt à une autre incomparable splendeur, la grâce, la charité, qui déifie l'homme, surpasse tout en ce monde, et sera la seule reine de l'éternité

Enfin, aux négateurs de la résurrection, il expose le plan magnifique de l'incarnation qui lie si étroitement toute la destinée de l'homme à celle du Verbe fait chair, que, posée la résurrection de Jésus-Christ, la nôtre suit invinciblement [8].

L'Apôtre termine sa lettre en annonçant sa prochaine arrivée [9]. Cette lettre toute trempée de ses larmes[10], il la confia à Timothée et à Eraste; mais, assailli d'inquiétudes, sans repos, comme « brûlé [11], » suivant son expression,

[1] I Cor. I, 21. — [2] Cor. I, II. — [3] I Cor. IV. — [4] I Cor. VI, 15-20. — [5] I Cor. XI, 23-33. — [6] I Cor. XII. — [7] I Cor. XIII. — [8] I Cor. XV. — [9] I Cor. XVI, 5; — IV, 19. — [10] II Cor. II, 4. — [11] II Cor. II, 4; — XI, 29.

il envoya bientôt après Tite qui devait s'enquérir de l'effet de cette lettre, puis aller l'attendre en Troade[1], où lui-même irait rejoindre son disciple après la Pentecôte[2], apprendre de lui la situation de Corinthe, et visiter à son tour le plus tôt possible[3] cette Église en péril.

Une tempête affreuse dévasta tous ses plans en le chassant inopinément d'Éphèse. Un sculpteur d'idoles, Démétrius, irrité de voir s'éclaircir la foule de ses acheteurs, la souleva, et telle en fut la violence que, sans l'énergique intervention d'un Juif nommé Alexandre, Paul eût été mis en pièces par une populace en délire. Mais tout accablante que fût cette épreuve[4], une douleur plus vive encore, ce fut pour lui de ne point rencontrer Tite en Troade[5], et de rester au sujet de Corinthe dans sa mortelle inquiétude. Incapable de la supporter[6], il chercha son disciple en Macédoine, où Dieu enfin lui accorda la consolation de le rencontrer.

Sa lettre avait eu le double effet d'admirablement convertir les âmes de bonne volonté[7], et d'endurcir et rendre furieux d'incorrigibles et haineux ennemis. Paul était, comme il le dit, *aux uns une odeur de mort qui tuait, aux autres un parfum de vie qui vivifiait*[8]. Il importait de consoler et de fortifier ceux-ci, d'abattre la désastreuse influence de ceux-là : Paul le fit dans sa seconde lettre, dont les deux parties correspondent à cette double nécessité.

Qu'il y est tendre et passionné pour ses vrais enfants de Corinthe ! Jamais l'amour maternel n'eut de pareils accents : jamais il ne mit à nu avec une vivacité sem-

[1] II Cor. II, 13, — VIII, 17. — [2] I Cor. XVI, 8. — [3] I Cor. XVI, 5 — [4] Act. XIX, 23 et suiv., — II Cor. I, 8-10. — [5] II Cor. II, 12-13. — [6] II Cor. II, 13 ; — VII, 6, 7. — [7] II Cor. VII, 7, 11. — [8] II Cor. II, 16.

blable ses désirs, ses joies, ses amertumes, ses jalousies magnanimes, ses délicatesses ineffables, ses délicieux épanchements. L'amour se donne avec ardeur : *mon cœur s'est dilaté*, s'écrie Paul, *oh! vous n'êtes pas à l'étroit dans mon cœur*[1] ! Un amour véhément s'irrite de toute froideur : Paul revient à chaque instant sur cette blessure vive[2]. Qu'un cœur de mère est vite inquiet! L'Apôtre, au comble de la joie en voyant leur conversion et leurs dispositions admirables[3], tremble néanmoins encore; il tremble surtout pour l'incestueux, et supplie qu'on le ménage; il tremble pour les âmes faibles que l'artifice circonvient de toutes parts; il tremble pour tous ces cœurs qu'on cherche à détacher de lui. L'amour n'a point de secrets : l'Apôtre leur fait connaître toute son âme[4], toute sa vie, toutes ses douleurs[5], tout son amour. Il n'est pas venu les voir... Ah! qu'ils en apprennent les causes[6]: elles sont toutes, ou indépendantes de sa volonté, ou le calcul de son amour[7]. Il s'excuse des larmes que leur a coûtées leur conversion, et qu'il a dû leur faire répandre[8]. Quel cri de sublime colère, quand il voit les séducteurs, ses adversaires, lui ravir, avec l'estime, l'affection de sa bien-aimée Église[9] ! On sait l'implacable éclat des colères maternelles en face d'audacieux ravisseurs, et la plus grande partie de sa lettre est consacrée à repousser leurs insinuations vénimeuses, et à abattre leur domination usurpée.

Il se redresse superbement : et le voici dans toute sa

[1] II Cor. VI, 11. — [2] II Cor. VI, 12; — XII, 15 et *passim*. — [3] II Cor. VII, 11. — [4] II Cor. VII, 2. — [5] II Cor. I, 8. — [6] II Cor. I, 16. — [7] II Cor. II, 1; — XII, 20, 22. — [8] II Cor. VII, *passim*. — [9] II Cor., *passim*.

majesté et sa puissance. Ses titres ? ils sont aussi magnifiques qu'incontestables. Il est prêtre [1], il est apôtre, il est thaumaturge [2], il est disciple de la croix et des souffrances divines [3], il est l'hôte du troisième ciel [4], il est le mandataire d'une invincible puissance, investi des plus redoutables pouvoirs [5].

Qu'ont-ils, eux, à offrir aux fidèles, qu'un ministère trompeur [6] et une domination insupportable [7] ? Ils lui reprochent sa pauvreté ? elle est sa gloire ; — sa longanimité qu'ils appellent impuissance? qu'importe, puisqu'il peut à son gré briser un coupable ; — l'étroite limite de ses conquêtes ? il a la volonté de Dieu et non l'orgueil, une œuvre sérieuse et solide et non des courses infructueuses pour but et pour règle [8].

La lettre finit ainsi par les sévérités nécessaires [9] du maître, mais où ne cesse de se montrer la tendresse du père [10]. Tite, toujours dévoué à Corinthe [11], et avec lui deux autres disciples [12], dont l'un est probablement saint Luc [13], partirent avec la double mission d'achever, en leur apportant cette seconde épître, l'amendement des fidèles de Corinthe ; puis de recueillir les collectes pour Jérusalem, collectes organisées dès la première lettre [14], longuement et instamment réclamées dans la seconde [15].

L'envoi de cette épître retarda tout naturellement le voyage de saint Paul à Corinthe. Il fallait laisser place

[1] II Cor. III, IV, 1, 8 ; — V, 19, 21. — [2] II Cor. XI, 4, 6. — [3] II Cor. XI, 23, 33.; — IV. 9, 18 ; — VI, 4. — [4] II Cor. XII. — [5] II Cor. X, 1, 7 ; — XIII, 1, 5. — [6] II Cor. XI, 13. — [7] II Cor. XI, 20. — [8] II Cor. XI, 7 ; — X, 8-13 ; — XIII ; — X, 13 et suiv. — [9] II Cor. XIII, 1-9. — [10] II Cor. XIII, 9, 13. — [11] II Cor. IX, 17. — [12] II Cor. IX, 18. — [13] II Cor. IX, 18, 22. — [14] II Cor. XVI, 1. — [15] II Cor. VIII. IX.

à un complet amendement [1], et échapper ainsi à la douloureuse nécessité de sévir [2]. Les trois mois de ce retard, l'Apôtre les consacra à visiter les églises de Macédoine, évangéliser l'Illyrie, redescendre en Grèce [3], compléter l'œuvre des précédentes missions et réparer parfois des ruines.

Que l'Apôtre ait achevé à Corinthe l'œuvre commencée par ses deux épîtres, rien sans doute de plus assuré, malgré le silence absolu des Actes. Mais le grand événement de ce dernier séjour de Paul dans cette Église, c'est la composition de sa fameuse Épître aux Romains. Il la dicta [4] chez son hôte Caïus [5], habitant de Corinthe [6]; c'est par là que nous savons qu'elle fut écrite de cette ville.

Cette Épître aux Romains est la plus profonde et la plus complète des quatorze qu'a écrites l'Apôtre. Elle est reine entre les épîtres, comme est reine entre les églises l'Église de Rome à qui elle est adressée; et ce serait singulièrement l'amoindrir que d'en faire une simple réponse à une dissension élevée entre les Gentils et les Juifs convertis. Elle n'est rien moins que le magnifique exposé du dogme entier de la Rédemption du monde par Jésus-Christ. Jésus-Christ en est partout le fond, et y apparaît derrière toutes les questions qui s'y développent. Pour préciser, voici les trois points dans lesquels se peut résumer toute la partie dogmatique : 1° Qu'est le monde sans la rédemption de Jésus-Christ? affreuse et désespérée est partout sa situation. La gentilité perdue, par son orgueil, roule dans un

[1] II Cor. II, 1; — XIII, 10. — [2] II Cor. XIII, 2; — X, 2, 6. — [3] Act' XX, 1, 2; — Rom, XVI, 9. — [4] Rom. XVI, 22. — [5] Rom. XVI, 23. — [6] I Cor. I, 14.

abîme de fange, où achèvent de la précipiter les sages qui l'auraient dû éclairer [1]. Le peuple juif, malgré les merveilleux secours multipliés [2] par Dieu sur sa route, s'égare à son tour, et se rencontre avec les nations idolâtres dans une même perdition [3]. La loi n'a pas même eu la seule puissance à laquelle elle pût prétendre, celle d'arrêter ce peuple privilégié dans sa terrible chute [4]. Ainsi, l'homme écrasé partout sous son péché d'origine, partout dans l'impuissance absolue de se sauver, réclame avec angoisse un Rédempteur [5].

2° Ce Rédempteur apparaît : il est à la fois vrai Dieu et vrai homme [6], Fils de Dieu et fils de l'homme. Il sauve le monde. Comment? dans quelle mesure? à quel prix? C'est une Rédemption « surabondante », elle déborde sur le monde en flots intarissables de miséricorde et d'amour [7]. Elle est gratuite [8], sans mérite préalable de l'homme, par effet d'une bonté entièrement désintéressée. Elle est universelle, couvrant le monde entier de sa divine amnistie [9]. Un ineffable mystère s'est accompli : l'Homme-Dieu est mort, et à sa divine mort participent tous les hommes, pour partager ensuite avec lui les gloires de sa résurrection [10].

Une condition est pourtant posée, absolue et indéclinable : c'est la foi en ce Rédempteur [11], foi contemporaine du berceau même de l'humanité, moyen unique et constant de grâce et de salut, qui rattache à la rédemption de Jésus-Christ l'antique Église des patriar-

[1] Rom. I. — [2] Rom. III, 1, 3. — [3] Rom. II; III, 12, 23. — [4] Rom. VII, 5, 15. — [5] Rom. VII, 15-25. — [6] Rom. I, 3-6; — III, 21-27. — [7] Rom. V, 15-21. — [8] Rom. III, 24, 28. — [9] Rom. III, 32; — II, 11; — X, 12; — XI, 32. — [10] Rom. VI, 2-11. — [11] Rom. I, 17; — III, 22, 25, 26, 28; — V, 2.

ches et des prophètes aussi bien que l'Église chrétienne qui y succède[1]. C'est elle qui dénoue le terrible problème du salut des uns, de la réprobation des autres, de la conversion de la Gentilité, de la ruine du peuple juif; car l'axiome est inébranlable, *le salut à qui croit*[2]; *à qui contredit et résiste à la vérité, colère, indignation et ruine éternelle*[3]. Que si cette explication laisse place encore à de formidables perspectives sur la prédestination, qu'on le sache, on touche à d'insondables abîmes et aux plus inaccessibles profondeurs de la divinité[4]. Cette foi n'est pas la foi oisive de l'hérétique, mais la foi qui renouvelle et transforme l'homme entier, pénétrant au plus intime, *crucifiant le vieil homme*, remplaçant la vie charnelle par la vie de l'esprit[5], foi active « opérant dans la charité. »

3° Reste à exposer les effets de la Rédemption de Jésus-Christ. L'Apôtre le fait dans ce fameux chapitre huitième, l'une des plus divines pages de nos Écritures, où nous apparaît dans sa splendeur l'homme surnaturel, tel qu'il sort du creuset de la grâce : créature immaculée[6], spirituelle[7], pleine de Dieu[8], demeure mystérieuse des trois Personnes divines[9], réservée à toutes les gloires de la résurrection et de l'immortalité[10]. Pénétrée de Dieu, elle agit divinement sous sa divine impulsion[11]. A Dieu elle ose dire : Père ! Elle est fille, elle est sœur, elle est héritière d'un Dieu[12]. La création est dans l'attente : tout se prépare aux fêtes qu'organise

[1] Rom. IV. — [2] Rom. I, 16. — [3] Rom. X, 1-14; — IX, 30-33. — [4] Rom. IX, 16-25; — XI, 33. — [5] Rom. VI; — VIII, 1-10. — [6] Rom. VIII, 1. — [7] Rom. VIII, 2-9. — [8] Rom. VIII, 9-12. — [9] Rom. VIII, 9-12. — [10] Rom. VIII, 11-13. — [11] Rom. VIII, 14, 26-29. — [12] Rom. VIII, 15-18.

pour elle l'Éternité [1]. La même éternité s'était occupée d'elle, quand Dieu la prédestinait à cette splendide fortune, et disposait toutes les parties du grand œuvre de l'Incarnation [2]. Et maintenant, qu'a-t-elle à craindre, et qui peut la renverser du trône où Dieu la place? Elle jettera à toute créature un magnifique défi, et rien au monde *ne la pourra séparer de la charité de Jésus-Christ* [3] !

Les préceptes moraux qui terminent l'épître participent à cette élevation de la doctrine. C'est l'unité, la charité, l'obéissance aux pouvoirs, la tendre compassion pour les faibles, tout ce qui fait la force et les charmes de la communauté chrétienne [4].

Une diaconesse nommée Phœbée, du faubourg de Corinthe, et qui partait pour Rome, fut chargée de cette précieuse épître [5].

L'Apôtre ne comptait pas séjourner à Corinthe. Voici quels étaient ses plans. Avant tout, avec quelques disciples, porter à Jérusalem les aumônes recueillies en Macédoine et en Achaïe; de Jérusalem prendre la mer, aborder en Italie et visiter Rome [6]. De Rome, aller évangéliser l'Espagne[7]. Ce plan, il le réalisa en effet, mais après de longs retards, au milieu des épreuves et à travers mille obstacles. La troisième phase de ce grand apostolat s'illumine déjà des reflets du martyre. Paul, assailli par les embûches des Juifs, n'arrive à Jérusalem qu'après une course pénible à travers la Macédoine et la Troade, l'âme émue des douloureux adieux de ses frères à Milet [8], mais inébranlable devant l'annonce de ses prochaines tribulations [9].

[1] Rom. VIII, 19-24. — [2] Rom. VIII, 29-31. — [3] Rom. VIII, 35-39. — [4] Rom. XII, — XIII, — XIV, — XV. — [5] Rom. XVI, 1, 2. — [6] Rom. XV. — [7] Rom. XV, 24-28. — [8] Act. XX, 17-38. — [9] Act. XX, 22-26.

III

La troisième période, commencée dans les fers à Jérusalem, s'achève à Rome sous le glaive du martyre. Deux captivités différentes, dont l'intervalle se passe en nouvelles courses apostoliques, la composent et elle embrasse environ six années.

1. L'Apôtre était de quelque temps à peine à Jérusalem que les tumultes populaires, les calomnies, les excitations furieuses des chefs de la nation, devinrent si violentes, qu'il fallut le soustraire à une mort certaine et le conduire sous bonne escorte à Césarée, résidence du gouverneur romain Félix. Il devait là, pendant deux ans entiers, retracer l'une des plus palpitantes scènes de la Passion du Christ. Les circonstances sont les mêmes, les bourreaux se ressemblent, et sous les traits du disciple apparaît la divine figure du Maître. Au plus fort de ses avanies, quand la populace hurle autour du prétoire, Pilate interroge en curieux et en indifférent le Christ enchaîné : « Qu'est-ce que la vérité ? » puis il s'en va sans même attendre la réponse[1]. Après Pilate, c'est Hérode et sa cour qui veulent voir, non pas le Christ Fils de Dieu, mais le personnage célèbre qui pique leur curiosité. Tous, ils voient, ils entendent, et s'en vont, sans plus se soucier de cette apparition divine, à leurs affaires et à leurs plaisirs.

Tels furent à Césarée, devant l'Apôtre, Félix et sa femme Drusille, son successeur Festus, puis Agrippa, puis Bérénice[2]. Pendant que le peuple juif altéré de son

[1] Joan. XVIII, 38. — [2] Act. XXI, 30, 31, 36 ; — XXII, 22, 23 ; — XXIII, 12 et suiv.

ang vociférait ses cris de mort, les mêmes qu'au pré-
oire, *tolle!...* pendant que les chefs de la nation le pour-
uivaient à Césarée de haine et de calomnies[1], eux
'amusaient à faire parler ce prisonnier étrange qu'une
onne fortune avait amené dans leurs mains[2]. Paul par-
ait : sa formidable prédication faisait trembler Félix[3],
t remuait profondément l'âme du roi Agrippa[4]; mais
'élix était ambitieux et avare[5]; Agrippa, homme de
laisirs; Festus, bel esprit et incrédule[6] : tous se reti-
èrent, murmurant comme Pilate « cet homme n'a rien
it qui mérite la mort ou même les fers; » et tout fut
it pour eux[7].

Cependant, l'esprit de Dieu poussait à Rome, la capi-
le du futur empire du Christ, celui qui, avec Pierre,
evait en poser les immortelles assises. Paul, une nuit,
vait entendu cette voix divine : « Sois ferme! Tu m'as
onfessé dans Jérusalem : tu dois de même me confes-
er dans Rome[8]. » L'heure était venue d'obéir. Profi-
ant des droits de citoyen romain, l'Apôtre en appela à
lome au tribunal de l'empereur[9], et Festus fut obligé
e l'y faire conduire[10].

La traversée fut rude, et les flots, dont il avait déjà
i souvent éprouvé l'inclémence[11], semblèrent réunir
ne dernière fois contre lui leurs fureurs. Parti de
'ésarée, il longea les côtes de l'Asie Mineure, aborda
Myre, où il dut changer de vaisseau ; côtoya la Crète,
ut assailli entre cette île et la petite île de Caude par
ne affreuse tempête, qui le jeta après quatorze jours

[1] Act. XXIV. — [2] Act. XXIV, 24 ; — XXV, 14. — [3] Act. XXIV, 25.
— [4] Act. XXVI, 28. — [5] Act. XXIV, 26. — [6] Act. XXVI, 24. — [7] Act.
XVI, 30, 31. — [8] Act. XXIII, 11. — [9] Act. XXV, 10. — [10] Act. XXV,
1. — [11] II Cor. XI, 26-25.

de détresse sur la côte de Malte[1]. Providence des soixante-seize passagers ses compagnons, Paul multipliait les soins de sa charité, les conseils de sa sagesse[2], et les miracles de sa puissance divine[3]; et Dieu ne sauva l'équipage qu'à la considération de son serviteur[4]. De Malte, où il fallut séjourner trois mois, on fit voile pour Syracuse, de là à Rhégium, puis à Pouzzoles. Là, le centurion Jules, qui conduisait les prisonniers, renonça à la route de mer, entra en Campanie, et bientôt la voie Appienne, couverte des chrétiens qui venaient à la rencontre de Paul[5], vit passer, au milieu de ses tombes muettes, le cortége d'un nouveau triomphateur et les prémices d'un nouvel empire.

Paul est là Rome! Et ce que saint Léon dit de Pierre lui convient à un titre égal. « Là devait avoir son foyer la divine lumière qui se levait pour sauver les peuples; « afin que de cette tête du monde entier elle se répandît « plus efficacement sur tout le corps. Quelle nation « n'avait à cette époque des représentants à Rome? Et « ce que Rome avait appris, quels peuples le pouvaient « ignorer? C'est là qu'il fallait fouler aux pieds les vains « systèmes de la philosophie; là que devait être dissipée « la frivole sagesse de l'homme; confondu le culte des « démons, et détruite l'impiété des sacriléges, à l'endroit « même où la superstition avait, après la plus diligente « recherche, réuni tout ce que l'erreur avait jamais « créé d'idoles et de religions[6]. » C'est donc là qu'avec Pierre, Paul devait entrer, « dans cette Rome, forêt

[1] Act. XXVII. — [2] Act. XXVII, 10, 21-22. — [3] Act. XXVIII, 3, 7. 8. — [4] Act. XXVII, 24. — [5] Act. XXVIII, 15. — [6] S. Léon, Serm. I, *de SS. Petr. et Paul.*

pleine de bêtes frémissantes; océan profond battu des plus furieux orages [1]. »

Les Actes se taisent sur les circonstances de ce premier séjour de Paul à Rome; voici leurs derniers renseignements : Paul était prisonnier, sans doute, mais avec de tels adoucissements qu'il put louer une maison, vivre seul avec un gardien, et circuler librement dans la ville. Repoussé des Juifs et les repoussant à son tour, il se tourna vers la gentilité [2]. Un dernier mot des Actes, certains passages des épîtres écrites durant cette captivité, les monuments et les traditions de l'Église romaine ne nous laissent pas de doutes sur la merveilleuse efficacité de sa prédication. « Paul demeura deux ans entiers dans un logis qu'il avait loué; et là recevait tous ceux qui venaient le voir, prêchant le royaume de Dieu, enseignant tout ce qui touche à Jésus-Christ avec une entière liberté et sans aucun obstacle [3]. » A ne prendre que ces seuls mots, cette foule de visiteurs, cette prédication ouverte, ce champ laissé libre à un zèle infatigable, nous saurions déjà que le séjour de Paul remua dans Rome bien des âmes : mais l'Apôtre lui-même va nous donner les plus précieux détails.

Aux Philippiens il annonçait que sa venue à Rome, ses chaînes, ses prédications, faisaient faire à l'Évangile les plus magnifiques progrès [4]. Son théâtre s'agrandissait tous les jours, et réclamait une parole de plus en plus forte, et une sainte audace que rien ne déconcertât [5]. Il faisait mettre en prière l'Église de Colosses,

[1] S. Léon, Serm. I, *de SS. Petr. et Paul.* — [2] Act. xxviii, 30, 31. — [3] Act. xxviii, 30, 31. — [4] Philip. i, 12. — [5] Ephes. vi, 19, 20.

afin que de nouveaux accès s'ouvrissent à sa parole, et qu'il pût annoncer le mystère du Christ, pour lequel il était enchaîné[1]. Enfin, ses chères Églises d'Orient devaient trouver dans les grandes œuvres opérées à Rome leur consolation et leur joie[2].

Son appel à César, sa présence et sa parole devant Néron et les dignitaires de l'Empire, eurent dans Rome entière le plus grand éclat. Comme il nous l'apprend lui-même, c'est comme apôtre et prisonnier de Jésus-Christ qu'il se présenta[3]; c'est le Crucifié de Jérusalem, dont la doctrine remuait le monde et agitait Rome depuis plusieurs années; c'est la sublime philosophie développée déjà devant l'Aréopage; ce sont nos dogmes chrétiens, leurs promesses, leurs menaces, leurs terrifiantes profondeurs, qu'il prêchait avec une clarté, une énergie, une conviction, dont n'avaient nulle idée toutes ces âmes habituées aux vagues fluctuations de la sagesse humaine. Nous ne nous hasardons pas dans des conjectures : le texte est formel : l'effet fut prodigieux. Le palais impérial fut rempli de la grande parole, qui de là débordait sur Rome entière[4]. La hardiesse et la réputation de Paul imprimèrent à la communauté chrétienne un nouvel élan, et les fidèles se mirent à prêcher partout intrépidement Jésus-Christ[5]. Il n'y eut pas jusqu'aux ennemis de l'Apôtre qui, pour irriter contre lui la haine de l'empereur et du sénat, ne répandissent bruyamment sa doctrine[6]. Les fruits répondirent à cet éclat, et bientôt Paul, écrivant en Macédoine, pouvait envoyer aux frères le salut de ce que Rome comptait d'illustre parmi ses patriciens[4]. Ces grands

[1] Coloss. IV, 3. — [2] Ephes. VI, 22. — [3] Philip. I, 13. — [4] Philip. I, 13. — [5] Philip. I, 14. — [6] Philip. I, 17. — [7] Philip. I, 22.

noms, quels étaient-ils? Ne les demandons pas au prisonnier du Christ : qu'importait la pompe des grands noms de la terre à cet hôte du troisième ciel? Mais ces noms, la pierre les a révélés. Un savant infatigable, fouillant les catacombes, déchiffrant les inscriptions, interrogeant chaque reste de la Rome chrétienne du premier siècle, en a reçu cette magnifique réponse, que, dès le temps de Néron, la plupart des grandes familles de Rome comptaient des chrétiens dans leur sein [1]. Merveilleux commentaire du mot trop sobre de l'Apô-

[1] ...... « L'illustration de la revue souterraine par M. le chevalier Rossi, ne nous donne pas seulement une description de ces cryptes prodigieuses que la puissance des chrétiens creusa pendant plus de deux siècles par un labeur gigantesque; elle nous met en communication directe avec la vie chrétienne de cet âge héroïque, et nous y apprenons par les faits les plus palpables, à quel degré de civilisation parvint dès son origine, dans la capitale du monde romain, et par suite dans tout l'Empire, la nouvelle société qu'étaient venus fonder à Rome le pêcheur et l'ouvrier de Tarse...... Le christianisme avait, dès le principe, recruté ses fidèles jusque dans les rangs les plus élevés du patriciat...... Les marbres trop longtemps enfouis, souvent mutilés, déposent aujourd'hui de la splendeur qui entoura dès son commencement l'Église chrétienne dans la capitale de l'Empire.

« L'un des points acquis désormais à la science comme résultat évident des découvertes de l'auteur (le chevalier Rossi), est l'entrée du christianisme dans les premières familles de Rome dès l'époque de la prédication apostolique. Les éléments employés par M. Rossi pour faire revivre à nos yeux cette société si peu connue jusqu'à présent, sont irrécusables : ce sont ceux que fournit l'étude des monuments. » (Dom Guéranger : Compte rendu des travaux du chevalier Rossi publié par le journal *l'Univers*.)

tre : *Salutant vos qui de Cæsaris domo sunt* [1]. Après cela, il est superflu sans doute de longuement établir l'existence de rapports suivis entre saint Paul et Sénèque et d'autres philosophes alors à Rome ; outre que les œuvres de ceux-ci ne s'expliquent guère sans de nombreux plagiats faits au Christianisme, ces rapports ressortent de la situation même, et ne sont plus dans ce brillant ensemble qu'un épisode presque insignifiant.

Paul, quelque accablé qu'il pût être du poids de ses chaînes et du fardeau, bien autrement lourd, du ministère qui l'écrasait, Paul ne détachait ni son cœur ni sa pensée de ses églises d'Orient. Après les fatigues du jour, il passait pour elles dans la prière [2] et les larmes les veilles de la nuit. Qu'il allât au prétoire défendre sa cause, au milieu des fidèles prêcher la foi, dans sa demeure retrouver ses chaînes, elles assiégaient son âme, absorbaient ses préoccupations, consolaient ses amertumes, et fortifiaient son courage [3].

L'ardeur de son amour ne put attendre le terme déjà prévu de sa captivité : il voulut se consoler par lettres de ne les pouvoir visiter encore en personne. Nous avons de cette époque les cinq lettres aux *Éphésiens*, aux *Colossiens*, aux *Philippiens*, à *Philémon* et aux *Hébreux* [4].

Aux Éphésiens et aux Colossiens, dont il venait d'avoir des nouvelles par Epaphras [5], l'un de ses disciples, il envoya deux lettres par un chrétien nommé

[1] Philip. IV, 22. — [2] Philipp. I, 3, 4. — [3] Philipp. I, 7. — [4] L'absence de documents positifs rend difficile le placement de ces épîtres. En les datant de la première captivité de Rome, nous évitons le mieux les difficultés, et nous suivons l'opinion plus commune des exégètes. — [5] Coloss. I, 8.

Tychique [1] qui quittait Rome pour l'Orient. Dans ces épîtres dont l'une, celle aux Éphésiens, était en même temps destinée aux églises dépendantes d'Éphèse, l'Apôtre reprend les points principaux de son enseignement aux Romains sur l'Incarnation, la Rédemption, la grâce, l'Église, et les développe avec une grande sublimité.

L'Incarnation remplit l'éternité de Dieu [2]. C'est elle dont Dieu coordonnait le plan dès avant la création [3], elle qu'il avait devant les yeux lorsqu'il tirait les mondes du néant [4], elle qui fait sa gloire en même temps que le salut de toutes ses créatures raisonnables [5]. Le Verbe Incarné se les rattache toutes : elles lui forment un corps mystique [6] qu'il pénètre tout entier de sa divinité, et que son père élève par lui jusqu'aux splendeurs de son propre trône [7]. Mais si l'histoire de cette élévation de l'homme est splendide, qu'elle est touchante aussi ! C'est à l'humanité odieuse [8], chassée dans un lointain exil [9], tuée par ses propres crimes [10], gisante dans les ombres de la perdition [11], sans patrie, ni espérance, ni avenir [12], que le Verbe est venu. C'est cette ennemie qu'il a relevée de la fange, lavée de son sang, couverte de ses mérites, présentée au baiser paternel du Très-Haut apaisé, faisant des deux peuples qui composent cette humanité, Juifs et Gentils, une seule et même mystique créature [13], toute pleine du grand

[1] Ephes. vi, 21. — Coloss. iv, 7. — [2] Coloss. i, 26. — Ephes. i, 19 ; — iii, 9. — [3] Ephes. iii, 4. — [4] Ephes. i, 4. — [5] Ephes. i, 22. — [6] Ephes. i, 23 ; — ii, 19 ; — iv, 4 et suiv. — [7] Ephes. iv, 16 ; — iii, 19. — [8] Ephes. ii, 1-4. — [9] Ephes. ii. — Coloss. i, 20-23. — [10] Ephes. ii, 12. — [11] Ephes. ii, 1. — [12] Ephes. ii, 1-19, — Coloss. i, 12, 13. — [13] Ephes. ii, 12-19.

Dieu qui y établit sa demeure, et dont elle-même est la gloire [1].

Toute la morale chrétienne repose sur ce dogme comme sur son fondement. Déifié en Jésus-Christ [2], l'homme n'aura plus d'autre vie, ni d'autre action que celles de Jésus-Christ. Tout dans l'empire, la cité, la famille, l'individu s'organise d'après les principes divins, et se transforme sur le modèle apporté par l'Homme-Dieu [3]. Le premier reflet de l'Incarnation sur le monde, c'est la bonté. De féroces qu'elles étaient partout, les mœurs publiques se feront douces et bienfaisantes. L'homme doit aimer l'homme, parce que tous sont fils du même Père céleste, et dotés de la même rédemption [4]. Dans la société purifiée de ses infamies, une sorte de pudeur publique deviendra la sauvegarde des mœurs. Le vice, dont on taira même le nom, en est banni à jamais [5]. Le mariage chrétien tire de la mystérieuse union du Christ avec l'Église, sa grâce, sa gloire, et ses augustes enseignements [6]. La famille est fondée du même coup, ayant pour bases les devoirs et les droits réciproques des époux, le respect filial des enfants, l'autorité ferme et douce des parents, le service dévoué des serviteurs, devenus au lieu d'esclaves, des frères en Jésus-Christ, le commandement mesuré et charitable des maîtres, la sujétion de tous au seul Père et au seul maître qui est Dieu [7].

Enfin, racheté et déifié, l'homme doit, comme le Christ, son chef, conquérir son éternité au prix d'une gigantesque lutte ; et la Rédemption le revêt pour le combat des armes mêmes d'un Dieu [8].

[1] Ephes. II, 14-19. — [2] Coloss. III, 1 et suiv. — [3] Ephes. IV, 9 et suiv. — Coloss. III, 10. — [4] Ephes. V, 1. — [5] Ephes. V, 3, 4. — [6] Ephes. V, 23-33 ; — Coloss. III, 18. — [7] Ephes. VI. — [8] Ephes. VI.

Moins sublime, l'Épître à l'Église de Philippes est avant tout le tendre épanchement de l'amitié. Philippes est la préférée du cœur: aucune autre Église n'a été aussi prévenante et aussi attentive à toutes les détresses de son Apôtre. Elle seule le secourut, tantôt à Thessalonique [1], tantôt à Corinthe [2]. A peine apprenait-elle sa captivité, qu'Épaphrodite, son évêque, accourait à Rome chargé d'aumônes, l'entourait des soins d'un fils, et vouait à ce ministère sa santé et sa vie [3]. Après les témoignages d'amour, le récit de son apostolat au milieu de Rome, l'assurance de son retour, l'Apôtre revient à l'objet dont est toujours pleine sa sainte âme, Jésus-Christ: Jésus-Christ, tour à tour descendu au plus incompréhensible anéantissement, et élevé aux plus magnifiques honneurs, Jésus-Christ, modèle de toute vie chrétienne et seule cause méritoire de la grâce et du salut [4].

Des restes de judaïsme rendaient d'ailleurs nécessaire, cet exposé de la divine suréminence du Christ, que des judaïsants, *chiens effrontés* [5], fatigués de l'austère sublimité de la morale chrétienne, rabaissaient au-dessous de Moïse, afin de pouvoir renier son culte et rejeter le fardeau de sa croix [6]. Épaphrodite, que l'Apôtre renvoyait à sa bien-aimée Église [7], fut chargé de lui remettre cette épître.

L'épître à Philémon se rattache à une touchante histoire. Un esclave fugitif rencontre à Rome l'Apôtre des nations, et celui qui *avait la sollicitude de toutes les églises*, les absorbantes préoccupations du vaste empire des âmes, ouvrit ses bras à cet atome flétri. Onésime

[1] Philip. IV, 16. — [2] II Cor. XI, 9. — [3] Philip. IV, 18; — II, 27; — II. 30. — [4] Philip. III, 7 et suiv. — [5] Philip. III, 2. — [6] Philip. III. — [7] Philip. II, 25-28.

devint son fils, son ami, bientôt son auxiliaire[1]; et c'est pour fléchir son maître Philémon et obtenir de le garder avec lui qu'il écrivait cette lettre où parle la charité la plus délicate et la plus ingénieuse. Cette épître a de plus une importance majeure en ce qu'elle nous découvre la marche que suivra l'Église dans la vaste question sociale de l'esclavage. L'abolir brusquement, était impossible et eût été imprudent : l'Église délivra des lettres de noblesse divine à ces êtres dégradés[2]; le reste vint de soi et sans commotion.

Dans les lettres précédentes, nous voyons l'acquittement de l'Apôtre devenir de plus en plus probable : dans celle-ci, c'est presque une certitude[3]. La dernière épître de cette époque, écrite aux Hébreux, ne fait plus mention de chaînes ni de captivité, ne parle plus des frères de Rome, mais d'Italie[4]. Fut-elle écrite au moment où, libre déjà, et hors de Rome, l'Apôtre commençait ses nouvelles courses apostoliques? On peut l'admettre. L'Église de Jérusalem, accablée sous le coup de la persécution[5], en même temps que circonvenue de tous côtés par l'erreur[6], courait pour sa foi le plus pressant danger. Ce n'était rien moins que l'apostasie, l'abandon de Jésus-Christ[7], cause de leurs désastres, le retour à Moïse, source unique de leurs antiques grandeurs, que l'on demandait à ces âmes fatiguées de souffrir, et peut-être secrètement éprises encore des pompes de l'ancien culte et des jouissances terrestres attachées à l'ancienne loi.

L'Apôtre leur fait apparaître Jésus-Christ dans ses

[1] Philem. 11-13. — [2] Philem. 10, 11, 15, 16, 17. — [3] Philem. 10, 11, 15, 16, 17. — [4] Hebr. XIII, 24. — [5] Hebr. II. 1-12. — [6] Hebr. XIII, 9. — [7] Hebr. III, 12.

grandeurs divines, dans ses formidables sanctions, dans la foi qui rattache à lui tous les siècles et tous les saints. Plus grand que les anges [1], plus élevé que Moïse [2], plus saint et plus puissant que le sacerdoce aaronique [3], Fils unique du Père, égal à Lui en éternité, en puissance, en nature [4], Créateur et Dominateur de toutes choses, sacré selon son humanité par la mystérieuse onction de l'union hypostatique [5], le Verbe Incarné est venu au monde pour sauver le monde [6], et après avoir été vu un instant abaissé sous les douloureuses ignominies de l'expiation [7], il est remonté au ciel, au sanctuaire inaccessible de la Divinité [8], nous y entraînant après Lui [9], et là, dans ce temple infini dont les autres ne sont que la figure [10], temple qui est le sein même de Dieu, continuant d'offrir l'unique oblation commencée à la croix, continuée dans l'éternité tout entière [11]. Voilà le Dieu-Homme, voilà le Rédempteur, voilà le Prêtre, dont les anges adorent la majesté, dont Moïse n'était que le serviteur et l'annonce, dont Melchisédech plus grand déjà qu'Aaron n'était que la figure, dont Josué, en menant l'ancien peuple au repos figuratif, n'a fait qu'esquisser l'éternelle rédemption.

Sera-t-il loisible à l'homme qu'il appelle au salut, qu'il a oint de son onction, nourri de sa substance [12], environné de ses prodiges, de refuser effrontément ses offres et de se jouer de son amour ? Non certes, cette rédemption repoussée, il n'y en a plus d'autre [13], et l'homme n'a

[1] Hebr. I. — [2] Hebr. III, 1-7. — [3] Hebr. VII, — [4] Hebr. I, 3, 2, 12. — [5] Hebr. I, 9. — [6] Hebr. II, 10-18 ; — IX, 28. — [7] Hebr. II, 7-10. — [8] Hebr. IV, 14. — [9] Hebr. IV, 16 ; — X, 19. — [10] Hebr. IX, X. — [11] Hebr. VII, 24; — VIII, 1-7; — IX, 11, 13, 24; — X, 12. — [12] Hebr. VI. 4, 5 ; — II, 3, 4. — [13] Hebr. X, 26-27 ; — VI, 4.

plus à attendre qu'une juste et implacable réprobation[1].

Mais comment l'homme approchera-t-il de son Dieu et obtiendra-t-il cette rédemption de Jésus-Christ? Quelle condition y est mise? La foi[2]. La foi mène l'homme « jusqu'au trône de la miséricorde, » où la grâce le fait asseoir. C'est la foi qui a fortifié tous les courages, obtenu toutes les faveurs, opéré tous les prodiges, sanctifié les saints de tous les siècles : ces saints, « nuée immense » dont l'Apôtre chante plutôt qu'il ne raconte les divins exploits[3].

2. A peine délivré de ses fers, saint Paul courut vers de nouvelles conquêtes. Rappelons-nous quels étaient ses projets. De Rome, il devait passer en Espagne[4] : c'était un premier dessein. Un second, constamment annoncé dans ses dernières lettres aux fidèles de Macédoine, d'Asie[5] et à ceux de Jérusalem[6], c'était de leur rendre une dernière visite. A-t-il évangélisé l'Espagne ? Outre que son vif désir et ses mois de liberté nous en sont d'assez sûrs garants, les plus respectables autorités nous l'affirment[7]. Quant à sa présence en Asie et en Macédoine, d'où sont écrites deux de ses épîtres, l'une à Tite, l'autre à Timothée, impossible assurément d'en douter. Paul, Tite, Timothée, et vraisemblablement d'autres ouvriers évangéliques s'embarquèrent pour la Judée. A Crète où il s'arrêta un instant, Paul laissa Tite, et le chargea du gouvernement de cette Église[8]. Aucune

[1] Hebr. vi, 8 ; — x, 27-31. — [2] Hebr. xi, 2, 6, 39. — [3] Hebr. xi. — [4] Rom. xv, 28. — [5] Philip. — Philémon. — Coloss. Ephes. — [6] Hebr. xiii, 19. — [7] Clément Rom. I Epist. ad Corinth. — Canon. Muratori. — Athanas. Epist. ad Diacont. — Cyrill. Hierosol., *Catéch.* xvii, 3. — [8] Tit. i, 5.

raison ne nous empêche de placer ici la visite promise aux fidèles de Jérusalem. De la ville sainte, l'Apôtre aurait continué sa route par Éphèse, où il laissa Timothée comme évêque [1], par les autres églises où il avait promis de se rendre, enfin par la Thrace et la Macédoine. C'est probablement de ces deux dernières contrées qu'il écrivit l'Épître à Tite et la première à Timothée, lesquelles, avec la seconde au même, écrite de Rome avant son martyre, forment les trois lettres pastorales.

Comme leur nom l'indique, c'est pour les prêtres et sur la charge pastorale, ses devoirs, ses vertus, ses dangers, qu'elles sont écrites. Elles ouvrent de sombres perspectives sur les désastres que les hérésies naissantes vont causer à l'Église ; et l'on y trouve, sur la nature et les agissements de plusieurs d'entre elles, les plus précieux détails. D'après un mot de l'Épître à Timothée, l'Apôtre aurait songé à retourner en Asie [2] avant l'hiver qu'il voulait passer à Nicopolis (de Thrace ou d'Épire, car il y a deux villes de ce nom) où Tite devait le rejoindre [3].

3. Ces courses apostoliques terminées, l'Apôtre reprit le chemin de Rome. Fut-ce comme prisonnier de Néron, ou bien plutôt conduit aux gloires du martyre par l'inspiration divine qui si souvent déjà lui avait tracé son itinéraire ?

Il s'embarqua, à ce qu'il paraît, avec Démas, Crescent, Tite, Luc, Tychique, Eraste et Trophime ; ce dernier resta malade à Milet [4]. L'Apôtre avait dû précédemment séjourner en Troade [5], mais l'absence de documents précis rend impossible un exposé complet de ces dernières

[1] I Tim. I, 3. — [2] I Tim. III, 14. — [3] Tit. III, 12, 13. — [4] II Tim. IV, 20. — [5] II Tim. IV, 13.

courses. Les circonstances de l'arrivée et du séjour à Rome restent aussi pour la plupart inconnues. Saint Paul fut emprisonné et martyrisé avec Pierre : ce point est hors de doute. Mais à quel moment et en quel lieu les deux apôtres se rejoignirent-ils ? Quelle fut la cause de leur emprisonnement ? Quels furent les douloureux épisodes qui marquèrent leur séjour de neuf mois dans les basses fosses de la prison Mamertine ? Voici les derniers détails que nous offre la dernière épître de saint Paul, la seconde à Timothée. On y entrevoit partout l'immolation prochaine [1] : c'est le testament, la dernière effusion de tendresse et les derniers avis d'un père qui va mourir. Des douleurs intimes s'étaient ajoutées pour l'Apôtre aux douleurs de la captivité : un disciple, Démas, l'avait abandonné [2] ; il s'était privé dans l'intérêt de l'Évangile de presque tous ses autres coopérateurs [3]. Appelé au tribunal de Néron, telle fut la panique qui saisit les fidèles, qu'il se vit abandonné de tous [4] ; mais, contre son attente, il échappa aux dents de la bête féroce [5], et son martyre fut retardé. Que fit-il encore ? Sans doute, il travaillait avec ardeur à l'affermissement et à la propagation de l'Évangile, car il réclame avec instance des coopérateurs [6] et les livres qu'il avait laissés en Troade. Dans ses chaînes, il jetait au monde, à l'enfer, à toutes les forces humaines réunies en Néron et prêtes à l'écraser, ce défi sublime : *Ah! ils n'ont point emprisonné la parole de Dieu* [7] !

Mais laissons les détails : nous voici devant un grand spectacle, Paul aux prises avec Néron ! Néron, le dernier

[1] II Tim. IV, 6. — [2] II Tim. IV, 9. — [3] II Tim. IV, 10. — [4] Tim. IV, 16, *sauf, assurément, de Saint Luc.* — [5] II Tim. IV, 17. — [6] II Tim. IV, 11-21. — [7] II Tim. II, 9.

mot de la puissance humaine, la personnification de l'empire absolu, universel. Le Sénat tremble; la terre se tait et obéit; Néron a des autels et des pontifes qui l'ont fait dieu; un ordre, un mot, un désir de Néron, et d'une extrémité à l'autre du monde tout se remue. Maintenant voici Paul. On vient de retirer du fond d'une prison fétide cet étranger en haillons, ce pauvre, ce juif, ce fou, et le voici devant le maître du monde! Où est le vainqueur, et où est le vaincu? « Où, s'écrie saint Jean Chrysostome dans le transport de son admiration, où des deux est l'illustre, le glorieux vainqueur? Ce prisonnier qu'on traîne, chargé de fers, hors d'un cachot, ou ce prince qui sort couvert de pourpre des splendeurs d'un palais? Eh bien! c'est incontestablement le captif. Comment cela? c'est que l'un, en dépit de ses armées et de sa domination splendide, n'arrivait pas à imposer à l'autre sa volonté. Ce misérable, chargé de chaînes, ce malfaiteur, ce pauvre en haillons, lui opposait une résistance invincible. Néron disait : Cesse de répandre la parole évangélique. Paul disait : Non! *la parole de Dieu ne s'enchaîne pas!* Et ce barbare, ce captif, ce faiseur de tentes, ce pauvre mourant de faim, se jouait du despote au comble de l'opulence, au faîte de la domination, et qui voyait le monde entier tributaire de sa munificence. Qui donc étincelait de gloire et se couronnait de splendeurs? Le vainqueur dans les chaînes, ou le vaincu sous la pourpre [1]?

Et que sera-ce si nous continuons à les contempler, Paul après son martyre, Néron après son égorgement? « De celui-ci on ne connaît plus même la tombe : Paul « repose plus magnifiquement qu'aucun roi aux lieux

[1] Sanct. Chrys. *in II ad Tim.* homil. IV, n°s 3 et 4.

« mêmes où vainqueur il a élevé les trophées de son « triomphe. Si la mémoire de Néron s'éternise, c'est « dans la honte : celle de Paul traverse les siècles, et « s'étend dans tout le monde, couronnée de vénération « et d'amour.

« O Paul, qui me donnera de tenir embrassé ton corps, « de m'attacher à ta tombe, de contempler la poussière « qui fut ce corps où s'achevait la passion du Christ, où « s'imprimaient les divins stigmates; char triomphal « qui portait l'Évangile aux extrémités du monde; « organe du Christ, foyer des plus resplendissantes « lumières, porte-voix sacré d'où s'échappaient des « paroles terrifiantes aux démons comme autant de « tonnerres, et d'autres magnanimes comme celle-ci : « *J'aspire à être anathème pour mes frères!* Paroles qui « retentissaient sans honte ni défaillance devant les « rois, paroles qui nous révélaient Paul et le Maître de « Paul, paroles qui entraînèrent les captifs par milliers, « purifièrent le monde, dissipèrent les maladies, chas- « sèrent le crime, et ramenèrent la vérité. Le Christ y « résidait sans cesse, et, porté par elles dans le monde « entier, elles lui étaient comme d'autres chérubins, et « elles en étaient dignes, ces paroles que les objets chers « au Christ remplissaient seuls, et dont le vol était « sublime comme le vol des séraphins. Oh! oui, je « voudrais voir la poussière, restes sacrés de cette « bouche de Paul, révélatrice de plus hauts mystères « que n'en découvrit le Christ lui-même. Que n'opéra « pas cette bouche? Elle chassa les démons, remit les « péchés, imposa silence aux rois, fit taire l'orgueil des « philosophes, conquit à Dieu tout un monde de bar- « bares! elle faisait des sages, réglait tout sur la terre « et dans le ciel, absolvait les uns, retenait à son gré

« les autres dans les chaînes; exerçait partout la plus « souveraine domination. Oh! oui, je voudrais voir le « sépulcre où reposent ces membres, armes de jus- « tice, armes de lumière; membres pleins de vie dans « la mort, comme ils étaient morts autrefois en pleine « vie; membres sacrés, animés de l'esprit du Christ, « crucifiés au monde, organes et vêtement de Jésus- « Christ, temple du Saint-Esprit et son divin sanc- « tuaire. »

« Voilà ton vrai rempart, ô Rome, et plus sûr et plus inexpugnable que les forteresses et les plus profondes circonvallations. O Rome, voilà pourquoi je t'aime! Je pourrais exalter ta vaste étendue, ton antiquité, ta magnificence, et ton peuple innombrable, et ta puissance, et tes richesses, et les merveilleux triomphes de tes armes : mais non, pour moi, ta gloire, c'est que Paul ait daigné t'écrire, c'est qu'il aimait tes fils, c'est qu'il vint te voir et te parla, c'est que chez toi s'est achevée sa carrière. Voilà ta seule vraie gloire, ô Rome, géant immense, où brillent comme deux yeux étincelants les corps des deux apôtres. Le ciel ne resplendit pas sous les feux du soleil, comme tu resplendis toi-même sous l'éclat de ces deux flambeaux, dont tu illumines le monde. C'est de Rome que Pierre et Paul sortiront glorieux du sépulcre. Quel spectacle Rome alors contemplera, quand Paul, sortant du tombeau, s'élèvera avec Pierre, emporté dans les cieux à la rencontre du Seigneur! Quelle rose offre Rome au Christ! Quels diadèmes, quels colliers d'or, quelles jaillissantes fontaines, lui sont ses deux Apôtres! O Rome, reçois l'hommage de mon admiration, non pas pour l'or qui te couvre, les trophées qui te parent, les monuments dont tu t'enorgueillis. Ces deux colonnes qui portent

l'Église, voilà ce que j'admire en toi ! Mais admirer Paul serait peu ; que l'imitation de ses vertus nous rende dignes, au sortir de ce monde, d'aller contempler sa gloire et jouir de ses splendeurs[1] ! »

[1] Sanct. Chrys., *in Epist. ad Rom.*, homil. XXXII.



CHAPITRE PREMIER

LE MONDE DÉCHU

I

LE PÉCHÉ ORIGINEL

1. Un péché pèse sur le monde, infecte la race d'Adam tout entière, et du premier homme passe à tous les hommes, les constituant tous pécheurs, fils de colère, vendus au péché et soumis à ses désastreuses suites. *Par un homme le péché est entré dans le monde*[1]. — *Par le péché d'un seul, tous sont tombés dans la condamnation*[2], — *constitués pécheurs*[3], — *enfants de colère par nature*[4].

Dogme fondamental qui, ébranlé, entraîne dans sa ruine la Rédemption, la grâce, les sacrements, l'Église, l'œuvre entière de Dieu. Or l'irrécusable preuve de ce dogme, l'Apôtre la trouve dans l'altération profonde qu'a subie la nature humaine, et surtout dans la mort

[1] Rom. vi, 2. — [2] Rom, vi, 18. — [3] Rom. vi, 19. — [4] Ephes. ii, 3.

dont elle est frappée. Voici sa puissante argumentation.

La mort est entrée dans le monde [1] : — *Elle passe*, sans en épargner un seul, *dans tous les hommes* [2] : — *Depuis Adam la mort a régné* [3], et *un décret condamne tous les hommes à mort* [4].

D'où vient cette mort ?

Elle vient infailliblement d'un péché : *la mort est la solde du péché* [5]. « Car si, considérée dans sa composition naturelle, la nature humaine semble tributaire de la mort, considérée dans les dons de la justice originelle, la mort lui devait être étrangère. Cette justice, c'était l'ordre, l'harmonie qui soumettait l'âme à Dieu, le corps à l'âme, la création extérieure à l'homme entier. Tant que durait cet ordre, Dieu, à cause de la dignité et de l'immortalité de l'âme, donnait au corps pour lequel l'âme était faite, la même immortalité. Sa puissance divine suppléait à l'infirmité naturelle de la chair, et donnait à l'âme la force de retenir incorruptible le corps qui lui était uni. Une seule chose pouvait, en détruisant cette magnifique harmonie, briser du même coup ces forces vivifiantes de l'âme et laisser le corps à son infirmité native et à sa dissolution. Cette chose unique, c'était l'abandon de Dieu, la révolte contre Dieu, le péché [6]. » Ainsi la mort, en devenant la solde du péché, devient, par là même, l'invincible preuve, là où elle règne, de la présence d'un péché.

L'altération dont la nature humaine porte les traces, apporte à son tour un irrécusable témoignage. « Con-

[1] Rom. v, 12. — [2] Rom. v, 12. — [3] Rom. v, 14. — [4] Hebr. IX, 27. — [5] Rom. VI, 23. — [6] D. Thom. *in Epist. ad Rom.* cap. v, lect. III.

templez cet édifice, dit Bossuet, vous y verrez des marques d'une main divine ; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. » Sans doute, Dieu pouvait créer l'homme tel qu'il pose maintenant devant nous, privé de la grandeur surnaturelle, et même des dons naturels qui perfectionnent son être. Mais telle n'est plus la question. Comme d'ailleurs nous savons par la révélation que l'homme a été créé avec cette grandeur surnaturelle et tous les dons de la nature, la question se pose en face de ruines.

Ces ruines qui les a faites ?

Une seule réponse, ici comme plus haut, est possible ; le péché.

L'homme avait été élevé à sa naissance à l'ordre surnaturel, déifié par la grâce, et destiné à la vision de Dieu. Qu'est-il devenu? L'Apôtre nous montre ce même homme éloigné de Dieu : *eratis longe :* enfant chargé des colères divines, *natura filii iræ ;* sans Dieu, *sine Deo ;* esclave du péché, *venundatus sub peccato ;* mort sous les coups du péché, *mortui peccatis*, et livré à *celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire au démon*[1]. L'homme avec la justice avait reçu la science. Écoutez saint Paul parlant de l'homme déchu et non encore restauré par la grâce. *Vous étiez ténèbres*[2], comme tous ceux *dont l'intelligence est obscurcie des ténèbres*[3]. L'homme était exempt des assauts désordonnés de la concupiscence. Vous n'entendez plus maintenant que le gémissement de l'esclave écrasé sous la plus rude et la plus ignominieuse des tyrannies. *Je n'opère pas le bien que je veux, mais le mal que je hais, je le fais : ainsi, ce n'est plus moi*

[1] Hebr. II, 14. — [2] Ephes. V, 8. — [3] Ephes. IV, 18.

qui fais cela ; mais bien ce péché qui est en moi[1], cette concupiscence, fille et conseillère du péché, liée au péché par la communauté d'origine. Si je veux faire le bien, je trouve en moi ce *tyran*, *cette puissance*, *cette loi*[2] contraire, signe évident *que le mal habite en moi*[3]. Ma nature pourtant n'est point brisée, elle n'est qu'altérée, *in deterius commutatum*[4]. — *Dans sa partie intime elle se plaît* encore *à la loi de Dieu : mais je sens dans mes membres une loi qui combat contre la loi de mon esprit, qui me tient captif sous la loi du péché qui est dans mes membres*[5]. Je suis le théâtre d'une lutte douloureuse : *la chair combat contre l'esprit : l'esprit contre la chair : ces deux adversaires s'opposent l'un à l'autre :* l'homme ne peut plus accomplir tout ce qu'il veut[6]. Enfin, comme un dernier don de sa paternelle munificence, Dieu avait épargné à l'homme les douleurs tant de l'âme que du corps. L'homme n'est plus qu'une créature torturée et toujours plaintive : *Toute la création pousse un gémissement, et ressent encore les douleurs de l'enfantement*[7]. *Cette demeure — terrestre,* ce corps *que nous habitons ici, se dissout*[8] *: Cet homme extérieur qui est à nous se corrompt*[9] et nous tous *qui sommes enfermés dans ce tabernacle, nous gémissons, accablés*[10] de maux de toutes sortes. Ainsi, perte de la justice ; exclusion pour la vie future de la possession de Dieu : pour celle-ci, ignorance de l'esprit, affaiblissement de la volonté, règne de la concupiscence, longues douleurs et dissolution suprême du corps : voilà les blessures profondes qui signalent invinciblement la présence du péché.

[1] Rom. VII, 15, 17. — [2] Rom. VII, 21. — [3] Rom. VII, 21. — [4] Concil. Trid. — [5] Rom. VII, 16-24. — [6] Galat. V, 17. — [7] Rom. VIII, 23. — [8] II Cor. V, 1. — [9] II Cor. IV, 16. — [10] II Cor. V, 4.

2. Mais ce péché quel est-il? L'Apôtre répond : Un péché originel. Rappelons-nous ses expressions : *Par un homme le péché est entré dans le monde*[1] : — *Tous les hommes ont péché dans le premier homme*[2].

Par la faute d'un seul, la condamnation est tombée sur tous les hommes. Car *par la désobéissance d'un seul homme, tous sont devenus pécheurs.* Et ce qui prouve invinciblement qu'un péché d'origine pèse sur la race humaine, c'est que ceux-là mêmes qui sont exempts de tout péché actuel, personnel, ceux qui n'ont pas *péché comme a péché Adam*[3], meurent comme les autres; donc ils expient, donc ils sont coupables. Coupables de quoi, sinon d'un péché d'origine[4]?

Chercherons-nous[5] maintenant ce qu'est au juste ce péché originel? l'obscurité nous enveloppe, et le mystère nous accable : *nihil secretius!* Écartons d'abord les définitions que repousse le texte de l'Apôtre. *Nous sommes faits pécheurs. — En Adam tous ont péché.* Il est clair qu'il ne s'agit pas ici d'une dénomination sans réalité, mais bien de quelque chose de réel et d'inhérent à l'âme. L'hérésie suppose de plus que la nature a été viciée substantiellement, et place là le péché originel. Mais l'Apôtre distingue nettement le péché de la nature où il s'est insinué : *Peccatum intravit in mundum :* Le péché est entré dans le monde. »

Enfin la concupiscence n'est pas non plus le péché originel : elle en est l'effet et le signe; et l'Apôtre établit ici encore la distinction : *Le péché fit naître en moi toute sorte de concupiscence*[6].

[1] Rom. v, 12.—[2] Rom. v, 12. — [3] Rom. v, 14. — [4] Rom. v, 13-14. — [5] Voir la note C. — [6] Rom. vii, 8 : Explicat. Sanct. Thom. in hunc Vers.

Voilà bien ce que le péché originel n'est pas : mais ce qu'il est? Aux Corinthiens l'Apôtre dit : *Nous avons porté en nous l'image de l'homme terrestre.* L'homme terrestre est ici, selon saint Thomas, le premier homme, Adam, devenu pécheur : *Quamdiu fuimus peccatores, in nobis fuit similitudo Adæ*[1]. Contemplons Adam après son péché. Le péché actuel, l'acte peccamineux, une fois passé, restait en lui le péché habituel, l'aversion de Dieu ; aversion qui le rendait objet de colère, le privait de tous les biens de la grâce, blessait sa nature, l'assujettissait à la douleur et le condamnait à la mort. Voilà tout ce que nous tirons de lui, voilà cette « image d'Adam terrestre » et pécheur que nous recevons de ce Père dont nous naissons.

Le péché originel dans les descendants du premier homme est donc l'aversion , l'éloignement de Dieu dérivant du péché actuel de ce premier homme.

Mais les difficultés surgissent. Il est de l'essence du péché d'avoir été volontaire. Mais comment notre volonté pourrait-elle se retrouver jamais dans le péché d'Adam? Et si en aucune manière on ne l'y retrouve, comment cette déchéance qu'Adam nous lègue peut-elle être appelée *péché*, et nous *pécheurs*, *condamnés*, *fils de colère ?* Écoutons le Docteur angélique[2]: « De même que le péché actuel est le péché de la personne, parce qu'il est commis par la volonté de la personne qui pèche, de même le péché originel est le péché de la nature, parce qu'il est commis par la volonté de l'être d'où découle et se transmet cette nature. Considérez, en effet, que de même que les divers membres du corps sont les parties qui composent la personne d'un seul homme, de même

[1] B. Thom. *in Paul.* — [2] Epist. ad Rom., cap. v, lect. III.

tous les hommes sont les parties et comme les membres dont se compose la nature humaine. Mais l'acte qu'accomplit un membre quelconque, le pied ou la main, s'il est un acte peccamineux, ne tire pas sa malice de la volonté du pied ou de la main, mais de l'homme entier, d'où sort comme un principe et se répand sur tous les membres la volonté de pécher ; de même, c'est de la volonté d'Adam principe de la nature humaine, que la déchéance et le désordre de cette nature prennent chez tous ceux qui y participent, le caractère du péché. » Bossuet complétera cette doctrine[1] : « Il faut donc dire que la malice, et, comme parle l'école, le formel de ce péché de notre origine est que nous avons été en Adam quand il péchait..... Qu'est-ce qu'avoir été en Adam ? C'est-à-dire que notre être, notre volonté, a été dans la sienne. Voilà notre péché. Dieu qui l'avait fait notre principe avait tout mis en lui, pour lui et pour nous, et non-seulement la vie naturelle, mais aussi celle de la grâce, c'est-à-dire la justice et la sainteté originelles. En conséquence, Adam en péchant a perdu toute chose, tant pour nous que pour lui-même... Tout le genre humain devient en lui un seul criminel. »

Nous voici ramenés au texte de l'Apôtre dont tout ce qui précède n'est que l'explication : *En Adam tous les hommes ont péché*[2].

3. C'est un mystère ; oui certes, et un des plus profonds : mais un mystère d'où se répand plus de lumières encore que d'obscurités; car, dit Pascal, « l'homme sans ce mystère serait plus inconcevable que ce mys-

[1] Bossuet. *Déf. de la tradit.*, part. II, liv. IX, chap. XIII. — [2] Rom. V, 12.

tère n'est inconcevable à l'homme ; » un mystère surtout auquel se rattachent nos plus hautes destinées.

Pénétrons avec saint Paul dans un admirable plan de Dieu. Au verset 13, chapitre v, Rom., l'Apôtre dit un mot, le plus profond peut-être et le plus vaste de toute sa théologie. Adam *qui est forma futuri*, Adam n'était que l'image de « l'Adam futur », « du second Adam [1] », « de l'Adam céleste [2] », *en qui devait être la vie universelle, comme en l'Adam terrestre avait été l'universelle mort* [3] : — *en qui tout* [4] *devait être résumé* [5] : — *dont nous sommes les membres* [6], et de qui découle, comme d'un principe, cette vie qui *circulant dans le corps entier le fait croître dans la charité* [7]. Ainsi cette solidarité qui nous fait participer à la faute d'Adam, ne se peut séparer de celle qui, nous liant à Jésus-Christ, nous a ensuite communiqué toute sa sainteté et toute sa gloire : Dieu les a décrétées l'une et l'autre, et elles forment un plan unique, esquissé en Adam, achevé en Jésus-Christ. Corneille Lapierre ira même plus avant : « Adam n'aurait pas été créé père de tous les hommes, pouvant leur transmettre sa justice ou sa déchéance, si en cela même il n'avait été le type et la figure du Christ qui devait être le chef des enfants de Dieu [8]. » Posée cette doctrine, que

[1] I Cor. xv, 47. — [2] I Cor. xv, 47. — [3] I Cor. xv, 22. — [4] Coloss. I, 16. — [5] Coloss. I, 17. — [6] I Cor. xii, 27 ; — I Cor. xii. 27 ; — I Cor. xv, 45 ; — I Cor. xv, 47 ; — I Cor. xv, 22 ; — I Cor. xv, 21, 22 ; — Ephes. I, 10 ; — I Cor. xii, 27. — [7] Ephes. iv, 15, 16. — [8] Voici le beau passage de ce profond commentaire. « Deus... voluit et decrevit Adamum et omnia Adami esse propter Christum esseque typum Christi, rerumque a Christo gerendarum..... Fuit ergo non tantum in ipsa executione, sed etiam in ipso decreto divino mutua contradependentia Adæ et Christi. Nec enim Adam futurus fuisset pater omnium hominum, ea ratione ut suam vel

devient cette mise en accusation sacrilége de la justice et de la bonté de Dieu? Si Adam nous a pu perdre, Jésus-Christ nous a tous sauvés; et le salut de l'un a surpassé infiniment la perte causée par l'autre. Car, dit l'Apotre[1] : *Il n'en est pas du péché d'Adam comme de la grâce* de Jésus-Christ. La justification coule d'une source infiniment plus précieuse que celle d'où découla la perdition. Ici l'infirme volonté humaine, là la munificence et la sainteté de Dieu. Aussi les eaux ont-elles un jet et une extension incomparables. *Car si par le péché d'un seul la multitude des hommes a été frappée de mort, combien plus la miséricorde et la grâce, découlées d'un seul homme Jésus-Christ, ont abondamment jailli sur un plus grand nombre*[2], sur les anges illuminés, élevés en béatitude par l'incarnation, sur la sainte Vierge, merveille de la grâce méritée par Jésus-Christ. Plus noble par sa source, plus puissante par son extension, la grâce de Jésus-Christ emporte encore sur la déchéance d'Adam sous de nouveaux rapports. *Si pour un seul péché une sentence nous condamne : d'une multitude de péchés, la grâce nous justifie*[3]. *Si par le fait d'un seul homme et d'un péché la mort a régné sur nous,* ce qui nous est rendu surpasse infiniment nos pertes; Adam nous prive des dons de la nature et de la grâce, il amène sur nous les douleurs et la mort; mais Jésus-Christ nous élève à un état plus sublime, à des honneurs plus hauts, à des vertus plus héroïques et plus nombreuses, à des moyens de sanctification plus divins, à une couronne plus magnifique.

justitiam vel peccatum in eos transfundere posset, nisi hoc ipso simul fuisset typus et figura Christi qui omnium Dei filiorum futurus erat parens.» (*Comment. in Epist. ad Rom.*, cap. v, vers. 14.)

[1] Rom. v, 15. — [2] Rom. v, 15. — [3] Rom. v, 16.

Par le seul Jésus-Christ, ceux qui reçoivent l'abondance de cette grâce, de ces dons, de cette justification, *régneront bien plus dans la vie*[1] divine, à laquelle ils sont associés d'une façon plus merveilleuse par l'incarnation.

Ainsi une double solidarité, décrétée par la sagesse et la bonté de Dieu, nous perd en Adam, nous sauve en Jésus-Christ : *Par le péché d'un seul tous les hommes tombaient en condamnation; par la justice d'un seul, tous les hommes reçoivent la justification de la vie. Par la désobéissance d'un seul homme, la multitude a été constituée dans le péché; par l'obéissance d'un seul, la multitude sera constituée dans la justice*[2]. Sans doute cette solidarité est un profond mystère, mais qui cause plus de joie que d'angoisses, et devant lequel l'Église ne trouve qu'un cri de reconnaissance et de triomphe : « O heureuse faute qui nous a valu une semblable et si divine rédemption ! »

Cette rédemption ne devait pas suivre immédiatement la chute, nous en verrons tout à l'heure les raisons exposées par l'Apôtre. *Livré à son péché*, — *venundatus sub peccato*[3], que devient le monde ? Le Sauveur, à son arrivée, appellera douloureusement « race de vipères[4] » cette race humaine, qui d'Adam à Jésus-Christ, ne cessera plus de résister avec une effrayante opiniâtreté à l'opiniâtre miséricorde de Dieu. Cet intervalle de quatre mille ans qui sépare la chute de la rédemption, est rempli par la sombre histoire des crimes de la gentilité et des prévarications du peuple juif. Le Gentil se perd par sa faute, le Juif abuse des lumières dont il est inondé; tous deux proclament, avec la justice de leur con-

[1] Rom, v, 17. — [2] Rom. v, 18-19. — [3] Rom. VII, 14. — [4] Matth. XII, 34.

damnation, le besoin absolu qu'a le monde des grâces de la rédemption de Jésus-Christ.

II

LA GENTILITÉ

1. La Gentilité se perd, sauf des exceptions nombreuses peut-être, sur lesquelles l'Apôtre ne s'explique pas. Elle se perd par sa faute, *ita ut sint inexcusabiles*[1], elle pouvait donc se sauver. Saint Paul est formel et le doute n'est pas possible : *Dieu veut que tous les hommes se sauvent*[2]. Mais par quels moyens ? A quelles conditions se sauvaient les Gentils ? Assurément les Gentils ne se sauvaient que par la grâce de Jésus-Christ, et cette grâce exigeait d'eux, comme indispensable condition, la foi. Mais, pour les élever à cette foi et leur communiquer cette grâce, quelles voies secrètes, quelles conduites mystérieuses tenait la Providence ? voilà la question. Très-certainement Dieu n'exigeait de l'infidèle que ce qu'il pouvait faire. Avait-il gardé la loi naturelle ? s'était-il incliné en l'adoront devant le Dieu bon, juste et saint, que le spectacle de la nature lui révélait si clairement? Dieu, par une des mille ressources de sa sagesse, pouvait, en l'y disposant, lui donner la justification et l'élever à l'état surnaturel[3]. L'a-t-il fait?

[1] Rom. I, 20. — [2] I Tim. II, 4. — [3] Voici ce que dit à ce sujet Muzarelli dans sa belle dissertation *sur le salut des païens* (*Opusc.* tom. I, édition de Bruxelles) :

« Supposons un homme qui ayant connu l'existence de Dieu et la loi naturelle par le bon usage de sa raison et aussi par quelque

Écoutons saint Prosper : « Aux dernières extrémités du monde, il y a des nations que n'éclaire pas encore la grâce du Sauveur, mais pourtant elles ne sont pas privées de cette mesure générale des grâces que Dieu a toujours accordée à tous les hommes. De sorte que nul de ceux qui périssent n'a le droit de se plaindre que la lumière de la vérité lui ait été refusée. » Et encore : « La grâce de Dieu a été accordée à tous les hommes, non-seulement dans les temps actuels de la rédemption, mais dans les siècles antérieurs[1]. » « La grâce, dit à son tour saint Thomas, ne manque à personne, mais se communique à tous autant qu'il est en elle[2]. »

Reste une difficulté. « La foi est le commencement du salut, le fondement et la racine de toute justification[3]. » Cette définition, si absolue qu'elle n'admet évidemment

illustration supérieure, ayant accompli cette loi avec le secours de Dieu, n'a jamais entendu prêcher les vérités révélées. Il a fait de son côté ce qu'il pouvait avec le secours de Dieu et par l'usage de son libre arbitre ; dira-t-on peut-être après cela que Dieu veuille l'abandonner à l'infidélité dans laquelle il est né? Loin de nous ce soupçon. Car quoique Dieu ne soit pas obligé par justice absolue de l'appeler à la foi, néanmoins une juste idée de la bonté de Dieu et de l'autorité des docteurs nous persuade le contraire.

« Mais si un prédicateur ne pénètre pas dans la forêt où il est, comment pourra-t-il connaître la révélation? Comment ? Nous l'avons vu déjà dans le docteur saint Thomas. On doit regarder comme certain que Dieu pourvoira à son salut, ou par une révélation intérieure, ou par le ministère d'un ange. »

Comparer avec la *Revue des sciences ecclés.*, tom, XXV — (de l'ordre surnaturel : — Les lois de la Providence dans la répartition des grâces).

[1] *De vocat. gent.*, lib. II, c. XVII et XIX. — [2] D. Thom. in *Epist. ad Hebr.*, cap. XII, lect. 3. — [3] *Conc. Trid.*

aucune exception, embrasse donc tous les siècles, tous les peuples, tous les états par où a passé l'humanité. Mais quelle foi était requise des Gentils aux âges antérieurs à Jésus-Christ? *Sans la foi*, dit saint Paul, *impossible de plaire à Dieu*. Mais quelle foi? L'Apôtre continue: *Pour s'approcher de Dieu, il faut croire qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent*[1]. La foi requise des infidèles était donc la foi explicite au vrai Dieu rémunérateur et vengeur, et la foi seulement implicite en Jésus-Christ. Saint Chrysostome est formel : « Les Gentils pouvaient être sauvés sans confesser Jésus-Christ; ceux qui, sans avoir connu Jésus-Christ avant son incarnation, se sont abstenus du culte des idoles, ont adoré le vrai Dieu et mené une vie sainte, jouissent du souverain bien, selon la parole de l'Apôtre : *Gloire, honneur et paix à tous ceux qui ont fait le bien, Juifs comme Gentils*[2]. Saint Thomas embrasse, en l'expliquant, ce sentiment de saint Chrysostome. « S'il s'est sauvé des Gentils sans avoir connu la révélation du Médiateur, ce n'est pourtant pas sans la foi au Médiateur qu'ils se sont sauvés. Ils n'avaient pas sans doute la foi explicite, mais ils croyaient implicitement à la Providence divine, à un Dieu libérateur des hommes par des moyens qu'il lui plaisait de choisir, et selon qu'avait révélé son esprit à ceux qui connaissaient la vérité[3]. »

Les dernières paroles du Docteur angélique sont illuminées par une doctrine magnifique et trop peu méditée. *Le Christ était hier*, dit l'Apôtre. « Il était dans le monde, » dit saint Jean, pendant la longue période qui relie l'Éden à la crèche, la chute à la rédemption.

[1] Hebr. xi, 6. — [2] Hom. XXXVI in Matth. — [3] D. Thom. ii-ii, q. ii, art. vii, ar. 3.

Comme le soleil derrière les nuages, sans étinceler aux yeux ni déployer toute sa puissance, fait partout néanmoins sentir ses bienfaisantes influences, ainsi Jésus-Christ commença dès le jour de la promesse sa mission de médiateur et de rédempteur. « Agneau immolé dès l'origine du monde, » cette mort méritait par anticipation le pardon et la justice à tout homme qui s'y rattachait par une foi même implicite et lointaine. « Ce n'est donc pas par un conseil nouveau, ou une commisération tardive que Dieu pourvut aux détresses de l'humanité; mais, dès l'origine du monde, il a établi pour tous les hommes une seule et même cause de salut. La grâce de Dieu, par laquelle dans tous les temps tous les Saints se sont sauvés, s'est accrue par la naissance de Jésus-Christ, mais ce n'est point alors qu'elle a commencé[1]. »

2. Mais « s'il était dans le monde, » les siens ne le voulaient pas recevoir[2]. » Saint Paul va nous commenter cette triste parole, en nous déroulant dans le plus sombre tableau les crimes et les châtiments de la gentilité, puis l'affreuse dégradation où l'amena, d'abîme en abîme, le refus des lumières et des grâces de Dieu.

Impossible de t'excuser, ô homme[3]. Telles sont les lumières dont les Gentils furent éclairés, *qu'ils demeurent inexcusables*[4]. Le grand crime que leur reproche l'Apôtre, c'est l'apostasie : *Ils ont renié Dieu après l'avoir connu.* Dieu apparaissait à l'homme sous le splendide vêtement de la création; et telle fut la puissance de ce spectacle, que jamais, au milieu même des extravagances de l'idolâtrie, cette connaissance du vrai

[1] Leo Magn., Serm. XXIII *de Nativ. Domin.* — [2] Joan. I. — [3] Rom. II, 1. — [4] Rom. I, 20.

Dieu ne put être éteinte. *Ce que l'on peut naturellement connaître de Dieu, fut connu parmi eux. Dieu le leur manifesta: ses perfections invisibles sont depuis la création du monde devenues visibles par la connaissance que nous en donnent les créatures, et de même sa puissance éternelle et sa divinité*[1]. Cette croyance en un Dieu unique, suprême, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime, se retrouve à toutes les époques de la Gentilité, et chez tous les peuples du monde. Nulle part on ne confondait le Dieu suprême avec les divinités inférieures, « et à part un petit nombre, dit saint Augustin, tout le genre humain confesse Dieu auteur du monde.

En face de ce grand Dieu, que devait faire l'homme? Ici s'ouvre la série de ses crimes et de ses malheurs. L'ingratitude les commence. *Ils n'apprécièrent pas ce bien de connaître Dieu*[2]. — *Connaissant Dieu, ils lui refusèrent de l'honorer comme Dieu, et ne lui témoignèrent pas leur reconnaissance*[3]. Cette monstrueuse ingratitude eut elle-même deux secrets principes : l'orgueil de l'intelligence et les vices du cœur. Leur orgueilleuse raison ne voulait relever que d'elle-même et ne se pliait pas aux légitimes et nobles abaissements de l'adoration. Là où il fallait s'incliner et se taire, elle prétendit raisonner; et faible autant qu'audacieuse *elle s'évanouit dans ses propres pensées*[4]. Le cœur tombé dans la fange consomma le sacrilége. *Ils adorèrent et servirent la créature plutôt que le Créateur, qui est béni dans tous les siècles, amen!* C'est le fond même de l'idolâtrie : l'homme imprimait ses vices aux objets de son culte, et trouvait en les adorant la satisfaction de ses plus grossiers instincts, et l'absolution de ses plus monstrueuses convoi-

[1] Rom, I, 19, 20. — [2] Rom. I, 28. — [3] Rom. I, 21. — [4] Rom. I, 21.

tises. *Ils servirent la créature, — ils mirent le mensonge à la place de la vérité de Dieu*[1]: — *la gloire du Dieu incorruptible, ils la transportèrent à l'image de l'homme corruptible*[2]; et ces malheureux, qui refusaient de se courber devant le Dieu de la création, se prosternaient devant les hommes, souvent les plus cruels, parfois même les plus infâmes. Et ce n'est là encore que le premier pas dans l'abîme d'impiété et de folie dont ils devaient toucher les profondeurs. Bientôt c'est à des figures *d'oiseaux, de quadrupèdes et de serpents*[3], que nous leur voyons adresser leurs adorations.

Mais les sages et les philosophes, Platon, Socrate, Aristote, où donc sont-ils? Quels suprêmes efforts tentent-ils pour retirer de cette fange la foule qui y demeure plongée? Ah! ils sont au contraire les plus grands corrupteurs du peuple! Les grands coupables, les voilà! Voilà ceux sur qui *l'on voit tomber du haut du ciel la colère de Dieu, sur l'impiété et l'injustice de ces hommes, qui retiennent la vérité divine dans une inique captivité*[4]. Socrate discourait en secret sur la nature du vrai Dieu, et sacrifiait publiquement un coq à Esculape; Platon voulait que le peuple sacrifiât aux faux dieux pour obéir à la loi; Sénèque se fait l'impudent panégyriste de leur culte: Cicéron qui déclare ne pouvoir regarder un augure sans rire, est augure lui-même, et force le peuple à obéir aux lois qui ordonnent les sacrifices. Ceux qui devaient éclairer le peuple, achevaient de le pervertir, et le monde, comme parle Bossuet, ne fut bientôt plus qu'un temple d'idoles.

Le châtiment fut terrible. Dieu se retira de ces orgueilleuses intelligences et de ces cœurs pervers, et

[1] Rom. I, 25. — [2] Rom. I, 23. — [3] Rom. I, 23. — [4] Rom. I, 18.

par là « les livra » à toutes sortes d'infamies et de crimes. Cette société païenne fut frappée de trois plaies hideuses: l'aveuglement de l'esprit, les brutales convoitises du cœur, et, sur le corps, les stigmates infamants des plus monstrueuses débauches. *Ils se disaient sages, ils devinrent des fous*[1]. — *Leur cœur insensé s'est chargé de ténèbres* [2]. Les ténèbres sont effrayantes : l'Apôtre y revient sans cesse et en paraît frappé de stupeur. L'aveuglement s'est si bien identifié avec eux qu'ils sont « devenus ténèbres [3]. » Les montrant comme un effrayant exemple aux fidèles, *je vous adjure*, dit-il, *au nom de Dieu, de ne pas vous conduire comme les Gentils qui marchent* égarés *dans la vanité de leurs pensées ; dont l'intelligence est toute obscurcie de ténèbres ; qui vivent séparés de la vie divine par l'ignorance qui est, en eux, la compagne et la conséquence de l'aveuglement du cœur* [4]. Aucune erreur, nulle absurdité, nul conte insensé que l'on ne retrouve dans leurs écrits. L'un d'eux, l'un des plus célèbres, Cicéron, ensanglante ainsi de son ironie ces rois superbes de la pensée : « La stupidité des Platoniciens tient du prodige: pour eux, Dieu est de forme ronde ; Anaximandre le fait naître et mourir. Pour Anaximène, Dieu c'est l'air; pour Crotoniade, le soleil, les astres et les âmes humaines. Le Dieu de Pythagore est l'âme universelle infuse dans la nature corporelle tout entière. Celui de Parménide, c'est une orbe de lumière et de chaleur, dont l'univers est ceint comme d'une couronne. Celui d'Empédocle, les quatre éléments à la fois; et celui de Protagoras, le néant [5]! » Ainsi se réalisait, dans toute son implacable énergie, le mot de l'Apôtre : *Ayant connu*

[1] Rom. I, 22. — [2] Rom. I, 21. — [3] Ephes. V, 8. — [4] Ephes. IV, 17. — [5] Cicer. *de natur. Deor.*

Dieu, ils ne le voulurent point glorifier comme Dieu, ni lui rendre grâces, mais ils s'évanouirent dans leurs pensées, et leur cœur insensé se couvrit de ténèbres. — Ils se disaient des sages, ils devinrent des extravagants[1]. Frappés de cette mystérieuse plaie de l'esprit, tout ce qu'ils touchent se change en folie. Quelles extravagances sur l'âme! L'âme pour eux, c'est le sang, c'est le cœur, ce sont les cartilages du cerveau, c'est le feu, c'est un composé d'atomes flottants; et, de chute en chute, l'esprit humain finit, comme pour la divinité, par nier l'âme tout à fait. Quelles extravagances sur la destinée et le bonheur! Le bonheur, le souverain bien: pour l'un, c'est l'or; pour l'autre, l'oisiveté; pour celui-ci, la volupté; pour celui-là, l'ivresse; et nous serions infinis s'il nous fallait être complets dans ce sombre inventaire[2].

Et leur cœur exhalait la même corruption. *Dieu les abandonna aux désirs de leur cœur*, *aux vices de l'impureté*[3], et *livrés à un sens reprouvé*, *ils ont fait des actions indignes*[4], abandonnés qu'ils étaient aux passions d'ignominie[5]. Ces délires de la luxure forment le fond de la société païenne tout entière. La volupté s'adore en se consommant dans les temples; les théâtres l'étalent effrontément; la jeunesse, aux écoles, en apprend de bonne heure l'ignominieuse histoire revêtue des grâces de la poésie; au forum, sur les places, sur les monuments publics, dans les maisons des particuliers, la sculpture et la peinture en éternisent les infamies.

[1] Rom. I, 22. — [2] Ventura démontre victorieusement que, coupable des mêmes crimes et punie du même aveuglement, l'incrédulité moderne a abouti aux mêmes folies. (Ventura, *Raison phil.*, tom. Ier, 3e confér.) — [3] Rom. I, 24. — [4] Rom. I, 28. — [5] Rom. I, 26.

Emportés à ces brûlantes convoitises, sans crainte comme *sans espérance, ils se sont abandonnés à la luxure, commettant des infamies de toutes sortes*[1], — *des crimes commis dans l'obscurité, dont il est honteux même de parler*[2]. — *De sorte qu'eux-mêmes imprimaient à leur chair d'immondes flétrissures*[3], — *recevant ainsi en leur corps le châtiment dû a leur erreur*[4], à cet orgueil qui les avait détournés du vrai Dieu et jetés volontairement dans des rêveries insensées autant que sacriléges. Et ce n'est là qu'un trait de ce sombre tableau.

Voici tous les vices s'acharnant sur eux et les dévorant à la fois : — Voici ces hommes *remplis de toutes sortes d'iniquités, de méchancetés, d'impureté, d'avarice, de malignité ; envieux, meurtriers, querelleurs, pleins de ruses et de malice, semeurs de faux rapports, calomniateurs, ennemis de Dieu, arrogants, superbes, altiers, inventeurs de crimes, sans obéissance aux parents, sans sagesse, sans modestie, sans affection, sans bonne foi, sans pitié*[5] : — *insensés, incrédules, errant* de crime en crime et d'erreur en erreur, *esclaves de leurs convoitises et de débauches de toutes sortes, faisant tout avec méchanceté et par envie, haïssables et se haïssant*[6] !

Un spectacle plus effrayant encore et tout mystérieux nous est découvert en plusieurs passages de l'Apôtre. Ces vices n'étaient pas seuls à ronger cette affreuse société païenne : les démons en avaient fait leur proie et leur jouet, et la menaient à l'infamie et au crime comme leur docile esclave. Saint Paul est absolu, et il a pour interprètes et pour témoins, les auteurs profanes et les Pères dont il est impossible de repousser les assertions.

[1] Ephes. IV, 19. — [2] Ephes. V, 12. — [3] Rom. I. 24. — [4] Rom. I 27. — [5] Rom. I, 29. — [6] Tit. III, 3.

Les démons infestaient cette société « ténébreuse » : ils s'en étaient faits « les rois, les dominateurs et les guides [1]. » *Autrefois*, écrit l'Apôtre aux Éphésiens, *vous marchiez conduits par le monde, par le prince des puissances répandues dans l'air : esprits infernaux qui dominent sur les fils de l'incrédulité* [2]. Ce que veulent les démons, ce qu'ils cherchent par tous leurs efforts, c'est de se substituer au vrai Dieu, d'avoir des temples, des autels, des victimes, et de voir les hommes, abusés par leur prestige, se prosterner devant eux en les adorant.

Ils inspiraient les oracles, y faisaient accourir une multitude docile, et de là ils la poussaient aux pieds d'idoles inertes.

Il vous souvient, rappelait l'Apôtre aux Corinthiens, *qu'aux jours de votre incrédulité, vous alliez comme vous étiez poussés aux pieds d'idoles muettes* [3].

C'est à eux que s'immolaient les victimes, à eux que s'offraient les banquets sacrés. *Les victimes qu'immolent les Gentils, c'est aux démons et non à Dieu qu'ils les immolent ; et je ne veux pas vous voir communiquer avec les démons : vous ne pouvez boire le calice du Seigneur et le calice des démons* [4]. Cette intervention des démons, souvent visible et marquée par les prestiges les plus diversifiés, nous est attestée non pas tant par les poëtes, mais par de graves historiens témoins oculaires, et par les Pères de l'Église, et en si grand nombre et si formellement, que le doute devient impossible. Des statues s'agitaient, poussaient des cris, s'élevaient dans les airs [5]. Des voix distinctes en sortaient [6]. « Il est visible, dit

[1] Ephes. VI, 12. — [2] Ephes. II, 2. — [3] I Cor. XII, 2. — [4] I Corinth. 20, 21. — [5] Macrob. I, 23 ; — Val. Max. I, 8. — [6] Val. Max. I, 8.

saint Augustin, que l'objet de leur théologie civile est d'attirer les esprits impurs dans les statues [1]. » Les démons s'emparaient de la Pythie, secouaient violemment son corps, hérissaient sa chevelure, et la foule avide attendait de sa bouche écumante la parole du dieu. Les évocations de l'âme des morts étaient pratiquées partout, et les démons y prenaient tous les aspects et y contrefaisaient toutes les voix [2]. On sait les défenses rigoureuses faites au peuple de Dieu sous ce rapport. Mais où menait donc ce déploiement extraordinaire des forces de l'enfer ?

A ces débauches « qu'on ne doit pas même nommer [3], » à ces vices et à ces crimes de toute sorte, dont l'Apôtre nous a fait le hideux tableau. Il l'achève par deux traits qui peignent à la fois l'horreur de leur position et en rappellent la cause. Les voilà *sans Christ, étrangers à la vie d'Israël, privés des testaments, sans l'espoir d'aucune promesse, sans Dieu dans ce monde* [4] ! *Sans Dieu !* — Voilà tout ensemble le crime et le châtiment « Sans Dieu ! » A quelle affreuse dégradation peut aboutir une société « sans Christ et sans Dieu ! » La férocité n'y connaîtra pas de frein : le sang de l'homme coulera à flots sur les autels; plus intarissable encore dans le cirque : dix mille hommes à la fois seront égorgés pour réjouir l'œil du peuple et égayer ses fêtes; les festins devront être assaisonnés des mêmes plaisirs [5]. Il faut que les témoignages soient sans nombre pour que nous puissions reconnaître dans le cœur de l'homme l'instinct hideux qui aime le sang pour le sang [6]. La même féro-

[1] *De civ. Dei*, VII, 27. — [2] Hérodote, V, 92; — Plutar. *De ser. num. vindict.* XXXIV. — [3] Ephes. V, 3. — [4] Ephes. II, 12. — [5] Senec. *Epist.* — [6] Franz de Champagny.

cité « sans pitié[1] » écrasera le vaincu, en fera l'ilote, l'esclave, la victime dévouée légalement à toutes les avanies et toutes les tortures. Et telle sera la dégradation humaine, que cette victime, c'est-à-dire plus des deux tiers du genre humain, acceptera avec une patience stupide la lente agonie qui la mène d'une épouvantable vie à une affreuse mort ! Et que deviendront les êtres faibles, l'enfant, la femme, le vieillard, ces trois choses saintes et inviolables ? La femme, c'est l'esclave, ou plutôt l'animal qu'on achète, qu'on change, qu'on mutile, qu'on tue.

L'enfant, ah ! l'enfant, les lois prescrivent parfois sa mort, elles la tolèrent toujours : le Vélabre ou la *cloaca maxima* seront toujours pleins d'enfants jetés là par leurs propres parents, et des industries infâmes ou cruelles viendront s'y pourvoir ! Si les lois ne condamnent pas à mort le vieillard devenu inutile, elles permettent au moins que, rejeté des siens, il périsse de misère et de douleur [2]. Et ces multitudes « sans Dieu, » reste à les voir prosternées devant un monstre couvert de la pourpre impériale, qui, sous les noms de Tibère, Néron ou Caligula, résume leurs vices et leur dégradation. Voilà l'homme, voilà la société *sans Christ*, *sans Dieu*. Que la nôtre si obstinée à se débarrasser de Lui, vienne et contemple !

L'Apôtre, rendant compte d'un phénomène étrange dans la Gentilité, achève de démontrer la sollicitude de Dieu sur elle, et l'abus opiniâtre qu'elle en a fait. Les livres des païens sont remplis des maximes les plus précises sur le juste, l'injuste, les châtiments du vice, les récompenses de la vertu. La loi naturelle est là tout entière,

[1] Rom. I, 31. — [2] *Paganism. et judaïsm.*, tom. IV, p. 84.

exposée et défendue dans les pages les plus éloquentes. Guide sûr, inextinguible lumière, la loi naturelle gravée dans la conscience devait diriger toutes les âmes droites et généreuses. *Les Gentils ont connu la justice de Dieu*[1]. — *Ces Gentils, en effet, lorsque, n'ayant point la loi, ils font naturellement sans la loi ce que cette loi commande, ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi ; ils font voir que les préceptes de la loi sont gravés dans leur cœur, puisqu'en eux la conscience rend ses sentences et que des voix intérieures tantôt les condamnent et tantôt les absolvent*[2]. Éclairés de cette lumière, que devaient-ils apercevoir ? Un maître, un législateur, un rémunérateur, un vengeur *qui rendra à chacun selon ses œuvres : la vie éternelle à ceux qui, persévérant dans la pratique du bien, cherchent la gloire et l'immortalité: la colère et l'indignation à ces esprits rebelles qui refusent la vérité et s'attachent à l'iniquité*[3]. Cette foi et ces œuvres eussent été présentées au Dieu *qui ne fait acception de personne*[4], — *aux yeux de qui connaître la loi*, sans la pratiquer, *ne justifie pas*, mais qui en justifiera *les observateurs*. Dieu comme l'enseignent si formellement saint Léon[5], saint Prosper[6], saint Thomas[7], les aurait certainement sauvés

Mais que fit la Gentilité ? Comme elle avait renié le vrai Dieu connu, elle renia, en l'étouffant, la voix de la conscience et de la loi naturelle, incorruptible juge qui siégeait au fond de son cœur. Les Gentils proclamaient le juste, le vrai, le bon, flétrissaient le vice, mais ce n'étaient chez eux que stériles déclamations. Fallait-il agir ? ils niaient en pratique le châtiment comme la culpabilité.

[1] Rom. I, 32. — [2] Rom. II, 14, 15. — [3] Rom. II, 6, 7, 8. — [4] Rom. II, 11. — [5] Serm. XXIII *de Nativ. Dom.* — [6] *De voc. Gentil.* lib. II, c. XVII et XIX. — [7] In Epist. ad Hebr. cap. XII, lect. 3.

Ayant connu la justice de Dieu, ils ne comprirent point que ceux-là sont dignes de mort qui commettent ces crimes, et qui non-seulement les commettent, mais approuvent ceux s'en rendent coupables [1].

Ainsi donc, ô Gentilité, *pas d'excuse possible! — tu sais juger! — Et ces jugements que tu portes sur les autres, te condamnent toi-même, puisque ces actes que tu juges des crimes, toi-même tu les commets.* Impossible d'accuser Dieu de ta réprobation : s'il te réprouve, c'est justice; et, sache-le, il te réprouvera ! *Nous savons que selon sa vérité, Dieu juge ceux qui commettent ces crimes.* Avec la connaissance du vrai Dieu que te donnait la création, avec le dictamen inviolable de la conscience, que d'autres grâces qui te furent offertes, te poursuivirent dans ton obstination, et maintenant t'accablent d'une plus écrasante responsabilité ! *Crois-tu que sachant* si bien *juger des crimes que commettent les autres et lës commettant toi-même, tu échapperas au jugement de Dieu? Ces trésors de bonté, de patience, de longanimité, tu les méprises? Tu ignores donc que cette bonté de Dieu te méne à la pénitence* [2] et au salut ?

Concluons. La Gentilité se plongea par sa faute dans la plus effroyable dégradation, et c'est là que vint la chercher l'infinie miséricorde du Dieu incarné, qui seul l'en pouvait retirer.

Si avec saint Paul nous passons en Judée, le ciel y est bien moins sombre, sans doute ; mais que nous sommes loin encore de la pure lumière de Jésus-Christ ! *Nous les avons convaincus tous, Juifs et Gentils, d'être dans le péché* [3].

[1] Rom. I, 32. — [2] Rom. II, 1-10. — [3] Rom. III, 9.

III

LE PEUPLE JUIF

1. L'Apôtre, dans l'Épître aux Romains[1], nous découvrant le vaste plan de Dieu dans la vocation des Gentils et des Juifs, attribue à l'impiété et à la corruption grandissantes des premiers l'appel d'une nation élue, séparée du reste des peuples, destinée à garder intact le dépôt des révélations primitives, et à arrêter le débordement universel de l'incrédulité et des vices. Israël fut appelé *quand autrefois vous cessâtes, ô Gentils, de croire en Dieu.* Les Juifs devaient, de plus, précéder le peuple chrétien dans son œuvre d'apostolat universel. *Ils devaient, au milieu d'une nation dépravée et perverse, luire comme des astres dans le monde*[2]. Ainsi double au milieu des nations infidèles était la mission du peuple juif.

Il était premièrement le gardien des vérités révélées. *Quel est donc l'avantage des Juifs ; et quelle est l'utilité de la circoncision ? Considérable et en toutes manières, mais principalement, en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés*[3]. Dépôt inestimable ! richesses infinies, car *en divers temps et de bien des manières, Dieu autrefois a parlé à nos pères par les prophètes*[4]. D'Adam à Jésus-Christ, quelle magnifique suite d'apparitions, de communications, de visions, où Dieu, sous tous les voiles, à travers toutes les images fit entendre à la terre, tantôt ses

[1] Rom. xi, 30, 32. — [2] Philipp. ii, 15. — [3] Rom. iii, 1, 2. — [4] Hebr. i, 1.

plaintes et ses reproches paternels, tantôt ses riches espérances, tantôt ses menaces terribles, tantôt ses avertissements et ses prophéties, tantôt ses lois et leur sanction formidable, toujours la voix d'un Sauveur, d'un Maître et d'un Dieu. Et les organes qu'il se choisit sont variés comme les vérités qu'il révèle. Ce furent, tour à tour, les patriarches, les chefs du peuple, Moïse le grand législateur, les juges, les prophètes, presque tous figures vivantes en même temps que les échos des oracles divins. Dieu les prenait dans toutes les fortunes et dans tous les âges, sans distinction de sexe, parfois même de sainteté ; et telle était l'effusion de la lumière divine, que tombant sur le prophète infidèle Balaam, elle illuminait par lui et par Moab l'Orient tout entier.

Car telle fut constamment la mission du peuple juif : illuminer la terre entière, et la préparer pendant de longs siècles à la venue du Rédempteur promis. Aussi voyez-le, mené par une mystérieuse conduite de la Providence de contrée en contrée, de peuple à peuple, passer par tous les grands empires, tantôt y dressant ses tentes de captif ; tantôt, avec ses solides établissements et ses synagogues, y fondant une puissante influence, de l'extrême Orient jusqu'en Italie et à Rome. Depuis le temps des empires d'Assyrie, de Ninive et de Babylone, jusqu'à la vaste domination d'Alexandre, et l'empire plus vaste encore des Romains, nous le retrouvons partout missionnaire, partout illuminateur. Platon lit ses livres et en recueille les seules idées sublimes dont il étonne la Gentilité; plus tard ces mêmes livres traduits en grec deviennent accessibles à tous; les philosophes de Rome et d'Athènes y peuvent, s'ils le veulent, puiser la vérité. Beaucoup en profitèrent-ils ? C'est douteux, mais au moins ce flambeau allumé et maintenu par une main

divine épargna-t-il au monde l'horreur d'une complète obscurité.

2. Destiné à ce haut ministère, le peuple juif nous apparait bien au-dessous, sans doute, du peuple chrétien, mais bien au-dessus de la Gentilité. Ses titres de noblesse sont nombreux : l'apôtre les énumère ainsi. *Ils sont Israélites* [1], fils de cet Israël, de ce fort contre Dieu, de ce grand prophète qui esquissa toute l'histoire des races humaines et en montra l'espérance et le rédempteur. *Ils sont adoptés pour fils* [2], par le Très-Haut qui leur donne si souvent ce glorieux nom, qui les élève, les porte dans ses bras, les nourrit de son pain, les défend contre leurs ennemis, et les établit avec Moïse dans toute sa maison [3]. — *Ils ont la gloire* [4] : gloire de toute sorte, et qui sort de leur législation, de leur culte, de leurs prophéties, de leurs espérances, du Dieu qui est en eux. Moïse tout étincelant symbolisait cette gloire, *et tel était l'éclat de sa face qu'il la devait couvrir d'un voile parce que les enfants d'Israël n'en pouvaient soutenir la splendeur* [5]. Cette splendeur jaillissait sur la loi ancienne tout entière, et en faisait « une loi de gloire. » A cette gloire s'ajoute un bien inestimable, un testament. *Ils ont un testament* [6]. Les Gentils n'ont pas *l'espérance d'une promesse, privés qu'ils sont de testament* [7]. Jésus-Christ viendra, se fera *le ministre de la circoncision*, et cela, *pour remplir la parole de Dieu, pour accomplir les promesses faites aux ancêtres* du peuple juif, tandis que *si les Gentils adorent le vrai Dieu c'est pure miséricorde* [8].

Rom. IX, 4. — [2] Rom. IX, 4. — [3] Hebr. III, 2. — [4] Rom. IX, 4. — [5] II Cor. III, 7. — [6] Rom. IX, 4. — [7] Ephes, II, 12. — [8] Rom. XV, 8, 9.

Rien n'est magnifique comme l'objet, la confirmation, la promulgation de ce testament.

Ce que Dieu lègue, c'est l'héritage d'un monde: *la promesse fut faite à Abraham, ou à sa descendance, qu'il serait l'héritier du monde*[1] : héritage incomplet d'abord et restreint à un royaume terrestre, mais ensuite étendu et complété par la possession d'un empire universel, céleste, divin, enveloppant le ciel et la terre, « les choses visibles et invisibles, » formé de l'immense Église des croyants, et gouverné par le Fils de la promesse, « l'ange du testament, » le terme où aboutissent toutes les promesses, et le vrai « négociateur du testament nouveau[2]. » Voilà les deux testaments de Dieu, l'un figuratif fait pour l'ancien peuple, l'autre parfait et éternel, richesse du peuple nouveau[3]. Magnifique dans son objet, le testament de Dieu l'est encore par sa confirmation. Jamais plus noble sceau, jamais garantie plus haute: le serment d'un Dieu ! *Quand Dieu fit une promesse à Abraham, n'ayant personne de plus grand que soi par qui il pût jurer, il jura par soi-même, disant : je l'affirme, je te bénirai, je multiplierai ta race à l'infini : promesse dont Abraham, après une patiente attente, a reçu l'effet. Or, quand les hommes jurent, c'est par plus grand qu'eux, et la fin de tout débat, comme la confirmation la plus haute, c'est le serment. Aussi Dieu, voulant montrer avec plus d'éclat aux héritiers de la promesse l'immuable force de sa résolution, y ajouta le serment, afin qu'appuyés sur ces deux fondements inébranlables, où il est impossible que Dieu soit trouvé menteur, nous en retirions la plus puissante consolation, nous autres qui nous réfugions dans la conquête des espérances futures*[4].

[1] Rom. IV, 13. — [2] Hebr. IX, 15. — [3] Hebr. VIII, 8-13. — [4] Hebr. VI, 13, 19.

Enfin, la promulgation de ce testament, telle que l'Apôtre nous la retrace, est pleine de grandeur et de mystère. Parler de testament, c'est parler de mort. Pour que le testament ait sa force, « il faut la mort du testateur : » *il ne vaut pas, tant que vit celui qui l'a fait* [1]. Cette parole jette une merveilleuse lueur non-seulement sur toute la loi ancienne, mais encore sur l'histoire entière du monde. Partout le culte y est couvert d'un voile de mort; la mort y est comme un centre où aboutissent toutes les cérémonies : le sang qui figure cette mort coule à flots partout. Aussi est-ce le sang qui *confirma le premier testament. Ayant lu au peuple entier toutes les prescriptions de la loi, Moïse prit du sang des veaux et des boucs, de l'eau, de la laine écarlate et de l'hysope, et aspergea le livre lui-même et le peuple, disant : c'est le sang du testament que Dieu a fait en votre faveur* [2]. Quand un jour ce premier testament sera remplacé par le testament nouveau, *le testament meilleur*, un sang divin coulera à flots intarissables, confirmant en réalité les promesses que l'autre sang confirmait en figure.

Mais reprenons la suite des gloires du peuple juif. *Ils ont une loi* [3] : gloire unique ; avoir Dieu même pour législateur, et d'une source si excellente, recevoir une loi qui surpasse les législations de la Gentilité de toute la hauteur des cieux.

Ils ont un culte [4] saint et pur, surchargé sans doute de cérémonies extérieures, tel qu'il convenait à un peuple charnel, mais digne par ses chastes magnificences et surtout par ses sens figuratifs, de plaire au Très-Haut qui en avait lui-même composé toutes les parties jusque dans le plus minutieux détail.

[1] Hebr. IX, 16, 17. — [2] Hebr. IX, 18, 19. — [3] Rom. IX, 4. — [4] Rom. IX, 4.

Ils ont des promesses [1] : promesses dont les développements successifs conduisent l'humanité de l'incrédulité à la loi figurative, de celle-ci à la grâce de Jésus-Christ, de la grâce aux gloires de l'éternité.

Ils ont des ancêtres [2] et *ils sont chéris de Dieu en considération de leurs pères* [3]. L'Apôtre nous montre en Israël une lignée sainte et bénie, qui tranche avec le reste du peuple. Fils de la foi, de l'espérance et de l'amour, précurseurs de la loi nouvelle, et illuminés de clartés plus abondantes, ces hommes sont le vrai Israël, le vrai peuple élu, car *tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas* les vrais *Israélites; et toute la postérité d'Abraham ne sont pas ses* vrais *fils; c'est-à-dire que ses fils selon la chair ne sont pas les fils de Dieu; mais que ses vrais fils sont les enfants de la promesse* [4], — *ceux aussi qui suivent les traces de la foi qu'avait Abraham encore incirconcis* [5]. — *Il est écrit : Abraham crut à la parole de Dieu, et cette foi fit sa justice. Reconnaissez donc que les hommes de foi, voilà les fils d'Abraham* [6]. Cette race sainte, élevée à la grâce par la foi en Dieu et en son Christ, ne s'éteignit jamais dans le cours des siècles. Aux jours des grandes prévarications du peuple, elle resta ce petit nombre fidèle que Dieu montrait à son prophète découragé. *Que lui répondit le Seigneur? Je me suis réservé sept mille hommes* [7]. C'est ce « petit troupeau » qui seul écoutera la voix du Messie, se mettra à sa suite, embrassera l'Évangile, et sera sauvé. *Car Isaïe s'écrie au sujet d'Israël : quand Israël serait nombreux comme le sable de la mer, il n'y en aura qu'un reste de sauvé* [8]. Ce reste fut dans l'ancienne Église « le sel, » « la lumière, » « le

[1] Rom. IX, 4. — [2] Rom, IX, 5. — [3] Rom. XI, 28. — [4] Rom. IX, 6, 7. — [5] Rom. IV, 12. — [6] Galat. III, 6. — [7] Rom XI, 4. — [8] Rom. IX, 27.

levain » qui soutint la masse et lui donna sa saveur : *Si les prémices sont saintes, la masse l'est aussi : si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi*[1]. Et voulons-nous les voir, *ces fils de la promesse, — cette nuée si imposante des témoins*[2] qui tant de siècles avant le Messie, « vivaient de sa foi, » « voyaient son jour et en tressaillaient, » et étaient sanctifiés dans sa foi et sa grâce? Si intrépides dans la foi, qu'ils *croyaient et espéraient contre toute espérance*[3], et que *devant la promesse de Dieu, sans défiance, sans hésitation, ils restaient inébranlables dans leur foi, rendant ainsi gloire à Dieu*[4]. Tandis que les enfants des hommes se bâtissaient des cités, et n'espéraient qu'en la terre, *par la foi, eux sortaient de leur pays, ne sachant où se fixer, demeurant dans la terre de promission comme sur un sol étranger, habitant sous des tentes, car ils attendaient cette cité aux inébranlables fondements dont l'architecte et le fondateur est Dieu même*[5]. Et tous *mouraient dans la foi, sans avoir reçu l'effet des promesses, mais les apercevant et les saluant dans le lointain, et faisant profession d'être sur la terre des pèlerins et des étrangers. Car ces mots signifient bien que ceux qui les prononcent cherchent une patrie. — La patrie meilleure qu'ils cherchaient, c'était la patrie céleste : aussi Dieu ne rougit point d'être appelé leur Dieu, leur ayant préparé une cité*[6]. Ils avaient perpétuellement Dieu et son Christ dans la pensée. *L'invisible, ils le voyaient pour ainsi dire*[7] : — *ils portaient sur eux l'ignominie de Jésus-Christ, fixaient leurs regards sur les récompenses* éternelles, vivaient loin du monde « qui était

[1] Rom. XI, 16. — [2] Hebr. XII, 1. — [3] Rom. IV, 18, 20, 21. — [4] Rom. IV, 20. — [5] Hebr. XI, 8-11. — [6] Hebr. XI, 13-17. — [7] Hebr. XI, 27.

indigne d'eux, » et pour résumer en un mot toute leur gloire et leur béatitude, *ils ont opéré la justice* [1] : ils se sont sauvés par la foi et les œuvres, en Jésus-Christ qui devait venir.

Un dernier trait explique et couronne les précédentes grandeurs du peuple juif : *c'est d'eux qu'est sorti, selon la chair, Jésus-Christ, qui est Dieu au-dessus de tout et béni dans tous les siècles. Amen* [2] !

3. Mais ce peuple, non plus que la Gentilité, ne devait profiter des bienfaits de Dieu. Comme elle, il tomba dans un abîme d'où pouvait seule le retirer la grâce du Rédempteur. *Quoi donc ? sommes-nous meilleurs, nous autres Juifs, que les Gentils ? Nullement. Juifs comme Gentils, nous les avons convaincus d'être tous dans le péché* [3] : — *tous ont péché, et tous ont besoin de la* grâce de Jésus-Christ qui est la vraie *gloire de Dieu* [4].

Suivons Israël à la trace de ses chutes jusqu'à cette dégradation profonde qui en est le terme et dont l'Apôtre nous tracera le sombre tableau

L'orgueil, l'esprit d'indépendance, ce refus sacrilége de s'incliner devant Dieu, qui perdit la gentilité, fut aussi en Israël la source première des prévarications. Le Juif prétend arriver seul, par ses propres forces, à la justification, renversant ainsi tout le plan de Dieu qui veut sauver l'homme gratuitement par la foi et la grâce du Messie. S'obstinant à *ignorer la justice de Dieu, et s'efforçant de mettre la leur propre à la place, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu* [5]. Et ainsi *Israël, toujours poursuivant la loi de justice, à cette loi de justice*

[1] Pour tous ces textes, Hebr. XI, *passim*. — [2] Rom. IX, 5. — [3] Rom. III, 9. — [4] Rom. III, 23. — [5] Rom. X, 3.

n'est jamais parvenu. Pourquoi? parce que, sans la foi, ils la cherchaient dans les observances de la loi Mosaïque. Ils se sont heurtés à la pierre d'achoppement, comme il est écrit : Voici que je place en Sion une pierre d'achoppement, une pierre de scandale, tous ceux qui croiront en Lui ne seront point confondus[1]. Mais eux, comment auraient-ils cru, pleins d'eux-mêmes, assurés d'être justes, et ne venant, debout au haut du temple, demander à Dieu que des félicitations sur leurs vertus? Comme les voici peints dans cette sanglante ironie de l'Apôtre! *Toi donc* si fier *du nom de Juif; qui te reposes dans ta loi et te glorifies en Dieu; qui connais sa volonté; qui, grâce à la loi, sais si bien discerner le plus utile; guide des aveugles, comme tu t'en flattes, lumière de ceux qui vivent dans les ténèbres, docteur des ignorants, pédagogue des enfants, possesseur en ta loi des règles de la science et de la vérité... Mais toi qui instruis si bien les autres, tu ne t'instruis pas toi-même : toi qui prêches contre le larcin, tu dérobes; qui proclames qu'il ne faut pas commettre d'adultère, tu commets l'adultère : qui as en horreur les idoles, tu es sacrilége : qui mets ta gloire dans ta loi, par la violation de la loi, tu déshonores Dieu (c'est vous autres qui faites blasphémer le nom de Dieu parmi les Gentils, dit l'Écriture*[2]). L'élection divine conféra sans doute à ce peuple des grâces éminentes. Une loi écrite lui précisait les préceptes de la loi naturelle; la circoncision et les autres sacrements figuratifs l'amenaient, en provoquant en lui la foi, aux grâces du salut : mais tout échouait par son obstination à violer les commandements de son Dieu. *Assurément la circoncision est utile, mais pour qui observe la loi. Si tu violes la loi, tout circoncis que tu es,*

[1] Rom. IX, 31-33. — [2] Rom. II, 17-25.

tu deviens un véritable infidèle ; de même que si l'infidèle observe les préceptes de la loi, tout infidèle qu'il est, il sera regardé comme un circoncis. Et ainsi le Gentil de nature et d'origine, accomplissant la loi, deviendra ton juge à toi qui, possédant le texte de la loi et la circoncision, te fais le violateur de cette loi [1].

Voilà bien le Juif dépeint par Jésus-Christ, rempli d'admiration pour ses œuvres, de suffisance à l'égard de Dieu, de mépris pour le reste des hommes : disposition fatale d'où s'écoulèrent comme d'une source empoisonnée tous ses autres péchés d'orgueil. Il est murmurateur éternel : *Ne tentons pas le Christ, comme le tentèrent ces Juifs qui périrent de la morsure des serpents. Et ne murmurez pas comme ces murmurateurs qui périrent par les coups de l'exterminateur*[2]. Il est incrédule obstiné: *Ils exaspérèrent Dieu après avoir entendu ses oracles. Et qui sont ceux que Dieu supporta avec tant de peine durant quarante ans? Ne sont-ce pas ces prévaricateurs dont les cadavres jonchèrent le désert? Et à qui Dieu jura-t-il qu'ils n'entreraient pas dans son repos, sinon à ceux qui restaient incrédules? Nous voyons en effet qu'ils ne purent y entrer à cause de leur incrédulité*[3]. Et ainsi *la parole divine, chez ceux qui l'entendirent, resta sans effet, n'ayant pas été reçue avec foi*[4].

Mais où cette incrédulité fut plus criminelle et plus désastreuse, où elle consomma sans espérance la réprobation d'Israël, l'Apôtre nous le fait voir dans ses Épîtres aux Romains et aux Corinthiens. Jésus-Christ était le terme où s'accomplissait et finissait la loi mosaïque[5] : ils refusèrent de le croire. Jésus-Christ

[1] Rom. II, 25-28. — [2] I Cor. X, 9, 10. — [3] Hebr. III, 16-19. — [4] Hebr. IV, 2. — [5] Rom. X, IV.

était la pierre sur laquelle reposait l'édifice du salut [1] : ils s'y heurtèrent et s'y brisèrent. La loi mosaïque ne justifiait pas ; *on croit de cœur pour être justifié* [2]. Or *la foi vient de l'audition, et ce que l'on entend* pour le croire, *c'est la parole du Christ* [3]. Eux repoussèrent la parole du Christ. *Isaïe s'écrie : Seigneur qui a cru à ce qu'il a entendu de nous* [4] ? — *Leur esprit est demeuré endurci et fermé.* Depuis leurs incrédulités du désert *jusqu'à ce jour, quand ils lisent l'Ancien Testament, le même voile reste posé sur leur cœur :* ils refusent obstinément de comprendre que tout se consomme en Jésus-Christ ; qu'en lui seul on se sauve, « qu'alors seulement, par la foi, ce voile peut être enlevé [5]. »

Après le crime de l'esprit, vint aussi pour les Juifs la débauche du cœur et de la chair. Toute leur histoire montre en eux une pente furieuse au sensualisme des Gentils. S'ils s'obstinent à dresser des autels, à planter des bosquets aux fausses divinités, c'est que ces idoles étrangères représentent, sous des noms divers, la même déesse de l'impudicité, les mêmes mystères infâmes du culte de Vénus. Comme les Gentils, et le plus souvent en leur société, *ainsi qu'il est écrit : le peuple se leva pour manger et pour boire : ils se levèrent pour les jeux* [6] : jeux infâmes, orgies sacrées, qui à la débauche ajoutaient le sacrilége. *Une partie d'entre eux commit la fornication, et vingt-trois mille périrent en un jour* [7]. Sous les rois, les débauches païennes souillent les bois sacrés plantés sur les collines autour des idoles syriennes ; et si de temps à autre la piété de quelques princes met un terme à ces infamies en en dévastant les repaires, bien vite les bos-

[1] Rom. IX, 34.— [2] Rom. X, 10.— [3] Rom. X, 17.— [4] Rom. X, 16, — [5] II Corinth. III, 14. — [6] I Cor. X, 7. — [7] I Cor. X, 8.

quets se replantent et les mystères réunissent de nouveau les adorateurs de Vénus Astarté. La philosophie épicurienne, qui jouissait en Syrie d'un si grand crédit et comptait des adhérents si nombreux, introduisit chez les Juifs, sous le nom de sadducéisme, le plus grossier matérialisme dans les doctrines, et, à sa suite, le dévergondage des mœurs. Les pharisiens, plus austères en apparence, n'étaient, eux aussi, le plus souvent, que ces « sépulcres blanchis qui paraissent beaux aux hommes, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture [1]. » Ces vices, plusieurs les porteront jusque dans le christianisme : ils en désoleront l'Église naissante, et *ce seront surtout ces Juifs* sensuels et débauchés [2], *dont le véritable Dieu, c'est le ventre* [3], — *qui bouleverseront les familles, répandant l'hérésie pour un gain sordide* [4], — *qui pénétreront dans les maisons, traînant après eux, comme un troupeau de captives, des femmelettes chargées de péchés* [5]. Ce sont les Juifs enfin qui fourniront dans une large mesure cette lie immonde du gnosticisme, formée de tous les orgueils et de toutes les impuretés [6].

Nous pouvons comprendre maintenant l'indignation du grand Apôtre et les formidables invectives qui en jaillissent. *Il n'y a pas un juste* parmi eux *: il n'y en a pas un seul! pas un seul qui ait d'intelligence : pas un qui cherche Dieu! Tous ont dévié, et dès lors sont devenus inutiles. Pas un qui fasse le bien, non, pas même un ! Leur bouche est un sépulcre béant ; leur langue, un instrument de perfidies; un venin d'aspic se cache sous leurs lèvres.*

[1] Matth. XXIII. — [2] Tit. I, 10. — [3] Philipp. III, 19. — [4] Tit. I, 11. — [5] II Tim. III, 6. — [6] Voir Hanneberg, *Révél. bibliq.*, Ve part., ch. I.

Leur bouche est pleine de malédictions et d'amertume. Leurs pieds sont vites pour répandre le sang! le brisement et le malheur sont sur leur route: le chemin de la paix, ils ne l'ont point connu : la crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux[1]. Diront-ils que ces malédictions ne les atteignent pas, mais vont frapper la Gentilité? Ah! *nous savons que toutes les paroles de la loi regardent les sujets de cette loi. Ainsi toute bouche sera close, et le monde entier*, avec ses deux peuples, les Juifs et Gentils, *sera soumis à Dieu*[2].

O miséricorde inattendue! O conclusion étrange! Plan inouï de sagesse et de bonté! Ces malades ne sont tombés, comme le Lazare de Béthanie, dans l'agonie, dans la mort, dans la dissolution et la pourriture, qu'afin d'attirer une plus puissante rédemption et une résurrection plus magnifique. *Dieu a enfermé toute la terre dans l'incrédulité :* il l'a laissée se prendre et s'empêtrer dans ce filet d'où elle ne peut plus seule échapper : la voilà devenue sa proie, il s'en saisit.... pour se venger d'elle, et la perdre sans retour? Oh! non, *pour faire miséricorde à tous*[3]. — *O profondeurs des trésors de la sagesse et de la bonté divines! qu'incompréhensibles sont ses conseils, et impénétrables ses voies*[4]!

Mais avant d'arriver à cette rédemption de Jésus-Christ, une question surgit, ainsi indiquée par l'Apôtre. Le monde ne pouvait être sauvé que par Jésus-Christ : Sauver le monde *était impossible à la loi ancienne, faible et impuissante devant les forces victorieuses de la chair : Dieu alors a envoyé son Fils*[5]. Mais dans ce cas, à quoi bon le long règne de cette loi? Quel fut son rôle? Quels

[1] Rom. III, 10-19. — [2] Rom. III, 19. — [3] Rom. XI, 32. — [4] Rom. XI, 33. — [5] Rom. VIII, 3.

furent ses effets ? Quelle place occupe-t-elle dans l'économie générale de la rédemption du monde ?

IV

LA LOI MOSAÏQUE

Ainsi telle est la question : Pourquoi Dieu, différant pendant de si longs siècles la venue du Messie, la fit-il précéder d'une loi provisoire et d'un culte figuratif? A cette question il ne faudrait peut-être répondre que par le silence du respect et l'humilité de l'impuissance : *Qui a pénétré les pensées de Dieu? qui est entré dans le secret de ses conseils*[1] *? — O homme qui es-tu pour contester avec Dieu*, pour lui dire : *Pourquoi m'avez-vous fait ainsi*[2]*?* Pourtant, cherchons avec humilité, en prenant pour guide saint Thomas, les raisons puissantes de ce délai. La première se tire de la grandeur même de l'œuvre divine. Quelle œuvre! Un Dieu sur la terre : un Dieu devenu homme, esclave, victime; un Dieu promulgateur d'une loi toute céleste, fondateur d'un universel empire formé de toutes les nations du monde : un Dieu cru, obéi, adoré dans l'anéantissement le plus complet, sous les sanglants stigmates des suppliciés : un Dieu enfin, venant par sa grâce saisir l'humanité dans le double abîme de son néant et de ses crimes et l'élever jusqu'à la vision, la jouissance et l'intimité du Très-Haut! Voilà l'œuvre. Si le monde n'y est pas longuement préparé, si des cris de douleur et une anxieuse attente n'appellent sans cesse ce Messie

[1] Rom. XI, 34. — [2] Rom. IX, 20.

libérateur, si pendant des siècles Dieu même ne montre pas dans la grandeur des apprêts l'immensité de l'événement, le Verbe incarné traversera le monde, comme ces princes qui voyagent inconnus, ne recueillant sur leur passage que les rares acclamations de quelques sujets. Non, Dieu dépensera de longs siècles à parler au monde de cette Incarnation de son Fils, et le monde sera dans une religieuse attente : « un grand silence se fera partout, quand le Verbe descendra de ses royales demeures, » et les anges chantant sa venue ne feront que répondre à des espérances en éveil[1].

Rappelons-nous, pour apprécièr la seconde raison, l'état où étaient tombés la Gentilité et le peuple juif, le genre de maladie qui les dévorait l'un et l'autre. L'orgueil persuadait au Gentil qu'il savait tout, au Juif qu'il pouvait tout ; au premier, que la raison humaine était assez puissante pour se passer de révélations ; au second, que la révélation mosaïque était assez efficace pour le justifier. Tant que persévérera ce double orgueil, les deux malades sont inguérissables. Qu'a fait Dieu ? Il a laissé au temps le soin de l'abattre. Le Gentil abandonné à sa seule raison a roulé dans un abîme de fange : le Juif avec sa loi figurative n'a abouti qu'à « la malédiction[2]. » Tous deux, après une longue résistance, ont été forcés d'appeler au secours : Dieu veillait, attendait ce cri, et s'est alors présenté[3] à ces deux victimes de leur orgueilleuse impuissance qui, plus tôt, ne se seraient pas laissé secourir[4]. Mais venons à la loi mosaïque.

[1] D. Thom. *in Epist. ad Galat.* cap. IV, lect. II. — [2] Galat. III, 10. [3] D. Thom. *in Epist. ad Galat.* cap. IV, lect. II. — [4] Voir aussi saint Bonaventure, *Breviloq.* pars. IV, cap. IV.

Pour bien apprécier la nature et la mission de cette loi écrite, qui consigne, précise et complète la loi primitive et prépare à la loi chrétienne, il faut à la fois, avec saint Paul, lui dénier ce qu'elle ne pouvait faire et lui accorder les effets réels et précieux qu'elle opérait; il la faut étudier et dans ce qu'elle n'était pas, et dans ce qu'elle était.

1. Elle était impuissante à élever l'homme au-dessus d'une destinée purement naturelle : *Elle ne conduit rien à la perfection* [1]; elle préfigure et annonce cette magnificence de la grâce qui fait vivre l'homme de la vie même de Dieu et l'associe à sa perfection, mais là s'arrête sa vertu : *Elle ne peut jamais rendre parfaits ceux qui s'approchent* [2]. — *Sous cette loi et ce culte, on offre des dons et des victimes qui ne peuvent donner à la conscience du fidèle la perfection : ce ne sont là que des viandes et des breuvages, diverses oblations et des cérémonies charnelles* [3], qui n'ont rien de commun avec cette grâce sanctifiante qui transforme l'homme en créature divine. Non, *par les œuvres de la loi nul homme ne sera jamais justifié aux yeux de Dieu* [4]. L'observance de cette loi n'est sans doute pas sans mérite, mais ce mérite est d'un ordre purement naturel, il n'élève pas l'homme à la vie divine. *Si Abraham acquiert une justice en observant la loi, c'est une gloire sans doute*, mais toute humaine et qui n'est *rien aux yeux de Dieu* [5]. D'où il suit que cette glorieuse famille des Saints de l'ancienne loi qui possédaient la grâce justifiante et étaient élevés à l'ordre surnaturel, ne l'étaient pas par la loi mosaïque, mais bien par la grâce gratuite

[1] Hebr. VII, 19. — [2] Hebr. X, 1. — [3] Hebr. IX, 9, 10. — [4] Rom. III, 20. — [5] Rom. IV, 2.

de Jésus-Christ accordée à la foi. *Abraham* [1] et tous les saints personnages, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ [2], *crurent, et cette foi leur valut la justification* [3] toute gratuite, qui n'a rien de commun avec les biens naturels, « salaire dû aux œuvres de la loi, et qui n'est pas la grâce [4], » cette grâce que Dieu accorde en don tout gratuit à ceux qui croient. *Sans avoir besoin des œuvres de la loi, il suffit de croire dans le Dieu qui justifie le pécheur, et cette foi donne la justification, selon le décret de la grâce de Dieu* [5].

Ces derniers mots nous montrent une seconde impuissance de la loi : elle n'effaçait pas le péché et ne rendait pas la justice perdue. *Nul homme ne sera justifié devant Dieu par les œuvres de la loi. — La loi donne simplement la connaissance du péché* [6], en fixant les défenses et en formulant les préceptes. D'une part, elle ne donne pas la force d'exécuter tout l'ensemble des commandements divins : de l'autre, elle ne peut retirer le transgresseur de la malédiction encourue en les violant : *Tous ceux qui se reposent sur les œuvres de la loi demeurent sous la malédiction, car il est écrit : soit maudit tout homme qui n'observe pas les commandements inscrits dans le livre de la loi* [7] *: — Or que personne ne puisse redevenir juste devant Dieu par la loi, cela est clair, puisque c'est de la foi que le juste reçoit sa vie, et que la loi n'a rien de commun avec la foi* [8]. Cette double impuissance de la loi mosaïque explique les dures expressions dont l'Apôtre la caractérise. Ce texte de loi sans vie et sans force, qui indique la route mais n'y pousse et n'y soutient personne, c'est *la lettre* [9],

[1] Rom. IV, 3. — [2] Rom. IV, 16 ; — Hebr. XI. — [3] Rom. IV, 3. — [4] Rom. IV, 4. — [5] Rom. IV, 5. — [6] Rom. III, 20. — [7] Galat. III, 10. [8] Galat. III, 11-12. — [9] II Corinth. III, 6.

le mot froid et insensible. Cette loi qui amène la condamnation du transgresseur, sans lui fournir le remède de la pénitence et la possibilité du pardon, c'est *la lettre qui tue;* c'est *le ministère de mort gravé sur des tables de pierre;* c'est un *ministère de condamnation* [1].

Impuissante à élever l'homme à l'ordre surnaturel, impuissante à opérer en lui la justification, la loi ancienne l'était encore à lui fournir la série des grâces dont a besoin sa nature pour se maintenir dans le bien. *La force de la concupiscence y dominait tout* [2], — *et les inclinations au péché, irritées par la loi, travaillaient dans nos membres et poussaient des fruits de mort* [3]. L'on vit alors, dit l'Apôtre, parlant au nom de l'humanité entière, deux effets désastreux se produire en moi, l'homme déchu, l'homme vendu au mal. En face d'une loi pleine de défenses, ma concupiscence s'irrita, et le péché brisa tout frein; en face d'une loi faible et impuissante, le mal put librement se porter aux derniers excès, et ainsi, quelque innocente, sainte, pure, qu'elle fût en elle-même, la loi, écrasée par mon péché, me devint une cause de condamnation et de mort. *Je ne connus* complétement *le péché que par la loi.* — *Car,* par exemple, *le mauvais désir, je n'en ai connu le mal que quand la loi m'eut dit : tu n'auras pas de désirs mauvais* [4]. — *Avant la promulgation de la loi, le péché,* que n'irritait aucun adversaire, restait calme, immobile et comme *mort* [5]; et plus le péché était assoupi et mort, plus moi *je vivais, auparavant, sous la loi. Mais quand survint le précepte, le péché irrité* sortit de son silence, ressuscita, *et moi je mourus* [6] !

[1] II Corinth. III, 6, 7, 9. — [2] Rom. VIII, 3. — [3] Rom. VII, 5. — [4] Rom. VII, 7. — [5] Rom. VII, 8. — [6] Rom. VII, 10.

La loi me laissa, sans me soutenir, aux prises avec cette bête furieuse qui se rua sur moi et me dévora : *Le péché, dès que survint cette occasion de s'irriter du précepte, produisit en moi toutes sortes de désirs coupables*[1] : — *il me séduisit, et à l'aide du précepte même, il me donna la mort*[2]! *A l'aide d'une loi bonne, il me donna la mort, se montrant ainsi péché hors de toute mesure, péché plus audacieux, plus criminel par la présence même de la loi*[3] qui le devait arrêter. Par la malice victorieuse du péché, *il advint que cette loi* que Dieu me donnait pour mon bonheur et ma vie, *je la fis servir à me donner la mort*[4]. Accuserai-je la loi? dirai-je que *bonne en elle-même, elle m'a néanmoins tué*[5]. Non, je signale son impuissance devant les forces prépondérantes de la concupiscence et du péché. Elle a irrité mon ennemi, m'a livré à ses coups mortels, sans pouvoir ni m'en rendre victorieux, ni me ressusciter après qu'il m'eut causé la mort. *Homme infortuné que je suis! mais qui donc alors me délivrera* de cette tyrannie, de cet écrasement, *de cette mort?* Une seule chose au monde : *la grâce par Jésus-Christ Notre Seigneur.*

2. La loi va s'offrir maintenant à nous sous un tout nouvel aspect, et provoque une nouvelle étude. Elle ne sauvait pas. Mais alors à quoi fut-elle bonne? Quelle fut sa place et son rôle dans l'économie du salut du monde? *Qu'est-ce donc que la loi*[6] ? L'Apôtre a déjà répondu que cette loi eut *toutes sortes de précieux avantages*[7]. Quels sont-ils? Ces avantages, saint Paul les explique en de nombreux et importants endroits.

[1] Rom. VII, 8. — [2] Rom. VII, 11. — [3] Rom. VII, 13. — [4] Rom. VII, 10. — [5] Rom. VII, 13. — [6] Galat. III, 19. — [7] Rom. III, 2.

Nous l'avons vu, l'humanité, trop malade pour supporter prématurément un traitement énergique, devait être peu à peu préparée à sa rédemption. Or ce fut à la loi et au peuple juif, son gardien, qu'échut l'œuvre.

Avant tout, il fallait arrêter les flots toujours grossissants de l'idolâtrie et de la corruption. Envahissant et détruisant tout, ils n'auraient plus fait du monde qu'une ruine à jamais irréparable, et le Rédempteur n'eût eu devant lui que d'informes et inutiles débris. *A quoi servit la loi? Elle fut établie à cause des transgressions*[1] et des débordements d'un monde livré à toute la furie de ses passions. Elle préserva la nature humaine d'une déformation sans remède *jusqu'au jour où devait venir le Fils, objet de la promesse divine.* Elle maintint entre le ciel et la terre, Dieu et l'homme, des relations, imparfaites sans doute, mais glorieuses et salutaires encore. *L'Ange présidait à la loi et y était le représentant* de Dieu. Moïse, son promulgateur, son chef visible, lui apportait comme sanction le formidable éclat du Sinaï. Les pouvoirs de cette loi étaient *remis par les anges entre les mains d'un médiateur*[2]. La loi fut donc avant tout un frein donné au crime : *la loi, nous le savons, est bonne, lorsqu'on s'en sert comme il convient, reconnaissant qu'elle n'a pas été faite pour le juste, mais bien pour les méchants, les rebelles, les impies, les pécheurs, les scélérats, les profanes, les meurtriers de leur père et de leur mère, les homicides, les fornicateurs, les abominables, les voleurs d'hommes, les menteurs, les parjures, et toutes les autres révoltes contre la saine doctrine*[3] et les prescriptions de Dieu.

Mais, comme de tous les crimes, celui de l'orgueil était le plus obstiné et le plus désastreux, la loi eut pour

[1] Galat. III, 19. — [2] Galat. III, 19. — [3] I Timoth. I, 9.

mission spéciale de l'abattre et de le contenir. C'est ce but qui en explique le mieux la nature. Elle donne à l'homme une lumière qui lui découvre la multitude et la gravité des crimes que, sans elle, il n'apercevait plus[1] : *par la loi on n'a que la connaissance du péché* [2].

Le Rédempteur seul en obtiendra le pardon, et cela après que la loi aura, pendant de longs siècles, jeté au monde les malédictions et les sanglants reproches de ses prophètes. *L'Écriture a tout enfermé sous le péché*[3] ; elle a sans cesse rappelé au monde la servitude honteuse sous laquelle il vivait. Suivez toute la trame des Ecritures, depuis les premières malédictions de l'Eden jusqu'au dernier cri de douleur du dernier prophète, le but qui s'y poursuit partout est de frapper l'homme de la terreur de ses crimes, du sentiment de son impuissance, et de la nécessité d'une rédemption. Enfermé, étreint dans des cercles de fer dont cette loi rigoureuse l'enveloppe, l'homme ne s'apparaît plus à lui-même que comme ces malfaiteurs ou ces frénétiques retenus dans les chaînes d'où ils doivent, avec des cris suppliants, appeler leur délivrance et leur salut. *L'Écriture a tout enfermé sous le péché, afin que la rédemption promise à la foi en Jésus-Christ fût accordée aux croyants. Et avant que vînt cette foi, nous étions sous la garde de la loi, enfermés là en vue de cette foi qui devait être révélée*[4]. A cet orgueil de l'homme déjà brisé sous d'humiliants préceptes, la loi cérémonielle n'offre dans ses rites formidables que des images de mort. Le sang coule à flots pour faire ressouvenir l'homme prévaricateur que la justice divine réclame sa vie : *Sans l'effusion du sang*,

[1] Rom. VII, 7. — [2] Rom. III, 20. — [3] Galat. III, 22. — [4] Galat. III, 22, 23.

pas de pardon[1] ! — *Aussi le testament ancien ne fut-il consacré qu'avec du sang. Après avoir lu au peuple tous les préceptes de la loi, Moïse prit du sang des veaux, des boucs, avec de l'eau, de la laine écarlate et de l'hysope, puis aspergea le livre lui-même et tout le peuple en disant : c'est le sang du testament que Dieu vous a confié. Il aspergea encore de sang le tabernacle et tous les vases servant au culte. Et d'après l'ordre de la loi presque tout se purifie avec le sang; et sans l'effusion du sang, il n'y a point de pardon*[2]. Dès le matin le sang coulait aux yeux du Juif; une autre immolation ouvrait la nuit; chaque fête multipliait les victimes : *on immole sans cesse*[3]; et, une fois l'an, le grand prêtre, pour franchir le Saint des Saints, devait y porter du sang[4]. Or à quoi bon ces flots de sang ? *car il est impossible d'effacer les péchés avec le sang des boucs et des génisses*[5]. Dieu en veut effrayer la suffisance orgueilleuse de l'homme; ce sang lui rappelle ses crimes[6] et son impuissance à les effacer puisqu'en le faisant couler sans cesse, *se présentant tous les jours à Dieu, immolant sans fin les mêmes victimes, le prêtre* n'immole que des *victimes impuissantes à effacer les péchés*[7]. Ainsi l'homme devait peu à peu élever ses désirs et ses vœux vers une autre victime, la seule pure et toute-puissante qui, par un sacrifice unique, rachèterait le monde, et mettrait fin à ces sacrifices figuratifs dont Dieu ne recevait aucune gloire et l'homme aucun salut. *Entrant dans le monde, le Fils de Dieu dit : Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes pour le péché ne vous ont pas plu, alors j'ai dit : Me voici, ainsi qu'il est écrit de moi en tête du livre, pour*

[1] Hebr. IX, 22. — [2] Hebr. IX, 18-23. — [3] Hebr. XI. — [4] Hebr. IX, 7. — [5] Hebr. X, 4. — [6] Hebr. X, 3. — [7] Hebr. X, 11.

faire votre volonté[1]. Voilà le Verbe fait chair, voilà la divine victime dont les générations devaient, pendant de longs siècles, appeler la venue et confesser la nécessité.

La loi doit pousser plus loin encore son œuvre dans le monde déchu : elle est chargée de l'éducation de l'humanité. On se rappelle le *durus sermo* de Capharnaüm. Ah! ce sera le cri de la terre entière à chacune des sublimes révélations de l'Homme-Dieu, si une initiation lointaine n'y prépare pas peu à peu les intelligences et les cœurs!

La loi ancienne, avec ses lumières tempérées et ses faciles vertus, commence l'Évangile et prépare le monde encore enfant aux héroïsmes *de l'homme parfait, de l'homme à la mesure de l'âge et de la plénitude de Jésus-Christ*[2]. Le Juif doit apprendre de la loi à devenir le chrétien. La famille de Dieu passera par toutes les phases de la famille terrestre; le temps de l'enfance sera un temps de sujétion et d'humilité : *tant que l'héritier est enfant, il ne diffère pas du serviteur, bien que maître de tout; mais il est soumis à des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps fixé par son père. Ainsi de nous : enfants encore nous étions asservis aux éléments du monde*[3]. Aux jours de la « liberté du Christ[4], » on criera à l'ami : *Ama et fac quod vis!* c'est « l'âge parfait[5]; » le monde enfant ne comprend rien à cette langue de l'amour : il lui faut des surveillants et des tuteurs, toute cette législation rudimentaire et préparatoire qui asservit l'homme aux mille pratiques matérielles et terrestres que l'Apôtre appelle « les rudiments de ce

[1] Hebr. x, 5. — [2] Ephes. iv, 13. — [3] Galat, iv, 1. — [4] Galat, iv, 31. — [5] Ephes.

monde[1]. » Tout, dans la loi, porte ce caractère d'initiation et de préparation, ses dogmes, ses préceptes, sa pénalité, son culte, et sa partie cérémonielle. *De sorte que la loi nous a servi de pédagogue pour nous mener à Jésus-Christ et au salut que donne la foi*[2]. — *Lex pædagogus noster fuit in Christo.*

In Christo : Ces derniers mots nous donnent sur la loi ancienne une dernière perspective, la plus profonde de toutes. Jésus-Christ est en effet le grand et unique objet dont est pleine toute cette loi : *tota lex gravida Christo*[3]. L'annoncer au monde, parler sans cesse de lui, en tracer un portrait de plus en plus frappant et détaillé, telle fut la principale mission de la loi.

De Moïse à Jésus-Christ une vaste scène se déroule, où tout un peuple est acteur, et où sont représentées les magnificences des temps chrétiens. L'Apôtre revient sans cesse sur ce plan de Dieu, et ce dernier rôle de la loi. *Toute cette histoire est écrite pour nous*[4]. — *Tous les faits* de l'histoire *du peuple juif étaient des figures, et ont été écrits pour notre instruction à nous autres venus à la fin des temps. — Tous ces faits étaient des figures de ce qui nous regarde*[5], et *c'est une image du temps actuel*[6]. Que devait être la rédemption du monde, sinon un merveilleux pèlerinage des âmes, échappées par mille prodiges à la tyrannie de Satan, errantes un instant au milieu des épreuves du désert, puis enfin introduites dans la patrie éternelle et le repos de Dieu? C'est cette œuvre qu'Israël esquissera à grands traits depuis sa sortie d'Égypte jusqu'à son entrée dans la terre de promission. Et chaque trait deviendra lui-même une figure dans ce

[1] Galat. IV, 3, 9. — [2] Galat. III, 24. — [3] Saint August. — [4] I Cor. IX, 10. — [5] I Cor. X, 11, 6. — [6] Hebr. IX, 9.

vaste ensemble. *Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, et tous ont traversé la mer, et tous, sous Moïse, ont été baptisés dans la nuée et dans la mer, et tous ont mangé la même nourriture spirituelle, et tous ont bu du même breuvage spirituel : ils buvaient de l'eau de la pierre spirituelle qui les suivait, et cette pierre était le Christ*[1]..... *Or toutes ces choses étaient des figures*[2], où tout le christianisme se trouve admirablement décrit. Le baptême ouvre la carrière : baptême « sous Moïse[3], » type de Jésus-Christ; baptême où l'Esprit-Saint est tour à tour nuée céleste et eau régénératrice; baptême où s'engloutit le crime et d'où le peuple sort libre et victorieux. Voici maintenant le désert, la vie de l'exil, des labeurs, des combats, qui nous sépare encore de la patrie. La manne y tombe : c'est la divine Eucharistie; l'eau jaillit de la pierre, et la pierre est Jésus-Christ : voilà le grand mystère de la grâce, qui, sortant de l'Homme-Dieu, pénètre l'Église entière, coule par divers canaux dans tous ses membres[4], la suit à travers les siècles[5], et y maintient éternellement la fraîcheur, la fécondité et la vie.

L'Apôtre étend cette belle matière et montre Jésus-Christ apparaissant dans la loi ancienne sous le voile des figures, et y retraçant toute sa divine carrière, tour à tour roi, chef, conducteur du peuple élu, victime, pontife éternel, prêtre suivant un rite mystérieux, offrant à Dieu l'oblation sanglante, pénétrant au delà du voile jusqu'au Saint des Saints, et remplissant de son holocauste le vrai temple, le ciel, le sein de Dieu. Moïse au milieu d'Israël, c'est Jésus-Christ dans l'Église et dans

[1] I Cor. x, 5, 6. — [2] I Cor. x, 11. — [3] I Cor. x, 2. — [4] Ephes. iv, 16. — [5] I Cor. x, 4.

chaque âme fidèle : *Considérez l'apôtre et le pontife du culte que nous professons, Jésus, fidèle au Dieu qui l'a établi, comme Moïse l'a été dans toute sa maison.* Mais que la réalité l'emporte sur l'image, Jésus sur Moïse! *Sa gloire l'emporte autant sur celle de Moïse que l'architecte est au-dessus de la maison qu'il a construite : toute maison est faite par quelqu'un : or celui qui a tout fait, c'est Dieu;* et c'est dans sa propre création que règne cet Homme-Dieu, créateur de toutes choses. *Moïse était fidèle dans toute la maison de Dieu, mais comme serviteur, pour annoncer tout ce qu'il lui était ordonné de dire; mais le Christ l'est comme fils dans sa propre maison, et cette maison c'est nous*[1], c'est l'Église, c'est l'éternelle société des élus. Moïse représentait Jésus-Christ roi dans l'Église; un autre type, Josué, figurera le Christ, chef et introducteur du peuple élu[2], non plus dans une patrie terrestre, ni dans l'imparfait repos de la félicité présente, mais dans le royaume éternel. *l'immobile royaume*[3], et le repos d'un Dieu

Mais avant tout Jésus-Christ était la victime promise au rachat du monde. Il était le prêtre unique et éternel chargé d'offrir la seule obligation agréée du Très-Haut. Ici les figures deviennent aussi nombreuses que magnifiques ; la loi, dans sa partie cérémonielle, n'est qu'une vaste représentation du sacerdoce de l'Homme-Dieu. Si Moïse reçoit l'ordre de construire le tabernacle, c'est après avoir contemplé dans les ravissements du Sinaï un autre tabernacle, tabernacle véritable, dont le sien ne devait être que l'imparfaite représentation, *tabernacle plus vaste et plus excellent que n'a point construit la main de l'homme, c'est-à-dire qui n'est point de cette création*[4]

[1] Hebr. III, 1. — [2] Hebr. IV, 8. — [3] Hebr. XII, 28. — [4] Hebr. IX, 11.

tabernacle qui n'est autre que l'humanité sainte du Verbe, sur le modèle de laquelle Moïse reçut l'ordre de construire son tabernacle : *selon la réponse qui lui fut donnée au moment où il allait dresser le tabernacle: Regarde et fais suivant le modèle qui t'a été montré sur la montagne*[1].

Contemplons une à une les parties du tabernacle et les rites qui s'y accomplissent : sous chacun d'eux apparaît Jésus-Christ. Au delà du premier tabernacle, *après le second voile, était le tabernacle appelé le Saint des Saints*[2], sanctuaire inaccessible, mystérieuse et impénétrable demeure, où ni le peuple, ni même les simples prêtres n'avaient accès. *Le pontife seul entrait, une fois l'an, non sans y porter du sang*[3]. Quelle fut l'œuvre de Jésus-Christ? Ouvrir au monde racheté le vrai Saint des Saints, le ciel, le sein de Dieu. *Ce n'est point dans un sanctuaire fait de main d'homme et figure du véritable qu'est entré Jésus-Christ, mais dans le Ciel même, pour y apparaître maintenant en notre faveur devant la face de Dieu*[4]. Et que signifie ce sang qui peut seul ouvrir au pontife l'accès du Saint des Saints, sinon l'effusion du sang de l'Homme-Dieu, seule cause méritoire de la rédemption ? *Jésus-Christ y est entré, non point avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle*[5].

Le grand prêtre pénètre dans le Saint des Saints, mais une seule fois, *semel :* autre magnifique figure, sur laquelle l'apôtre revient sans cesse. Telle est la valeur infinie et l'infinie perfection du sacrifice de l'Homme-Dieu, qu'il doit être unique, remplissant de sa divine

[1] Hebr. VIII, 5. — [2] Heb. IX, 3. — [3] Hebr. IX, 7. — [4] Hebr. IX, 24. — [5] Hebr. IX, 12.

unité le ciel et la terre, le temps et l'éternité, consommant l'œuvre entière, procurant à Dieu une gloire sans limite, aux hommes une surabondante rédemption.

Il n'en est pas de ce pontife comme des prêtres d'Aaron *forcés d'offrir tous les jours des victimes, pour leurs propres péchés d'abord, puis pour ceux du peuple : Lui, l'a fait une fois en s'offrant lui-même* [1]. *Autrement, il eût dû souffrir plusieurs fois depuis l'origine du monde : mais non, Il n'a paru qu'une seule fois, quand les siècles eurent été révolus, pour détruire le péché en se faisant victime* [2]. — *Et ayant offert une seule hostie pour les péchés, le voilà pour toujours assis à la droite de Dieu, n'ayant plus qu'à attendre le jour où ses ennemis seront réduits à lui servir de marchepied. Ainsi par une seule oblation il a rendu parfaits ceux qu'il a sanctifiés* [3].

Mais cette double victime dont le sang ouvrait au grand prêtre l'entrée du Saint des Saints, où devait-elle être consumée [4] ? *Les corps des animaux, dont le sang est porté par le pontife dans le Sanctuaire, sont brûlés hors du camp* [5]. Circonstance pleine de mystère et d'enseignements : c'était d'abord la prophétie du Calvaire, où la grande victime devrait être immolée hors de la ville, hors du temple ; victime universelle qui réclame non plus un peuple, mais tous les peuples, et qui doit purifier le monde entier. *Voilà pourquoi Jésus, pour sanctifier le peuple par son sang, a souffert hors de la porte* [6]. Mais de plus, toute la vie chrétienne apparaît sous cette figure. Le chrétien, ce sera l'homme qui, sortant intrépidement du monde, saura, sous l'opprobre et la douleur, gagner la montagne de l'immolation : *Sortons donc aussi*

[1] Hebr. VII, 27. — [2] Hebr. IX, 26. — [3] Hebr. X, 14 ; — Levit. XVI, 18. — [4] Levit. XVI, 27. — [5] Hebr. XIII, 11. — [6] Hebr. XIII, 12.

hors du camp; allons à Lui portant son ignominie. Le chrétien sera l'étranger, le voyageur, qui traversera le monde sans s'y fixer jamais; *car nous n'avons pas ici de cité permanente, mais nous cherchons celle que nous devons habiter un jour*[1]. Et cette « cité future, » ce sanctuaire si longtemps fermé, puis enfin ouvert au pontife qui s'y présente avec son sang, n'est autre que le Ciel, la possession de Dieu, l'Éternité bienheureuse, figurée par le Saint des Saints de la loi mosaïque, resté inaccessible jusqu'à la venue du Rédempteur. *L'Esprit-Saint montrant par là que l'entrée du vrai sanctuaire n'était pas ouverte tant que subsistait le premier tabernacle*[2], et que n'avait pas paru l'Homme-Dieu rédempteur. Mais à peine, — comme Jésus-Christ le disait lui-même dans les épanchements de l'amour, — « s'en fut-il allé nous préparer la place, » à sa suite, nous pénétrons dans le Saint des Saints. *Par lui l'accès nous est ouvert*[3]. — *Aussi, frères, puisque nous avons l'assurance d'entrer dans le sanctuaire par le sang du Christ, route nouvelle et pleine de vie qu'il nous ouvre par le voile, c'est-à-dire par sa chair,* voile qui, déchiré à la croix, nous fraye le passage; puisque nous possédons *un grand prêtre établi sur la maison de Dieu, approchons avec un cœur sincère, une foi pleine, une conscience purifiée de toute tache, un corps lavé dans une eau pure; conservant inébranlable la confession de notre espérance, car il est fidèle le Dieu qui nous a promis*[4].

Ne devenons pas des idolâtres comme plusieurs d'entre les Juifs... ne soyons pas fornicateurs... ne tentons point le Christ... ne murmurez pas[5]. *Mais approchons avec confiance jusqu'au trône de la grâce*[6].

[1] Hebr. XIII, 13, 14. — [2] Hebr. IX, 8. — [3] Ephes. II, 18. — [4] Hebr. X, 19-24. — [5] I Cor. X, 7-11. — [6] Hebr. IV, 16.

3. A quelle conclusion devrons-nous arriver avec l'Apôtre?

La loi ancienne s'est montrée à nous sous un double aspect. Importante dans son rôle, sainte et divine dans sa nature, mais en même temps imparfaite, impuissante, destinée à l'enfance de l'humanité. Elle aura par suite un double sort: Dieu l'entourera d'un légitime prestige; mais essentiellement transitoire, il l'abrogera dès l'apparition de la loi nouvelle, seule capable de sauver le monde.

Que dire de la loi? La loi fut-elle un mal, *un péché* pour l'homme*? A Dieu ne plaise! La loi est sainte; le précepte saint, juste et bon. Nous le reconnaissons, la loi est spirituelle*[1].

Elle reçut de Dieu des faveurs éminentes. La parole divine ne se tut jamais en Israël[2]: une race sainte et bénie, « nuée immense[3], » ne cessa d'y répandre les forces de l'exemple et les grâces de la sainteté: Les anges apportaient eux-mêmes les ordres du Très-Haut, et remettaient aux mains de Moïse tous les pouvoirs[4]. Et quand vint sur la terre le Fils de Dieu, il daigna se faire l'observateur de la loi[5]. Aussi brilla-t-elle pendant de longs siècles d'un éclat que devait seul éteindre l'éclat de la loi nouvelle. *Tel était l'éclat dont elle fut environnée que les fils d'Israël ne pouvaient regarder le visage de Moïse, à cause des rayons de gloire qui en jaillissaient*[6].

Mais ne l'oublions pas*: cette loi si étincelante de gloire devait disparaître*[7]*: — sa faiblesse et son inutilité la firent abroger*[8]. Cette abrogation, l'Apôtre l'établit avec autant

[1] Rom. VII, 12, 14. — [2] Rom. III, 2; — Hebr. I, 1. — [3] Hebr. XII, 1. — [4] Galat. III, 19. — [5] Rom. XV, 8. — [6] II Cor. III, 7. — [7] II Cor. III, 11. — [8] Hebr. VII, 18.

d'insistance que les Juifs en mettaient à la nier. Le sacerdoce aaronique est d'abord aboli. Déjà ce prêtre mystérieux, ce Melchisédech, en préfigurait la déchéance, alors qu'avec Abraham la nation juive tout entière, ses lévites et ses pontifes, se prosternaient à ses pieds. Si la figure eut cette puissance, que sera-ce de la réalité? Jésus-Christ le pontife de la loi nouvelle apparaît : rien dans son sacerdoce n'appartient plus au rite d'Aaron. Il offre le pain et le vin comme Melchisédech : Il n'est pas de la tribu de Lévi, son ordination ne lui vient pas de la synagogue, mais d'une source plus haute, d'un décret même de Dieu [1]. Tout donc en Lui annonce que le rite antique est aboli. Avec le sacerdoce doit disparaître la loi entière, tant sont étroits les rapports qui les lient l'un à l'autre. *Le sacerdoce une fois changé, la loi doit changer avec lui* [2].

Si cette première loi n'avait pas été défectueuse, sans doute il n'y aurait pas eu lieu d'y substituer une seconde [3]. Or Dieu proclame solennellement dans un prophète l'abrogation de l'ancienne alliance et la substitution d'une nouvelle : *parlant de nouvelle, il déclarait donc la précédente vieillie, et ce qui vieillit est bien près de sa fin* [4]. Oui, cette ancienne alliance est morte, et à sa place le monde trouve la grâce infiniment plus haute et et plus précieuse de Jésus-Christ. Que signifie le scrupule insensé du Juif? Il lui semble qu'uni à la loi comme par un hymen indissoluble, il lui doit être à jamais fidèle. Sans doute, *la femme mariée, tant que son mari est vivant, est liée par la loi* conjugale ; *mais vient-il à mourir, la voilà libre de cette loi du mari. Donc, si du*

[1] Hebr. VII, *passim*. — [2] Hebr. VII, 12. — [3] Hebr. VIII, 7. — [4] Hebr. VIII, 13.

vivant de son mari, elle épouse un autre homme, on l'appellera adultère; si son mari meurt, elle est affranchie de ses liens, et peut, sans être adultère, épouser un autre homme [1]. Ainsi la mort est venue rompre l'union d'Israël à l'ancienne loi; et comme une autre union infiniment plus douce et plus riche se présente, l'âme peut désormais sans crainte s'y engager. *Vous êtes morts à la loi par le corps de Jésus-Christ* [2], associés que vous êtes à la mort [3] du Christ, pour l'être ensuite à sa résurrection et devenir *cette vierge chaste, fiancée à l'Homme-Dieu, unique époux* [4] dont vous deviez désormais rechercher l'alliance. *Ainsi, soyez à cet autre époux qui est ressuscité d'entre les morts, et fructifiez pour Dieu* [5]: fruits immortels d'une union divine qui feront oublier la honteuse fécondité du péché. *Car lorsque nous étions dans la chair, les passions criminelles surexcitées par la loi agissaient en nos membres pour leur faire produire des fruits de mort* [6]: mais Jésus-Christ remplace cette loi impuissante: *la loi survint pour accroître le péché; et où abonda le péché a surabondé la grâce* [7]

O Israël, qu'est devenue ta gloire? Elle est effacée. Par quelle loi? la loi des œuvres, des préceptes matériels, des rites grossiers, des observances purement extérieures? *nullement, mais par la loi* nouvelle qui a pour fondement « la foi [8].» *Car nous professons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi. Tous ont péché et ont besoin de la gloire de Dieu, et d'être justifiés par la rédemption qui est en Jésus-Christ* [9]. La figure disparaît, la réalité y succède; les grandeurs d'Israël sont effacées par les gloires

[1] Rom. VII, 1-4. — [2] Rom. VII, 4. — [3] Rom. VI, 3, 4. — [4] II Cor. XI, 2. — [5] Rom. VII, 4. — [6] Rom. VII, 5. — [7] Rom. V, 20. — [8] Rom. III, 27. — [9] Rom. III, 23, 24.

du peuple nouveau. Au lever du soleil les astres de la nuit se retirent : *les splendeurs de l'ancienne alliance ne sont plus splendeurs, devant l'immense éclat de la nouvelle*[1]. Tournons donc nos regards vers le Christ : *Contemplant face à face la gloire du Seigneur, nous nous transformons,* nous autres chrétiens, *en ce même éclat, de lumière en lumière, comme par l'esprit du Seigneur*[2].

[1] II Cor. III, 10. — [2] II Cor. III, 18.

CHAPITRE DEUXIÈME

JÉSUS-CHRIST

I

INCARNATION ET RÉDEMPTION

Comme le Disciple bien-aimé, le grand Apôtre s'élevant d'un vol par delà tous les siècles, avant toute création, quand rien n'est que Dieu ; pénétrant dans « l'inaccessible lumière [1] » de la Pensée divine, y contemple l'histoire anticipée de l'Incarnation.

Dans l'auguste solitude de son éternité, Dieu médite un grand œuvre : il se résout à manifester hors de soi, par la plus merveilleuse des créations, toute sa sagesse, toute sa puissance, toute sa bonté. Frappé d'une révélation si haute, l'Apôtre y revient sans cesse. Ce qu'il prêche, *c'est un mystère resté silencieusement caché dans le sein de Dieu dès les siècles éternels* [2] : — *richesses incompréhensibles, économie d'un mystérieux dessein caché en*

[1] Tim. vi, 16. — [2] Rom. xvi, 25.

Dieu dès avant les siècles : décret éternel[1] : merveilleuses *espérances de vie éternelle promise par le Dieu qui ne ment pas, dès avant le commencement des temps*[2] : sagesse toute *renfermée et toute mystérieuse :* plan que Dieu élaborait pour notre gloire *avant le commencement des choses*[3].

Notre grand Dieu n'était pas, comme osera le prétendre l'hérésie, nécessité à produire cette œuvre. Il était libre : sa bonté seule en concevait l'idée, sa sagesse infinie en combinait l'ensemble; sa puissance s'y déployait tout entière. *C'était le secret de sa volonté : son bon plaisir y était sa seule loi : Celui-là décrétait seul qui fait tout par le conseil de sa volonté*[4].

Ce grand œuvre où s'absorbe le Très-Haut, quel est-il? quel est ce magnifique[5] « secret? » Quelle est cette œuvre des œuvres à laquelle toutes les autres seront subordonnées, pour n'en former, d'une éternité à l'autre, que les développements successifs et l'entière consommation ?

Tombons aux pieds du Père de Notre Seigneur Jésus-Christ ! — Que le Dieu de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, nous donne l'esprit de sagesse et de révélation pour le connaître : Que les yeux de notre cœur s'illuminent, et que nous sachions les espérances attachées à son appel; les trésors de gloire que renferme l'héritage des saints; l'immense grandeur de la puissance déployée en nous qui croyons, dans cette œuvre de puissance et de force opérée en Jésus-Christ[6]. Tâchons, emportés et soutenus par l'Apôtre dans cette théologie sublime, d'entrer au plus profond « dans les puissances du Seigneur[7]. »

[1] Ephes. III, 8, 9, 11. — [2] Tit. I, 2. — [3] I Cor. II, 7, 8. — [4] Ephes. I, 9, 11. — [5] I Tim. III, 16. — [6] Ephes. III, 14; — Ephes. I, 17-20. — [7] Psal. LXX, 15.

Si, réunissant les différents passages où saint Paul expose ces grands mystères, nous essayons de les enchaîner, voici le majestueux ensemble de doctrine qui s'offre à nous.

Dieu, bonté infinie, dont le propre est de se répandre, Dieu, recueilli en lui-même dans un mystérieux conseil, a décidé qu'il se communiquerait hors de soi à une créature, comme en soi-même sa nature indivise se répand tout entière en trois divines Personnes. Parmi la multitude des créatures possibles, son regard en distingue et en choisit une, et il se résout à se donner à elle de la plus parfaite manière, c'est-à-dire par l'union hypostatique. Cette créature et la Divinité, gardant leurs propriétés distinctes, seront néanmoins tellement unies ensemble qu'elles ne feront qu'une même Personne divine.

Quelle sera la créature choisie pour cette ineffable union avec le Verbe Fils de Dieu? Le regard divin parcourant la multitude des êtres possibles se pose sur la nature humaine : voilà l'Élu.

Mais l'œuvre est-elle complète? tenons-nous le secret de Dieu tout entier? Non, voici que le plan grandit et se développe encore; ce torrent de la Bonté infinie déborde de toutes parts, et du Verbe incarné va se répandre sur une multitude de créatures que Dieu se résout à tirer du néant. A ce Fils fait homme va être donnée une compagnie brillante qui participera à ses grâces et à sa gloire, l'adorera et le louera dans toute l'éternité. Le flot infini de la divinité va tout remplir, et une immense création y sera tout entière plongée : cette création sera celle des anges d'abord, puis celle des hommes [1].

[1] Nous embrassons, on le voit, le sentiment de Suarès.

Mais voici que sous l'œil de Dieu se creuse un effroyable abîme: son plan est tout à coup dévasté : Dieu voit une partie des anges se tourner contre lui, l'insulter et le poursuivre de leur haine avec une insondable malice. La nature angélique a péché sans excuse, elle périra sans ressource : Dieu la laissera dans sa volontaire perdition. Mais voici l'humanité, l'humanité sa fille, son élue, l'épouse choisie pour son Fils, entraînée à la révolte par l'ange déchu, et tombant à son tour ! Que fera Dieu ? C'est de cette nature humaine qu'il doit prendre la créature à jamais bienheureuse qu'il veut unir à la divinité. Cette nature est faible, elle a été séduite : toute la race de l'homme va périr pour le péché d'un seul : Dieu s'émeut de pitié : sa sagesse, sa puissance, sa justice, se mettent au service de sa miséricorde : l'homme sera sauvé. Sauvé : mais comment ? O profondeur : *O Altitudo! O multiformis Sapientia Dei!* Dieu laisse debout le plan d'union éternellement projeté entre son Verbe et la nature humaine, mais de profondes modifications y sont apportées. Comme une réparation est voulue de sa justice et de sa gloire : que cette réparation est une réparation rigoureuse et qu'un Dieu incarné, souffrant et mourant la peut seule accomplir dans une plénitude et une perfection infinie ; le Verbe s'unira à la nature humaine coupable, déchue, exilée, remplie de douleurs et condamnée à la mort. Unie à lui, élevée par lui à une sainteté, une innocence, une grandeur, une dignité infinies, elle méritera à l'homme une rédemption surabondante, aux Anges fidèles la grâce qui les sanctifie et les élève à la vision béatifique : pour elle-même les plus ineffables splendeurs; et à Dieu elle rendra infiniment plus de gloire que ne lui en avait ravi la prévarication.

Voilà *l'économie du mystère caché en Dieu dès l'origine des siècles*[1] : vaste et splendide doctrine, que l'Apôtre va nous développer dans ses différentes parties.

Avec lui : 1° nous ferons de l'Incarnation et de la Rédemption une étude générale ; — 2° nous nous arrêterons à contempler la divine personne du Verbe incarné.

I. — 1. Le dessein de Dieu était donc de s'unir à une créature et par elle, comme par une chaîne mystérieuse, d'enlacer les mondes, de les soulever de leur bassesse native et de les élever jusqu'à Lui. Pour opérer ce grand œuvre, quelle créature convenait? L'homme, répond saint Paul : *Il n'est dit nulle part qu'il ait pris la nature angélique : c'est la race d'Abraham qu'il a adoptée*[2]. L'Apôtre donne de la convenance de ce choix cette raison profonde, que l'homme seul, placé au centre de toutes les créations, et résumant en soi tous les mondes, les pouvait tous élever jusqu'à Jésus-Christ, et Jésus-Christ jusqu'à Dieu. Or c'est dans cette ascension graduelle qu'est précisément renfermé le plan divin : « Tout est à vous : vous au Christ : le Christ à Dieu. » *Omnia vestra sunt : Vos autem Christi : Christus autem Dei*[3].

« Tout est à vous. » « L'homme, dit saint Thomas, est en quelque sorte un composé de toutes les choses créées. Il tient aux substances spirituelles par son âme ; il a en lui les éléments de tous les corps quant à la substance : on peut donc l'appeler un monde en petit, puisque tous les êtres de la création se retrouvent en quelque manière en lui[4]. » Centre mystérieux où tout

[1] Ephes. III, 9. — [2] Hebr. II, 16. — [3] I Cor. III, 22, 23. — [4] Ia pars, q. 91, a. 1.

vient aboutir : *Tout est à lui.* Si donc le Verbe, en s'y unissant, l'élève et le déifie, par Lui du même coup la création entière se trouvera rattachée à Dieu.

Et déjà, en petit et dans l'ordre purement naturel, un rôle de médiateur et de pontife était rempli par l'homme : rappelons-nous cette profonde parole : Adam était l'image de l'Adam futur : *Forma futuri*[1]. Dieu avait esquissé en Adam ce qu'il voulait si magnifiquement achever en son Verbe incarné. Adam prêtait son âme et sa voix aux mondes silencieux et inertes sans lui, comme l'artiste jette son intelligence et son cœur dans les cordes d'une lyre, s'y incarne, la vivifie, la rend toute frémissante sous le souffle de son inspiration, et tire une harmonie splendide de cet instrument de lui-même sans parole, sans voix, sans vie. Ainsi l'univers uni « au premier Adam, » vivant en lui, élevé par lui, adressait par le ministère de ce premier pontife ses hommages au Très-Haut.

Pourtant rien n'est fait encore. La médiation d'Adam n'est qu'une image, *forma.* Un infranchissable abîme sépare toujours la création du Créateur, le monde de Dieu, le fini de l'infini ; et c'est cet abîme que Dieu a résolu de combler. Mais le moyen ? Avant de recevoir les éblouissantes clartés jaillissant des textes du grand Apôtre, qu'une lumière plus tempérée nous y habitue : écoutons l'admirable Bossuet : « Ce médiateur de la « nature visible avait lui-même besoin d'un médiateur. « La nature visible ne pouvait aimer, et pour cela elle « avait besoin d'un médiateur pour retourner à son « Dieu. La nature humaine peut bien aimer, mais elle « ne peut aimer dignement. Il fallait donc lui donner

[1] Rom. vi, 14.

« un médiateur aimant Dieu comme il est aimable, « adorant Dieu autant qu'il est adorable, afin qu'en lui « et par lui nous puissions rendre à Dieu notre Père un « hommage, un culte, une adoration, un amour dignes « de sa majesté. C'est ce médiateur qui nous est formé « par le Saint-Esprit dans les entrailles de Marie. « Réjouis-toi, ô nature humaine, tu prêtes ton cœur au « monde visible pour aimer son Créateur tout-puissant, « et Jésus-Christ te prête le sien pour aimer dignement « Celui qui ne peut être dignement aimé que par un « autre lui-même [1]. »

Au moment où se réalise l'Incarnation, le Verbe adresse à son Père la parole révélatrice de ce sublime mystère : *Corpus aptasti mihi* [2]. Sans doute, il s'agit avant tout dans ces paroles du Prophète du corps bienheureux né de la vierge Marie, de l'âme très-sainte qui y est unie, de la très-sacrée humanité par laquelle le Verbe, Fils de Dieu, devient notre frère, « l'os de nos os et la chair de notre chair. » Mais voici que l'Apôtre nous ouvre ici un horizon infini. Un corps mystique est donné à notre divin et universel Médiateur. Toutes les créations se rattachent à lui, il en est le centre, l'âme et la vie : corps immense dont il est la tête, où il fait circuler sa vie, et dont il meut divinement la plénitude : *Dieu l'a donné comme tête à toute l'Église, qui est son corps,*

[1] Bossuet, *Serm. p. l'Annonciat.* 3e point. — Écoutons un autre profond théologien. « Toutes les créatures prises même ensemble n'ayant nulle proportion avec l'être de Dieu, et, comme parle Isaïe, toutes les nations n'étant devant Dieu qu'un atome et qu'un néant, quelqu'effort qu'elles fissent pour témoigner à Dieu leur dépendance, Dieu ne pourrait être pleinement honoré par elles ; et dans le culte qu'il en recevait, il restait toujours un vide infini. » (Bourdaloue, 2me *serm. pour la Purificat.*) — [2] Hebr. x, 5.

qui consomme sa plénitude, comme lui-même est la plénitude de tout[1]. — *Jésus-Christ est la tête de qui tout le corps, retenu dans l'unité et la cohésion, reçoit, par tous les vaisseaux et les liaisons diverses selon le fonctionnement spécial de chaque membre, la vie qui le fait croître et le forme dans la charité*[2]. Nous avons vu comment en l'homme se réunissait la création entière ; comment chaque partie de cet immense ensemble s'y trouvait représenté : c'était une ébauche, *Adam forma futuri:* voici le dessein achevé. Dans le Verbe incarné vient se réunir comme en son centre unique la multitude des êtres, pour ne faire avec lui qu'un seul corps mystique, *Il a plu au Père que la plénitude habitât en lui*[3], ainsi *s'édifie le corps du Christ*[4]. L'Apôtre varie ses images en y donnant une force et une énergie progressives ; toutes nous font entendre le même magnifique mystère : un Dieu-Homme placé au centre des mondes et les rattachant tous à sa divine Personne.

Tantôt c'est une société dont il est le chef et la vie, dont il retient unis tous les membres, et à laquelle il communique sa grâce et sa gloire. *Il est fidèle le Dieu qui vous a appelés à la société de son fils Jésus-Christ Notre Seigneur*[5]. Car, *dès la création du monde, Dieu nous a élus en lui*[6], en ce Fils bien-aimé Jésus-Christ, par qui il nous a prédestinés à devenir ses enfants, frères de son divin Fils. Aussi, devenus désormais sa famille, *le Verbe Incarné ne saurait rougir sans nommer ses frères, selon cette parole : J'annoncerai votre nom à mes frères, je chanterai vos louanges au milieu d'une assemblée*[7] immense, dont je serai le centre et le chef. Tantôt c'est un édifice dont Jésus-

[1] Ephes. I, 22, 23. — [2] Ephes. IV, 16. — [3] Coloss. I, 19. — [4] Ephes. IV, 12. — [5] Cor. I, 9. — [6] Ephes. I, 4. — [7] Hebr. II, 11, 12.

Christ est le fondement unique : *Personne ne peut oser poser d'autre fondement que celui qui a été posé qui est Jésus-Christ*[1] : figure admirable de justesse et de profondeur. Voyez ce vaste et majestueux édifice, formé de tant de parties diverses : il est, grâces à son fondement, un ensemble lié et solide. Enlevez le fondement, tout se disjoint, s'écroule, disparaît dans la poussière ; rien n'est plus debout de l'œuvre entière qui n'avait d'existence que par son fondement. Voilà le Verbe incarné dans la création, vaste édifice bâti par le Très-Haut. Rien ne s'y soutient que par Jésus-Christ ; sans Lui, rien n'a plus sa raison d'être, et retourne au néant. *C'est Lui qui porte tout*[2] : *c'est par Lui que tout se tient*[3]. Aussi a-t-il été tout d'abord et avant toutes choses prédestiné de Dieu. Principe, raison d'être, type auguste, premier-né de toute créature, c'est sur ce modèle que tout a été fait : et Dieu créant les mondes, déroulant toute la suite des choses, arrêtant les plans de toutes ses œuvres, n'avait le regard fixé que sur Jésus-Christ. Ainsi est-il *le premier-né au milieu d'une multitude de frères*[4] : — *le premier-né de toute créature*[5] ; et *ceux que Dieu a appelés, il les a en même temps prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils, afin que ce Fils fût lui-même premier-né au milieu d'innombrables frères*[6]. Et aucun langage humain ne saurait rendre ce qu'a d'étroit et d'intime l'union de ce frère aîné avec ses frères d'adoption. Ensemble ils ne sont plus qu'un corps et qu'une âme : *Nous sommes tous un seul corps dans le Christ*[7]. Tout est si unifié, si fondu en Lui, que les nuances des êtres ont pour ainsi dire disparu : *Il n'est plus question de Juif, ni*

[1] I Cor. III, 11. — [2] Hebr. I, 3. — [3] Coloss. I, 17. — [4] Rom. VIII, 29. — [5] Coloss. I, 15. — [6] Rom. VIII, 29. — [7] Rom. XII, 5.

de Gentil, ni de libre, ni d'esclave, d'homme ni de femme, tous, vous n'êtes plus qu'un en Jésus-Christ[1], — *une créature nouvelle*[2] — *un seul homme nouveau*[3]. Les trésors enfermés en Lui[4] s'écoulent dans sa famille : *En Lui nous sommes devenus riches de toutes choses*[5], — *Lui-même s'est fait en nous, Sagesse divine, Justice, Sainteté, Rédemption*[6]. Ses pensées sont les nôtres, ses sentiments les nôtres ; et, stupéfaits d'une si extraordinaire et si mystérieuse unification, nous osons bien le dire : *Nous avons nous autres l'esprit du Christ*[7] !

Mais un point est resté obscur. De quoi se compose l'immense famille du Verbe incarné ? Quelles sont les créatures choisies pour former ce corps mystique dont Jésus-Christ est l'âme et la vie ? Le Prophète chantait : « Sa course est d'une extrémité à l'autre des cieux et pas un être ne se peut soustraire à l'ardeur de ses rayons[8]. » L'Apôtre parlant du même Verbe incarné et du mystère de la Rédemption, jette, tout éperdu, ce cri : *Tâchez de comprendre avec tous les saints ce qu'il y a là de vaste, d'étendu, de sublime, de profond*[9] ! Et d'ailleurs, venant à préciser et à décrire les parties diverses de cet immense ensemble, il ajoute : *C'est qu'en Lui toutes choses ont été faites, au ciel et sur la terre, visibles et invisibles ; soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances : tout a été créé par Lui et en Lui : et il est avant tout, et tout habite en Lui*[10]. Cette *Église*, cette *société de frères*, ce *corps mystique* se compose donc des anges et des hommes. Mais comment le Verbe incarné est-il médiateur des anges ? Cette question revient à

[1] Galat. III, 28. — [2] Galat. VI, 15. — [3] Ephes. II, 15. — [4] Coloss. II, 3. — [5] I Cor. I, 5. — [6] I Corinth. I, 30. — [7] Corinth. II, 16. — [8] Psal. XVIII. — [9] Ephes. III, 18. — [10] Coloss. I, 16.

celle-ci : Les anges pouvaient-ils sans le Verbe incarné, parvenir à la vision intuitive, dernière béatitude de la créature rationnelle ? Non, répond saint Thomas, car « voir Dieu dans son essence surpasse les forces naturelles de toute intelligence créée : nulle créature rationnelle ne se peut porter à vouloir cette béatitude que mue par un agent surnaturel ; et cet agent n'est autre que ce que nous appelons le secours de la grâce. Les anges comme les hommes ne purent obtenir la grâce que par la médiation de Jésus-Christ [1]. » De ce point découlent les conséquences suivantes : d'abord Jésus-Christ mérita aux anges toutes les grâces et les biens qui leur furent accordés dans l'ordre du salut. Il fut pour eux Médiateur et Pontife de religion. Son incarnation leur fut révélée à tous au commencement de leur création [2]. Les plus grands théologiens [3] nous autorisent à croire que ce mystère proposé à leur libre acceptation fut le principal objet de l'épreuve qu'ils devaient subir, et devint pour Lucifer et la troupe des mauvais anges l'occasion de leur révolte et de leur perdition. L'Apôtre, à qui Dieu donnait des vues si magnifiques sur ce mystère, semble nous appuyer dans ce sentiment, lorsque, retraçant une grande scène de la vie des cieux, il nous montre le Très-Haut présentant aux anges son Verbe incarné, et exigeant de tous l'hommage de l'adoration : *Alors qu'il introduit son premier-né dans le monde, il dit : que tous les anges de Dieu l'adorent !* Les bons anges s'attachèrent avec foi et humilité à ce Médiateur divin, et se sauvèrent ; les autres, égarés peut-être par le désir de parvenir eux-mêmes à

[1] Saint Thom. Ia pars, q. 62, a. 2. — [2] D. Thom. I, q. 57, a. 5 ad 2 et 3. — [3] Suarès, saint Thom. p. I, q. 63, a. 2.

l'union hypostatique, irrités surtout de voir une nature inférieure choisie pour cet ineffable honneur, refusèrent, avec l'adoration exigée, la grâce et la gloire du Rédempteur; et se détachant volontairement du principe unique de la béatitude éternelle, tombèrent dans l'éternelle perdition [1].

Revenons à notre thèse dont cette digression sur les anges nous a écartés. Toute la création inférieure est à l'homme : l'homme est au Christ : reste à tout rattacher au Père.

L'Apôtre disait : *Tout est à vous.* Voilà le monde inférieur élevé jusqu'à l'homme : l'homme lui prête son intelligence et son cœur. *Vous êtes au Christ.* Voilà l'homme lui-même rattaché par l'incarnation au Verbe Fils de Dieu, et cela dans une perfection infinie; il reste que l'Apôtre nous fasse franchir le dernier degré et nous mène à l'entière consommation du grand œuvre. Il ajoute : *Le Christ est à Dieu : — Omnia vestra sunt : vos autem Christi : Christus autem Dei* [2]. Franchissant tous les siècles, abordant l'éternité au moment où se termine toute la série des œuvres du Très-Haut, l'Apôtre nous représente l'Homme-Dieu Médiateur, soumettant lui-même à son Père le monde sanctifié, ennobli, déifié par lui. *Lorsque toutes choses auront été assujetties au Fils, alors le Fils sera lui-même assujetti à Celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous* [3]. — *Ut sit Deus omnia in omnibus.* O terme magnifique ! O splendide résultat ! Voyez Dieu, Père aimé, adoré, servi par une immense et divine famille : *Dieu principe de toute paternité au ciel et sur la terre* [4]. Voyez l'univers plongé

[1] Vid. Vasquez. dist. 233. — [2] I Cor. III, 22. — [3] I Cor. XV, 28. — [4] Ephes. III, 15.

dans l'océan de la Divinité, pénétré de ces flots divins qui le recouvrent de toutes parts ; *si bien que tout est plein de la plénitude de Dieu*[1]. — *Il n'y a plus qu'un seul Dieu, le Père, duquel tout tire l'existence, et qui nous a faits pour lui*[2]. De la glorieuse assemblée de ses fils s'échappe éternellement ce cri : *Pater !* et dans ce cri, qui résume toutes les merveilles opérées dans le temps, sont renfermées les gloires et les délices de l'éternité. O élus de Dieu, *tout s'est fait pour vous, afin que la grâce coulant à flots sur une multitude plus grande, de plus nombreuses actions de louange pussent accroître la gloire du Très-Haut*[3]. — *A lui donc la gloire dans l'Église et par le Christ Jésus, dans toute la suite des générations et des siècles : Amen*[4] !

2. Nous avons jusqu'ici, sans prendre garde à la chute de l'homme, tracé l'ensemble de l'œuvre divine, montré les créatures raisonnables élevées par le mystère d'un Dieu fait homme jusqu'à la vie déiforme, la grandeur surnaturelle, la vue, l'amour, la possession béatifique de la Divinité.

« Mais dans la condition toute particulière à laquelle s'était réduit l'homme, il avait besoin d'une intervention divine toute particulière ; il avait besoin d'être relevé comme l'Ange de sa misère, de son impuissance naturelle en tant qu'être imparfait, mais aussi d'être réconcilié, racheté, en tant qu'être coupable. Il tombe dans un péché qui réunit en lui un faisceau, une multitude de péchés. Il devint odieux au Dieu qui l'avait créé et comblé de ses miséricordes. Triste condition ! s'écrie saint Augustin.

[1] Ephes. III, 19. — [2] I Cor. VIII, 6. — [3] II Cor. IV, 15. — [4] Ephes. III, 21.

Le péché ayant été commis par l'homme, c'est l'homme qui devait l'expier; mais ayant été commis contre la majesté infinie de Dieu qui ne peut trouver qu'en elle-même une satisfaction digne d'elle, le péché ne pouvait être expié que par un Dieu. *Peccatum Adæ tantum erat ut illud non deberet solvere nisi homo, sed non posset nisi Deus*[1]. » Une modification profonde doit donc être apportée au plan divin. Ou plutôt, s'il nous plaît, ne reconnaissons qu'un seul décret de Dieu, qui dès les siècles éternels décide l'incarnation de son Verbe, forme pour cette fin et sur ce type les créatures intelligentes, les prédestine en Jésus-Christ à jouir de la vie divine. Mais comme le péché rend pour l'homme cette élévation impossible sans une Rédemption et une Rédemption rigoureuse, Dieu décrète en même temps que son Verbe incarné sera « un homme de douleurs, » sur lequel il puisse « placer toutes les iniquités du monde, » pour le « briser » ensuite selon l'exigence de sa divine justice.

Rien n'est changé dans l'éternelle volonté dont il veut l'incarnation ; mais cette incarnation, il la veut avec un sanglant cortége d'ignominies et de douleurs. Et n'est-ce pas bien les deux parties distinctes d'un même unique décret que nous représente le grand Apôtre? Plongeant son regard inspiré dans les profondeurs de Dieu, et suivant pas à pas toute la marche de l'éternelle volonté : *Ceux*, dit-il, *que Dieu a distingués du regard de sa prescience, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin que son Fils lui-même fût le premier-né entre une multitude de frères : Et ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés.* Voilà le Médiateur ; puis ce Médiateur nous est montré « Rédempteur, » expiant pour les hommes,

[1] Ventura : *Restauration de l'Univers par l'Incarnation.*

les purifiant de leurs crimes, les faisant justes et saints de sa propre justice, consommant l'œuvre divine, les élevant à la gloire éternelle et à l'union béatifique avec Dieu. L'Apôtre ajoute : *Ceux qu'il a appelés, il les a justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés*[1]. Un texte aux Hébreux ne paraît s'expliquer bien qu'en suivant ce sentiment. Saint Paul y affirme tout d'abord une volonté antérieure de Dieu d'appeler à la gloire des créatures, devenues *ses fils* par l'incarnation de son Verbe. La chute de l'homme vient seulement déterminer le mode dont cette incarnation se devra faire. La sagesse, la bonté, la justice, la puissance unies ensemble trouvent le merveilleux moyen de faire servir cette chute à une Rédemption, admirablement riche pour l'homme, à une gloire plus excellente pour Dieu, à un plus complet triomphe et de plus grands honneurs pour la sainte Humanité du Verbe. *Il convenait qu'ayant résolu d'introduire dans la gloire une multitude de fils, le Dieu par qui et pour qui tout a été fait, consommât par la souffrance l'Auteur de leur salut*.[2]

Il convenait ! quel mot! Il convenait qu'un Dieu fît passer un Dieu-Homme par l'humiliation, la douleur et la mort ! Il convenait qu'il livrât un Fils bien-aimé au supplice de la croix pour le salut d'un monde pécheur!... Voilà bien ce que l'Apôtre appelle les *trésors inscrutables du Christ*[3]. Efforçons-nous par sa grâce et les divines révélations de l'Apôtre, de pénétrer dans les profondeurs de ce mot et dans l'économie du mystère des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu.

Un homme pécheur gît dans les ténèbres et la mort. Comment convient-il de le racheter, pour l'élever ensuite,

[1] Rom. VIII, 20, 30. — [2] Hebr. II, 10. — [3] Ephes. III, 8.

suivant le décret éternel, à l'union béatifique avec Dieu? *Il convient* que ce soit par la passion et la mort du Verbe incarné.

Un monde pécheur!

Il nous faut avant tout scruter « les ténébreuses richesses [1] » de ce mot; toucher une à une les nombreuses et profondes blessures de cette humanité pécheresse que le Rédempteur vient sauver. Alors seulement nous comprendrons la sagesse *multiforme* qui *consomme dans la douleur l'Auteur du salut.*

Privé de la justice originelle, et par là en opposition avec Dieu; coupable des innombrables crimes qu'il a ajoutés au péché de sa race et dont il a sans cesse « grossi un trésor de haine [2], » l'homme est odieux et abominable à son Dieu, « fils de colère [3], » « exilé infiniment loin » du Père qu'il ne cesse d'outrager. Détaché de Dieu, le voilà la proie du démon qui l'écrase sous une affreuse tyrannie; et lui-même, dans son âme et dans son corps, n'est plus qu'une sanglante et douloureuse plaie, blessé à la fois dans son intelligence pleine de ténèbres, dans sa volonté toujours défaillante, dans son cœur esclave de mille passions, dans son corps qui marche de douleur en douleur jusqu'à la dernière et irrémédiable ruine du sépulcre. Voilà l'homme sur lequel le Prophète laissait tomber ce chant lugubre : « Il ressemble à ces victimes couvertes de blessures qui dorment au fond des tombeaux, et dont vous n'avez plus, ô Dieu, un dernier souvenir [4]! » Et pour achever ce tableau déjà si sombre, autour de lui une création visiblement frappée des malédictions divines, traînant à sa

[1] Vid. Chrysos. *de Cœmet. et Cruce.* — [2] Rom. II, 5. — [3] Ephes. II, 3. — [4] Psal. LXXXVII, 5.

manière les lourdes chaînes de la douleur, et poussant vers le jour de la délivrance de mystérieux soupirs [1].

Voilà la vallée de larmes où se rend le Verbe incarné; voilà la détresse qu'il vient secourir. Avant tout il faut réconcilier l'homme avec son Dieu. Mais comment? C'est la nature humaine qui a outragé, c'est à elle à faire les réparations exigées. Le Verbe ira donc prendre cette chair coupable et frappée de tant de plaies; il ira jusqu'au fond de l'abjection où elle est plongée, *il a commencé par descendre jusqu'aux plus basses parties de la terre* [2]. C'est l'homme de la déchéance qu'il va prendre jusque dans les fanges du péché, *c'est du milieu du péché qu'il a détruit le péché* [3]. C'est la chair même du pécheur, moins le péché, qu'il s'unit. *Dieu l'envoie revêtu d'une chair semblable à la chair du péché* [4]. Il fait plus : il amasse sur lui les iniquités du monde; elles sont les siennes, il s'en enveloppe, il y dissimule son innocence au point de n'être plus qu'un pécheur, ou plutôt l'unique, l'universel pécheur; plus encore, le péché même! *Celui qui ne connaissait pas le péché, Dieu l'a fait péché* [5]. Et comme si la substitution n'était pas assez complète, le voici écrasé sous le poids de l'antique malédiction qui pèse sur le genre humain pécheur : *Il est devenu pour nous malédiction* [6]. Tout est prêt : le coupable s'avance vers le trône de la justice, disposé à toutes les rigueurs, consentant à toutes les réparations, s'offrant à toute l'horreur de l'expiation voulue. Cette nature humaine prétendait, dans le délire de l'orgueil, devenir l'égale du Très-Haut : la voilà esclave, la voilà néant, *il s'est humi-*

[1] Rom. VIII, 19-23. — [2] Ephes. IV, 9. — [3] Rom. VIII, 3. — [4] Rom. VIII, 3. — [5] II Cor. V, 21. — [6] Galat. III, 13.

lié lui-même, il s'est anéanti lui-même prenant la forme de l'esclave [1]. Retranchée dans un insultant égoïsme,elle avait tout refusé à son Dieu, son intelligence,son cœur, son corps; ah! la voici qui se livre tout entière; *il s'est livré à Dieu pour nous,oblation et victime de suave odeur*[2]. Elle s'était révoltée surtout, révoltée avec une incroyable audace, franchissant toutes les défenses, et déchirant toute la loi : elle s'en vient maintenant *obéissante jusqu'à la mort de la croix* [3]! Depuis le jour fatal où séduite par la beauté et la suavité du fruit [4], elle avait sacrifié son Dieu à son plaisir, dans quelles fanges de toutes sortes de voluptés ne se plongea-t-elle pas ! Oui, mais la voici, cette chair si voluptueuse, la voici, baignée dans le sang, brisée de toutes les douleurs, et faisant entendre des cris pitoyables, *offrant avec de grands cris et des torrents de larmes ses supplications et ses prières à Celui qui la pouvait tirer de la mort* [5].

Le texte ajoute : *Exauditus est pro suâ reverentiâ.*C'est ici le nœud de ce beau mystère. L'humanité pouvait bien s'humilier, souffrir, mourir, mais quelle gloire revenait au Très-Haut de l'immolation de cet imperceptible atome ? et par suite, quelle réparation pouvait-elle offrir à Dieu, et au monde quelle rédemption obtenir ? Jésus prie, souffre et meurt, et se verra infiniment exaucé. Ah! c'est qu'il est Fils, c'est qu'il est Dieu ! Et son Père va lui rendre avec plénitude les honneurs qu'il en aura reçus : *Exauditus est pro reverentiâ.*

C'est un tel pontife qu'il nous fallait, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des cieux [6].

[1] Philip. II, 7,8. — [2] Ephes: V, 2. — [3] Philip. II, 7, 8. — [4] Genes. III, 6. — [5] Hebr. V, 7. — [6] Hebr. VII, 26.

Assistons à la grande réconciliation du monde avec Dieu par l'entremise de Jésus-Christ mourant à la croix, alors qu'il affronte la terrible justice, lutte corps à corps contre elle, avant d'en pouvoir enfin arracher le pardon. *Dieu était dans le Christ, se réconciliant le monde, ne leur imputant point leurs péchés*[1]. « C'est un prodige inouï, s'écrie Bossuet, qu'un Dieu persécute un Dieu, qu'un Dieu abandonne un Dieu, qu'un Dieu délaissé se plaigne, et qu'un Dieu délaissé soit inexorable. C'est ce qui se voit à la Croix. Quel est ce mystère? Nous avons délaissé le Dieu vivant, il est juste qu'il nous délaisse par un sentiment de dédain, par un sentiment de colère, par un sentiment de justice : de dédain, parce que nous l'avons méprisé; de colère, parce que nous l'avons outragé; de justice, parce que nous avons violé ses lois et offensé sa justice. Créature folle et fragile, pourras-tu supporter le dédain d'un Dieu? Ah! tu serais accablée sous ce poids terrible : Jésus se présente pour le porter.

Pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisait à son Fils, le mystère de notre paix s'achevait, on avançait pas à pas la conclusion d'un si grand traité, *et Dieu était en Christ, se réconciliant le monde.* Comme on voit quelquefois un grand orage : le ciel semble s'éclater et fondre tout entier sur la terre; mais en même temps on voit qu'il se décharge peu à peu jusqu'à ce qu'il reprenne enfin sa première sérénité; calmé et apaisé, si je puis parler, par sa propre indignation. Ainsi la justice divine, éclatant sur le Fils de Dieu de toute sa force, se passe peu à peu en se déchargeant; la nue crève et se dissipe, Dieu commence à ouvrir aux enfants d'Adam cette face bénigne et riante, et par un retour admirable

[1] II Cor. v, 19.

qui comprend tout le mystère de notre salut, pendant qu'il délaisse son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, il embrasse tendrement les hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent [1]. » Ainsi s'accomplit par la médiation du Christ, à la fois Dieu et homme, innocent et frappé, infiniment digne d'être exaucé et pourtant abîmé sous tous les coups de la justice, cette réconciliation merveilleuse du monde coupable avec un Dieu outragé.

L'Apôtre ne se lasse point de redire ce beau mystère. Un Dieu incarné pouvait seul réussir dans une pareille entreprise : *Un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, vrai homme, qui se livra lui-même pour la Rédemption de tous* [2]. Aussi, *il a plu au Père de se réconcilier par lui toutes choses : pacifiant par le sang de sa croix tout ce qui est sur la terre, et tout ce qui est au Ciel. Et vous, éloignés autrefois, et que votre esprit et vos œuvres mauvaises faisaient ses ennemis, voici que maintenant Jésus-Christ vous a réconciliés par la mort endurée dans sa chair mortelle* [3]. Souvenez-vous, ô hommes, des jours anciens, de ces jours de malédiction et de désespoir, que vous passiez dans l'inimitié de Dieu : *En ces jours-là, vous étiez sans Christ... sans Dieu en ce monde ! Maintenant, en Jésus-Christ, vous, les bannis d'autrefois, vous voici tout proche par le sang du Christ. Car c'est lui qui est notre paix; lui qui des deux peuples n'en a plus fait qu'un seul; qui par sa chair a renversé la muraille de séparation ...par sa croix : en tuant en soi-même les inimitiés; et par lui nous avons tous les uns et les autres dans un même esprit accès auprès du Père* [4]. — *Lorsqu'est venue la pléni-*

[1] Bossuet, *3me serm. p. la Passion*, 2e point. — [2] Tim. II, 5. — [3] Coloss. I, 20, 21. — [4] Ephes. II.

tude des temps, Dieu a envoyé son Fils formé d'une femme, pour que vous reçussiez l'adoption des enfants; et parce que vous êtes bien des fils, Dieu a envoyé en vos cœurs l'esprit de son Fils qui pousse ce cri : Abba, ô Père [1] !

Réconcilié avec son Dieu, l'homme, du même coup, échappait à la puissance du démon. L'Apôtre nous fait en un mot une formidable révélation : *Habebat imperium* [2]. Le démon avait l'empire, nous étions ses sujets, et par le plus honteux des titres : nous nous étions vendus; vendus au péché d'abord, *venumdatus sub peccato...* puis, par ce premier maître, livrés au démon qui nous livrait lui-même à la mort, dont il possédait l'empire : *habebat mortis imperium.* Et remarquons-le, c'était justice, et cet empire du démon reposait sur un titre légitime. Or comment fûmes-nous arrachés à cette tyrannie? Par la mort du Christ, répond l'Apôtre : *Ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium, id est diabolum* [3]. Ce que saint Thomas explique ainsi : La justice exige que celui qui use mal d'un pouvoir à lui concédé, le perde. Or le démon avait reçu la puissance sur les pécheurs qu'il avait séduits, mais non pas sur les justes; du jour où il poussa l'audace jusqu'à étendre au Christ innocent une domination sacrilége, il perdit tous ses pouvoirs [4]. » Il perdit, continue Bossuet, les coupables qui étaient à lui, en voulant réduire sous sa puissance Jésus-Christ, le juste dans lequel il n'y avait rien qui lui appartînt [5]. »

Le prince de la mort une fois vaincu, la mort elle-même devait l'être, puisqu'elle n'avait de force que par

[1] Galat. IV, 5, 6. — [2] Hebr. II, 14. — [3] Hebr. II, 14. — [4] B. Thom. *in Epist. ad Hebr.* cap. II, lect. IV. — [5] Boss. 2e *serm. p. la Passion*, 2e point.

le péché, *solde du péché*, — *aiguillon du péché*. Et comme le démon pour s'être attaqué à l'innocence, elle, pour s'être attaquée à la vie, perdit sa force et ses droits. *Dernière ennemie du Christ, la mort périra*[1]. — *Comme tous meurent en Adam, tous doivent revivre en Jésus-Christ*[2]. Et d'où vient cette conséquence? de ce que Jésus-Christ est homme comme nous, notre frère, notre compagnon, notre chef, dont nous suivons en tout la fortune. *Livré à la mort pour nos péchés, il est ressuscité pour notre justification*, et l'entier achèvement de notre salut. *Riche en miséricorde et par un excès de l'amour dont il nous aime, alors que nous étions morts, tués par nos péchés, Dieu nous a ressuscités avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ dont la grâce nous a sauvés. Il nous a ressuscités avec lui, et avec lui et en lui nous a fait asseoir dans les cieux*[3]. — *O mort, où est ta victoire? où est, ô mort, ton aiguillon? Grâces soient rendues à Dieu qui nous donne la victoire par Jésus-Christ Notre Seigneur*[4].

D'autres victoires et d'autres délivrances devaient aussi arracher l'homme aux détresses de son exil. Jésus-Christ souffrant et mourant *a*, dit l'Apôtre, *illuminé la vie*[5]; magnifique parole qui nous ouvre, sur le mystère de la rédemption, de vastes perspectives. L'homme, pendant sa triste et dangereuse existence, a besoin de trois choses : de commisération, de force, de lumière. Or, c'est du Calvaire que descendra sur lui cette triple bénédiction. *Nous n'avons pas un pontife qui ne puisse pas compatir à nos misères*. Et pourquoi? Ah! c'est *qu'il a lui-même tout souffert, entièrement semblable à nous, sauf le péché*[6]. — *Et voilà*

[1] I Cor. xv, 26. — [2] I Cor. xv, 22. — [3] Ephes. ii, 4-6. — [4] I Cor. xv, 55, 57. — [5] II Tim. i, 10. — [6] Hebr. iv, 15.

pourquoi il devait ressembler en tout à ses frères, afin de devenir auprès de Dieu un pontife compatissant et attentif[1]. O Dieu! qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous qu'il voit du haut des cieux battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre ! Il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous[2]. Il nous fallait la force ; mais comment l'avoir au milieu d'innombrables calamités, et en face des horreurs du tombeau ? Comme un vaillant capitaine, qui voyant ses troupes faiblir, se précipite à leur tête et les ramène au combat, Jésus-Christ se jette dans tous les dangers, court à toutes les douleurs, triomphe des souffrances et de la mort, et à sa suite entraîne l'humanité entière *délivrée enfin de ces terreurs de la mort qui tout le temps de la vie la tenaient sous la servitude*[3]. Mais l'homme eût-il la force, n'a plus la science de la vie, voyageur égaré loin de la route au milieu d'une nuit obscure. *Illuminavit vitam.* Cette nuit, Jésus-Christ en dissipe l'ombre ; cette route, il la découvre tout entière. Le Christ tour à tour expirant à la croix et sortant victorieux de la tombe pour ne mourir plus, voilà désormais pour l'homme « la voie, la vérité et la vie. » Tout consiste pour lui dans une mort et une résurrection : Là sont renfermés les devoirs du présent comme les espérances de l'avenir. *Ignorez-vous que baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que tous nous avons été baptisés?* Le baptême c'est une mort où nous sommes *ensevelis avec lui dans la même sépulture, afin que comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous de même nous marchions dans une nouvelle vie. Si*

[1] Hebr. II, 17. — [2] Bossuet. — [3] Hebr. II, 15.

c'est entés en sa mort que nous lui ressemblons, nous lui ressemblerons aussi unis en une même résurrection. Il le faut savoir; le vieil homme qui était en nous a été avec le Christ attaché à la croix, afin que soit détruit le corps du péché, et que le péché ne domine plus sur nous. Une fois mort, l'on est délivré du péché, et si nous sommes morts avec le Christ, croyons-le, avec le Christ aussi nous ressusciterons à la vie [1].

3. Résumons. Avant d'expirer, la divine Victime, embrassant du regard toute l'étendue des décrets du Père, et voyant l'œuvre entière achevée, s'écrie : « Tout est consommé! » oui tout! pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour l'homme et l'ange, pour la création inférieure.

Dieu recevait enfin des honneurs infinis, un culte parfait comme lui-même. *Un grand pontife*, un Dieu, devenu prêtre, avait, *dans toute sa maison* [2], du ciel à la terre, organisé ce culte où tout était saint, élevé, infini. Et ce prêtre était un fils, un fils dans lequel le Très-Haut reposait pour l'éternité toutes ses complaisances. Ces honneurs étant infinis, assurément c'en était assez pour remplir infiniment les exigences d'une majesté infinie. Mais la création entière jointe à son Pontife-Dieu et devenue par lui toute pure, toute sainte, toute divine « approchait, elle aussi, du trône de la miséricorde [3], » pour chanter avec une perfection divine les louanges de Dieu. Dieu contemplait avec ravissement cette cour où se multipliaient à l'infini « les images de son Fils [4], » et d'où s'échappait, répétée

[1] Rom. VI, 3-9. — [2] Hebr. X, 21. — [3] Hebr. X, 2. — [4] Rom. VIII, 29.

par l'innombrable multitude de ses enfants, l'éternelle harmonie de l'action de grâce [1].

Jésus-Christ sortait « consommé [2] » du creuset des souffrances. Un instant abaissé au-dessous des anges par l'incarnation, la vie passible, l'ignominie de sa mort, il reparaissait avec l'étincelante auréole de la gloire [3]. Sa divine Personne ointe de l'huile de la divinité [4], *et* [5] *en laquelle habite corporellement la plénitude de la divinité*, recevait, assise à la droite et dans la gloire du Père, les plus inénarrables honneurs. *Dieu l'exaltait et lui donnait un nom qui est au-dessus de tout nom; et à ce nom de Jésus, tout genou fléchit, au ciel, sur la terre, dans les enfers : toute langue publie que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père* [6]. Déployant *toute la puissance de sa force, Dieu l'arrachait à la mort, le plaçait à sa droite au plus haut des cieux, au-dessus de toute Principauté, de toute Puissance, de toute Vertu, de toute Domination, au-dessus de tout ce qui a un nom, non-seulement dans le siècle présent, mais aussi dans le siècle à venir ; et il mettait tout sous ses pieds ; et lui-même il le donnait pour tête à l'Église entière* [7]. L'introduisant *dans le ciel, il disait : ton trône, ô Dieu, est éternel* [8]. L'introduisant *dans le monde. il disait : que tous les anges de Dieu l'adorent* [9]. Tel est le règne, telle est la gloire du Christ Jésus, en attendant le jour de son second avénement, jour triomphal, indescriptible pompe, préparée dès les siècles, et prédite par les prophètes, *que fera apparaître en son temps le Bienheureux et seul Puissant, le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs* [10].

[1] II Cor. I, 11. — [2] Hebr. II. — [3] Hebr. II, 9. — [4] Hebr. I 9. — [5] Coloss. II, 9. — [6] Philip. II, 9. — [7] Ephes. I, 20, 22. — [8] Hebr. I, 8. — [9] Hebr. I, 6. — [10] I Tim. VI, 15.

Mais nous, quelle est notre part de ces splendeurs? Que nous est la Rédemption? Résumant les trois grands fruits de la Rédemption rapportés à Dieu, au Christ, à l'homme, l'Apôtre disait: *Amen à Dieu par Jésus-Christ pour notre gloire*[1]. Et en effet, le triomphe de cette *multiforme sagesse* a été de si étroitement lier le salut du monde à la gloire de Dieu, qu'où Dieu est infiniment glorifié, l'homme obtient toutes grâces. *Dieu nous a prédestinés... pour qu'en nous soit exaltée la gloire de sa grâce; cette grâce qui, en Jésus-Christ, son bien-aimé Fils, nous rend agréables nous-mêmes à ses yeux*[2]. — *Béni soit Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ qui en Jésus-Christ nous a bénis de toutes sortes de bénédictions célestes*[3]! Et combien immenses et universelles sont ces bénédictions! Toutes fautes sont remises; la faute actuelle comme la faute originelle; et cela, dans toute l'étendue des temps, et pour tout homme venant en ce monde. L'amnistie divine atteint le fidèle, l'infidèle, l'adulte, l'enfant privé encore de sa raison: tous peuvent être couverts de la rosée purifiante du sang divin. Les grâces sont versées à flots; toutes celles qui préparent, toutes celles qui accompagnent l'ineffable grâce justifiante; puis la vie éternelle avec la résurrection glorieuse. Au-dessous de ces splendeurs surnaturelles, tous les biens de l'ordre naturel; et enfin la merveilleuse transformation de la douleur. Voilà « ces fleuves d'eau vive[4], » dont est inondé le monde: voilà *ces richesses inscrutables de Jésus-Christ*. Les anges y ont part comme les hommes; Jésus-Christ est leur tête; et de cette tête divine descendent en eux la vie surnaturelle, la grâce et la

[1] II Cor. I, 20. — [2] Ephes. I, 6. — [3] Ephes. I, 3. — [4] Joan. VII, 38.

gloire[1]. C'est par Lui qu'ils élèvent à Dieu des accents de louange dignes d'être écoutés, c'est de Lui que jaillissent sur eux des torrents d'une nouvelle et plus vive lumière[2].

Enfin, comme pas un être ne pourra se soustraire aux ardeurs de la charité divine, la création matérielle, elle aussi, participera aux gloires du Christ ressuscité. Elle suivra l'homme son maître dans son brillant avenir, comme elle le suit dans les tristesses actuelles de l'expiation. *Elle attend avec impatience le jour où seront glorifiés les fils de Dieu. Car elle est soumise violemment et contre nature à la corruption par celui qui l'y a assujettie dans l'attente de l'avenir; et à son tour elle doit être délivrée de cette tyrannie de la corruption, et prendre part à l'affranchissement et à la gloire des fils de Dieu. Nous savons donc que jusqu'ici toute la création soupire et est dans le travail de l'enfantement*[3].

Comprenons maintenant la sublimité de ce chant de l'Église, à la louange de son Rédempteur : « La terre, les océans, les cieux, le monde, tout est purifié dans les flots du sang divin! »

II. — Absorbés par le spectacle qu'étendait à l'infini devant nous le plan général de l'Incarnation et de la Rédemption, nous n'avons pu jeter avec l'Apôtre sur la Personne même de l'Homme-Dieu, le regard profond qui nous en fasse découvrir les mystères et les excellences.

La nature divine et la nature humaine unies en une

[1] Au moins est-ce, en théologie, l'opinion la plus probable. — [2] Ephes. III, 10. — [3] Rom. VIII, 19-23.

seule personne divine : Voilà tout Jésus-Christ. « Il est Dieu parfait : il est homme parfait, composé d'une âme raisonnable et d'un corps humain. Bien que Dieu et homme tout ensemble, il n'est pas deux, mais un seul, le seul Jésus-Christ. Il est un : non pas par l'absorption de la divinité en l'humanité, mais par l'élévation de l'humanité jusqu'à la personnalité divine[1]. » La nature humaine est unie au Verbe de telle manière que c'est par Lui qu'elle est déterminée et régie. Il n'y a donc pas de personne humaine en Jésus-Christ. Par un accroissement de dignité et de grandeur, l'humanité en Jésus-Christ ne subsiste point séparément, elle n'est point à soi, elle ne se gouverne pas, c'est le Verbe qui en s'insinuant en elle se la rend propre, la gouverne, la régit, se l'assujettit et agit par elle comme par une chose qui lui appartient, et comme l'âme agit par le corps. Dès lors, même comme homme, Jésus-Christ est vrai et naturel Fils de Dieu. Que l'on parle de l'homme ou de Dieu en Jésus-Christ, comme il est toujours une unique Personne, ce qui est propre à l'une ou à l'autre de ses deux natures, lui appartient et doit lui être attribué. Que l'on dise : Dieu est mort, ou, l'homme est tout-puissant, c'est à un seul sujet, à une Personne unique que conviennent ces affirmations. D'autre part, quoique réunies en une seule Personne, les deux natures restent distinctes ; dès lors, ni la divinité ne peut être dite avoir souffert, ni l'humanité avoir mérité infiniment, ou être toute-puissante.

Retrouvons maintenant, nettement et fortement affirmées dans l'Apôtre, cette nature divine, cette nature humaine, cette ineffable union qui des deux, sans les

[1] Symbol. saint Athan.

confondre, ne fait qu'une seule Personne. Et voyons en même temps que le dogme, les principaux corollaires qui s'en déduisent.

1. *Dieu nous a parlé par son Fils.* Qu'est-ce que ce Fils? Est-ce un prophète, un Moïse, un thaumaturge, un sage, un juste, plus extraordinaire que les autres, mais enfin un homme? *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui.*

Il y a donc en Jésus-Christ une nature divine puisqu'il est dit engendré de Dieu, sorti de Dieu, et quiconque est sorti de Dieu, en sort nécessairement avec une même éternité, une même vie, une même majesté [1]..» D'un Dieu, en effet, rien ne peut sortir qu'un Dieu, la substance divine ne souffrant ni diminution, ni division. D'autres expressions ne sont pas moins concluantes. *Il est le rayon resplendissant de la gloire de Dieu et l'empreinte de sa substance* [2]. Il est dès lors nécessairement Dieu. Dès que la lumière est, elle éclate. Or Dieu est une lumière qui, n'étant point faite, subsiste éternellement par elle-même, et ne connaît ni commencement ni déclin. Ainsi son éclat qui est son Fils est éternel comme lui et ne se divise pas de sa substance. Tous les rayons, pour parler ainsi, tiennent au soleil; son éclat ne se détache jamais; ainsi sans se détacher de son Père le Fils de Dieu en sort réellement [3]. Qu'est-ce cela, sinon être Dieu? Mais de plus, l'Apôtre parlant de Jésus-Christ dit qu'il est « le caractère, l'empreinte de la substance de Dieu [4]. » Ainsi ce Fils de Dieu, par lequel Dieu nous a parlé, a tout pris du Père, comme la cire appliquée sur un sceau en tire la ressemblance

[1] Boss. *Elév.* IIe. — [2] Hebr. I, 3. — [3] Bossuet, *Elév.* — [4] Hebr. I.

tout entière et se l'incorpore. Il a tout pris du Père, il en est la parfaite image, « l'empreinte, » l'expression tout entière[1]. Ailleurs, l'Apôtre appelle Jésus-Christ *l'image de Dieu*[2] : — *image du Dieu invisible*[3]. Or, dit ici l'Ange de l'école, pour qu'une chose soit parfaitement l'image d'une autre, une triple condition doit être remplie : la ressemblance, l'origine, l'égalité[4]. Qu'entre l'image et l'original il y ait dissemblance, ou bien que l'une ne tire point son origine de l'autre, ou bien que l'égalité parfaite fasse défaut, c'en est fait de la complète perfection pour l'image. Jésus-Christ image parfaite du Père remplira donc ces trois conditions : il sera semblable au Père, né du Père, égal au Père. Il est donc Dieu.

Et comme ses œuvres nous le montrent Dieu! *c'est par Lui que Dieu a créé les siècles*[5], c'est-à-dire l'univers entier. C'est le Christ *qui soutient tous les mondes par un mot de sa puissance*[6]. C'est comme Dieu que son Père le présente aux adorations universelles : *Quand il introduit son Premier-né dans le monde il dit : l'adorent tous les anges de Dieu!* A ce Fils il disait en même temps : *Ton trône, ô Dieu, est dans les siècles des siècles*[7]!

Reconnu Dieu dans le ciel, il le fut invinciblement sur la terre, et voici les trois signes qui, sous son ignominieux vêtement d'esclave, révélaient un Dieu : *Il a été montré Fils de Dieu, par la puissance, par l'esprit sanctificateur, par la résurrection d'entre les morts*[8]. Sa vie, depuis la merveilleuse apparition des anges à son berceau jusqu'aux douloureuses commotions de l'univers

[1] Boss. *Elév.* — [2] II Cor. IV, 4. — [3] Coloss. II, 15. — [4] D. Thom. *in Paul.* — [5] Hebr. I, 2. — [6] Hebr. I, 3. — [7] Hebr. I, 3, 6, 8. — [8] Rom. I, 4. Vid. Estius, sanct. Chrys. in hunc loc.

à sa mort, fut une suite non interrompue de prodiges; et ces prodiges, il les opérait pour témoigner qu'il était Dieu. Quelle place restera au doute et à la négation? De plus, il sanctifia le monde, et les invisibles opérations de sa grâce se purent apercevoir au dehors, à la surhumaine transformation qui d'une société tombée en pourriture faisait surgir la société du Christ, sous l'auréole des plus divines vertus. Enfin, ce que dans aucun délire de fanatisme ou d'orgueil, aucun homme n'a pu même rêver, Jésus-Christ l'a voulu, l'a annoncé, l'a exécuté. Quand un peuple entier l'eut fait mourir, et eut constaté juridiquement sa mort, pendant qu'il gardait sa tombe, Lui, aux yeux de l'univers stupéfait, sortit de son sépulcre et ressuscita pour commencer dans l'Église catholique une vie et un règne que rien au monde n'a jamais pu entamer. *Christus jam non moritur*[1] : *Christus heri et hodie : ipse et in sæcula*[2]. Voilà Dieu!

2. Voici l'homme aussi : *il a été engendré pour Dieu du sang de David selon son origine humaine*[3]. Et afin de pulvériser d'avance toutes les hérésies qui devaient nier la réalité de la nature humaine dans le Christ, l'Apôtre ajoute[4] : *Il a été formé d'une femme.* Quelle lumière jaillit de ce mot, et que d'ombres elle dissipe ! Un nombre infini d'hérétiques ont prétendu que le corps du Sauveur vient du ciel, ou n'est qu'une apparence sans réalité. *Il est formé d'une femme.* Il vient donc de la chair. Il est chair : « le Verbe a été fait chair. » Nestorius refusera à Marie le titre de Mère de Dieu : *Il a été formé d'une femme.* Cette femme est donc sa mère. Et comme il est Dieu aussi bien qu'il est homme, c'est

[1] Rom. VI, 9. — [2] Hebr. XIII, 8. — [3] Rom. I, 3. — [4] Galat. IV, 4.

d'un Dieu dont elle est réellement la mère. D'autres diront effrontément, qu'homme et non pas Homme-Dieu, le Christ est né comme tous les autres du même commerce charnel. « Chiens impudents [1], » où est-il ici parlé d'un père? *Factum ex muliere.* C'est par une vertu divine, « une vertu du Très-Haut, » qu'une femme, une vierge bénie le conçoit dans son sein.

Mais par où Jésus-Christ prouvera-t-il mieux la réalité de sa nature humaine, qu'en exposant, pour ainsi parler, à tous les regards les abaissements et les douleurs d'une chair passible? *C'est la nature humaine, le sang d'Abraham qu'il a pris. Il fallut donc qu'il fût en tout semblable à ses frères. Comme les enfants avaient une chair mortelle et passible, lui de même participa à cette nature* [2]. Et le voici, le Verbe fait chair, le Christ vrai homme, le voici éprouvé de toutes manières, accablé de tous les maux, chargé de toutes les infirmités de notre nature déchue, *fait péché, — fait malédiction* [3], baigné de larmes [4], couvert de sang, suspendu à une croix, de la croix tombé dans la mort, et de la mort dans le sépulcre [5]. *Souvenez-vous donc*, que tout éblouissant de gloire qu'il vous puisse apparaître, *Notre Seigneur Jésus-Christ ressuscité des morts est bien du sang de David* [6], de notre sang et de notre chair, « homme parfait, comme il est Dieu parfait [7]. »

3. L'Apôtre établit avec une rigueur et une force égales l'union des deux natures en une seule Personne divine. Le Rédempteur qui nous obtient le pardon, en même temps qu'il est l'image du Dieu invisible, c'est-à-

[1] Philipp, — [2] Hebr. II, 16, 14, 17. — [3] Galat. III, 13. — [4] Hebr. V, 7. — [5] I Cor. V, 3. — [6] II Tim. II, 8. — [7] Symbol. Athanas.

dire Dieu, est aussi le premier-né des créatures, et verse pour elles tout son sang[1]. *Ayant la nature de Dieu, et pouvant sans usurpation se faire l'égal de Dieu, il s'est pourtant anéanti prenant la nature de l'esclave* [2]. Ce Fils de Dieu s'est fait fils de David par sa naissance humaine [3], et *quoique Fils de Dieu, il a fait, dans toutes les souffrances qu'il a endurées, l'apprentissage de l'obéissance* [4]. Contemplez notre Médiateur en prière : il a les tristesses, les larmes, les cris douloureux de l'homme et en même temps la force de satisfaire à des exigences infinies, et d'apaiser un Dieu [5]. Il est *prêtre*, et par conséquent à genoux et suppliant, et il est en même temps *plus élevé que les cieux* [6]. Mais nulle part cette personne unique en deux natures distinctes, n'apparaît avec une plus merveilleuse clarté qu'au début de l'Épître aux Hébreux. *Il est Fils :* voilà le Dieu. *Il est fait héritier du monde :* voilà l'homme. *Splendeur et image du Père. — Soutenant tout de sa force propre*, c'est-à-dire étant Dieu, il vient *expier le péché*, ce qu'il ne peut faire qu'étant homme. L'onction divine, la Divinité même, s'écoule, s'insinue ; mais en qui ? En celui qui trouve des semblables dans les créatures et est créature comme elles[7]. Que conclure invinciblement, sinon qu'*en Jésus-Christ la plénitude de la divinité habite corporellement* [8]? Scrutons ce mot : une nouvelle profondeur s'y cache. Dans l'union de Dieu avec la créature, dit Thomas, ce n'est pas la divinité qui est attirée à la nature humaine, mais c'est l'humanité qui est prise par Dieu ; non sans doute pour être convertie en lui, mais pour lui adhérer. Dès lors, l'âme et le corps ainsi assumés deviennent en quel-

[1] Coloss. I, 15. — [2] Philip. II, 6, 7. — [3] Rom. I, 3. — [4] Hebr. V, 8. — [5] Hebr. V, 7. — [6] Hebr. VII, 26. — [7] Hebr. I. — [8] Coloss. II 9

que façon l'âme et le corps de Dieu même ; et, selon l'expression énergique de l'Apôtre, c'est bien un Dieu agissant *corporellement.*

4. Des différentes parties de ce dogme se déduisent les corollaires suivants. L'union hypostatique ne détruisant pas la distinction des natures, chacune conserve sa volonté et son opération propres. La nature humaine *est obéissante jusqu'à la mort*, et elle obéit à la volonté divine qui est dans le Fils comme dans le Père. Il y a donc deux volontés et deux opérations en Jésus-Christ.

Comme, d'autre part, il n'y a en Lui qu'une seule Personne divine, toutes ses actions sont théandriques. Il est le Fils propre et naturel de Dieu. Marie, en le concevant, est devenue vraiment la Mère d'un Dieu.

Enfin l'incarnation sera éternelle. *Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles* [1]. — *C'est parce qu'il demeure éternellement qu'il est revêtu d'un sacerdoce éternel* [2]. L'Église chante dans l'extase de sa reconnaissance et de son amour : « Son règne sera sans fin: » et l'Apôtre : *Au Christ qui est Dieu, dominateur de toutes choses, éternelles bénédictions. Amen* [3] ! Et ces paroles ne sont que l'écho parvenu à la terre des adorations et des lounnges qui remplissent les cieux : « Il est digne, l'Agneau qui a été égorgé, de recevoir la puissance et la divinité, et la sagesse, et la force, et l'honneur, et la gloire, et la bénédiction ! Et la création tout entière, et ce qui est au ciel, et sur la terre, et sous la terre, et ce qui est sur la mer et dans les abîmes, et tous les êtres, je les entendis qui disaient : A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, béné-

[1] Hebr. XIII, 8. — [2] Hebr. VII, 24. — [3] Rom. IX, 5.

diction, et honneur, et gloire et puissance aux siècles des siècles[1] ! »

II

LE SACERDOCE DE JÉSUS-CHRIST

I. — Qu'est-ce qu'un prêtre ?

Tout prêtre, pris du milieu des hommes, est établi pour les hommes dans les fonctions du culte de Dieu ; chargé d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés ; capable de compatir aux ignorances et aux errements de ses semblables, environné qu'il est lui-même de faiblesse et de misère. Personne ne s'attribue cet honneur s'il n'est appelé de Dieu[2]. Le prêtre est donc essentiellement adorateur et médiateur. Avant tout,il offre à Dieu des prières et des sacrifices, il est l'organe, la voix des mondes : c'est par lui que toute la création est présentée au Créateur ; par lui qu'elle loue, qu'elle intercède, qu'elle supplie ; par le prêtre que ses hommages et ses vœux sont agréés du Très-Haut, et lui reviennent en rosée de bénédictions. Descendu ensuite comme Moïse des splendeurs de la montagne où il converse avec Dieu,le prêtre se penche avec une amoureuse pitié vers ses frères, touche leurs misères, panse leurs plaies et trouve dans une communauté de souffrances la source toujours vive d'une intarissable charité. Aussi sera-t-il homme et non pas ange, *ex hominibus assumptus :* homme condamné aux mêmes misères que les infortunés qu'il doit aimer, sup-

[1] Apocal. v, 12, 13. — [2] Hebr. v, 1, 2.

porter, guérir. Et ce prêtre, Dieu seul le pourra appeler et sacrer.

Si, les yeux fixés sur cette définition du prêtre, nous nous rappelons en même temps tout ce qui vient d'être dit des plans divins si magnifiquement élaborés dès l'éternité ; ce Verbe incarné, chef de toute la création, médiateur entre Dieu et le monde des intelligences, leur prêtant sa sainteté et sa dignité infinies pour rendre à Dieu des hommages dignes de sa grandeur ; ce Verbe incarné descendu au milieu d'un monde coupable, expiant pour lui, compatissant à ses maux, et guérissant ses blessures, accablé lui-même des souffrances qu'il vient soulager ; ce Verbe incarné enfin dont Dieu décrète dès l'éternité la divine mission, nous conclurons invinciblement qu'il est Prêtre, le seul Prêtre agréé de Dieu, le Pontife unique et éternel, dont tous les autres ne sont ou que les figures ou que les ministres. *Il nous fallait un pontife*[1], dit l'Apôtre et le seul pontife capable d'accomplir l'œuvre infinie exigée de lui était un pontife homme et Dieu tout ensemble. Homme pour offrir ; Dieu pour donner à ses oblations un prix infini. *Le pontife qu'il nous fallait était un pontife saint, innocent, immaculé, sans rien de commun avec les pécheurs, et plus élevé que les cieux*[2]. Ce pontife nous l'avons : Dieu nous l'a accordé ; le même décret qui fait incarner le Verbe, le sacre Pontife. *Dieu le déclare Pontife*[3]. — *Ayant donc un grand Pontife qui a pénétré dans le ciel, Jésus le Fils de Dieu, demeurons fermes dans notre foi*[4]. — *Ayant ce grand Prêtre établi sur la maison de Dieu, approchons*[5] hardiment, présentés par Lui, *jusqu'au trône de Dieu.*

[1] Hebr. VII, 26. — [2] Hebr. VII, 26. — [3] Hebr. V, 10. — [4] Hebr. IV, 14. — [5] Hebr. X, 21.

Telle est la perfection et la grandeur infinie de ce Pontife, qu'il ne laisse plus aucune place à d'autres sacerdoces ; il est unique, remplissant le ciel et la terre de la plénitude infinie d'un seul et éternel sacrifice ; sauvant le monde et glorifiant Dieu par une seule oblation. *S'il y a eu autrefois successivement plusieurs prêtres, c'est que la mort les empêchait de l'être toujours. Mais celui-ci étant éternel, éternel est aussi son sacerdoce; aussi, perpétuellement peut-il sauver ceux qui viennent à Dieu par son entremise; toujours vivant pour intercéder en notre faveur*[1]. — *Il n'a pas eu besoin de s'offrir soi-même en holocauste plusieurs fois, comme le prêtre juif qui chaque année entre dans le sanctuaire y apportant un sang qui n'est pas le sien..... Une seule fois, vers la fin des siècles, il a apparu victime immolée pour la destruction du péché..... Une seule fois le Christ s'est offert pour effacer les péchés de la multitude*[2]. — *Une seule fois, par l'effusion de son propre sang, il est entré dans le sanctuaire, ayant conquis l'éternelle rédemption*[3]. Car, *par une oblation unique, il a, pour l'éternité, consommé l'œuvre de la sanctification des élus, puisque où les péchés sont pardonnés l'oblation pour le péché n'a plus sa place*[4]. De cette magnifique doctrine sur l'unité et l'efficacité infinie du sacerdoce de Jésus-Christ, l'Apôtre tire ces deux conclusions.

La première : à l'apparition du Dieu-Pontife, le sacerdoce provisoire et figuratif d'Aaron dut disparaître[5]. La seconde : la multitude des prêtres de la loi nouvelle ne font avec Jésus-Christ qu'un seul et même prêtre; ministres, organes, membres du Pontife-Dieu. S'ils prêchent : *c'est pour le Christ qu'ils remplissent cette ambas-*

[1] Hebr. VII, 23, 26. — [2] Hebr. IX, 25. — [3] Hebr. IX, 12. — [4] Hebr. X, 14, 18. — [5] Hebr. VIII, — VII, 18, — X, 4-10.

sade[1]*;—le Christ exhortant par leur bouche.* S'ils baptisent, c'est au nom et en la puissance de Jésus-Christ [2]. S'ils offrent la divine oblation, les paroles mystiques qui consacrent sont les paroles mêmes de Jésus-Christ [3]. S'ils usent de leurs formidables pouvoirs de coercition, leurs foudroyants anathèmes sont prononcés par Jésus-Christ[4]. S'ils souffrent, ils sont infirmes de son infirmité [5], couverts de ses stigmates[6], revêtus sur leur chair mortelle de la mortification du Christ[7]. *Qu'est donc Apollon, et qu'est Paul? les ministres du Dieu en qui vous avez cru, et ils n'ont chacun que comme le Seigneur leur donne... et ni celui qui plante ni celui qui arrose n'est quelque chose, mais bien le Dieu qui fait tout croître... Car nous ne sommes nous autres que les auxiliaires de Dieu* [8].

Et ce Pontife qui peut seul offrir à Dieu un culte digne d'une majesté infinie, est aussi le seul capable de secourir efficacement les doulenrs de l'humanité. *Ah ! nous n'avons pas un Prêtre incapable de compatir à nos misères, éprouvé qu'il a été par toutes sortes de maux; nous ressemblant en tout, sauf le péché* [9]. *— Pour devenir un Prêtre compatissant, attentif à plaider notre cause auprès de Dieu et afin d'expier nos péchés, il s'est mêlé à toutes nos douleurs; et dans ses propres souffrances, il puise une merveilleuse puissance de consolation et de secours* [10].

Après les fonctions du culte et le soulagement des douleurs, l'Apôtre marque d'un troisième trait la personne du prêtre : c'est l'ordination divine. *Personne n'assume pour soi cet honneur sinon celui qui est appelé de Dieu*[11]. Ici encore Jésus-Christ remplit la définition.

[1] II Cor. v, 20. — [2] I Cor. I, 13. — [3] Liturgie. — [4] II Cor. x, III, 3. — [5] II Cor. x, III, 4. — [6] Galat. VI, 17. — [7] II Cor. IV, 10. — [8] I Cor. III, 4-9. — [9] Hebr. IV, 15. — [10] Hebr. II, 17. — [11] Hebr. V, 4.

Voyons l'appel de notre Pontife Jésus. Qu'il est sublime! Qu'il est divin! Dès les siècles éternels; Dieu prédestine, appelle, oint son Prêtre. *Ainsi que l'Ecriture le déclare : Vous être Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech*[1]. Et ce n'est pas ici une simple et commune élection. Une circonstance en découvre la grandeur unique : Dieu fait un serment. Le serment déjà sacré parmi les hommes, mais infiniment plus en Dieu, mesure l'excellence du sacerdoce de Jésus-Christ. *Il n'a pas été établi sans un serment de Dieu. Tandis que sans aucun serment tous les autres prêtres ont été constitués, le nôtre, Jésus-Christ, l'a été avec un serment contenu dans ces paroles de Dieu : le Seigneur en fait le serment immuable : Tu es Prêtre pour l'éternité. Tant est plus parfaite l'alliance dont Jésus est le médiateur*[2].

Résumons tout ce qui précède[3]. *Ainsi, la formule du serment établit pour Pontife éternel le Fils saint et parfait de Dieu*[4]. Et ce Pontife remplit avec une perfection divine les trois exigences du sacerdoce : il est appelé, il offre, il compatit. *Le Christ ne s'est pas de lui-même couronné des splendeurs du sacerdoce, mais bien le Très-Haut qui lui dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui; et encore en un autre endroit : Tu es Prêtre pour l'éternité selon le rite de Melchisédech*[5]. — *Et ce Prêtre, dans les jours de sa chair mortelle, alors qu'avec un grand cri et des torrents de larmes il offrait ses prières et ses supplications au Dieu qui le pouvait sauver de la mort, fut exaucé pour son respect*[6]. Enfin *ce Prêtre, tout Fils de Dieu qu'il était, apprit par tout ce qu'il souffrit, l'obéissance, et*

[1] Hebr. v, 6, 10. — [2] Hebr. vi, 17, — vii, 20. — [3] *Voir* Boss. *Serm. Circoncis.* — [4] Hebr. vii, 28. — [5] Hebr. v, 5-10. — [6] Hebr. v. 7.

consommé, il est devenu pour tous ceux qui se soumettent à Lui la cause de leur salut éternel[1].

II. — Cette étude générale sur le sacerdoce de Jésus-Christ nous mène à une autre plus particulière : le sacrifice de ce Dieu-Pontife. Car Prêtre, il devait nécessairement offrir un sacrifice. *Tout prêtre est sacré pour offrir des dons et des hosties : d'où il suit que Jésus-Christ dut avoir, comme Prêtre, une oblation à présenter à Dieu*[2].

Cette oblation, quelle est-elle?

1. Trois images présentées par Dieu dans le cours des siècles commenceront à nous en donner une idée : les sacrifices sanglants, l'oblation de Melchisédech, l'Agneau mystiquement immolé dans le Ciel.

L'effusion du sang fait, on peut le dire, le fond même du culte figuratif de Moïse. Le sacrifice sanglant est perpétuel ; il ouvre et il ferme chaque journée ; il solennise chaque fête, consacre chaque souvenir, se mêle au revers comme au triomphe, fait couler un sang expiateur sur la loi tout entière, *et presque tout est purifié dans le sang*[3]. Pourquoi tout ce sang ? Ces victimes peuvent-elles être par elles-mêmes agréées de Dieu, ou utiles à l'humanité coupable ? Ni l'un ni l'autre. Dieu s'en explique : *l'hostie et l'oblation, il n'en a pas voulu ; les holocaustes pour le péché n'ont eu pour lui aucun prix* [4]. Et que pouvaient-ils pour l'homme ? *Impossible au sang des taureaux et des boucs d'effacer le péché* [5]. — *La loi qui offre chaque année et sans fin les mêmes victimes ne peut*

[1] Hebr. v, 8, 9. — [2] Hebr. VIII, 3. — [3] Hebr. IX, 22. — [4] Hebr. x, 5, 9. — [5] Hebr. x, 4.

jamais par elles sanctifier ceux qui viennent au temple[1]. Mais sortons de l'enceinte étroite du temple et du peuple élu. Chose étrange! Sur toute la terre et dans tous les temps, chez les barbares comme au milieu des plus brillantes civilisations d'Athènes et de Rome, le sang coule, les sacrifices sont perpétuellement offerts à la Divinité. Sans doute de grossières erreurs et de monstrueux abus les souillent; mais cette persuasion universelle que l'effusion du sang est le moyen unique agréé de Dieu pour apaiser sa colère et racheter la faute; ce fond de la conscience humaine tout entière, d'où vient-il? Si l'on consentait à dire que le genre humain s'est trompé, chose déjà insoutenable, comment expliquer qu'en ce seul point la loi donnée par Dieu à Israël s'accorde avec la pratique de toute la Gentilité, moins les erreurs accessoires de celle-ci? Encore une fois d'où vient tout ce sang versé dans les holocaustes à la fois stériles et répudiés? La réponse est dans un mot de l'Apôtre: *sine sanguine non fit remissio.* Dans ses décrets éternels, Dieu a décidé que le sang de l'humanité expierait ses crimes quand ce sang serait devenu le sang d'un Homme-Dieu. L'humanité, qui eut toujours conscience de ce mystère, emporta sous toutes les latitudes cette impérissable persuasion. L'homme versa le sang à flots; et ce sang coulait; il coulait sans cesse et partout, parce que le sacrifice de l'Homme-Dieu ne devait pas cesser d'apparaître dans le lointain de l'avenir, et sous le voile de la figure. Dans les holocaustes que la loi figurative multipliait sans cesse, le monde entrevoyait *l'accès au sanctuaire du ciel, que devait lui ouvrir le sang du Christ*[2].

[1] Hebr. x, 1. — [2] Hebr. x, 19.

L'Écriture nous transporte maintenant dans les cieux, et nous y fait contempler, dans une seconde image, la même oblation de Jésus-Christ. Là, aux pieds de Dieu, un sang mystique apparaît : « l'Agneau est égorgé dès l'origine du monde[1]. » Un profond mystère est préfiguré: c'est l'oblation que le Pontife-Dieu, remonté au ciel, devait offrir pendant l'éternité entière, dans le temple infini qui est le sein même de la Divinité.

Enfin, une troisième figure annonçait le sacrifice de la Messe, où la Victime du Calvaire devait être offerte d'une manière non sanglante dans l'Église catholique jusqu'à la fin des temps. Cette figure a une merveilleuse grandeur. Un Pontife unique, sans précédent, sans successeur, étranger aux rites d'Israël, aux cérémonies du culte mosaïque, plus grand que les chefs du peuple élu, et qui les voit tous à ses pieds, ce Pontife fait une seule apparition, offre un sacrifice dont la matière est le pain et le vin, verse de mystérieuses bénédictions, puis se retire, et disparaît dans le silence absolu de l'Écriture, jusqu'à ce qu'un prophète le faisant de nouveau apparaître, vienne apprendre au monde que ce prêtre et ce rite figurent excellemment le sacerdoce de Jésus-Christ. *Tu es prêtre selon le rite de Melchisédech*[2]. Ainsi *Jésus est Prêtre éternel selon le rite de Melchisédech*[3]. — *Car ce Melchisédech, roi de Salem, prêtre du Dieu Très-Haut, qui vint au-devant d'Abraham de retour de la défaite des rois, qui le bénit, qui en reçut la dime de tout le butin : ce pontife, dont le nom signifie Roi de justice, qui lui-même est roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix, sans père, sans mère, sans généalogie, sans commencement comme sans fin, image du Fils de Dieu, demeure prêtre éternellement. Voyez com-*

[1] Apoc. XIII, 8. — [2] Psal. CIX. — [3] Hébr. VI, 20.

bien est grand ce prêtre, pour qu'Abraham le patriarche lui donne la dîme des plus précieuses dépouilles[1]. Et dans Abraham, le premier ancêtre du peuple juif, toute la suite des prêtres de l'ancienne loi s'abaissait devant lui, se déclarait tributaire ; et ceux qui se faisaient payer la dîme du peuple entier d'Israël[2], la payaient eux-mêmes à ce prêtre étranger. *Lévi qui reçoit la dîme, la paya lui-même, pour ainsi dire, en la personne d'Abraham ; car il était encore en Abraham, son père, quand Melchisédech vint à la rencontre de celui-ci.* Pourquoi cette domination de Melchisédech sur le sacerdoce aaronique, sinon parce qu'il est la figure par excellence de Jésus-Christ, souverain Prêtre ? Car Jésus-Christ consacre selon son rite le pain et le vin, est à la fois le Roi de justice et le Roi de paix, bénit le monde délivré des tyrans infernaux, est enfin le Pontife unique et éternel, sans commencement et sans fin.

2. Maintenant quelle réalité splendide se cache sous cette triple figure de l'holocauste sanglant, de la mystique immolation de l'Agneau dans le Ciel, de l'oblation du pain et du vin faite par Melchisédech ? Une seule et toute divine chose : l'unique, infini, éternel sacrifice de Jésus-Christ, offert en trois lieux et sous trois rites différents : au Calvaire, d'une manière sanglante ; au Ciel, mystiquement et sans effusion de sang ; dans l'Église catholique, sous les espèces eucharistiques du pain et du vin, suivant la manière de Melchisédech. Étudions avec l'Apôtre cette triple oblation du même divin holocauste.

Qu'à la croix Jésus-Christ fût prêtre et offrît un

[1] Hebr. VII, 1-11. — [2] Hebr. VII, 9.

sacrifice, l'Apôtre est formel : *Il s'est livré pour nous.* Le voilà abandonné aux douleurs, livré aux coups, attaché à la croix ; mais est-ce là un holocauste ? L'Apôtre ajoute : *Il s'est livré, s'offrant à Dieu comme une oblation et une victime de suave odeur*[1]. Il était Prêtre et Victime et offrait un véritable sacrifice. La victime était son corps, dont le sang versé à flots méritait à jamais aux Élus l'entrée du véritable Saint des Saints. *Le Christ, pontife des biens futurs,* par son corps, *plus vaste et plus parfait tabernacle, que n'a point construit une main humaine ni formé la création ordinaire; par son propre sang et non plus le sang des boucs et des veaux, est une fois entré dans le Saint des Saints, et dès lors l'éternelle rédemption fut acquise*[2]. Car que sont les grossiers holocaustes d'Israël ? *Combien plus le sang du Christ, qui par l'Esprit-Saint s'est offert victime immaculée, purifiera-t-il notre conscience*[3] *? — Le Christ s'est offert une fois pour effacer les péchés*[4]. Le monde reçoit sur lui le sang divin qui tombe de la Victime[5], et est tout entier sanctifié en une seule fois *par l'oblation du corps du Christ*[6].

Contemplerons-nous maintenant notre Pontife offrant son holocauste ? Essayerons-nous de pénétrer ces mystérieuses profondeurs ? « O l'admirable spectacle ! d'une part tous les hommes révoltés contre Dieu, et d'autre part la justice prête à les précipiter dans l'abîme en la compagnie des démons, desquels ils avaient suivi les conseils et imité la présomption, lorsque tout à coup ce saint, ce charitable Pontife, ce Pontife fidèle et compatissant à nos maux, paraît entre Dieu et les hommes. Il se pré-

[1] Ephes. v, 2. — [2] Hebr. IX, 11. — [3] Hebr. IX, 14. — [4] Hebr. IX, 28. — [5] Hebr. X, 22. — [6] Hebr. X, 10.

sente pour porter les coups qui allaient tomber sur nos têtes ; il répand son sang sur les hommes ; il lève à Dieu ses mains innocentes, et pacifiant ainsi le ciel et la terre, il arrête le cours des vengeances divines et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde [1]. »

Et voici un nouveau mystère. Il n'est pas seul attaché à la croix. La nature humaine y est tout entière avec lui : nous y voici tous, crucifiés avec notre chef, immolés avec notre victime ; car *car il faut le savoir : le vieil homme qui est en nous a été crucifié avec lui, pour que le corps du péché soit détruit* [2]. L'immense Église des élus de Dieu est donc là immolée avec le Christ, offrant avec lui l'holocauste et s'ouvrant dans la même effusion de sang l'entrée à la vie éternelle. *Tous ceux qui sont au Christ, ont crucifié leur chair* [3]; et chaque membre du corps mystique du Christ doit dire : *J'ai été cloué à la croix avec Jésus-Christ* [4]. Aussi, tout, dans cette oblation, est-il vaste comme le monde. L'univers entier est le temple où elle s'offre : là est dressé l'autel, au milieu de toutes les créations. C'est l'Apôtre qui nous donne encore ce détail plein de mystères. *Pour sanctifier le peuple, Jésus a souffert hors de la porte de la cité* [5]. Ce n'est plus ni un temple, ni une cité, ni une nation qui peut contenir l'oblation divine dans sa trop étroite enceinte. C'est pour le monde entier qu'elle s'offre, c'est le monde entier qui lui doit ouvrir ses immensités. Écoutons la brillante exposition que saint Chrysostome fait de ce mystère : *Notre Pâque, le Christ, a été immolé pour nous* [6]. Immolé... et où donc ? sur une croix élevée. Il faut cet autel

[1] Bossuet, *1er Serm. pour la Circons.* 2e point. — [2] Rom. VI, 6. — [3] Galat. V, 24. — [4] Galat. II, 19. — [5] Hebr. XIII, 12. — [6] I Cor. V, 7.

nouveau et insolite à un nouvel et insolite holocauste. Le même Christ est à la fois victime et pontife. La chair est immolée, l'esprit l'immole : l'immolé et l'immolateur ne sont qu'un. Écoutez Paul vous dire : *Tout prêtre tiré du milieu des hommes est, pour les hommes, établi dans les fonctions du culte divin.* Le Pontife, Homme-Dieu, devait donc, Lui aussi, avoir sa victime à offrir. Cette victime, c'est Lui-même. Mais pourquoi n'est-il pas offert dans un temple, le temple juif où s'offrent les sacrifices? Pourquoi hors de la ville, hors des murs? Si la victime s'immole sur un lieu élevé, sans autre voûte que la voûte des cieux, c'est qu'il fallait purifier l'immensité des cieux. La brebis est égorgée sur le sommet d'une montagne, et de là purifie le ciel, purifie la terre. Les gouttes du sang divin coulant du côté entr'ouvert de la victime, tombaient sur la terre et en effaçaient toutes les taches et les souillures. Offert hors des murs de la cité sainte, tous apprennent que l'holocauste est universel, qu'il appartient à la terre entière, et qu'il est la commune expiation de tous. Et voyez comment désormais la terre entière devient un temple, où partout la prière peut se faire entendre et dont l'Apôtre peut dire : *En tout lieu, levez à Dieu vos mains innocentes*[1]. Dans la même homélie, le grand docteur exalte encore ce sacrifice du Calvaire, le plus parfait, le plus efficace, le plus merveilleusement en rapport avec l'économie entière de la rédemption. « C'est de la croix que nous est venu le salut, la croix, source des biens infinis. Par elle, nous, les rejetés et les rebuts, nous voici devenus des fils. Par elle, nos longues erreurs font place à la vérité; nous n'adorons plus le bois et la pierre, nous connais-

1. Sanct. Chrys. *de Cruce et Latrone*, nº I.

sons le Créateur de toutes choses. Par elle, d'esclaves du péché, nous nous élevons à la liberté de la justice; par elle, la terre est désormais un ciel. Elle nous affranchit de l'erreur, nous mène à la vérité, opère la réconciliation de l'homme avec son Dieu; du plus profond d'un abîme de malice, elle nous porte au sommet même de la vertu. L'astuce du démon est étouffée et ses piéges détruits. Plus nulle part de ces impures fumées de sacrifices, ni de ces flots de sang des grossières victimes; partout un culte tout spirituel, des hymnes et des chants de louanges. Les démons sont en fuite, Satan est vaincu. Par elle, la nature humaine lutte de pureté avec la nature angélique. Par elle, la virginité a fait son entrée sur la terre. Du jour où Jésus sortit d'un sein vierge, l'humanité sut le prix d'une pareille vertu. C'est la croix qui illumine la nuit où nous gisons : elle, qui, assaillis, nous délivre; exilés, nous ramène; répudiés, nous fait rentrer dans la famille; bannis, nous fait redevenir citoyens des cieux. Par elle, les guerres sont éteintes : une paix tranquille et sûre a été négociée[1]. »

Toutes ces magnificences, saint Léon les résume ainsi : « La croix du Christ est ce véritable et mystérieux autel si souvent annoncé au monde, où, avec la victime du salut, s'offrait toute la nature humaine; où le sang de l'Agneau immaculé effaçait le pacte de l'antique prévarication; où se brisait le sceptre fatal de l'empire de Satan; où l'humilité victorieuse triomphait des révoltes de l'orgueil; où l'efficacité de la foi apparut si prompte que, des deux voleurs crucifiés avec Jésus-Christ, celui qui le confessa Fils de Dieu, entra justifié dans le paradis[2]. »

[1] Sanc. Chrys. *Ead. Homil.* — [2] Leo Magn. *Serm. IV, de Passione,* cap. III.

Tel est l'holocauste du Calvaire. Par cette unique oblation se trouve infiniment consommée l'œuvre de la rédemption du monde. *Par une seule oblation, Jésus-Christ a consommé pour l'éternité la sanctification des élus*[1]. Qu'est-ce à dire, *une seule oblation?* Expiré et mis au tombeau, tout est-il désormais fini pour ce Pontife souverain ? Son sacerdoce se termine-t-il au Calvaire? Entré triomphant dans les cieux, n'y est-il plus prêtre? et le ciel n'aura-t-il pas ce qu'a eu la terre, son Prêtre et son Holocauste ? Rappelons-nous le décret divin qui sacrait le Verbe incarné *prêtre pour l'éternité*[2]; et ces nombreux et solennels passages où l'Apôtre nous a tant parlé *d'un sacerdoce éternel*[3]. — *La mort prive du sacerdoce les pontifes infirmes et mortels qu'établit la loi, mais la parole du serment divin sacra le fils de Dieu Pontife parfait pour l'éternité*[4]. Le mode devra différer; mais le sacerdoce et l'oblation demeurent. Où qu'il aille, Jésus-Christ sera Prêtre, et, comme Prêtre, devra offrir à la fois des *dons* et un *holocauste*, — *munera et victimæ.* Après son sanglant sacrifice de la croix il est monté au plus haut des cieux; c'est là qu'il exercera désormais son ministère. L'Apôtre nous le montre entr'ouvrant le voile mystérieux, pénétrant dans le ciel, non pas seulement comme triomphateur, mais comme Prêtre, à la droite de Dieu, dans le repos de la gloire, mais un repos qui n'interrompt pas l'exercice du plus sublime ministère. *Nous avons un Pontife souverain, Jésus Fils de Dieu, qui a pénétré dans le ciel*[5], —*jusqu'au dedans du voile. Là, notre précurseur Jésus est entré, établi Prêtre selon l'ordre de Melchisédech pour l'éternité*[6]. — *Ce n'est plus dans ce Saint des*

[1] Hebr. x, 14. — [2] Hebr. vii, 23, 28. — [3] Hebr. vii, 24. — [4] Hebr. vii, 23. — [5] Hebr. iv, 14. — [6] Hebr. vi, 20.

Saints construit par la main de l'homme, et figure du vrai sanctuaire, qu'est entré Jésus. C'est dans le ciel même, où il apparaît maintenant pour nous devant la face de Dieu[1]. Et ce ministère rempli dans les cieux est l'entier achèvement, la consommation du grand œuvre de Dieu, le résumé de toutes les grandeurs du Christ. *Voici le comble de tout ce qui est dit de lui; si grand est notre Pontife, qu'il siége à la droite du trône de la Grandeur, au plus haut des cieux; ministre du sanctuaire et du tabernacle véritable qu'a dressé Dieu et non pas l'homme. Tout pontife est établi pour offrir des dons et des victimes; Jésus-Christ doit donc lui aussi avoir sa victime à offrir*[2]. Et le ciel est devenu tellement la place de ce Prêtre tout céleste, que sur la terre son sacerdoce n'aurait plus où s'exercer. Sur la terre a habité le sacerdoce tout terrestre, avec lequel le sien n'a aucun rapport, la place est prise, et l'Homme-Dieu-Pontife n'y peut rester. *S'il était sur la terre, il ne serait pas même prêtre, puisque d'autres y sont déjà qui offrent les oblations que prescrit la loi, qui remplissent un ministère, figure et ombre de ce qui s'accomplit au ciel. Ainsi qu'il le fut dit à Moïse au moment de dresser le tabernacle : prends garde de tout faire suivant le modèle qui t'a été montré sur la montagne*[3]. Ce mystérieux modèle quel était-il ? Ce tabernacle, ce prêtre, ce culte réservés au ciel, quels étaient-ils ? *le Christ, Pontife des biens futurs, c'est par un tabernacle plus vaste et plus parfait..... qu'il est entré dans le sanctuaire*[4]. Là donc, *Pontife du vrai tabernacle*, il accomplit chaque partie de son céleste et tout divin ministère.

Mais ce ministère quel est-il ? nous est-il donné de

[1] Hebr. IX, 24. — [2] Hebr. VIII, 1-4. — [3] Hebr. VIII, 4-7. — [4] Hebr. IX, 11.

monter plus haut encore, et de contempler de plus près les mystérieuses fonctions de ce sacerdoce du ciel? après que l'Apôtre nous a révélé la réalité sublime d'un sacerdoce exercé par Jésus-Christ dans le ciel et pour l'éternité, il vient au détail. *Tout prêtre est établi pour offrir des dons et des victimes*[1]. Prêtre dans le ciel, c'est donc aussi ces deux sortes de sacrifices qu'offrira Jésus-Christ. *Des dons*, voilà le sacrifice intérieur, le culte intime partagé en adorations, en actions de grâces et de louanges, et en supplications. *Des victimes*, voilà l'acte par excellence du culte extérieur et public, voilà le sacrifice, l'holocauste.

Trois grands actes remplissent donc d'abord le ministère du Pontife-Dieu, et forment le culte intérieur qu'il rend à son Père. Il glorifie, il prie, il intercède; triple oblation, eucharistique, impétratoire, propitiatoire, dont nous comprenons l'existence, dont les sublimités échapperont à jamais à notre infirme vue. Un Dieu qui adore un Dieu! Un Dieu qui chante les louanges d'un Dieu! Un Dieu fait Pontife prêtant son intelligence, son âme, son cœur, sa voix à toute une immense Église, ou plutôt devenant lui-même l'âme et la voix de cette Église, et par elle chantant à l'Éternel son Père et son Roi l'hymne de l'adoration, de la louange, de la reconnaissance et de l'amour! Voilà le terme magnifique que le Verbe se proposait en s'incarnant; voilà l'avenir qu'il avait devant les yeux, lorsqu'en consommant son holocauste sanglant du Calvaire, il disait à son Père: « Au milieu de l'Église je te louerai[2], » « de l'Église des saints[3], » « des splendeurs des saints[4] » de l'Église

[1] Hebr. VIII, 3. — [2] Psal. XXI. — [3] Psal. CXLIX. — [4] Psal. CIX.

triomphante, « de la céleste Jérusalem[1]. » Mais si le prêtre « pris du milieu des hommes, est établi pour les hommes, » pour compatir à leurs maux et plaider leur cause devant la justice divine, tel est donc encore, au ciel, le ministère de Jésus-Christ. Jetant un perpétuel regard de tendresse sur « ceux que, sans rougir, il nomme ses frères, ses enfants, que Dieu lui a donnés[2], » « pontife compatissant, » il prie ; il prie sans cesse et avec d'inénarrables ardeurs. Qu'est-ce que cette prière ? Est-ce une éloquente mais muette exposition de ses mérites, de ses désirs, de ses volontés ardentes ? Et pourquoi ne serait-ce une véritable prière, une réelle et actuelle supplication ? En quoi ce ministère messiérait-il à notre Pontife plus que son holocauste et les autres fonctions de son sacerdoce céleste ? Les désirs de sa sainte âme, il les exprime, dit saint Thomas[3]. « Sans cesse, dit à son tour saint Ambroise, il plaide notre cause auprès de son Père, et sa prière ne peut être méprisée, puisqu'il siége à la droite de Dieu[4]. » Ces mots nous expriment le plus grand et le plus constant objet de l'intercession de Jésus-Christ, il détourne les foudres de la justice toujours prêtes à frapper les hommes toujours coupables. Il est là notre protecteur, notre défense, *vivant sans fin pour intercéder toujours*[5]. Et quelle puissance irrésistible dans cette médiation ! *Qui se portera accusateur des élus de Dieu ? Un Dieu même les justifie ; qui les condamnera ? Voici Jésus-Christ qui est mort, bien plus qui a ressuscité, qui siége à la droite de Dieu, et qui intercède pour nous*[6].

[1] Hebr. XII. — [2] Hebr. II. — [3] D. Thom. *in Epist. ad Hebr.* cap. VII. — [4] In cap. VIII : Epist. ad Rom. — [5] Hebr. VII, 25. — [6] Rom. VIII, 33.

O merveilleuse défense ! ô secours décisif ! « Agneau sans tache, Agneau qui ôtez les péchés du monde, détournez les yeux de votre Père de dessus mes péchés. Je comparais devant son trône, et j'en vois sortir « des « éclairs et des tonnerres et des voix[1] » terribles et fulminantes contre moi, contre mes crimes. Où me cacherai-je ? je suis perdu, je suis foudroyé. Mais je vous vois entre deux agneaux sans tache ; vous arrêtez ces foudres, et le feu de la justice divine s'amortit devant nous ; je respire, j'espère et je vis[2]. »

En second lieu, Jésus-Christ dans le ciel offre un sacrifice. L'offrande du sacrifice faisant le fond même du sacerdoce, tout prêtre *étant sacré pour offrir* non-seulement *des dons*, des oblations non sanglantes, mais aussi *des victimes*, des holocaustes, notre Pontife suprême, Jésus, *aura donc lui aussi, au ciel où il siége à la droite de la Majesté, sa victime, son holocauste à offrir.* Mais dans quel sens, de quelle manière Jésus-Christ peut-il s'immoler dans le ciel ? Pesons chaque parole de l'Apôtre. Écartons d'abord avec lui toute idée d'immolation sanglante. *Il est entré dans le ciel, non pas pour s'y immoler soi-même plusieurs fois... car il faudrait donc qu'il eût plusieurs fois souffert depuis la création du monde : mais non, il n'a apparu qu'une seule fois.... victime* sanglante *pour effacer le péché*[3]. Mais si le sang ne coule pas comme au Calvaire, Jésus-Christ n'est pas moins dans un état d'immolation, et sous un aspect de victime.

Rappelons-nous la vision de l'Apocalypse : « et je vis..... l'Agneau debout comme égorgé[4]. » Sans cesse

[1] Apoc. IV, 5. — [2] Bossuet, *Méd., la Cène*, LIX[e] *jour.* — [3] Heb. IX, 25. — [4] Apoc. V, 6.

de son côté l'Apôtre nous présente cette même image d'une victime, d'une immolation, d'un sang qui s'offre au regard de Dieu. *Jésus entre par son propre sang. — S'il apparaît devant Dieu,* il apparaît *comme hostie.* Au milieu de la Jérusalem céleste, du sanctuaire des cieux, le sang de la victime pousse vers Dieu des cris puissants. *Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, de l'assemblée d'innombrables anges, de l'Église des premiers-nés inscrits aux cieux, du Dieu qui est le juge de tous, des âmes justes entrées dans la gloire, de Jésus le médiateur de la nouvelle alliance, du sang répandu dont la voix est plus éloquente que la voix du sang d'Abel*[1]. Que reste-t-il à conclure, sinon que cet holocauste offert dans les cieux est la continuation non sanglante du sacrifice de la croix; que c'est la scène du Calvaire éternisée sous un rite nouveau? Jésus-Christ s'offre à son Père. O Père, « jetez les yeux sur la face de votre Christ! » Le voici couvert des cicatrices de ses blessures, le voici tel que votre colère l'a brisé, tel qu'il apaisait infiniment cette colère, et faisait jaillir de votre cœur des flots intarissables de miséricorde; tel enfin que vous receviez par lui une gloire sans limite et des honneurs infinis. Ses dispositions sont les mêmes, ses prières les mêmes, sa soumission la même; l'œil n'aperçoit plus de tunique sanglante, de plaies vives, de livides meurtrissures; mais la victime est présente, et elle s'offre, et elle s'immole: « grand et insondable mystère, et qui dépasse l'étroitesse des choses humaines! Il nous faut secouer la poussière de ce monde, élever nos âmes, faire pren-

[1] Hebr. xII, 22. — Vid. Thomass., *de Incarn.*, lib. X, cap. xI, nº 1.

dre à notre intelligence le plus puissant essor, pour nous pouvoir faire quelque idée de la magnificence de ce sacrifice. sacrifice universel, s'étendant à l'univers tout entier, commencé sur la terre, éternellement continué dans les splendeurs des cieux. Et remarquons-le la vraie place d'un sacrifice tout céleste est le ciel. Quand la victime était égorgée sur la terre, c'était pour être immédiatement portée sur son véritable autel, dans les cieux, et là, se consommer en éternel holocauste[1]. »

Le Calvaire a eu sa victime : cette victime, le ciel et sa triomphante Église la possèdent « au milieu des splendeurs des saints[2] : » mais l'Église militante? mais les longs siècles qui doivent séparer les deux avénements du Christ? mais toutes ces générations qui passent sur la terre chargées de douleurs, en seront-elles privées? n'auront-elles point leur sacerdoce, leur culte, leur sacrifice? Elles l'auront assurément. Jésus-Christ presqu'à la veille de son sanglant holocauste dit ces deux paroles: *Vado ad Patrem :* il y allait offrir son éternelle oblation. Puis à la terre triste et inquiète: *non relinquam vos! — ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* Il nous reste donc notre Jésus, notre Rédempteur, et par conséquent notre Père, notre Pontife; il offrira, il aura son sacrifice et sa victime. Ce qu'a contemplé le Calvaire, ce que contemple le ciel, la terre en sera aussi témoin. Sous un nouveau rite, l'unique Pontife offrira dans toute la durée des temps son unique holocauste, le même qu'au calvaire et que dans les cieux. Et c'est ce rite destiné à l'Église de la terre qui a eu les honneurs de la consécration et du

[1] Thomass. *de Incarn.*, lib. X, cap. XI, nº 13. — Voyez l'appendice A. — [2] Psal. CIX.

serment divins. *Tu es prêtre pour l'éternité selon le rite de Melchisédech*[1]. « Melchisédech, pontife du Dieu Très-Haut, offrait le pain et le vin[2]. » Ce rite dont Jésus-Christ réalise la figure, consistera donc à offrir au Très-Haut la divine Victime sous les espèces du pain et du vin.

Entrons à la cène, assistons à l'auguste sacrifice que l'Homme-Dieu y offre, à ce « sacrifice qui doit s'accomplir en tout lieu; à cette oblation toute pure, offerte au nom de Dieu, qui glorifie ce nom parmi les peuples, qui le fait grand au milieu des nations, depuis l'aurore jusqu'au couchant[3]. » L'Apôtre décrit ainsi ce sacrifice dans sa sublime simplicité: *Je tiens du Seigneur ce que je vous ai transmis. Le Seigneur Jésus, dans la nuit même qu'il était livré, prit du pain, et rendant grâces, le bénit et dit : Prenez et mangez :* CECI EST MON CORPS QUI EST ROMPU POUR VOUS[4] : *faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice, après avoir soupé, et dit :* CE CALICE EST LA NOUVELLE ALLIANCE EN MON SANG : *faites ceci, chaque fois que vous le boirez, en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne*[5]. Le sacrifice est là tout entier. Voici la Victime, comme à la croix, comme dans le ciel. Voici son corps, voici son sang. Un glaive a été levé et il a frappé : le glaive de la parole, la parole de la consécration. Cette parole a mis séparément le corps et le sang ; ce glaive a, pour ainsi parler, tiré le sang du corps de la victime, et c'est là l'immolation. Voici son corps, voici son sang : « ils sont séparés, oui séparés ; le corps d'un côté, le sang de l'autre. La parole a été l'épée, le couteau tranchant

[1] Hebr. v, 6. — [2] Genes. xiv, 18. — [3] Malach. i, 11. — [4] Dans le texte grec. — [5] I Cor. xi, 23, 27.

qui a fait cette séparation mystique. En vertu de la parole, il n'y aurait là que le corps; et rien là que le sang : si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables depuis que Jésus est ressuscité[1]. » Et comme tout concourt par l'anéantissement de la Victime à la perfection de l'holocauste ! La voilà cachée, disparue sous les plus humbles apparences : tout est silencieux et invisible : ni sa divinité ni son humanité ne se montrent : tout est recouvert d'un voile de mort. Bientôt les espèces elles-mêmes vont être consommées : la divine Victime n'y sera plus sous sa forme sacramentelle, et, hors des effets de sa grâce, il ne restera plus rien d'Elle sous cette forme mystérieuse de victime. Voilà bien une mort, une destruction mystique, un mystique et parfait holocauste.

Mais ce corps, mais ce sang d'où viendront-ils ? Puisque c'est ici le prêtre et l'oblation selon le rite de Melchisédech, ils se feront de ce pain et de ce vin. Le prêtre parle : le pain et le vin se changent : le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place.

Et ce rite est merveilleusement en harmonie avec la situation de l'Église sur la terre. Jésus-Christ ne s'y laisse pas voir, c'est le temps des ombres de la foi, c'est l'heure de l'épreuve : le voile, Jésus-Christ ne le lèvera pas non plus pendant son immolation. Mais alors, comment l'homme saura-t-il le moment et le lieu où son prêtre offre le divin holocauste ? Un signe sensible, une apparence est nécessaire : le pain et le vin sont choisis. Choix admirable ! car nous sommes tous obligés de venir à l'autel, d'y prendre et d'y manger la Victime qui s'y est immolée : *nous avons un autel dont l'ancien peu-*

[1] Bossuet, *Médit., la Cène,* LVII[e] *jour,*

ple, le peuple charnel et grossier, *n'a pas le pouvoir de se nourrir*[1], mais dont nous autres les vrais fils de Dieu, il nous faut vivre. « Cette chair, il nous la faut manger pour la consommation de ce sacrifice, en gage certain que c'est pour nous que le Fils de Dieu l'a prise et qu'il l'a offerte, et qu'elle est tout à fait à nous. Nous faudra-t-il dévorer sa chair, ou vive ou morte en sa propre espèce et nature ? Et puisqu'il faut que son sang nous soit aussi bien donné à boire que sa chair à manger, afin que, donné ainsi, il nous soit en gage que c'est pour la rémission de nos péchés qu'il a été répandu, faudra-t-il avaler ce sang en sa propre forme ? A Dieu ne plaise! Comme Dieu, afin que son Fils éternel et immortel pût mourir, il l'a fait fils de l'homme : ainsi afin qu'on pût manger cette chair et ce sang, il a fait ce corps pain d'une certaine manière, puisqu'il a revêtu son corps de l'espèce et de la forme du pain ; il a voulu que son sang fût encore versé dans nos bouches et coulât en nous sous la forme et la figure du vin[2]. »

Faites ceci[3]. Au même titre qu'il faut un signe sensible révélant l'invisible holocauste, il faut un prêtre consacrant visiblement au regard de la terre. Si de plus l'Église militante reste entièrement étrangère à l'oblation de la victime, comment l'holocauste lui appartiendra-t-il ? Comment l'offrira-t-elle à Dieu ? Comment en fera-t-elle l'hommage de sa dépendance, et la matière de son culte? Un homme touché de l'huile sainte, sacré par l'appel du Très-Haut, sera donc adjoint comme ministre, comme coopérateur, comme organe au Dieu-Pontife, au seul, unique, éternel Prêtre, *au*

[1] Hebr. XIII, 10. — [2] Bossuet, *Médit.*, *la Cène*, XXVIe *jour.* — [3] I Corinth. XI, 24.

Prêtre parfait [1]. Cet homme aura de véritables pouvoirs; il immolera, lui aussi, la victime, il l'offrira, il la dispensera, il la conservera : mais le premier Prêtre, le vrai Sacrificateur, sera toujours Jésus-Christ. A l'autel, Jésus-Christ parle, le prêtre parle avec Lui sa divine parole; et c'est la parole qui opère, qui consacre, qui immole. Ainsi, sans laisser l'homme étranger à l'holocauste eucharistique, Jésus-Christ en reste le prêtre en même temps que la victime, et lui donne sa valeur infinie.

Et comme il n'y a qu'un prêtre et qu'une oblation, *semel oblatus est* [2], le sacrifice de la messe fera donc avec celui du Calvaire et celui qui s'offre dans le ciel, une mystérieuse unité. Écoutons Bossuet nous exposer dans son magnifique langage l'unité du sacrifice qui s'offre à la messe et qui s'offre au ciel : « Les cieux s'ouvrent; je perce au dedans du voile; j'entre dans le sanctuaire éternel, et j'y vois avec saint Jean devant le trône « l'agneau comme tué, et autour, les vingt-« quatre vieillards vénérables [3]. » C'est ce que je vois dans le ciel; c'est ce que je vois dans la terre. Là, Jésus-Christ comme mort, comme tué, avec les cicatrices de ses plaies, au milieu des saints; ici, le même Jésus encore comme tué et revêtu des signes sacrés de la mort violente qu'il a soufferte, environné de part et d'autre de l'assemblée de ses prêtres. Que nous dit saint Paul de ce Jésus considéré dans le ciel? *Qu'il paraît pour nous devant la face de Dieu; qu'il est dans le ciel toujours vivant afin d'intercéder pour nous* [4], qu'il intercède pour nous par sa présence. Et que dirons-nous à son exemple de ce Jésus posé sur le saint autel, sinon

[1] Hebr. VII, 28. — [2] Hebr. IX, 28. — [3] Apoc. V, 6. — [4] Hebr. IX, 24; — VII, 25.

que sa seule présence et la représentation de sa mort est une intercession perpétuelle pour le genre humain [1] ? » L'unité du sacrifice de la Messe avec celui du Calvaire n'apparaît pas moins intime ; même prêtre ; même victime ; même sang ; même effusion de ce sang ; effusion sanglante au Calvaire, sacramentelle et mystique à la messe. Mais c'est à considérer la cène que cette unité devient surtout frappante. Contemplons Jésus-Christ. Un docteur [2] compte à partir du sacrifice eucharistique offert à la cène les trois jours de mort par lesquels devait passer le Rédempteur. Idée sublime ! Quand Jésus-Christ consacre à la cène son corps et son sang, quand il s'offre en victime à son Père, et se donne en nourriture aux hommes, c'est une mort prématurée qu'il souffre, sous un mode ineffable et merveilleusement digne de sa puissance et de sa grandeur. A la cène, aucune force, aucune contrainte n'apparaît sous aucune forme ; ni Pilate, ni la foule, ni les soldats romains ne le mènent à la mort. « Personne ne lui ravit son âme. » Mais lui de lui-même, « se livre [3] » sans bourreaux [4]. » L'Eucharistic est la mort anticipée du Christ. Aussi parle-t-il au présent, comme nous l'a conservé le texte grec : *Ceci est mon corps donné, rompu pour vous : ceci est mon sang répandu pour vous* [5]. La victime se mange, mais seulement alors qu'elle est immolée, qu'elle est morte. Dès lors donc que les Apôtres, et en eux le monde entier, se nourrissent de la Victime eucharistique, c'est que la mort, une mort sacramentelle et mystique, l'a déjà rendue propre à être mangée. La croix,

[1] Bossuet, *Médit., la Cène*, LIXe *jour*. — [2] Grég. Nyss. *de resurrect. oratio I*. — [3] Joan. X, 18. — [4] Isaï. LIII, 7. — [5] Luc. XXII, 19, 20.

les blessures vives et saignantes, l'agonie, la mort, toute l'immolation visible et sanglante suivra sans doute, mais l'Eucharistie la renferme et la consomme déjà invisiblement et sous la forme sacramentelle. Et entre ces deux oblations que de frappants rapports! Cette hostie que rompt la main du prêtre, ce sang qui coule du calice en sa bouche, qu'est-ce sinon l'immolation de ce corps « brisé pour nos péchés », l'effusion de ce sang répandu à flots au Calvaire? « Ce corps du Christ que tient au Sacrement la main des fidèles, ce corps rompu, broyé par la manducation, et qui passe en la propre substance des communiants, c'est la vive image des scènes de la Passion où ce même corps, tenu sous la main des impies, était brisé jusqu'à la mort, « et broyé à « cause de nos crimes [1]. »

Concluons avec l'Apôtre : *Puis donc que nous avons un si grand Pontife* [2], — *un Pontife suprême, établi sur toute la maison de Dieu* [3], — *consommant par une seule oblation, pour l'éternité, la sanctification du monde* [4] ; — et cette unique oblation, l'offrant, Pontife unique et éternel, au Calvaire, au ciel, en la terre, remplissant de son infinie perfection le ciel et la terre, le temps et l'éternité : *Approchons, — ayons foi dans l'accès au ciel par le sang du Christ* [5] ; — *avançons avec confiance jusqu'au trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde et grâce à l'heure de nos besoins* [6]. Mais ne nous y présentons qu'*avec un cœur sincère, une foi pleine, une conscience exempte de fautes, un corps lavé dans l'eau pure, et restons fermes et inébranlables dans la confession de notre espérance* [7].

[1] Augustin apud Thomass. *de Incarn.*, lib. X. cap. XVIII, nº 3. — [2] Hebr. IV, 14. — [3] Hebr. X, 21. — [4] Hebr. X, 14. — [5] Hebr. X, 19. — [6] Hebr. IV, 16. — [7] Hebr. X, 22, 23.

III

LES COROLLAIRES PRATIQUES DE L'INCARNATION

Au moment où suspendue à la croix, la divine Victime jetait au ciel et à la terre cette grande parole : *Consummatum est !* trois effets se produisaient dans le monde, pour s'y développer, s'y faire immenses et résumer en eux l'histoire entière de l'humanité. Des assistants, les uns blasphèment, branlent la tête, et, jusque dans les angoisses de l'agonie, poursuivent de leur haine et de leurs négations furieuses le Roi, le Pontife et le Dieu, qui meurt « étendant tout le jour ses bras vers un peuple incrédule et rebelle [1]. » Mais au pied de la Croix, d'autres âmes, éprises pour Jésus d'un immense amour, commencent ce grand cri que continuera l'humanité chrétienne à travers tous les siècles : *la charité de Jésus-Christ nous presse* [2] ! — *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ* [3] ? Enfin, à la Croix, naissait du sang divin l'homme nouveau, créature déifiée, destinée à reproduire un à un tous les traits de l'Homme-Dieu : sa vie souffrante dans le temps, sa vie glorieuse dans l'éternité. L'Apôtre revient sans cesse sur cette triple suite de la Rédemption. Il interpelle avec véhémence d'audacieux négateurs ; il chante plutôt qu'il ne raconte les extases d'amour des âmes fidèles, il retrace dans ses traits principaux la transformation de l'humanité nouvelle en la ressemblance de Jésus-Christ. *Recevoir, aimer, repro-*

[1] Rom. x, 21. — [2] II Corinth. v, 14. — [3] Rom. VIII, 35.

duire Jésus-Christ : voilà donc, d'après l'Apôtre, les trois grands devoirs qu'entraînent pour le monde, l'Incarnation et la Rédemption du Fils de Dieu.

I. — Rien ne découvre mieux la terrible puissance de l'homme pour le mal, et sa perversité, que ce refus étrange de recevoir un Sauveur, un Roi, un Dieu ; que ce cri, commencé au prétoire, continué à travers les siècles : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous [1] ! » Quel titre manque à Jésus-Christ pour qu'il soit possible à l'homme de lui refuser ses hommages ? Quels droits peut invoquer l'homme pour se prétendre libre à la fois des devoirs de la dépendance, des retours de la gratitude, des obligations d'une illustre fortune et d'une divine naissance ?

Car en face de la rédemption, c'est ainsi que se pose invinciblement la question. Jésus-Christ est maître absolu de l'homme, libérateur de l'homme, principe pour l'homme d'une divine élévation.

La grande méprise de l'homme est de se croire indépendant. Indépendant ? Mais est-il Dieu, éternel, subsistant par soi ? quelle folie l'oserait prétendre ? Il est *créature* et, par cela même, soumis à qui l'a tiré du néant et lui maintient l'être. Que s'il ose se poser devant son Créateur et lui dire : Je ne te dois rien ! c'est à la fois une absurdité et un sacrilége. Qu'est Jésus-Christ à l'homme ? Son Créateur et son Roi. Saint Paul revient sans cesse sur ces titres. Jésus-Christ est, avec le Père, *Créateur de toutes choses* [2]. Tout ce qui a l'être relève à ce point de lui que, sans lui, sans le mot Créateur qu'il

[1] Luc. XIX, 14. — [2] Hebr. I, 2.

renouvelle sans cesse, les créatures tomberaient d'elles-mêmes et par leur propre poids dans le néant d'où elles sont sorties[1]. Aussi la création est-elle à lui : *Il possède en héritage l'univers entier* [2]. Tous les mondes reconnaissent son empire : *Tout genou fléchit* [3]. Toute intelligence adore[4]. *Son trône est dressé pour l'éternité* [5], et devant son tribunal toute génération vient à son tour recevoir sa suprême sentence [6]. Qui ne voit, qui ne tire l'inévitable conclusion ? *Personne de nous ne s'appartient, ni dans la vie ni dans la mort : vivant, c'est pour le Seigneur que nous vivons ; mourant, c'est pour le Seigneur que nous mourons. A la vie comme à la mort, c'est donc au Seigneur que nous appartenons. Car c'est pour cela même qu'est mort et qu'est ressuscité le Christ, pour être à la fois le dominateur des vivants et des morts* [7]. — *Il faut donc de toute nécessité qu'il soit Roi*[8]. Dieu lui a tout mis sous ses pieds[9]. Tout relève de son sceptre : Tout est soumis à ses ordres souverains, et l'homme se voudra placer en dehors de cette domination ! Incapable de sortir des terres de ce monarque; vivant au cœur de son empire, il se prétendra libre de toutes ses lois ! *Voulons-nous donc nous mesurer avec Dieu! Sommes-nous plus forts que lui*[10]? — *Et qu'es-tu, ô homme, pour parler ainsi à Dieu ? et depuis quand le vase dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'as-tu fait de cette manière*[11]? Ah! sans doute, l'homme est libre Mais qu'est-ce à dire ? Qu'en face de Jésus-Christ qui commande, l'obéissance ou la révolte sont choses indifférentes, également concédées à l'homme et composant à un même titre les deux parts de sa liberté ? L'homme

[1] Hebr. I. 3. — [2] Hebr. I, 2. — [3] Philip. II, 10. — [4] Hebr. I, 6. — [5] Hebr. 1, 8. — [6] Rom. XIV, 10. — [7] Rom. XIV, 7-15. — [8] I Cor. XV, 25. — [9] I Corinth. XV, 26. — [10] I Cor. X. 22. — [11] Rom. IX, 20.

peut sans doute recevoir ou repousser, aimer ou haïr Jésus-Christ; mais échapper à sa domination lui demeure à jamais impossible. Saint Paul s'occupant de cette grave question, remarque que toute une partie de la domination du Christ semble lui échapper, rejetant sa loi, repoussant ses bienfaits, se riant de ses menaces. *Nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis*[1]. En effet, que de révoltes à nos yeux attristés! mais ces révoltés échappent-ils à l'empire de Jésus-Christ? Écoutons le Docteur angélique. « Toutes les créatures ont été par le Père soumises à Jésus-Christ; non pas seulement en tant qu'il est Dieu (car comme Dieu tout lui est soumis dès l'éternité), mais encore en tant qu'il est homme. Or cette soumission est ou volontaire ou forcée. Les uns se soumettent à Jésus-Christ comme à un Sauveur : ce sont les justes qui en cette vie accomplissent la volonté de Dieu, et dont Dieu à son tour remplira tous les désirs et toutes les volontés, selon ce mot de l'Écriture : « Les justes verront leurs désirs accomplis. » Les autres sont soumis au Christ comme à un juge : ce sont les méchants en qui la volonté du Christ s'accomplit également[2]. » Se soustraire à Jésus-Christ et se croire innocent ou impuni est donc une folie autant qu'un crime : *On ne se joue pas de Dieu*[3]!

On ne se joue pas d'un Dieu roi et juge : on s'en joue infiniment moins encore quand ce Dieu est Rédempteur. « Eh quoi! un Dieu sera venu ici-bas pour vous, il aura pris votre nature, parlé votre langue, touché votre main, guéri vos blessures, ressuscité vos morts; que dis-je? un Dieu se sera livré pour vous aux liens et aux

[1] Hebr. II, 8. — [2] D. Thom. *in Paul. ad Ephes.* cap. I, vers. 22. — [3] Galat. VI, 7.

injures de la trahison ; il se sera laissé mettre nu sur une place publique entre des voleurs, attacher à un poteau, déchirer de verges, couronner d'épines ; il sera mort enfin pour vous sur une croix. Et après cela, vous pensez qu'il vous sera permis de blasphémer et de rire, et d'aller sans crainte aux noces de toutes vos voluptés? Oh ! non, détrompez-vous, l'amour n'est pas un jeu ; on n'est pas impunément aimé par un Dieu ; on n'est pas impunément aimé jusqu'au gibet ! Ce n'est pas la justice qui est sans miséricorde, c'est l'amour. L'amour, nous l'avons trop éprouvé, c'est la vie ou la mort, et il s'agit de l'amour d'un Dieu, c'est l'éternelle vie ou l'éternelle mort[1]. » Non, mille fois non, à ce Dieu qui revient sanglant « de la grande tribulation[2], » à ce Dieu qui nous montre ses livides meurtrissures reçues pour nous sauver ; à ce Dieu qui, en retour d'incompréhensibles tendresses et d'indicibles tortures, demande un peu d'amour, l'homme ne pourra jamais dire : passe, étranger, je ne te connais pas ! Le dire, c'est de la fureur, c'est du délire, c'est l'effet d'une inexplicable fascination, et saint Paul, incapable d'expliquer un si effrayant mystère, s'écrie : *O insensés, sous l'empire de quelle fascination êtes-vous donc, pour vous roidir ainsi contre la vérité, après que vos yeux ont contemplé la sanglante image du Christ cloué à une croix au milieu de vous*[3] ?

L'incrédulité se croit plus forte quand elle repousse, au nom de la liberté, le don que lui veut faire le Rédempteur d'une grandeur, d'une vie, d'une béatitude surnaturelles et divines. Un illustre écrivain la met ainsi en

[1] Lacordaire, *Confér. de N.-D.*, LXXIIe Confér. — [2] Apoc. — [3] Galat. III, 1.

scène : « Ma propre nature me suffisait, et je trouve que tout surcroît, si glorieux qu'il soit, est un outrage pour elle. Et puis cette noblesse surnaturelle du christianisme, qui tend à me placer si haut dans la hiérarchie des êtres, m'expose à une déchéance plus grave, à une forfaiture plus humiliante, si je ne sais pas me tenir à cette hauteur. Cette richesse surnaturelle de la loi et de la grâce, qui peut devenir pour moi le principe d'une félicité transcendante et éternelle, peut devenir aussi l'occasion d'un châtiment plus terrible et d'une damnation éternelle ; les charges m'effrayent plus que les bénéfices ne me sourient. C'est un axiome humain qu'on n'impose pas la faveur à celui qui n'en veut pas : *favor non fit invito.* Il me plaît de rester dans une région plus modeste et de garder le droit de faillir sans être exposé à tant de honte et de supplices [1]. » On se rappelle ces habitants de Gérare qui priaient Jésus-Christ de quitter leur territoire, et de passer plus loin ! mais Jésus-Christ chassé, tout est-il dit ? Sa rédemption, sa grâce, sa vie divine refusées, l'homme se peut-il tranquillement retrancher dans sa nature, laissant son Christ reprendre ses dons et s'en retourner en son ciel? Pour bien saisir cette question capitale, transportons-nous dans l'ordre purement naturel. Voici qu'arrivé à l'âge de sa pleine discrétion, un jeune homme s'avance, et dit : « Je suis blessé dans tous mes droits, violenté dans toutes mes aspirations; j'ai reçu l'être sans l'avoir demandé ; le nom honorable qui m'est transmis me recommande une retenue et des devoirs qui me déplaisent; la fortune considérable qui m'est remise et qui peut me procurer tant de jouissances, m'impose aussi des charges qui me contrarient;

[1] Mgr Pie, *IIe Instruc. synod.* sur les erreurs du temps présent.

la société a outrepassé son pouvoir en préjugeant ainsi mes intentions et mes volontés ; il m'aurait plu à moi d'être obscur, d'être pauvre, pourquoi m'avoir infligé la rude tâche de porter un nom illustre et gouverner de grandes richesses ? Mais plutôt pourquoi m'avoir infligé la vie ? Elle me pèse, et, à mes yeux, elle ne vaut pas le néant... Ces plaintes insensées trouveraient-elles écho chez un seul homme raisonnable ? Le genre humain tout entier ne serait-il pas d'accord pour lui crier qu'il blasphème contre Dieu et contre la société[1] ? » Et ce qui est un blasphème et une déraison en face de la société humaine et devant des biens purement naturels, deviendra justice et sagesse en face du ciel et des offres d'un Dieu ? Là, toute révolte serait un crime ; ici, l'usage légitime de la liberté ? Non, non, « l'ordre surnaturel est non-seulement proposé à l'homme, mais imposé ; et lorsqu'il le repousse par un coupable abus de sa liberté, il ne peut encore s'y soustraire entièrement ; il reste enchaîné à cet ordre par le décret divin qui l'y appelle et par la pénalité qui atteint tous ceux qui refusent de s'y conformer. Jésus-Christ est venu en terre, et il est mort en croix pour le salut de tous les hommes ; tous sont appelés en Lui, et ceux qui ne seront pas introduits dans le ciel par la vertu acceptée de son sang, seront précipités dans l'enfer pour avoir résisté à ce sang... Impossible que le Dieu fait homme apparaissant sur notre horizon, y soit un astre sans satellites, un soleil sans constellations, tournant sur lui-même dans le vide, et ne rencontrant rien dans sa sphère d'attraction. Si le Christ est le Dieu fait homme, l'humanité tout entière fait partie du système dont il est le centre, elle est tenue

[1] Mgr Pie, *IIe Instruc. synod.* sur les erreurs du temps présent.

de se laisser emporter dans sa loi, dans son mouvement, et de graviter vers lui[1]. » O homme qui résistes, qui refuses l'impulsion divine, qui te veux obstinément soustraire aux étreintes amoureuses comme aux splendides élévations d'un Dieu fait homme, écoute avec le récit de ton crime, l'annonce de ton châtiment. « Tu peux abuser de la liberté que sa Providence doit te laisser durant le temps de l'épreuve; tu peux déshonorer, désavouer ta qualité de chrétien ; tu peux dissiper l'héritage de la grâce et de la foi, engager et perdre dans un fol enjeu le patrimoine éternel dont les titres ont été remis entre tes mains; tu peux même, par un attentat décisif, par une apostasie formelle ou équivalente, détruire jusqu'au dernier germe de ta vie surnaturelle; mais le caractère de noblesse imprimé dans ton âme y restera ineffaçablement pour ton opprobre; mais l'éternité entière sera témoin de la juste peine infligée à ta forfaiture; et comme tous les gens de bien ici-bas murmurent des paroles de dégoût et d'horreur en voyant passer au milieu d'une populace ignoble l'héritier dégénéré d'un grand nom, le coupable dissipateur d'une grande fortune, ainsi les anges et les elus, au milieu desquels ta place était marquée pour toujours, contempleront éternellement avec douleur et avec effroi le sceau de ton baptême, devenu le stigmate de ta honte; le cercle brûlant de la flamme qui t'investira au lieu de l'auréole de la félicité et de la gloire; enfin l'affreux cortége des démons et des damnés devenus ta société[2]. » Voilà l'abîme où tombe infailliblement le contempteur de Jésus-Christ.

Ces développements étaient nécessaires pour saisir

[1] Mgr Pie, *loc. cit.* — [2] Mgr Pie, *op. citat.*

toute la portée des textes du grand Apôtre. Voici ces textes dans leur sombre énergie, dépeignant le crime et la fin terrible de ces contempteurs du Christ, qui, au sein de son Église, inondés de ses lumières, prévenus de ses appels, initiés pour la plupart à ses mystères, le rejettent, le méprisent, le décrètent hors la loi de la raison moderne, de la philosophie indépendante, de la religion du progrès : apostats de la vérité; malheureux qui, se plaçant volontairement en dehors de la Rédemption, restent avec la tache inexpiée de leurs crimes, sans médiateur, sans victime, sans satisfaction, sans grâce, sans salut; et tombent de l'apostasie de ce monde, dans les mains d'un Dieu inexorable parce qu'il a trop aimé. *Comment échapper, si nous négligeons une rédemption pareille?* inaugurée par un Dieu fait chair, fait pauvre, fait victime, fait supplicié! *Salut annoncé d'abord par le Seigneur, dont les témoins oculaires nous ont ensuite attesté la vérité, et que Dieu a confirmé par des miracles, par des prodiges; par des faits miraculeux de toute sorte, par les dons que l'Esprit-Saint distribuait à son gré* [1]. Voilà l'inébranlable fondement de la divinité de ce christianisme, où ces audacieux négateurs ne voient qu'une œuvre humaine. Et repoussant un Dieu qui sauve le monde, sur quelle autre voie de salut peuvent-ils compter? reniant leur baptême, et avec leur baptême, la vie divine communiquée par Jésus-Christ, qu'ont-ils à attendre que l'éternelle mort loin de Dieu? *Impossible à ceux qui, une fois illuminés, ont goûté le don du ciel, ont été remplis de l'Esprit-Saint, nourris de la bonne parole de Dieu et des prodiges de la gloire à venir, puis sont retombés, impossible qu'ils se renouvellent par la pénitence, qu'ils crucifient en*

[1] Hebr. II, 3.

eux-mêmes de nouveau le Fils de Dieu, lui infligeant de nouveau l'ignominie. La terre qui continuellement boit la pluie qui tombe sur elle, si elle rend aux agriculteurs l'herbe qu'ils lui demandent, est bénie de Dieu; si elle n'offre que ronces et épines, elle est rejetée; la malédiction est toute proche, et sa fin, c'est un feu dévorant [1]. — *Car à ceux qui* apostasient leur foi, *abandonnent l'Église* [2], renient Jésus-Christ, et *pèchent ainsi volontairement après la vérité reçue, il ne reste plus de victime pour les péchés; ce qui reste, c'est une attente effroyable du jugement et l'ardeur d'un feu jaloux qui doit consumer les adversaires du Christ. Car si celui qui abjurait la loi de Moïse était impitoyablement condamné à mort sur la déposition de deux ou trois témoins, de quel plus rigoureux supplice ne sera pas jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, tenu pour vil le sang de l'alliance qui l'avait sanctifié, et infligé l'outrage à l'Esprit de la grâce? Nous savons qui a dit : à moi de me venger, et je le leur saurai rendre! et encore : le Seigneur jugera son peuple. Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* [3] !

II. — *Mais si l'Évangile que nous prêchons reste voilé, ce n'est que pour ceux qui périssent qu'il est voilé ; infidèles, dont le Dieu de ce siècle a aveuglé l'intelligence, afin que l'Évangile de la gloire du Christ image de Dieu ne les illumine pas de son éclat* [4]. Mais à côté de ces malheureux pour qui Jésus-Christ n'est plus *qu'une odeur de mort qui tue*, combien d'âmes pour lesquelles il est un *parfum de vie!* Combien de cœurs dont il est le seul dominateur et

[1] Hebr. VI, 4-9. — [2] Hebr. X, 25. — [3] Hebr. X, 26-32. — [4] II Cor. IV, 3, 4.

l'unique roi! A peine suspendu à la croix, la terre entière, selon sa parole, accourt à lui, le contemple, s'attendrit, s'enflamme, et lui voue cet inénarrable amour qui est son triomphe par excellence, et le grand miracle de sa puissance. Comme Jésus-Christ est aimé! Il est aimé plus que toutes choses au monde. L'âme éprise de cette beauté céleste, n'a plus pour la terre que dégoût et dédain. Écoutez-la. Elle aimait le monde, goûtait ses charmes; mais au jour où lui apparut la Beauté vêtue de chair dans l'épanouissement de son virginal éclat, ah! *ce qui m'était des biens, je l'ai jugé une perte en regardant Jésus-Christ... Oui, tout me semble une perte au prix de la connaissance sublime de Jésus-Christ, pour l'amour de qui j'ai perdu toutes choses, regardant tout comme une vile ordure, n'aspirant qu'à gagner Jésus-Christ* [1]. Et ces mots inaugurent dans le monde la plus étrange révolution. Par centaines, par milliers, les âmes possédées du saint amour fuient le tumulte des choses terrestres, se cachent dans toutes les solitudes; et là, toutes entières à leur bien-aimé, *ressuscitées avec lui à une vie nouvelle, ne cherchent plus que ce ciel, où siége le Christ à la droite de Dieu;* sans goût que pour le ciel, sans plus d'attache à la terre, *mortes à ce monde, et menant avec le Christ une vie cachée dans le sein de Dieu* [2]. Et quel est l'attrait suprême, le charme victorieux qui a fait naître et grandir ce mystérieux amour? Ah! une vision a passé et passe sans cesse encore sur ces âmes qui les assiége, les presse, fait croître à l'infini les suaves tortures de l'amour. Un Ami, un Père, un Roi, un Dieu est là devant elles sous les voiles sanglants d'une douleur et d'une mort subies pour elles, en témoignage de la plus

[1] Philipp. III, 7, 8. — [2] Coloss. III, 2, 3.

incompréhensible dilection. *L'amour de Jésus-Christ nous presse ; car nous songeons que si un seul est mort pour tous, tous étaient donc morts ; et pour tous Jésus-Christ est mort* [1] ! Nous étions perdus, gisant sans force, sans secours, sans espérance, sur le chemin de la perdition, dans les angoisses de la plus extrême détresse, « dans l'impuissance » absolue de nous sauver ; et pour nous, « impies » et audacieux adversaires, *quand vint l'heure marquée par sa miséricorde, Jésus-Christ est mort.* Ah! *voilà où éclate l'amour d'un Dieu pour nous* [2]. « Ces blessures sont mes délices, je les baise, les arrose de larmes! l'amour qui a ouvert toutes ces plaies, y a répandu un certain éclat de beauté qui transporte les âmes fidèles. Ne voyez-vous pas avec combien de douces complaisances elles y demeurent toujours attachées [3]? » Et sans cesse, sans fin, elles contemplent, elles méditent, elles appellent, elles entretiennent leur Jésus.

Demandez-leur encore pourquoi ces larmes et ces plaintes amères comme les plaintes de l'exilé? Quelle joie peut-on goûter loin de ce qu'on aime ? Leur martyre, c'est de ne pas voir leur Jésus, de vivre loin de lui ; elles passent, toujours gémissantes, appelant l'heure qui les réunira à Lui : *Car leur vie, c'est le Christ, et mourir leur est un gain* [4]; et l'objet de leur vive attente *est de se dégager des liens du corps et de se réunir à Jésus-Christ : Voilà e bien supérieur* [5] à tout autre bien!

Et en attendant cette heure bienheureuse, *ce petit moment de retard qui nous sépare encore de Celui qui doit venir, qui viendra, et ne tardera pas davantage* [6], que fera l'âme chrétienne, l'âme éprise de l'amour du Christ? Elle

[1] II Cor. v, 14. — [2] Rom. v, 6-9. — [3] Bossuet. — [4] Philipp. I, 21. — [5] Philipp. I, 21, 23. — [6] Hebr. x, 37.

sera sans cesse dans l'attente, *soupirant après cette bienheureuse espérance, après cette venue glorieuse du grand Dieu, de notre Sauveur Jésus-Christ* [1]. Nuit et jour, à chaque heure, à chaque instant, elle pensera à son Bien-aimé : *Il est mort pour nous! soit donc que nous veillions, soit que nous dormions, il nous faut vivre en sa compagnie* [2]. Cette humanité chrétienne, étreignant de son amour le Christ rédempteur, s'attachant à chacun de ses pas, vivant dans son souvenir et, tout invisible et disparu qu'il soit, conversant avec lui dans les délicieux colloques de l'amour, la voici dépeinte magnifiquement. « Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternant au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie et jusqu'à l'extase. Il y a un

[1] Tit. II, 13. — [2] I Thessal. V, 10.

homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus[1] ! »

Et cet amour, l'humanité chrétienne fait plus, pour le lui prouver, que d'attacher à sa divine Personne sa pensée, son cœur, toute son âme : elle souffre; elle souffre avec ardeur, avec passion : *Les amis du Christ ont crucifié leur chair*[2]. Elle se place sur son gibet sanglant, et s'y fait meurtrir : *avec lui, je suis clouée à la croix*[3]. Les stigmates du Christ sont les diamants dont elle se pare[4] : la croix est l'unique science qu'elle prétend posséder[5] : le martyre est pour elle le don par excellence, et la mort son dernier gain. *Votre amour pour le Christ a obtenu non-seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui*[6], — *et mourir est un gain*[7] !

Et la voilà cette âme, qui aime un Dieu, qui, pour atteindre l'objet du plus inénarrable amour, a quitté la terre, pris son vol vers les cieux, pénétré jusqu'à l'inaccessible gloire où règne Celui qu'elle aime : la voilà, dominant à d'incommensurables hauteurs toutes les choses humaines et célestes, le ciel comme la terre; sûre du cœur d'un Dieu, la voilà qui jette à tout l'univers le plus magnifique défi ! *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? la tribulation ? l'angoisse? la faim ? la nudité? les dangers? la persécution? le glaive ? il est écrit : pour ta cause, on nous fait mourir tous les jours : nous*

[1] Lacordaire, *Conf. N.-D.*, XXXIXe Conf. — [2] Galat. v, 24. — [3] Galat. II, 19. — [4] Galat. VI, 17. — [5] I Cor. II, 2. — [6] Philipp. I, 29. [7] Philipp. I, 21.

voilà des brebis à égorger : Mais de tout cela nous restons vainqueurs, à cause du Christ qui nous a aimés. J'en suis assuré : ni la mort, ni la vie; ni anges, ni principautés, ni puissances, ni présent, ni avenir, ni force, ni élévation, ni abîme, ni quelqu'autre créature que ce soit, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, cimenté dans le Christ Jésus Notre Seigneur[1] ! — Puis, voyant la tourbe des insulteurs de son Jésus, elle pousse son dernier cri : *à quiconque n'aime pas Notre Seigneur Jésus-Christ, anathème et condamnation*[2] !

III. — Le propre de l'amour est de fondre, d'unifier. Rappelons-nous ce mot d'un ancien : « Ou l'amitié trouve des égaux, ou elle les fait. » Devenir le semblable de l'homme, n'était pour Jésus-Christ que la moitié de l'œuvre. L'homme devait à son tour devenir le semblable de Dieu : transformation sublime que l'Apôtre ne se lasse pas de représenter, et qui est l'un des plus magnifiques effets de la Rédemption. « Dieu voulut agir en homme, afin que l'homme apprît à agir en Dieu[3]. »

Cette reproduction de son Fils, de ce Fils dans lequel il met toutes ses complaisances, est, nous l'avons vu, l'objet même des décrets de Dieu et la dernière fin de toute l'œuvre de l'Incarnation; multiplier à l'infini des copies du Verbe fait chair : voilà le dessin primordial sur lequel tout est ensuite exécuté. *Il nous a prédestinés à devenir des images fidèles de son Fils*[4]. Rappelons-nous aussi cette grandiose doctrine des deux humanités,

[1] Rom. VIII, 35-39. — [2] I Corinth. XVI, 22. — [3] Tertull. *adv. Marcion.* II, n° 27. — [4] Rom. VIII, 29.

résumées en deux chefs, enfermées en deux principes : l'une terrestre en Adam ; l'autre céleste et déifiée en Jésus-Christ : doctrine d'où sort, comme une invincible conséquence, la nécessité pour l'homme de reproduire Jésus-Christ. *Le premier homme fait de terre fut terrestre : le second homme venu du ciel est céleste. Tel fut l'homme terrestre, tels aussi furent ses fils terrestres. Et ce qu'est l'homme céleste, ses fils célestes le sont après lui. Donc, comme nous avons porté l'image de l'Adam terrestre, portons aussi l'image de l'Adam céleste* [1]. Le mystère, préfiguré par Jacob vêtu des habits d'Esaü, exhalant ses parfums, portant son image et obtenant, grâce à cette transformation, les bénédictions d'Isaac [2], ce mystère reçoit en nous sa véritable réalisation. *Vêtus de Jésus-Christ, — devenus la bonne odeur de Jésus-Christ*, transformés en sa divine ressemblance, nous avons, *grâce à lui, accès jusqu'auprès du Père* [3], — *qui en Jésus-Christ nous bénit de toute sorte de bénédictions spirituelles et célestes* [4]. Se vêtir de Jésus-Christ, quelle image! L'Apôtre y revient sans cesse. *Revêtez-vous de Jésus-Christ Notre Seigneur* [5]. — *Dépouillez-vous du vieil homme avec ses actes, et revêtez-vous du nouveau, qui renaît à la connaissance de la vérité, à la ressemblance du Celui qui l'a créé* [6]. — *Laissez là ce vieil homme de votre précédente vie, cet homme de convoitises et d'erreurs qui tombe en dissolution ; renouvelez-vous dans votre être spirituel, dans l'intérieur de l'âme ; revêtez-vous de l'homme nouveau, créé selon le modèle de Dieu, dans la justice et la sainteté véritables* [7]. Et quelle est la suite et la consommation de cette transformation glorieuse ? Dieu en dépose

[1] I Cor. xv, 47. — [2] Genes. xxvii. — [3] Ephes. ii, 18. — [4] Ephes. i, — [5] Rom. xiii, 14. — [6] Coloss. iii, 10. — [7] Ephes. iv, 22-25.

le germe au baptême : l'homme aidé de la grâce passe sa vie à développer ce germe, à former en soi, trait par trait, l'image complète de Jésus-Christ : enfin, au jour de la gloire, le voile de la mortalité se déchire, et il apparaît au ciel sous la resplendissante figure du Christ ressuscité.

Le grand effet du baptême est de nous marquer d'un sceau divin : *Dieu nous a oints, et aussi nous a marqués d'un sceau*[1]. Quel est ce sceau divin ? L'Apôtre s'en explique ailleurs ; c'est l'image de Jésus-Christ imprimée en nous par l'Esprit-Saint. *Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ*[2] ; vêtement splendide, sous lequel doit désormais paraître et agir au milieu du monde le chrétien baptisé.

Son âme comme son corps ont revêtu Jésus-Christ, et tous deux en doivent garder la ressemblance. Magnifique mystère ! l'intelligence du chrétien, c'est l'intelligence même de Jésus-Christ : *Nous avons, nous autres, l'esprit du Christ*[3]. Dans son cœur sont gravés tous les sentiments du Verbe fait chair ; et ce que ressentait l'Homme-Dieu, il est ordonné à cette divine créature de le ressentir à son tour. *Ayez en vous les mêmes sentiments qu'avait Jésus-Christ*[4] ; sa charité inépuisable, son humilité profonde, sa douce modestie, sa justice, sa mortification, sa piété. *Car la grâce du Dieu notre Sauveur appa aru à tous les hommes ; — la bénignité, l'humanité de notre Dieu Sauveur s'est montrée, afin de nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, et à vivre en ce monde avec tempérance, justice et piété*[5]. — *Manifestement, vous êtes la lettre du Christ... écrite, non*

[1] II Cor. I, 22 ; — Ephes. I, 13 ; — IV, 30. — [2] Galat. III, 27. — [3] I Cor. II. 16. — [4] Philipp. II, 5. — [5] Tit. II, 11 ; — III, 4.

pas avec de l'encre, mais avec l'esprit du Dieu vivant[1]. Une lettre ! On s'épanche tout entier dans une lettre; on y révèle ses pensées intimes; on y met à nu toute son âme. Un jour Jésus disait avec une inexprimable tendresse à ses Apôtres : « Je ne vous appellerai plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que fait son maître ; je vous ai nommés amis, car tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai révélé[2]. » Tous les secrets du Père sont donc restés dans l'âme du Fils, et de l'âme du Fils dans la nôtre, où l'Esprit-Saint lui-même les écrit. O dignité sublime de l'âme chrétienne ! lettre toute pleine des secrets d'un Dieu, écrite par un Dieu, et adressée à un Dieu !

Le corps lui aussi aura sa part de toutes ces gloires. Lui aussi sera l'image de l'Homme-Dieu; il le sera dans la vie et dans la mort. *Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit dans la vie, soit dans la mort* [3]. Dans la vie, il reproduira le trait saillant et comme unique sous lequel apparut, de la Crèche au Calvaire, le corps sacré du Christ : l'immolation. Le chrétien *offrira son corps comme une hostie vivante*[4]. — *Il mourra tous les jours*[5], — *sans cesse et partout, portant en son corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus apparaisse en son corps* [6]. — *Il participera aux souffrances du Christ, image du Christ expiré*[7], — *couvert de ses stigmates* [8], — *et complétant ce qui manque à sa passion* [9]. Et quand la mort a frappé d'un dernier coup cette victime dès longtemps préparée, la ressemblance s'achève et se parfait : *Mort avec le Christ, avec le Christ il ressuscitera*[10]. Le voile

[1] II Cor. III, 3. — [2] Joan. XV, 15. — [3] Philipp. I, 20. — [4] Rom. XII, 1. — [5] I Cor. XV, 31. — [6] II Cor. IV, 10. — [7] Philipp. III, 10. — [8] Galat. VI, 17. — [9] Coloss. I, 24. — [10] II Tim. II, 11.

qui cachait ces sublimes mystères s'est enfin soulevé; voilà l'élu apparaissant dans l'éternité sous la splendide figure du Christ glorifié; c'est l'heure de la consommation, où *tous, dans l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu,* « semblables à lui parce que nous le voyons, » *nous parvenons à l'état de l'homme parfait, à la mesure de l'âge où le Christ fut dans la plénitude de sa perfection*[1]. Et un seul mot nous découvre l'immense gloire de l'élu ressuscité; sa glorification est la suite et le prolongement de celle de Jésus-Christ. Une proportion magnifique s'établit entre Lui et nous : *la suréminente grandeur de la puissance déployée en nous qui croyons est en proportion avec les forces immenses que déploya Dieu pour Jésus-Christ, quand il le ressuscita des morts et le plaça à sa droite dans les cieux*[2]. Son éclat est le nôtre, et nous ressuscitons à son image et à sa parfaite ressemblance : *Il reformera ce corps infirme et vil et en fera l'image de son corps glorieux*[3].

Un dernier texte nous ramène au point d'où est partie et où doit aboutir toute l'œuvre de Dieu; la glorification de sa divine Essence par le salut du monde et les éternels hommages des élus déifiés, *au jour où le Seigneur viendra pour être glorifié dans ses saints, et apparaître admirable en tous ceux qui ont cru*[4]. — *Par Jésus-Christ, Amen à Dieu, pour notre gloire*[5] !

[1] Ephes. IV, 13. — [2] Ephes. I, 19. — [3] Philipp. III, 21. — [4] II Thessal. I, 10. — [5] II Cor. I, 20.

CHAPITRE TROISIÈME

VIE SURNATURELLE -- JUSTIFICATION

Plusieurs fois, dans l'étude qui précède, une créature toute céleste nous est apparue, mais dissimulée et perdue dans les splendeurs de l'Homme-Dieu et les immensités du plan divin. Cette créature, c'est l'homme élevé par la grâce de Jésus-Christ à la vie divine, l'homme franchissant les bornes de sa nature et montant jusqu'à Dieu pour être associé d'une manière ineffable à sa vie et à sa gloire, l'homme devenu déiforme et, selon le mot énergique de l'Apôtre, *plein de toute la plénitude de Dieu*[1]. C'est cet Être tout divin qui va maintenant poser devant nous et nous dévoiler ses magnificences.

Deux études s'offrent à nous, car il y eut tout à la fois une création et une réparation.. Primitivement l'homme fut créé à la grâce aussi bien qu'à la nature, et la même puissance qui l'avait appelé du néant à la vie

[1] Ephes. III, 19.

naturelle, l'appela de cette vie naturelle à une vie divine, à un état surnaturel et déiforme. L'homme pécha. Tombé par suite de son crime dans un dénûment et une dégradation affreuse, c'est de cet abîme que le retire le Rédempteur, pour le réintégrer dans la vie surnaturelle qu'il possédait avant sa chute, et pour laquelle il avait été créé.

Qu'est en elle-même cette vie surnaturelle ? qu'est-ce que cette justification qui la rend à l'homme déchu et dépouillé ? Telles sont les deux questions que les textes du grand Apôtre vont nous résoudre.

I

LA VIE SURNATURELLE

I. — Qu'est-ce que l'homme élevé à l'état surnaturel[1] ?

Une distinction capitale entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, entre la nature et la grâce, commencera à nous le faire comprendre.

Sans doute, Dieu créant l'homme pouvait le laisser dans les limites de sa nature, n'ayant avec lui que de lointains rapports, ne se montrant à lui qu'à travers un voile, ne se donnant à connaître, à adorer, à aimer, à servir, que selon les forces naturelles, pour une fin naturelle et par des moyens proportionnés à ces forces et à cette fin. L'homme sans aspirer à la vue face à

[1] Voir la note D.

face, à l'union intime de son Dieu, sans prétendre à vivre de sa vie, ni être heureux de sa béatitude, n'aurait réclamé et obtenu pour prix de ses vertus naturelles, qu'une félicité naturelle, qui le laissait jouir, en dehors de la possession immédiate de Dieu, de toutes les délices légitimement goûtées par sa nature. En attendant ce terme, il traversait la vie, tributaire des défaillances inhérentes à la nature, et portant, sans pouvoir se plaindre, les stigmates du néant d'où la bonté divine l'avait daigné retirer. Son intelligence devait, aidée par Dieu, conquérir sur l'ignorance les vérités dont la connaissance lui était nécessaire pour atteindre à sa fin. Sa volonté trouvait en face d'elle la concupiscence et livrait avec cet adversaire un combat, où ses forces naturelles, aidées de Dieu, lui pouvaient toujours assurer la victoire. Son corps connaissait les défaillances et la douleur, mais une douleur qui ne transformait pas l'existence en torture, et où un secours divin soutenait son énergie. Enfin, la mort finissait par dissoudre, pour quelque temps au moins, un corps incapable par lui-même de revêtir l'immortalité. Assurément rien jusqu'ici ne choque la raison ni ne répugne à la sagesse ou à la bonté de Dieu. Un tel être, échappé à l'immobile horreur du néant, appelé tout à coup à jouir de l'existence, à connaître, à aimer, à servir son Créateur, puis à recevoir de lui le don gratuit du bonheur; un tel être n'aurait à rendre à son bienfaiteur que des actions de louange et de gratitude.

Mais la magnificence est le cachet des œuvres divines. Une autre créature est possible encore. Cette créature, pas plus que la précédente, ne sort des bornes de la nature, d'une vie, d'une activité, d'une vertu, d'une fin et d'une félicité naturelles. Mais sa nature est exempte

de toute défectuosité et ornée des plus riches prérogatives : son intelligence n'est obscurcie d'aucunes ténèbres; sa volonté courbée sous aucune pression de la concupiscence; son âme comme son corps ne connaissent pas la douleur; rien ne vient troubler le cours d'une bienheureuse existence, et la mort n'est pas le passage violent et douloureux qui mène du temps de l'épreuve à celui de la béatitude qui en est le terme et e prix.

Certes voilà déjà une magnifique créature! Mais un abîme nous sépare encore de l'homme surnaturel, de l'homme tel qu'il sortit primitivement des mains de Dieu, et tel que l'a refait Jésus-Christ. Oui, un abîme : la distance de la terre au ciel, du fini à l'infini, de Dieu à la poussière, sépare de la nature, quelque splendide qu'elle puisse être conçue, le surnaturel, la grâce, l'union déifique, l'homme élevé à d'incommensurables hauteurs au-dessus de lui-même jusqu'à la participation de l'essence divine. Tel est cet abîme, qu'on ne saurait ni sonder ni rendre sa profondeur, et toute comparaison qu'on y emploie reste toujours incomplète jusqu'à l'inexactitude. Un roi a jeté sur quelque pauvre un regard de bienveillance, et il se résout à en faire un heureux. Par delà les domaines royaux, dans un point reculé de l'empire, il lui bâtit une splendide demeure, l'entoure de tous les charmes de l'opulence, et lui ménage, en retour de sa fidélité, de ses devoirs, de sa gratitude, les longs jours d'une heureuse vie. Mais rien de royal ne marque encore cette demeure, et ce pauvre enrichi reste séparé du trône par un intervalle que rien au monde ne lui pourrait faire franchir. Et quand sa fortune et sa puissance se multiplieraient à l'infini, jamais elles ne donneraient à ses veines une goutte du

sang des rois, jamais elles ne l'introduiraient dans la famille royale, ni n'en feraient un prince, ni ne lui donneraient le moindre titre à la succession. Que lui faudrait-il pour arriver d'un bond à cette infranchissable hauteur? Ah! une transformation complète, et comme une nouvelle création. Il faudrait qu'adopté pour fils, entré dans la famille, enté sur l'antique souche royale, fait prince, fait héritier, il sortît de sa condition première, pour s'élever à un état auquel il lui était impossible de prétendre, et par cette qualité tout gratuitement ajoutée, devenir en quelque sorte un homme nouveau. Est-ce là l'image de l'homme élevé par un Dieu à la grandeur surnaturelle et divine? C'est un trait, c'est une ombre qui nous en peuvent donner peut-être une idée.

Dieu habite une inaccessible lumière. Nul homme ne l'a vu, et, bien plus, nul homme ne peut le voir[1]. Entre Dieu et la créature, l'infini sera toujours là, abîme béant qui les séparera toujours. Cet inaccessible sanctuaire, *lucem inaccessibilem,* aucun être, quelque parfait qu'on le conçoive, n'en forcera de lui-même l'accès. Le néant qui l'enveloppe, comme le pauvre ses haillons déshonorés, lui en interdira l'entrée à jamais.

Toute créature, en face de la vie divine, se trouve dans l'impuissance la plus absolue[2]. C'est là pour elle un monde étranger dont elle n'a pas même l'idée; sa vue n'y perce pas; son esprit n'en sait rien concevoir; sa volonté n'y peut tendre, et son cœur n'en comprend ni n'en goûte les inaccessibles délices, *l'homme animal*[3], l'homme resté dans la sphère naturelle, *ne comprend rien* à ce monde surnaturel et divin. Demandez à la

[1] I Tim. VI, 16. — [2] D. Thom. I-II, q. 109, art. 5. — [3] I Cor. II, 14.

plante un instinct, des sensations, une mémoire, une volonté, vous lui demandez qu'elle sorte de son ordre, qu'elle franchisse les limites de sa nature, qu'elle entre dans un règne supérieur et pour elle étranger et inaccessible. Exigez de l'animal la spéculation laborieuse de la science, les déductions du philosophe et le vol du génie; vous réclamez également l'impossible. Vous voulez qu'un effort naturel fasse dépasser à un être les limites de sa nature : impossible! Quelque parfaits que soient une fleur ou un animal, jamais par la force et la perfection de leur nature, ces deux êtres ne s'élèveront, l'un à la vie animale, l'autre à la vie raisonnable. Et si de telles limites sont infranchissables aux créatures entre elles, que sera-ce de la distance qui sépare la créature de Dieu, le fini de l'infini ? Quelle sera l'impossibilité à la « cendre et à la poussière » de monter jusqu'à la vie divine? Non, non, *ni l'œil n'a vu, ni l'oreille entendu; ni le cœur pu concevoir* [1]; *lumen inaccessibile!* Cette vie surnaturelle et déifique, cette participation de la nature divine restera à jamais inaccessible, non-seulement aux hommes et aux anges, mais à toute créature, quelque parfaite qu'il plaise à Dieu de la créer : *inaccessibile!* Et Dieu, s'il daigne s'unir un être créé, fera pour lui ce que ne pourra jamais réclamer comme son dû la nature de cet être, quel qu'il soit : *Superabundanter quam petimus aut intelligimus* [2].

Or Dieu a accompli ce grand œuvre; il a tiré du néant des êtres privilégiés, en ajoutant à leur nature une vie et une grandeur surnaturelles, sa propre vie et sa propre grandeur. Sur leur intelligence il a greffé une intelligence divine ; sur leur cœur, un cœur divin ; sur leur

[1] I Cor. II, 9. — [2] Ephes. III, 20.

volonté, une volonté divine. A leur être naturel s'est surajouté un être divin, ayant comme l'autre des facultés, des puissances, des actes, une fin. Et cet être, ange ou homme, ainsi transformé en céleste et divine créature, le voilà propre à posséder Dieu, à le contempler dans son essence et face à face, à l'aimer du même amour dont il s'aime, à jouir de la félicité dont il jouit. Il n'est pas *Dieu* sans doute, car la substance divine n'est pas devenue sa substance, mais il est *divin*, exprimant par toute sa manière d'être la nature divine[1]. Dieu, qui est en lui, transforme et divinise toute son âme, de telle sorte qu'il le rend comme un autre lui-même, une représentation, une image reflétant sa substance, un fils qui peut s'approcher de lui, réclamer l'étreinte paternelle, et lui dire ce grand et ineffable mot : « Mon Père[2] ! »

Voilà cette « seconde naissance, » cet être nouveau, dont parlait Jésus-Christ, et qui seul peut rendre une créature capable de posséder Dieu, de le voir tel qu'il est, et de l'aimer comme il s'aime. L'Apôtre nous représente, dans chaque épître, cette qualité divine, ce nouveau mode d'existence, cette transformation glorieuse de l'être naturel en être divin, sous ces mots de naissance, de créature nouvelle, d'être céleste. L'âme ainsi élevée à l'ordre surnaturel devient *en Jésus-Christ une nouvelle créature*[3]; Dieu l'a créée sur le modèle de son Fils, et la destine à une toute divine carrière : *Nous sommes son œuvre, créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres*[4]; et sans cette transformation mystérieuse, aucune perfection naturelle, quelque haute qu'elle puisse

[1] Saint Cyrill. *in Joan.* lib. XII. — [2] Rom. VIII, 15. — [3] II Cor. V, 17. — [4] Ephes. II, 10.

être, ne nous peut élever jusqu'à la possession de Dieu. *Dans le Christ Jésus, circoncis ou incirconcis, il n'importe; plus rien n'a de valeur que la créature nouvelle* [1]; créature divine mystérieusement enfantée par la grâce de Jésus-Christ. *Dans le Christ Jésus, par l'Évangile, je vous ai engendrés* [2]: — *petits enfants que j'engendre, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous* [3]. O génération sublime! ô splendide naissance! l'homme de la nature est devenu *l'homme nouveau* [4], — *l'homme céleste* [5], l'homme qu'une dignité divine et une divine noblesse élèvent jusqu'à *être de la famille de Dieu* [6], jusqu'à devenir son Fils.

Fils de Dieu! Qui scrutera les profondeurs d'un tel mot? qui en fera jaillir les magnificences? *Ils seront appelés fils du Dieu vivant* [7], — *ses fils très-chéris* [8]. Et cette extraordinaire fortune est la seule cause de notre création. Nous tirant du néant, Dieu n'eut d'autre volonté que de nous faire ses fils : *Il nous a prédestinés à cette divine filiation* [9], ne nous créant, puis après notre chute ne nous restaurant, que pour nous rendre aptes *à recevoir cette qualité d'enfants* [10]. Nous sommes fils de Dieu! *Dieu s'offre à nous comme à des fils* [11]. Stupéfaits d'une élévation pareille, n'oserions-nous y croire, et élever jusque-là nos regards et nos cœurs? Tout nous crie que nous sommes fils; la voix de Dieu, comme la voix des mondes, comme la grande voix du Calvaire.

Vous êtes des fils, et voilà pourquoi Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Père, ô Père [12]. —

[1] Galat. VI, 15. — [2] I Cor. IV, 15. — [3] Galat. IV, 19. — [4] Ephes. II, 15. — [5] I Cor. XV. — [6] Ephes. II, 19. — [7] Rom. IX, 26. — [8] Ephes. V, 1. — [9] Ephes. I, 5. — [10] Galat. IV, 5. — [11] Hebr. XII, 7. — [12] Galat. IV, 6.

Tous ceux que meut l'Esprit de Dieu, sont fils de Dieu. Car vous n'avez pas reçu un esprit d'esclaves pour agir encore sous l'empire de la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'enfants adoptifs qui vous fait vous écrier : Mon Père ! l'Esprit lui-même, en effet, rend témoignage en notre âme que nous sommes les fils de Dieu [1]. Et à ce témoignage divin, s'ajoute la mystérieuse voix des mondes. La création voit en nous des maîtres, des rois, des fils du Très-Haut, et elle attend avec une anxiété douloureuse le jour où les voiles qui recouvrent nos divines grandeurs se déchireront pour nous laisser apparaître dans l'éclat et la puissance paternels. *L'attente de la création, c'est l'attente du jour où les fils de Dieu seront manifestés ; nous le savons, la création entière gémit dans les douleurs de l'enfantement jusqu'à cette heure* [2]. Et le Calvaire, à son tour, proclame cette filiation divine, terme dernier de la venue, des souffrances, de la mort d'un Dieu. *Quand vint la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, formé de la femme... afin que par lui nous reçussions la qualité d'enfants* [3]. Et ce titre, quelles conséquences n'entraîne-t-il pas avec lui ? *Fils, nous sommes donc aussi héritiers* [4] *: — héritiers de Dieu : cohéritiers de Jésus-Christ* [5]. Une gloire, une puissance, une béatitude, une éternité, une vie divines forment désormais notre fortune, et nous n'héritons de rien moins que des trésors infinis d'un Dieu [6].

II. — Nous avons jusqu'ici contemplé dans son ensemble, et sans tenir compte des détails, l'état surnaturel.

[1] Rom. VIII, 14-17. — [2] Rom. VIII, 19, 22. — [3] Galat. IV, 4, 5. — [4] Galat. IV, 7. — [5] Rom. VIII, 17. — [6] Rom. VIII, 32.

Une étude nouvelle doit maintenant nous initier à ses magnifiques secrets.

Pénétrons jusqu'à la constitution intime de l'être surnaturel. Comment est-il formé ? Quelle est son essence ? Quelles sont ses facultés ? Comment fonctionne-t-il ?

Une frappante analogie éclairera notre marche à travers ces questions ardues.

Considérons l'homme purement naturel. Trois choses nous y apparaissent : tout d'abord l'être lui-même ; puis des facultés à l'aide desquelles cet être agit ; enfin des dispositions ou inclinations qui facilitent et activent son action. Tels sont aussi les trois éléments dont on peut dire que se compose l'être surnaturel créé en nous : 1° l'être lui-même ; 2° des facultés à l'aide desquelles cet être agit ; 3° des dispositions ou inclinations qui lui facilitent ses actes divins.

L'*être,* ce sera la grâce sanctifiante ; les *facultés,* les vertus infuses ; les *dispositions,* les dons du Saint-Esprit.

La grâce sanctifiante déifie l'âme ; les vertus infuses la font agir divinement ; les dons du Saint-Esprit rendent son action plus aisée, plus prompte, plus joyeuse, plus énergique.

La grâce sanctifiante sera l'essence même de l'être surnaturel ; les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit en seront les parties intégrantes [1].

1. Qu'est-ce que la grâce sanctifiante ? Qu'est-ce que cet *être divin* que nous portons en nous, qui nous rend

[1] Vid. *Theolog. Tolosan.,* — *de gratia.* — *Id.* tractat. *de grati·* auct. *Dion.*

déiformes, qui nous fait refléter Dieu, comme un cristal frappé du soleil devient à ce contact un autre soleil [1] ? L'École la définit : « Un participation spéciale de la nature et de la vie divine, faite à la créature raisonnable, et déifiant sa substance. » Mais quoi donc ? Par là Dieu ne nous communique pas sa substance, comme un père la communique à son fils, comme lui-même la communique à son Verbe; la grâce sanctifiante nous fait *divins,* mais non pas *dieux.* D'autre part n'y a-t-il là qu'un simple rapprochement de deux volontés, de deux amours, de deux âmes ? non encore, car la grâce sanctifiante est une participation très-réelle , vitale , de la nature divine.

La vérité se trouve entre ces deux fausses notions. Dieu vient à l'âme : il la possède, la pénètre, la transforme; il y dépose une nouvelle vie; et l'âme, ainsi *pleine de toute la plénitude de Dieu* [2], offre une vivante image de Dieu, rend des sons divins, exprime Dieu, est désormais capable de voir Dieu comme Dieu se voit, et de l'aimer comme il s'aime. *Dieu même étincelle dans nos cœurs* [3] : à ce contact, notre âme devient elle-même toute lumineuse; ce qui en Dieu est la lumière même, devient en nous reflet ; en Dieu, c'est la substance elle-même; en nous, un éclat accidentel; il est *Dieu*, nous sommes *divins.* Voyez ce miroir que fait étinceler le soleil : de lui-même il est obscur; mais le soleil qui le pénètre l'a changé, pour ainsi parler, en un autre lui-même; le voilà un être tout nouveau, ou plutôt une qualité nouvelle, une existence supérieure s'est surajoutée à lui, et le fait être lumière. Voilà quelque image de la grâce sanctifiante en nous : *Nous sommes transformés en la même image, ren-*

[1] II Cor. III, 18. — [2] Ephes. III, 19. — [3] II Cor. IV, 6.

dus lumineux par la lumière [1]. Le rationalisme viendra nous dire que la seule union possible avec Dieu c'est une simple union de volonté. Quelle erreur ! « Supérieure « à cette union morale, il en est une autre qui nous « rend en quelque manière conformes à la divinité : par- « ticipation ineffable, qui nous fait comme passer en « Dieu, qui, sans nous faire perdre notre nature, nous « transforme en des êtres divins. Ainsi le fer enflammé « et incandescent est rendu igniforme par son union « avec le feu, et à ce point, que, sans plus apercevoir sa « nature propre, on le croirait feu tout entier. Telle est « l'union en Dieu que Jésus-Christ demandait pour les « siens; union en vertu de laquelle le chrétien enté en « Dieu, intimement uni à Dieu, reçoit en soi la divinité, « participe à la nature de Dieu ; Dieu transformant en « quelque manière cette âme en sa divine nature, expri- « mant en elle son image, et y apposant son sceau et « son effigie [2]. » Résumons. Dieu est en l'âme : par sa présence il la transforme en un être tout divin ; cette transformation est réelle, vitale, permanente. Telles sont les trois notions qui résument le mystère de la grâce sanctifiante, et telle est la profonde théologie que va maintenant nous dérouler l'Apôtre lui-même.

Nous venons de le voir, la grâce sanctifiante, c'est Dieu, ce sont les trois personnes divines dans l'âme. Qu'est-ce à dire Dieu dans l'âme ? ce n'est pas seulement Dieu présent à l'âme, mais Dieu se donnant à l'âme, Dieu y agissant, se faisant tout en elle. Écoutons saint Paul : *Le Christ y est toutes choses* [3]. — *Le Christ Jésus s'est fait en nous sagesse divine, et justice, et sanctification,*

[1] II Cor. III, 18. — [2] Sancti Cyrill. *in Joan.* lib. XII. — [3] Coloss. III, 11.

et rédemption [1]. Cette présence dans l'âme des trois personnes divines n'est pas nominale, mais réelle ; Dieu est vraiment là. En quelle mystérieuse retraite? de quelle ineffable manière ? Les ombres de la foi nous cachent ces merveilles ; mais qu'importe le voile qui nous dérobe notre hôte divin, dès là que sa présence nous est assurée ? Le Père est en l'âme : *Vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que dit Dieu lui-même : j'habiterai en eux, j'y marcherai, je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple* [2]. Et telle est la perfection de cette union, que l'âme et Dieu ne font plus qu'un même esprit : *Qui adhère à Dieu, est un seul Esprit* [3]. L'âme alors peut s'écrier triomphalement : *Je le crois, j'ai en moi l'Esprit de Dieu* [4] ! Il n'est pas jusqu'au corps lui-même qui ne participe à ces gloires; le Chrétien *porte Dieu dans son corps* [5] ; Dieu y étincelle comme un éblouissant soleil : *Dieu lui-même étincelle au dedans de nos cœurs* [6]. Le Fils est dans l'âme; et les expressions dont l'Apôtre affirme et caractérise cette présence sont plus énergiques encore. *Nous participons au Christ.* Telle est notre union avec lui, qu'il a déposé en nous sa vie, et *le commencement de sa substance* [7]. Nous sommes ses membres : *Ignorez-vous que vos corps sont les membres du Christ* [8]? Qu'est-ce que naître à la vie divine, recevoir la grâce sanctifiante ? c'est faire *naître en soi le Christ* [9]. Qu'est-ce que croître dans la grâce, l'augmenter en soi ? c'est *croître dans le Christ* [10]. Jésus-Christ réside donc dans l'âme sanctifiée, et il y fait sentir sa présence par les plus puissants effets. *En Jésus-Christ vous êtes remplis* [11] de toutes sortes de

[1] I Cor. I, 30. — [2] II Cor. VI, 16. — [3] I Cor. VI, 17. — [4] I Cor. VII, 40. — [5] I Cor. VI, 20. — [6] II Cor. IV, 6. — [7] Hebr. III, 14. — [8] I Cor. VI, 15. — [9] Galat. IV, 19. — [10] Ephes. IV, 6. — [11] Coloss. II, 10.

grâces. *Le Christ qui est au dedans de vous n'y est pas faible et impuissant, mais grande est au contraire sa puissance en vous..... Ne vous connaissez-vous pas vous-mêmes? ne savez-vous pas que le Christ est au dedans de vous*[1]? Enfin le Saint-Esprit est présent dans l'âme par la grâce sanctifiante, comme le Père et le Fils. L'Apôtre définit la justification : *une participation à l'Esprit-Saint*[2]; — *une communication faite à l'âme de l'Esprit-Saint*[3]. *Un gage* donné à l'âme et qui est l'Esprit-Saint : *Dieu nous a donné en nous-mêmes son Esprit-Saint*[4]. — *Ignorez-vous que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit-Saint habite au dedans de vous*[5]? Et que demande-t-on de toi, chrétien, divine créature? C'est que, laissant aux fils de perdition les orgies et les ivresses de la terre, tu connaisses une autre ivresse; *tu te remplisses de l'Esprit-Saint*[6]; tu ne vives pas *dans la chair, mais dans l'Esprit*; que l'Esprit de Dieu habite en toi. *Car quiconque n'a pas au dedans de soi l'Esprit du Christ, celui-là est étranger au Christ*[7]. — *Garde-toi donc de contrister le Saint-Esprit de Dieu qui est le sceau dont tu es marqué pour le jour de la Rédemption*[8]. — *Garde-toi* bien plus encore *d'éteindre cet Esprit-Saint*[9], de le chasser, d'étouffer son action, d'empêcher *les œuvres de puissance qu'il opère en toi*[10].

Ces derniers mots formulent un point important de la doctrine catholique sur la grâce sanctifiante. Pour l'hérésie protestante, la grâce sanctifiante n'est rien de réel, de subsistant, d'inhérent à l'âme juste : Dieu nous jette un regard de bienveillance; la passion et les mérites de

[1] II Cor. XIII, 3, 5. — [2] Hebr. VI, 4. — [3] II Cor. XIII, 13. — [4] I Thessal. IV, 8; — Galat. III, 5. — [5] I Cor. III, 16. — [6] Ephes. V, 18. — [7] Rom. VIII, 9, 10. — [8] Ephes. IV, 30. — [9] I Thessal. V, 19. — [10] Galat. III, 5.

son Fils font jaillir de son cœur un sentiment d'affection pour nous : voilà, pour l'hérésie, toute l'essence de la grâce sanctifiante. Certes, elle reste loin des textes du grand Apôtre ! Tous ils expriment une création véritable, une réelle transformation, un état déifique. Partout, c'est Dieu qui, en s'unissant à l'âme, la transforme, en fait une nouvelle créature, devient sa vie, divinise ses actes : *Ma vie, c'est le Christ* [1], s'écrie l'âme justifiée. Sans doute ma vie naturelle, ma nature, subsiste encore ; mais une vie nouvelle et divine s'y est surajoutée. *Je vis :* voilà ma vie naturelle ; mais l'autre, la surnaturelle, *c'est Jésus-Christ vivant en moi*[2]. Et cette vie m'est tellement une vie, que d'elle jaillit toute une série d'œuvres et de vertus divines : *Tous ceux que meut l'Esprit, voilà les fils de Dieu* [3] ; — *si donc notre vie est l'Esprit, que l'Esprit soit aussi le principe de nos œuvres* [4]. L'Apôtre multiplie les comparaisons pour nous faire comprendre que la présence dans l'âme de la grâce sanctifiante n'est ni nominale, ni transitoire, mais réelle et permanente [5]. Notre âme ainsi déifiée, c'est, pour l'Apôtre, tantôt un édifice dont la base est Jésus-Christ, dont l'architecte est l'Esprit-Saint, dont l'hôte est Dieu le Père : *Dans le Christ, tout l'édifice s'élève et s'accroît, temple destiné au Seigneur ; dans le Christ, tous de même êtes construits et devenez pour Dieu une maison vivante, animée par l'Esprit*[6]. Ailleurs : vous êtes *fondés dans la charité* [7], la grâce sanctifiante, fondement inébranlable, indestructible ciment, qui fait de vous un édifice solide. et non pas une poussière que dissipe le vent. Tantôt

[1] Philip. I, 21. — [2] Gal. II, 20. — [3] Rom. VIII, 14. — [4] Galat. V, 25. — [5] Sans être toutefois inamissible. — [6] Ephes. II, 21, 22. — [7] Ephes. III, 17.

l'image de l'arbre exprime la même vérité ; l'arbre fixé au sol, vivant du sol, retirant du sol une séve féconde, et manifestant sa vie par ses perpétuelles productions. *Vous êtes enracinés dans la charité*[1], la grâce, la vie divine. Tantôt l'état de l'âme sanctifiée est celui d'une épouse rendue féconde par son union divine avec Jésus-Christ, et offrant à Dieu les fruits de cette fécondité. Vous êtes *l'épouse de cet autre époux qui est ressuscité d'entre les morts; soyez donc féconde pour Dieu*[2].

La théologie pose une dernière question, que nous ne faisons qu'indiquer. Qu'est-ce en dernière analyse que la grâce sanctifiante ? Est-ce la charité même dont il est dit : *la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs*[3] ? Est-ce, comme le veut saint Thomas et avec lui Suarez, une participation créée de la nature divine ? Est-ce la personne même de l'Esprit-Saint, en tant que présente dans l'âme, elle y produit la charité ? Ne serait-elle qu'un rapport entre Jésus-Christ et le chrétien rapport moins intime que l'union hypostatique, mais tellement intime encore que le juste, sans perdre sa personnalité, est identifié avec Jésus-Christ, de telle sorte que par Jésus-Christ ses actions sont méritoires d'une félicité divine, et qu'il est lui-même capable de posséder Dieu dans la gloire ? Toutes ces opinions ont pour elles d'importants patronages, et trouvent dans les textes de l'Apôtre, à des degrés divers, un fondement et un appui.

2. Voilà l'être surnaturel. Mais cet être doit agir, et pour agir, il lui faut des facultés, des puissances, moteurs intimes d'où naît et s'entretient le mouvement.

[1] Ephes. III, 17 ; — Coloss. II, 7. — [2] Rom. VII, 4. — [3] Rom. V, 5.

Voyez l'homme considéré dans sa seule nature. Vivre, pour lui, c'est agir ; et agir, c'est connaître et vouloir. Pour mouvoir son intelligence, des forces lui seront données : il aura la sagesse, la science, la prudence, etc. Pour mouvoir sa volonté et lui imprimer une impulsion à la fois puissante et réglée, la force, la justice, la tempérance viendront à son secours. — Élevons-nous maintenant à l'ordre surnaturel. L'âme déifiée par la grâce sanctifiante doit désormais agir divinement ; et agir divinement réclame des facultés divines. Elles lui seront assurément données. « Car, dit saint Thomas, Dieu ne prendra pas moins de soin des créatures qu'il élève au bien surnaturel, que de celles qu'il dirige vers un bien purement naturel. Or, si à celles-ci il donne certaines vertus qui facilitent leur action, combien plus à celles-là accordera-t-il des forces qui les porteront avec promptitude et facilité à l'acquisition du bien surnaturel[1]. » Mais que seront ces puissances surnaturelles ? La théologie les nomme vertus infuses.

Ces vertus infuses, en même temps que la grâce sanctifiante affecte pour la déifier l'essence même de l'âme, viennent à leur tour en transformer les facultés pour les rendre aptes à agir surnaturellement.

Or quelle est l'œuvre de l'homme surnaturel ? Une seule, une grande, une toute divine œuvre, — atteindre surnaturellement à Dieu. Jusqu'à ce qu'il le possède dans la gloire, il doit s'y élever par la grâce. Il atteindra à Dieu, élevé par la *foi*, attiré par *l'espérance*, déposé dans ses bras et sur son cœur par *l'amour*. Voilà les trois vertus infuses appelées théologales. Mais il est voyageur, hôte des choses humaines, engagé au milieu d'obstacles

[1] D. Thom. I-II, q. 110, art. 2.

et de dangers sans nombre; d'autres vertus, les vertus morales, le viendront diriger et soutenir. Il doit être *juste*, c'est la base de l'édifice. Mais la justice n'est pas toujours clairement aperçue au sein des ombres de la foi que le chrétien traverse; la *prudence* éclairera son esprit. Mais la volonté à son tour rencontre de formidables oppositions; la *force* lui sera nécessaire. Enfin, la volupté tentant sans fin d'arrêter son vol vers les cieux, et de l'engager dans les plaisirs de la terre, la *sobriété* doit l'arracher à ces liens honteux. C'est un sentiment presque unanime des théologiens que ces vertus, soit théologales, soit morales, sont infuses dans l'âme au moment même où s'y répand la grâce sanctifiante.

Telle est la doctrine que formulent les différents textes des divines Épîtres.

Une première faculté surnaturelle déposée dans l'âme avec la grâce sanctifiante, c'est la *Foi :* vertu infuse tellement liée à la sanctification elle-même, que l'Apôtre va jusqu'à les confondre dans une même appellation. *Le Christ habite en l'âme par la foi.* Aussi *la grâce qui nous sauve, nous sauve par la foi; et ce salut ne vient pas de nous. c'est un don de Dieu*[1]. La seule justice à laquelle je dois aspirer et qui me sauve, c'est la justice fondée en la foi; *la justice qui naît de la foi, qui vient de Dieu par la foi*[2]. La vie surnaturelle a donc pour racine la foi; *je vis* de cette vie divine qui fait de moi une créature nouvelle, de cette vie *qui me fait vivre de Jésus-Christ vivant en moi.* Or *c'est en la foi du Fils de Dieu que je vis*[3]. Aussi *n'est-il plus question de Juif ni de Gentil, mais d'une foi qui opère dans la charité*[4]. Et la foi fait ainsi une partie tellement intégrante de la grâce, que je puis

[1] Ephes. II, 8. — [2] Philip. III, 9. — [3] Galat. II, 20. — [4] Gal. V 6.

donner son nom à la justification elle-même; *avant que vînt la foi*, le monde était sous la garde de la loi figurative, préparé par elle à recevoir *cette foi* qui devait apparaître, cette foi qui est notre justification[1]. Et qu'elle est haute, qu'elle est puissante, l'intelligence qu'a transformée la vertu infuse de la foi! quel vol elle prendra à travers les immensités et « les profondeurs de Dieu[2]! » Emportée par l'Esprit-Saint, possédant « l'intelligence du Christ[3], » elle franchira les plus infranchissables limites posées à l'esprit humain; elle *saura tout*[4]; — *elle jugera tout*[5]. Elle saura tout! De sa vie surnaturelle jaillissent des torrents d'une divine lumière. Forte de toute la force de l'Esprit-Saint qui réside en elle, habitée par le Christ, cette âme *devient capable d'embrasser avec tous les saints l'immensité même, la longueur, la largeur, les sublimités, les abîmes* des œuvres de Dieu, des plus hauts mystères, des plus inaccessibles vérités; elle *sait cette science de Jésus-Christ qui surpasse toute science*, la voilà pleine *de toute la plénitude de Dieu*[6]! Et cette foi n'est pas seulement en elle une splendide lumière, elle est encore un principe d'héroïques œuvres. *Par la foi, elle triomphe des royaumes, elle opère la justice, elle est forte dans la guerre, elle met en fuite les armées de ses ennemis*[7].

Dès que le Bien suprême a été aperçu par la foi, aussitôt naissent au cœur d'immenses aspirations; une seconde vertu infuse, l'*Espérance*, dépose dans l'âme le principe de ces brûlants désirs, et leur donnera leur irrésistible puissance : *que Dieu vous donne l'Esprit de*

[1] Galat. III, 23, 24. — [2] I Corinth. II, 10. — [3] I Corinth. II, 16. — [4] Hebr. XI. — [5] I Corinth. II, 15. — [6] Ephes. III, 17-20. — [7] Hebr. XI.

sagesse et de révélation pour le connaître; qu'il illumine les yeux de votre cœur, afin que vous sachiez quelles espérances renferme votre appel[1]. — *Or c'est par Jésus-Christ que nous avons une pareille confiance*[2] : c'est avec la grâce que naît en notre âme cette espérance divine en même temps que la foi. *Que le Dieu de l'espérance vous remplisse de joie et de paix dans la foi. — Que l'espérance surabonde en votre âme par la vertu de l'Esprit-Saint*[3], car *c'est par l'espérance que nous sommes sauvés*[4]. Et par l'espérance que l'âme est grande au milieu des choses! Elle jette à toute splendeur un regard de mépris, et elle passe; elle s'en va, sans rien entendre des bruits de la terre, à son éternité. De là encore ces mystérieux soupirs, ces gémissements qui appellent sans cesse les joies d'un monde supérieur. *Nous autres qui avons reçu les prémices de l'Esprit, nous gémissons en nous-mêmes, attendant le prix de notre filiation divine, la Rédemption de nos corps*[5]. — *Dans cette maison* de terre et de boue que nous habitons, *nous gémissons; et c'est notre demeure céleste*, la chair glorieuse et immortelle, dont nous *souhaitons avec ardeur d'être revêtus... Car tout le temps que nous habitons cette demeure actuelle nous gémissons surchargés :* cette mort qui nous circonvient et déchire notre vêtement de chair, lambeaux par lambeaux, jour par jour, nous pèse : *nous ne voulons pas être dépouillés*, *mais vêtus* d'immortalité, et que notre nature se recouvre des splendeurs de la gloire[6].

La reine des vertus, c'est la *Charité. La charité n'a point de fin*[7]; seule elle régnera dans l'éternité, quand la foi sera détruite, et l'espérance évanouie. *Voici donc trois vertus, la Foi, l'Espérance, et la Charité, actuellement dans*

[1] Ephes. I, 18. — [2] II Cor. III, 4. — [3] Rom. XV, 13. — [4] Rom VIII, 24.— [5] Rom. VIII, 23. — [6] II Cor. V. — [7] I Cor. XIII, 8.

nos cœurs. Or la plus excellente des trois, c'est la Charité[1]. Comme les deux autres vertus théologales, la charité éclôt dans nos âmes quand y naît la grâce sanctifiante, dont elle est la plus essentielle partie. Aussi l'Apôtre l'unit-il intimement à cette grâce : *C'est dans la charité qu'est enraciné et fondé*[2] l'homme surnaturel, que soutient l'Esprit-Saint, *qu'habite Jésus-Christ*[3], et que la grâce *remplit de dilection*[4]. Dans l'homme surnaturalisé *en Jésus-Christ, la foi opère dans la charité*[5]. Si l'homme surnaturel se développe, grandit, arrive à « l'âge de la plénitude du Christ[6], » s'il s'accroît en Jésus-Christ, c'est qu'il *opère la vérité dans la charité*[7]. C'est ainsi que le corps entier des élus *se développe et s'édifie dans la charité*[7]. C'est la charité qui, consommant la plus merveilleuse des œuvres, fait naître au cœur de l'homme d'inénarrables gémissements d'amour[8]. C'est elle qui portant ce « Fils chéri[9] » jusque dans les bras de son Père, le présente au baiser divin[10], et lui met aux lèvres la plus douce comme la plus puissante parole : « mon Père[11] ! »

Placé entre Dieu et le monde, quand il s'élève vers Dieu, l'homme surnaturel a pour aides les trois vertus théologales; quand il redescend au milieu des choses humaines, il trouve, nous l'avons dit, pour s'y diriger et y agir divinement, les vertus morales. Ces vertus sont résumées en quatre d'entre elles nommées vertus cardinales. Ce sont : la Justice, la Prudence, la Force, la Tempérance.

[1] I Cor. XIII, 13. — [2] Ephes. IV, 16, 17. — [3] Ephes. IV, 16, 17. — [4] Rom. XV, 14. — [5] Galat. V, 6. — [6] Ephes. IV, 13. — [7] Ephes. IV, 15, 16. — [8] Rom. VIII, 26. — [9] Ephes. V, 1. — [10] Cant. Cant. I, 1. — [11] Galat. IV, 6.

Avant tout le chrétien doit être *juste*, c'est-à-dire rendre à chacun ce qui lui est dû : à Dieu, aux hommes, à soi-même : *rendez à chacun ce qui lui est dû*[1]. — *Prenez pour cuirasse la justice*[2]. Or, que la justice soit infuse dans l'âme par la justification, l'Apôtre le dit expressément : *le fruit de la lumière, maintenant que vous êtes lumière dans le Seigneur, consiste en toute sorte de bonté, de justice, de vérité*[3]. Quel est l'effet de l'apparition en nous de la grâce de Dieu notre Sauveur? de savoir nous conduire *avec justice*[4]. Mais la justice elle-même est dirigée par une autre vertu, la *prudence; l'homme spirituel juge de tout*[5]; — *rempli qu'il est de toute science*[6], — *fils de la lumière; lumière lui-même dans le Seigneur*[7]. Il marche *avec prudence, non pas en insensé, mais en sage*[8]; — *non pas en enfant, sans fermeté ni consistance, emporté à tout vent de doctrine, abusé par la perfidie des hommes, par d'astucieuses erreurs*[9], — *incapable encore de supporter une nourriture solide, trop faible pour les instructions de la justice*[10], non, il est de *ceux dont le sens a acquis par une longue habitude le discernement du bien et du mal*[11]. Mais voir n'est pas tout encore, il faut pratiquer. Voir *la volonté de Dieu*[12], — *cette volonté de Dieu qui n'est autre que notre sanctification*[13], embrasser d'un œil sûr la route de l'éternité et toute la série des moyens qui nous y font parvenir n'est pas encore la grande difficulté du salut. Mais franchir les obstacles, mais renverser les forces ennemies, mais triompher dans la plus gigantesque des luttes; ah! voilà l'œuvre par excellence de la

[1] Rom. XIII, 7. — [2] Ephes. VI, 14. — [3] Ephes. V, 8, 9. — [4] Tit. II, 11, 12. — [5] I Cor. II, 15. — [6] Rom. XV, 14. — [7] Ephes. V, 8. — [8] Ephes. V, 15. — [9] Ephes. IV, 14. — [10] Hebr. V, 12. — [11] Hebr. V, 14. — [12] Ephes. V, 10. — [13] I Thessal. IV, 3.

grâce, voilà le grand triomphe de l'homme déifié. Car *ce n'est pas* seulement *contre la chair et le sang*, la nature déchue et le monde, *qu'est engagé pour nous le combat, mais bien contre les principautés et les puissances, contre les princes qui règnent sur ce monde ténébreux, contre les esprits du mal répandus dans l'air*[1]. Quelle lutte impossible aux forces de l'homme! Mais de la grâce sanctifiante jaillit une nouvelle richesse; la vertu de *force*, que l'Apôtre appelle excellemment *l'armure fournie par Dieu*[2]. Mais à quoi bon la victoire sur les ennemis, si le guerrier s'endort sur ses armes, s'amollit au milieu de honteuses délices? *Tout homme qui combat garde une exacte tempérance*[3]. Une dernière vertu cardinale est nécessaire, la vertu de *tempérance*, et comme les trois autres, la grâce nous la fournit. *La grâce du Dieu notre Sauveur a apparu à tous les hommes, nous apprenant à vivre sobrement... dans ce siècle présent*[4]. Et encore : *l'Esprit que Dieu nous a donné... est un esprit de sobriété*[5]. Il est d'autres vertus infuses; nous aurons occasion d'en parler à propos des dons du Saint-Esprit

3. Qu'est-ce que ces dons, jaillis comme les vertus infuses de la grâce sanctifiante? Par les vertus, l'âme « mue par l'Esprit-Saint[6] » obéit sans doute à cette divine impulsion; mais sans exclure encore un reste de faiblesse et les défaillances de sa nature. Une obéissance plus prompte, une action plus énergique, de plus héroïques efforts, sont le fruit des dons de l'Esprit-Saint. Par eux, l'âme, que les vertus infuses portaient déjà à la sainteté ordinaire, s'élèvera jusqu'au sommet de la

[1] Ephes. VI, 12. — [2] Ephes. VI, 13. — [3] I Cor. IX, 25. — [4] Tit. II, 11, 12. — [5] II Tim I, 7. — [6] Rom VIII 14.

perfection, et à la pratique des plus hautes vertus. La théologie en compte sept, qui correspondent à ce point aux vertus infuses, que plusieurs graves auteurs n'ont vu en eux deux qu'une même opération de l'Esprit-Saint, plus faible dans les vertus, plus puissante dans les dons. Après les dons de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science correspondant aux vertus exposées plus haut, viennent les deux derniers, celui de *piété* et celui de *crainte.* La piété emporte avec elle l'idée de bienveillance, d'affection, de soins tendres et délicats dont on entoure un père. Elle est comme le parfum qu'exhale la religion entière, comme l'harmonie exquise échappée de l'âme du juste. La piété, c'est Madeleine versant ses parfums sur les pieds du bon Maître, c'est Jean inclinant la tête sur son divin cœur. Elle est l'un des plus précieux effets de la grâce, et le plus riche don de l'Esprit-Saint, puisqu'à *elle sont attachées les promesses de la vie présente, et celles de la vie future* [1], et *qu'elle est utile à tout.* L'Esprit-Saint la verse dans l'âme sainte; car il est un *Dieu de dilection* [2], — *un Dieu qui donne l'esprit de dilection* [3]; et c'est lui qui forme dans l'âme ces « gémissements inénarrables [4], » mystérieuse langue de l'amour. Dieu est père, et la piété lui paye le tribut de la dilection; il est Dieu, la *crainte*, la crainte noble et élevée de l'enfant, sera l'hommage offert à une Majesté, une Justice, une Puissance infinies, et le dernier des dons de l'Esprit-Saint : *La sanctification se parfait dans la crainte de Dieu* [5].

Tel est l'homme surnaturel. David [6] le compare à un

[1] I Tim. IV, 8. — [2] II Cor. XIII, 11. — [3] II Tim. I, 7. — [4] Rom. VIII, 26. — [5] II Cor. VII, 1. — [6] Psal. I.

arbre chargé de fruits. Nous venons d'étudier l'arbre dans les mystères de sa constitution et de sa vie; contemplons maintenant sa floraison splendide et la richesse de ses fruits.

Voici les fruits de l'Esprit-Saint : la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté [1]. Sous cette énumération de si simple apparence se cache le magnifique ensemble des perfections de l'homme surnaturel. Avant tout, la perfection doit résider dans l'intime de l'âme, et régler ce royaume intérieur : « c'est à l'intérieur qu'est la beauté de la fille du Roi. » Or la perfection intime de l'âme s'étend à la fois au *bien* et au *mal ;* aimer et fuir. Aimer, voilà le premier bien de l'âme ; le premier fruit de la grâce qui la pénètre es *la charité.* Et comme elle possède Celui qu'elle aime, qu'il est en elle et la remplit de sa suave présence, ce fruit de l'amour en amène un second : *la joie;* car la joie n'a pas d'autre source que la possession de l'objet aimé. Mais cette joie veut être parfaite, et ne le peut être qu'à deux conditions. D'abord que l'objet aimé la satisfasse entièrement, — toute défectuosité qu'elle y découvre la torture; — de plus qu'il ne lui puisse être ravi. La possession de Dieu par la grâce remplit éminemment cette double condition, et dès lors se produit en l'âme son troisième fruit : *la paix.* Mais ne l'oublions pas, *nous portons ce trésor dans des vases de terre* [2]. Que de fois le choc des choses humaines nous sera douloureux! Comment, au milieu des maux de l'épreuve, conserver cette joie et cette paix de l'amour ? Un nouveau fruit de l'Esprit-Saint opérera cette merveille : *la*

[1] Galat. v, 22, 23. — [2] II Cor. iv, 7.

patience. Et comme la grande douleur de l'âme chrétienne, l'objet de ses plus amers gémissements [1], c'est qu'elle chemine « à travers les ombres de la foi, » privée encore de la vue béatifique de son Dieu, l'Esprit-Saint lui donne, comme allégement et soutien, la *longanimité*, cet héroïsme de l'attente, ce sceau des grandes âmes et leur plus difficile triomphe.

Ainsi est consommée la perfection de l'homme intérieur. Mais le chrétien est aussi l'homme public, l'homme qui doit *manifester au grand jour le trésor intérieur de la vérité* [2], — *devenu spectacle au monde, aux anges et aux hommes* [3]. L'Esprit-Saint va maintenant le vêtir au dehors des splendeurs de la perfection.

Entré dans le monde pour occuper sa place dans l'harmonie de l'ensemble, l'homme trouve à la fois, à ses côtés, des semblables; à ses pieds, une nature inférieure; au-dessus, un maître qui est Dieu. Que donnera-t-il à ses semblables? Avant tout, cette suave et divine chose qu'on nomme un bon cœur, la *bonté*. Mais comme lui et ses frères habitent la vallée de larmes et la triste patrie de toutes les infortunes, de son bon cœur jaillira l'aumône, l'assistance, quelque forme qu'elle revête, et quelque détresse qu'elle soulage : ce sera la *bénignité*, dont l'Apôtre parlait ainsi aux Colossiens : *Revêtez-vous, comme élus de Dieu, comme saints et bien-aimés, d'entrailles miséricordieuses, de bénignité* [4]. Mais ces semblables ne sont pas seulement des malheureux à secourir, ils sont, hélas! trop souvent, d'iniques agresseurs, dont *la mansuétude* peut seule supporter les attaques. Au-dessus de lui, l'homme a Dieu pour maître, et le doit servir. L'impie se jette dans la perdition parce que

[1] Rom. VIII, 23. — [2] II Cor. IV, 2. — [3] I Cor. IV, 9. — [4] Coloss. III, 12.

« Dieu n'est pas devant son regard [1], » et qu'il « a dit en son cœur : Dieu n'est pas [2]. » La *foi*, une foi vive, inébranlable, agissante, sera donc le fondement et la force de la fidélité que le chrétien lui gardera. Enfin à ses pieds, l'homme trouve une nature inférieure [3], des sens, une chair toujours grossière, souvent désordonnée, en révolte ouverte contre la raison, *jamais soumise à la loi de Dieu et incapable de l'être* [4] ; — *or les œuvres que manifeste la chair, ce sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure* [5]. Voilà l'esclave rebelle que l'homme doit contenir dans le devoir; et voici la victoire qu'il obtient sur lui. Les actes extérieurs sont d'abord réglés et soumis à une sévère bienséance. C'est l'œuvre de la *modestie*. Mais la modestie serait bien vite vaincue si l'appétit charnel ne sentait lui-même au fond de l'être un frein victorieux; ce frein, la *continence* le lui impose, en le sevrant même des jouissances permises; et si ce frein se peut relâcher ensuite, si l'usage des voluptés légitimes lui est laissé, la *chasteté* en règle l'usage et en interdit l'abus [6].

II

JUSTIFICATION

Nous avons laissé, pour plus de clarté, tout un vaste côté de la question. L'Eglise chante dans sa liturgie : « O Dieu qui avez créé la nature humaine dans une si merveilleuse dignité....., » c'est cette œuvre que nous

[1] Psal. — [2] Psal. X. — [3] Rom. VII. — [4] Rom. VIII, 7. — [5] Galat. V, 19. — [6] D. Thom. *in Epist. ad Galat.* cap. V, lect. 6.

venons de parcourir. L'Eglise ajoute : « ..... et qui l'avez réparée plus merveilleusement encore.... » Telle est en effet la question qui se pose pour nous maintenant. Ce n'est plus du néant à Dieu qu'est la route ; élevés à la même hauteur, nous partons d'un abîme plus profond, l'abîme du péché, et ce n'est plus un Créateur seulement, c'est un Rédempteur ; ce n'est plus le simple *fiat* du sixième jour, c'est toute la longue et incompréhensible suite des abaissements, des expiations, des douleurs d'un Homme-Dieu, qui, avec notre concours, nous fraye le chemin vers la gloire que nous avions perdue [1]. *Il nous a arrachés de la puissance des ténèbres pour nous transporter dans le royaume du Fils de son amour* [2]. — *Vous étiez morts, tués par vos péchés et vos crimes..... Mais Dieu qui est riche en miséricorde, poussé par l'excès de sa charité dont il nous a aimés, Dieu, alors que nous étions morts dans nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ qui, par sa grâce, nous a sauvés ; Dieu nous a ressuscités avec lui, et avec lui, en ce même Christ Jésus, nous a fait asseoir dans les cieux. Et cela, pour manifester aux siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans cette bonté dont il nous comblait en Jésus-Christ. C'est la grâce en effet qui nous sauve, la grâce par la foi, sans venir de nous, don tout gratuit de Dieu, sans principe dans nos mœurs ; afin que nul ne se puisse glorifier. Nous sommes sa création, créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu prépare, et dans lesquelles nous devons marcher. Souvenez-vous donc... qu'alors vous étiez sans Christ, étrangers à la vie d'Israël, en dehors des testaments, sans l'espérance d'aucune promesse, et sans Dieu en ce monde. Maintenant au contraire,*

[1] Hebr. x, 20. — [2] Coloss. I, 13.

dans le Christ Jésus, vous, autrefois si loin, vous voilà tout proches par le sang du Christ. Car c'est lui qui est notre paix..... Lui qui, venant à vous, vous a annoncé la paix..... devenu lui-même notre paix; et par lui nous avons les uns et les autres accès auprès du Père dans un même Esprit. Aussi n'êtes-vous plus des hôtes et des étrangers ; mais vous êtes concitoyens des saints, et faites partie de la famille de Dieu; vous êtes bâtis sur le fondement des Apôtres et des Prophètes; édifice dont Jésus-Christ est lui-même la principale pierre angulaire, la base sur laquelle repose toute cette structure qui s'élève en sanctuaire au Seigneur; base sur laquelle vous êtes édifiés vous-mêmes pour devenir la maison de Dieu dans l'Esprit[1]. — *Or voici en quoi éclate la bonté de Dieu envers nous; c'est qu'alors que nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous*[2]. — *Vous voici donc justifiés gratuitement par la Rédemption qui est en Jésus-Christ; Jésus-Christ, dont Dieu a fait une victime de propitiation, à condition qu'on ait foi en son sang; voulant montrer sa justice dans la rémission des crimes passés qu'il a supportés si longtemps; voulant montrer sa justice en ces temps; voulant montrer tout ensemble et qu'il est juste et qu'il justifie celui qui a la foi en Jésus-Christ*[3].

Dans ces textes et ceux qu'il nous reste à exposer, se trouve contenue toute la doctrine catholique sur la justification, telle que l'a définie le saint Concile de Trente[4]; — 1° ses causes; — 2° ses conditions; — 3° sa nature; — 4° ses propriétés.

1. Pourquoi[5] Dieu nous a-t-il retirés de la dégrada-

[1] Ephes. II. — [2] Rom. V, 8. — [3] Rom. III, 24-27. — [4] Sess. VI. — [5] Concil. Trid. sess. VI, cap. VII.

tion où nous gisions sans espérance? Ses perfections et sa gloire réclamaient tout d'abord ce grand œuvre. *Dieu opère tout suivant le conseil de sa volonté, afin que de nous jaillisse la louange de sa gloire*[1]; — *à la louange et à la gloire de sa grâce, dont il nous a gratifiés en son bien-aimé Fils, en qui nous trouvons notre rédemption par l'effusion de son sang, la rémission de nos fautes par les trésors de sa grâce qui a surabondé en nous*[2]. Et cette mort qui glorifiait Dieu à l'infini, exaltait du même coup le Christ magnifiquement. *Car c'est pour cela que Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom*[3]. Mais Dieu n'a point séparé notre cause de la sienne; dans sa gloire est renfermé notre propre salut, la vie éternelle. Car *à ceux qui par la patience des bonnes œuvres cherchent la gloire, et l'honneur, et l'immortalité, Dieu rendra la vie éternelle*[4]. — *Ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés*[5]. Et dans ce grand œuvre, quel est le moteur suprême? La miséricorde, qui tout gratuitement lave l'âme pécheresse de ses souillures[6], la sanctifie[7], la marque de son sceau, la oint de son onction[8]; merveilles qu'opère l'Esprit-Saint, en qui est l'assurance de nos promesses, et le gage de notre héritage[9]. Quelle est la cause méritoire? C'est l'unique, le bien-aimé Fils de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, alors que nous étions ses ennemis, poussé par un excès de cette charité dont il nous aimait, nous a, par sa très-sainte passion sur l'arbre de la Croix, mérité la justification, et satisfait pour nous à Dieu son Père. Et cet immense bien, quel intermédiaire nous l'apporte? Le baptême, sacrement

[1] Ephes. I, 12. — [2] Ephes. I, 6. — [3] Philipp. II, 9. — [4] Rom. II, 7. — [5] Rom. VIII, 30. — Rom. VI, 22; — I Tim. VI, 12. — [6] I Cor. VI, 11. — [7] Tit. III, 5. — [8] Ephes. I, 13. — [9] Ephes. I, 1.

de foi, de cette foi sans laquelle nul n'obtint jamais la justification[1]. La cause formelle est la justice dont Dieu nous justifie.

2. Si la justification vient relever et déifier l'homme inconscient encore, enveloppé dans les obscurités et les impuissances de l'enfance, l'œuvre est toute de Dieu, sans coopération de sa part. Il est justifié, comme il avait été perdu, par une influence étrangère : pécheur en Adam, saint en Jésus-Christ. Mais l'homme jouissant de sa raison et de sa volonté, Dieu l'aidera sans doute, Dieu le préviendra, une première touche de la grâce surnaturelle le disposera à recevoir la justification[2], mais comme il est libre, « Dieu qui l'a créé sans lui, ne le justifiera pas sans lui ; Dieu qui l'a fait sans qu'il en eût conscience, ne le justifiera pas sans qu'il le veuille[3]. » L'homme, aidé de cette première grâce, est tenu de répondre au Maître qui le convie, de saisir la main du Libérateur qui le sauve, de faire un pas vers le Dieu qui s'est approché le premier. Mais cette démarche, résultante de deux efforts, la grâce de Dieu et la volonté de l'homme, cette démarche quelle est-elle ? quelle coopération la première grâce exige-t-elle du pécheur pour qu'il s'élève de l'abîme de son péché à la vie surnaturelle ? Avant tout la foi. L'Apôtre rappelle à satiété la nécessité absolue de cette première disposition. *Sans la foi, impossible de plaire à Dieu ; il faut, pour s'approcher de lui, croire qu'il est et qu'il rémunère ceux qui le cherchent*[4]. « Il faut croire que tout ce qui a été divinement révélé et promis, est véritable, et avant tout que Dieu justifie l'impie par sa

[1] Hebr. XI, 6. — [2] Rom. II, 4 ; — Philip. II, 13. — [3] Sanct. August. Serm. XV, *de verb. apost.* — [4] Hebr. XI, 6.

grâce, par la Rédemption de Jésus-Christ. » Ainsi c'est un véritable acte de foi, un assentiment surnaturel qui lui fait croire fermement en son Sauveur, adhérer sans hésitation aux mystérieuses profondeurs du Dieu qui le justifie. *L'homme ne sera jamais justifié que par la foi en Jésus-Christ..... Et nous croyons dans le Christ Jésus pour être justifiés par la foi du Christ*[1]...... Rien ne sert, ni circoncision, ni gentilité, *rien que la foi*[2]; et si nous sommes « sauvés, » nous ne le sommes que par *la grâce au moyen de la foi*[3]. — *La justice de Dieu*, le salut, *s'est manifesté, fondé sur le témoignage de la loi et des prophètes,* entouré des plus irrésistibles preuves; or cette justice, ce salut, *exige la foi*[4], et s'épanche *sur tous ceux qui croient*[5]. Ces textes, on le voit sans peine, renversent la fragile erreur du protestantisme qui n'exige pour le salut que la simple confiance. C'est une foi ferme, inébranlable, que Dieu réclame, et avec Dieu le bon sens. Un sauveur se présente à moi, s'offrant à me conduire au salut; quel moyen de me sauver, si je le repousse faute de croire en lui? A une autre erreur protestante, la doctrine catholique oppose une autre vérité. D'après l'hérésie, la foi seule suffit à disposer l'homme à sa justification. Le Concile de Trente répond par son canon neuvième, et voici, en regard, la doctrine de l'Apôtre. Il s'agit du pécheur que sollicite la grâce intérieure de Dieu, et qui résiste aux efforts de cette bonté souveraine. *Tu méprises donc les richesses de sa bonté, de sa patience, de sa longanimité? tu ignores donc que cette bonté te mène à la pénitence? Par cette dureté, par ce cœur impénitent, tu thésaurises la colère pour le jour de la*

[1] Galat. II, 16. — [2] Galat. III, 6. — [3] Ephes. II, 8. — [4] Rom. III, 21. — [5] Rom. III, 22.

colère[1]. Il n'est plus ici question de foi, Dieu réclame la *pénitence, — un cœur pénitent ;* et c'est là que sa grâce s'efforce d'amener le pécheur. Or que sera-ce qu'une âme pénitente, sinon une âme qui, rentrée en elle-même, contemplant et ce qu'est le péché, et ce qu'elle est elle-même, et ce qu'est son Dieu qu'elle a si outrageusement traité, conçoit la haine du mal, un premier mouvement d'amour pour Dieu, l'espérance du pardon, enfin la volonté de changer de vie. Écoutons le saint Concile de Trente : « les adultes se disposent à la justification, alors qu'excités par la grâce divine, concevant la foi à l'audition de la vérité, ils se portent librement vers Dieu, croyant à la vérité des révélations et des promesses divinement faites au monde, et surtout à la justification du pécheur par Dieu, au moyen de la grâce et de la Rédemption qui est dans le Christ Jésus ; lorsqu'ensuite, se reconnaissant pécheurs, ils passent des terreurs de la justice divine, qui les ont utilement ébranlés, à la considération de la miséricorde de Dieu, s'élèvent à l'espérance confiante de trouver Dieu propice pour l'amour du Christ, commencent à aimer ce Dieu source de toute justice, et par contre, conçoivent une certaine haine et détestation du péché, ce qui est cette pénitence exigée avant le baptême ; enfin, lorsqu'ils se proposent de recevoir le baptême[2], de commencer une vie nouvelle, et de garder les commandements divins[3]. »

3. Mais en quoi consiste la justification ? Ici encore nous trouvons en face de nous l'erreur protestante. Pour elle, la justification n'est en soi qu'un mot vide de

[1] Rom. II, 4. — [2] Ou le sacrement de pénitence. — [3] Concil. Trid. Sess. VI, cap. VI.

réalité, le pécheur reste pécheur, seulement un vêtement royal, la tunique immaculée du Christ, recouvre et dissimule les hideurs de son état ; et ainsi protégé par une splendide mais menteuse apparence, il trouve grâce sur la terre, et peut ensuite être admis dans les cieux. Bien autre est pour l'Apôtre la nature de la justification ; chacun de ses textes en établit irréfutablement la réalité, réalité double, car la justification donne à la fois à l'homme une innocence réelle et une réelle grandeur. Du creuset de la justification où ont été jetés les lambeaux souillés d'une âme pécheresse, sort une créature immaculée et toute sainte. Montrant aux pécheurs justifiés leurs anciennes souillures, maintenant anéanties : *Vous fûtes tout cela*, continue l'Apôtre, *mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre Dieu*[1]. Et telle est cette purification, que de la déformation hideuse et des fanges du péché, il ne vous reste *après le baptême de l'eau et la parole de vie*, ni *une tache, ni une ride, ni rien de semblable, mais vous voilà tous saints et immaculés*[2], dignes désormais d'apparaître *devant la face de Dieu, saints et immaculés devant lui en la charité*[3]. La conclusion est formelle : *Il n'y a plus aucune matière à condamnation chez ceux qui sont dans le Christ Jésus*[4].

Mais l'homme justifié n'est pas seulement pur et immaculé, il est encore, comme nous l'avons vu plus haut, transformé en une surnaturelle et divine créature. L'hérésie n'y voit qu'un homme laissé à sa nature, mais recouvert au dehors du vêtement de gloire que lui prête

[1] I Cor. vi, 11. — [2] Ephes. v, 26-28. — [3] Ephes. i, 4. — [4] Rom. viii, 1.

Jésus-Christ. Rien en lui n'est changé, rien n'est ennobli, rien n'est surnaturalisé ni déifié; un rayon étranger illumine ce néant et lui donne une splendeur sans réalité : voilà tout. Pas un mot dans saint Paul qui ne détruise cette énorme erreur. Partout il y est question *d'un homme nouveau, — d'une créature nouvelle, — d'une régénération*, d'un être divin, dont on suit la naissance, les accroissements, l'action, la consommation; être orné des plus merveilleuses prérogatives, comblé des dons les plus divins, réservé à la plus inénarrable béatitude. *L'eau de la naissance et du renouvellement de l'Esprit-Saint*[1] le fait naître : il en sort *homme parfait*[2], — *créé dans la justice et la sainteté de la vérité*[3], — *Fils de Dieu*[4], — *Fils très-chéri*[5], — *comme Fils, héritier par Jésus-Christ*[6], — *héritier des biens d'un Dieu, et cohéritier avec le Christ*[7]. Inutile de nous étendre davantage; car cette transformation de l'homme en un être surnaturel et divin, qui fait le fond même de la justification, nous en avons longuement étudié déjà le merveilleux phénomène.

4. Tel est le dogme de la justification. Il nous reste encore, pour en achever l'exposition, à poser et à résoudre, d'après les divines Épîtres, plusieurs importantes questions

1° L'homme, tout le temps que dure son difficile pèlerinage, peut-il et doit-il, en dehors d'une révélation spéciale, croire de foi divine qu'il est justifié? 2° L'homme est-il justifié de telle sorte qu'il lui soit impossible de perdre jamais la grâce? 3° Cette grâce en l'homme jus-

[1] Tit. III, 5. — [2] Ephes. IV, 13. — [3] Ephes. IV, 24. — [4] Galat. IV, 6. — [5] Ephes. V, 1. — [6] Galat. IV, 7. — [7] Rom. VIII, 17.

tifié reste-t-elle dans une éternelle immobilité, égale chez tous, susceptible d'accroissements chez aucun? A ces trois questions l'erreur répond affirmativement ; la doctrine catholique prouve au contraire, qu'en l'homme justifié la grâce est *incertaine*, *amissible*, *inégale*. Cette triple propriété de la justification, l'Apôtre la défend avec la plus grande énergie.

Non, en dehors d'une révélation spéciale, l'homme ni ne doit, ni ne peut croire de foi divine qu'il est en grâce. Il doit opérer son salut *avec crainte et tremblement*[1]. Le juste jette sur sa conscience un confiant regard : rien ne l'y trouble, il n'a pas offensé son Dieu, *il se croit debout et ferme*[2] dans la voie du salut. Ah! sans doute, rien n'égale la paix et la joie de ce témoignage intime, le plus incorruptible de tous : *notre gloire la voici, le témoignage de notre conscience*[3]; non, *ma conscience ne me reproche rien*. Mais un terrible mystère plane toujours sur moi, le fils déchu d'une race longtemps maudite; suis-je pur devant Dieu? Je ne sais, je me crois tel; *mais ce n'est pas cette persuasion qui me justifie :* Celui qui *seul m'apprécie et me juge, c'est le Seigneur;* car seul le Seigneur *illumine le secret des ténèbres, manifeste les pensées des cœurs*[4]; seul *il pénètre plus avant que le glaive à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'aux jointures et aux moelles, démêlant les pensées et les mouvements du cœur*[5]. Le juste unira donc toujours la crainte à l'amour et une salutaire terreur à son espérance et à ses désirs. Il s'efforcera d'arriver aux gloires de la résurrection bienheureuse, se répétant sans cesse à lui-même : *Je n'ai pas encore ma*

[1] Philipp. II, 12. — [2] I Cor. x, 12. — [3] II Cor. I, 12. — [4] I Cor. IV, 5. — [5] Hebr. IV, 12.

couronne, ni ne suis encore parfait; je poursuis ma course, tâchant de saisir le Christ comme lui-même m'a saisi. Frères, je ne me crois pas maître encore de la victoire; ma seule préoccupation, c'est d'oublier le chemin déjà parcouru pour m'élancer dans la carrière qui s'étend devant moi, poursuivant ma course vers le but proposé, la félicité d'en haut promise par Dieu en Jésus-Christ [1]. Ah! voilà la constante anxiété du juste; voilà l'objet éternel des questions qu'il pose à son âme; *examinez-vous : êtes-vous dans la foi? Éprouvez-vous vous-mêmes :* Jésus-Christ règne en vous... hélas! *à moins que vous ne soyez réprouvés* [2]! A ces anxiétés terribles, l'homme ne trouvera d'autre remède qu'une vertu solide et l'impression sur sa chair des douleurs de Jésus-Christ. *Tous courent dans le stade, mais un seul est vainqueur... Pour moi donc je cours, mais non pas au hasard; je frappe, mais non pas en l'air; je châtie mon corps et le réduis en servitude, dans la crainte qu'ayant prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé* [3].

Aux textes qui précèdent, nous voyons déjà clairement *l'amissibilité* de la grâce; l'Apôtre ne cesse d'inculquer aux fidèles cette vérité formidable, mère de la vigilance et de la ferveur. Sa grande voix retentit dans l'Eglise, au milieu des fidèles, comme la voix de la sentinelle au milieu des ombres dangereuses de la nuit, comme la voix du guide aux voyageurs qui côtoient des abimes : *que celui qui se croit debout prenne garde de tomber* [4]. Sans doute, *nous avons été faits participants du Christ, mais à charge de conserver jusqu'à la fin dans son intégrité ce commencement d'être déposé en nous* [5], mais *à*

[1] Philipp. III, 12-15. — [2] II Cor. XIII, 5. — [3] I Cor. IX, 24-27. — [4] I Cor. X, 12. — [5] Hebr. III, 14.

condition de garder ferme jusqu'à la fin la gloire de notre espérance[1]. O juste, vois cet Israël, arbre tombé, rameau brisé et gisant. *Tu me diras : ces rameaux ont été brisés afin que je fusse enté* à leur place sur le tronc divin; *c'est vrai, ces rameaux, l'incrédulité les a brisés; toi, la foi te maintient, mais tremble! car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, prends garde qu'il ne t'épargne pas plus toi-même*[2]. O juste, vois ces misérables à jamais perdus d'une irrémédiable perdition, *que la pénitence ne renouvellera plus, et dont la fin est un feu dévorant*[3]. Ils ont été justes, *la foi les a illuminés, ils ont goûté le don de Dieu*, *et ont été rendus participants de l'Esprit-Saint*[4]. — *Contemple donc la bonté et la sévérité de Dieu. envers ceux qui sont tombés, sa sévérité; envers toi, sa bonté, mais si tu restes ferme dans cette bonté; autrement tu seras toi aussi retranché*[5].

En même temps qu'elle est incertaine et amissible, la grâce est *inégale*. Inégale, car tous ne l'ont pas dans une semblable mesure : *l'Esprit-Saint la distribue comme il veut*[6]; chacun la reçoit *selon la mesure dont Jésus-Christ la concède*[7]; et *une étoile diffère d'une autre étoile*[8]. Inégale encore en chaque juste, en ce sens qu'elle y peut prendre des accroissements perpétuels. Deux phénomènes contraires remplissent la vie de l'homme justifié. Fils de la déchéance originelle et de la mort, son corps s'use, s'affaiblit, tombe par lambeaux : *l'homme extérieur se corrompt :* mais l'âme déifiée, fille de Dieu et héritière d'une éternité, *l'homme intérieur, se renouvelle de jour en jour*[9]. — *Sa foi s'augmente de plus en plus*, et *sa*

[1] Hebr. III, 6. — [2] Rom. XI, 19. — [3] Hebr. V, 6. — [4] Hebr. VI, 4. — [5] Rom. XI, 22. — [6] I Cor. XII, 11. — [7] Ephes. IV, 7. — [8] I Cor. XV, 41. — [9] II Cor. IV, 16.

charité prend sans cesse de nouveaux accroissements[1]. Et c'est là l'objet constant des vœux et des prières de l'Église. *Que Dieu vous fasse croître de plus en plus, et augmente votre charité*[2]. — *Nous ne cessons pas de prier pour vous... afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu, portant les fruits de toute sorte de bonnes œuvres, et croissant dans la science de Dieu*[3]. Ces accroissements successifs sont essentiels à la justification de l'adulte, et rentrent dans toutes les définitions qu'en donne l'Apôtre. La justification, c'est l'enfantement en l'homme d'un être divin, mystérieuse reproduction de Jésus-Christ. Or cet enfantement spirituel a ses longueurs et suit la marche de l'autre : *on enfante, jusqu'à ce que soit formé le Christ*[4] ; on grandit, *jusqu'au jour où l'on parvient... à l'état d'homme parfait, à l'âge de l'entière perfection du Christ*[5]. La justification, c'est encore la construction dans l'homme d'un sanctuaire destiné à Dieu. Bâti sur Jésus-Christ[6], par l'opération incessante de la grâce[7], ce sanctuaire *s'accroît* chaque jour dans le temps jusqu'à son entier achèvement dans l'éternité. C'est enfin la semence déposée dans l'âme, qui y germe, s'y féconde et rend une riche moisson. *Le Dieu qui donne la semence au semeur... multipliera le grain que vous avez semé et donnera de continuels accroissements aux fruits de votre justice*[8].

L'Apôtre ajoute un mot qui doit être le cri éternel de notre gratitude pour le bienfait de la justification : *grâces soient rendues à Dieu de son inénarrable don*[9] !

[1] II Thessal. I, 3. — [2] I Thessal. III, 12. — [3] Coloss. I, 9, 10. — [4] Galat. IV, 19. — [5] Ephes. IV, 13. — [6] Ephes. II, 20. — [7] Ephes. IV, 16. — [8] II Cor. IX, 10. — [9] II Cor. IX, 15

CHAPITRE QUATRIÈME

LA GRACE ACTUELLE

Depuis la chute qui l'a précipitée de la justice originelle, l'humanité parcourt les siècles partagée en deux grandes familles : ceux qui par leur faute se privent du renouvellement divin de la justification ; ceux dont la grâce a effacé les crimes, enlevé les anathèmes, et qu'elle a placés dans le cœur et dans la vie de Dieu. Contemplons ces deux humanités si étrangement diverses. Voici l'homme déchu et non justifié. Il est profondément blessé dans sa nature; il traverse « une vallée de larmes; » il marche péniblement, chargé du fardeau de sa déchéance. Que de questions soulève sa vue, et quelles questions! Est-il si brisé et si mort, qu'en dehors de la grâce de Dieu il soit ignorance absolue, crime absolu? Si le prétendre est à la fois une hérésie et une cruauté, que peut-il, sans la grâce, dans l'ordre de la nature? Mais cet ordre peut-il, par ses propres forces, le franchir, et atteindre à l'ordre surna-

turel et divin ? s'il ne le peut, comment s'opérera ce passage impossible à ses forces naturelles ? En un mot, placé entre deux mondes, l'un naturel, l'autre surnaturel et divin, que peut-il dans l'un et dans l'autre de ces deux mondes ?

Voici maintenant l'homme justifié dont nous venons d'étudier les splendeurs. Le voici, « rempli de Dieu, » « Fils de Dieu, » « Dieu en germe. » Possédant la grâce sanctifiante, lui manque-t-il quelque chose encore ? A-t-il besoin d'une autre grâce? Oui.

L'homme déchu comme l'homme réintégré dans la vie divine, ont tous deux besoin, bien qu'à des titres, à des degrés et pour des causes diverses, de ce secours nouveau que la théologie nomme la *grâce actuelle*.

Se demander si Dieu la donne, serait un blasphème à sa bonté et à sa sagesse. Ah ! oui, Dieu la donne ! Voyez-le, Père de la grande famille, « ouvrant la main, et tout se remplit de biens[1]. » Dieu, c'est l'aigle portant sur ses ailes ses fils trop faibles pour voler seuls[2] ; c'est le bouclier qui défend[3] ; c'est l'ami qui soutient[4] ; c'est la rosée qui tombe[5] ; c'est « le Dieu bon[6]. »

Mais c'est le Dieu « dont les jugements sont d'immenses abîmes[7]. » Aussi, autant la profusion des grâces est certaine, autant est mystérieuse leur distribution. C'est là le grand secret de Dieu ; et, nous efforçant d'élucider les questions précédentes, devant celle-ci nous nous tairons en adorant.

[1] Psal. CIII, 28. — [2] Deut. XXXII, 11. — [3] Psal. XC. — [4] Psal. XXXVI, 24. — [5] Psal. LXXI. — [6] Psal. CXVIII, 38. — [7] Psal. XXXVI, 7.

I

NÉCESSITÉ DE LA GRACE ACTUELLE

1° Quel besoin l'homme déchu, rejeté hors de la vie divine par son péché, a-t-il de la grâce ? — 2° Réintégré dans la vie divine, en quoi cette grâce lui est-elle encore nécessaire ?

I. — Nous voici placés entre l'hérésie protestante qui dénie à la nature déchue, avant sa réintégration, tout pouvoir que celui de pécher, et le rationalisme qui lui adjuge la force de parvenir, sans aucun secours de Dieu, à la connaissance de toute vérité comme à la pratique de toute vertu. La doctrine catholique suit sa route au milieu de ces deux abîmes. Blessé dans sa nature mais non pas anéanti, il est clair, dès lors, que si l'homme a perdu de ses forces, il n'est pas réduit à une impuissance absolue. Sans la grâce, par ses seules forces naturelles, l'homme pourra atteindre à certaines vérités spéculatives et pratiques, et opérer un certain bien naturel. Voyez les païens que saint Paul place en présence de la création, et en face du tribunal intime de leur conscience. *Ce qu'on peut* naturellement *connaître de Dieu, leur a été manifesté ; Dieu le leur à découvert.* Comment ? un regard sur le monde leur révélait le Créateur. *Ses invisibles perfections sont comprises, sont rendues visibles par la création du monde, par l'ensemble*

des êtres; et ainsi de sa puissance éternelle et de sa divinité[1]. Ils pouvaient par eux-mêmes connaître Dieu, et leur crime a été de trahir, au profit de leurs vices, les lumières dont était remplie leur intelligence. *Ils sont inexcusables, car ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu. Ils refusèrent de le reconnaître*[2]. La voix des mondes n'était pas seule à instruire le païen; une autre aussi puissante sortait du plus intime de son être, qui lui dictait son devoir et prononçait d'incorruptibles sentences sur ses actes. *Les païens qui n'ont pas la loi, lorsqu'ils accomplissent naturellement les préceptes de la loi, sans en avoir le texte, se tiennent à eux-mêmes lieu de loi; montrant que ce texte de la loi, ils le possèdent écrit dans le cœur, et que leur conscience leur rend des arrêts qui les accusent ou les absolvent*[3]. Outre cette puissance propre de percevoir quelques vérités, l'homme déchu conserve encore celle d'opérer quelque bien de l'ordre naturel; c'est ce qui ressort évidemment des textes qui précèdent, où l'homme, resté en dehors de la foi et de la grâce, nous apparaît tantôt *accomplissant naturellement des préceptes de la loi*[4]; tantôt *inexcusable*[5] et condamné dans sa propre conscience pour ne les avoir pas accomplis[6]. Ce reste de puissance permettra à l'homme de résister aux tentations légères prises isolément; et de plus, si nous pressons les textes rapportés plus haut, d'aimer d'un amour naturel et imparfait ce Créateur dont l'univers lui dévoile la magnificence et la beauté.

2. Mais où s'arrête cette puissance de l'homme laissé à lui-même? Où commence pour lui le besoin de la

[1] Rom. I, 19, 20, 21. — [2] Rom. I, 28. — [3] Rom. II, 14. — [4] Rom. II, 14. — [5] Rom. II, 1. — [6] Rom. II, 15.

grâce divine? Impossible d'abord à l'homme déchu d'embrasser sans une grâce tout l'ensemble des vérités naturelles dont la connaissance doit régler sa conduite et le maintenir dans le bien. Impossible encore à cet homme laissé à ses seules forces, ni de résister à ses plus graves tentations, ni de repousser longtemps tous les assauts que lui livrent soit sa concupiscence, soit le monde, soit l'enfer; ni d'éviter tous les péchés mortels contre la loi naturelle. Laissé à ses seules forces, l'humanité déchue *voit encore le bien et y adhère, et le veut et y trouve de la joie;* mais une puissance contraire se dresse contre elle, la combat, la renverse, *la charge de chaînes*; et *l'infortunée* vaincue, *esclave du péché*, pousse à travers les siècles le cri de sa détresse et de son désespoir : *Qui me délivrera?* Un seul libérateur vient à elle, capable de briser ces liens terribles, *la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre Seigneur*[1]. Entraînée au torrent du mal, comment cette humanité pourrait-elle, sans la grâce, aimer Dieu par-dessus toute chose, d'un amour effectif en lui obéissant, affectif en aimant et en voulant sincèrement cette sujétion? Comment pourrait-elle éviter longtemps les péchés mortels? Non, dit saint Thomas, « avant qu'il soit réparé par la grâce sanctifiante, l'homme ne peut pas longtemps demeurer exempt du péché mortel[2]. »

Mais où l'impuissance « de ce blessé qui dort dans un sépulcre[3] » apparaît plus navrante, c'est en face de son Libérateur, vers lequel, sans la grâce, il ne peut tendre la main, ni faire un pas. S'il n'est prévenu, excité, soutenu par une grâce, non pas de l'ordre naturel mais

[1] Rom. VII, 15-25. — [2] D. Thom. I-II, q. 109, a. 8. — [3] Psal. LXXXVII, 6.

de l'ordre surnaturel, l'homme déchu ne peut rien faire qui le dispose à la justification. Son rôle à lui, dès que cette grâce le touche, est d'y correspondre et de produire les actes préparatoires exigés pour sa justification; mais la source première de cette justification sera toujours une grâce toute gratuite de son Dieu. *Quis prior dedit illi ?* car, s'écrie l'Apôtre, « qui a donné le premier à Dieu, » pour pouvoir prétendre que la grâce lui était due « comme rétribution ? » *Puisque tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui*[1]. — *Qu'avez-vous donc que vous n'ayez reçu? Et si vous l'avez reçu, comment vous glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu*[2]? Ah! *qui s'estime être quelque chose, n'étant rien, s'abuse soi-même*[3]. Non, non, la grâce qui nous vient prendre au fond de notre perdition pour nous élever à la justice et à la gloire, qui nous dit : *Lève-toi, ô endormi, sors d'entre les morts, et le Christ t'illuminera*[4]! cette grâce n'est pas due à de précédents mérites, et n'est la récompense d'aucune de nos œuvres. *Ce n'est pas pour des œuvres de justice faites par nous, mais par pure miséricorde que Dieu nous a sauvés*[5]. — *S'il nous a délivrés, s'il nous a appelés de sa vocation sainte, ce n'est pas le fait de nos œuvres, mais de sa volonté et de la grâce qu'il nous a accordée en Jésus-Christ dès avant tous les siècles*[6]. Si ce cristal, obscur tout à l'heure, est resplendissant maintenant, c'est qu'un rayon s'est venu poser sur lui : *si quelqu'un aime Dieu, c'est que Dieu l'a connu*[7], l'a visité, l'a converti par une grâce absolument gratuite[8] et précédant toute œuvre qui la pût mériter. *Car celui qui nous amène à cet état,*

[1] Rom. XI, 35. — [2] I Cor. IV, 7. — [3] Galat. VI, 3. — [4] Ephes. V, 14. — [5] Tit. III, 5. — [6] II Tim. I, 9. — [7] I Cor. VIII, 3. — [8] Rom. III, 24; — Ephes. II, 4, 6, 8, 9.

c'est Dieu[1]; cet état n'est donc pas de nous, ni attribuable à nos forces et à nos mérites. *Je m'y trouve, n'ayant pas une justice qui soit mienne,.... mais elle vient de Dieu par la foi*[2]. Un dernier texte résume admirablement ce point si grave de la doctrine catholique. Comment l'homme passe-t-il de sa déchéance à sa réhabilitation? Une première grâce absolument gratuite vient à lui qui le sollicite et le soutient: à cet instant son rôle propre commence; à l'aide de cette grâce, il doit se disposer à sa justification par les actes que nous avons énumérés plus haut. L'Apôtre était persécuteur: le voici devenu vase d'élection. Comment explique-t-il cette transformation? *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis*. Puis, son concours à la grâce, il l'exprime incontinent après en disant: *la grâce avec moi*[3], avec mon aide et ma coopération.

II. — Voici maintenant l'homme justifié. Nous nous rappelons les magnificences de cette céleste et divine créature, l'Être divin qui la forme, la présence des trois personnes divines en elle, le trésor des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit dont elle est pleine. Or, où elle nous apparaît à cette heure, c'est dans l'épreuve, sur la route de son éternité, *fructifiant pour Dieu*,— *cherchant, dans la patience des bonnes œuvres*, à gagner *ce poids immense de gloire*[4], *cette couronne qui lui est réservée*[5]. Pour agir trouve-t-elle dans la grâce habituelle tous les secours nécessaires? ou bien faut-il encore qu'une autre grâce, une grâce actuelle, un secours transitoire, pré-

[1] II Cor. v, 5. — [2] Philipp. III, 9.— [3] I Cor. XV. 10.— [4] II Cor. IV, 17. — [5] II Tim. IV, 8.

vienne, accompagne, consomme les œuvres saintes qui la doivent mener à la gloire.

Un mot de l'Apôtre éclaircit admirablement cette question. Parlant de la grâce sanctifiante: *or*, dit-il, *nous gardons ce trésor enfermé dans des vases d'argile* [1]. Tel est en effet l'état de la nature déchue réparée. Le grand trésor, « la perle précieuse, » la grâce qui nous fait participer à la nature divine, nous la possédons : *habemus thesaurum*. Mais le vase d'argile a remplacé la coupe d'or, l'homme de l'Éden avec les glorieuses prérogatives surajoutées à sa nature, n'est plus ; le nouvel Adam, l'homme refait par Jésus-Christ porte sur son être rendu à l'innocence, les larges et profondes cicatrices des blessures qui l'avaient tué. Dépouillé des privilèges dont sa nature innocente était dotée, il chemine désormais sous le double fardeau des pénalités temporelles du crime et des défaillances de la nature, l'ignorance, la concupiscence, la douleur, la mort. Or si d'après l'affirmation unanime des théologiens, le premier homme dans l'état d'innocence eut besoin, outre la grâce sanctifiante, d'une grâce actuelle, non pas sans doute comme remède, mais comme soutien, combien plus l'homme soumis aux faiblesses de sa nature et aux sollicitations de la concupiscence, devra-t-il être aidé de ce secours? Écoutons saint Thomas : « l'homme pour bien vivre a besoin d'un double secours de Dieu : le premier, c'est la grâce habituelle par laquelle la nature corrompue et guérie, est de plus élevée à cet état surnaturel où elle puisse faire des actes méritoires de la vie éternelle, actes qui dépassent la portée de la nature ; le second, indispensable encore, c'est une grâce ac-

[1] II Cor. IV, 7.

tuelle par laquelle Dieu fasse agir l'homme justifié. Et ce secours est nécessaire pour deux raisons. La première est générale, rien de créé n'en vient à agir qu'il ne soit mû par Dieu. La seconde est spéciale à la condition présente de la nature humaine. Sans doute cette nature est guérie quant à l'âme, mais une corruption, une infection y reste encore dans la chair *esclave sous le joug du péché.* Reste aussi dans l'intelligence quelque ombre de l'ignorance qui nous empêche, comme il est ecrit, [1] *de savoir ce qu'il nous est convenable de demander dans nos prières.* Les mille accidents de la vie, le peu de connaissance que nous avons de nous-mêmes, nous empêche de pleinement savoir ce qui nous convient : « les pensées des mortels sont timides, et incertaines « nos prévisions [2] » La conclusion de ce qui précède, c'est qu'il nous faut être dirigés et protégés par le Dieu qui connaît tout et qui peut tout ; et que la créature, redevenue fille de Dieu par la grâce, doit encore dire : « Ne nous induisez pas en tentation ; que votre volonté « se fasse en la terre comme au Ciel, »..... et adresser à son Dieu toutes les autres demandes contenues dans le *Pater* [3]. »

La grâce actuelle aura la double mission : d'abord d'aider l'homme juste dans tous ses actes ; ensuite de lui assurer la persévérance.

.1 Penser, vouloir, parler, agir, souffrir, combattre, n'est-ce pas là toute la vie de l'homme ? Voyons la grâce exciter, fortifier, soutenir le juste dans chacune de ces œuvres où se résume son activité. *Nous ne sommes pas*

[1] Rom. VIII, 26. — [2] Sapient. IX, 14. — [3] D. Thom. I-II, q. 109, art 9

capables de former une seule bonne pensée de nous-mêmes, comme par nos propres forces; mais Dieu seul nous en rend capables [1]. Faut-il élever notre âme aux hauteurs inaccessibles des grandes œuvres divines? Nous devons *fléchir le genou devant le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ afin qu'il nous fortifie de sa grâce..... et qu'ainsi nous puissions comprendre* [2]. C'est Dieu encore qui meut notre volonté; *qui exhorte nos cœurs, et les affermit en toute bonne œuvre et toute bonne doctrine* [3]. C'est lui *qui opère en nous le vouloir* [4]. Et comme sans lui nous ne pouvons saintement ni penser, ni vouloir, nous ne pouvons non plus saintement parler. *Personne ne peut dire : Seigneur Jésus*, le confesser, parler de lui, l'annoncer, *que ce ne soit en l'Esprit-Saint* [5], et que la grâce ne *nous confirme en toute bonne doctrine* [6]. La série d'œuvres méritoires dont s'achète notre éternité, *Dieu les dispose pour que nous y marchions* [7]. Car le Dieu *qui nous a appelés, est le Dieu qui opérera* [8], qui nous donnera tous les secours nécessaires, et nous aidera dans le chemin de notre salut. *Qu'il remplisse donc tout le bon vouloir de sa charité; que par sa force il édifie l'œuvre de foi* [9], qu'il construise l'édifice de notre sainteté et de notre gloire. Si l'action sainte demande la grâce, combien la souffrance la réclamera davantage! c'est ici le grand et sublime triomphe de la grâce, c'est l'œuvre suprême de la droite de Dieu. La souffrance du juste restera à jamais l'admiration des cieux et l'insoluble énigme du monde. Voyez passer à travers les siècles cette noble, cette divine race des justes, *sortant hors du camp eux*

[1] II Cor. III, 5. — [2] Ephes. III, 14-20. — [3] II Thessal. II, 16. — [4] Philipp. II, 13. — [5] I Cor. XII, 3. — [6] II Thessal. II, 16. — [7] Ephes. II, 10. — [8] I Thessal. V. 24. — [9] II Thessal. I 11,

aussi[1], du monde « qui n'est pas digne d'eux[2], » marchant *chargés de l'ignominie du Christ*[3]. Qui les soutient? Qui les rend plus forts que la douleur? Écoutez-les : *Dans toutes ces détresses nous triomphons*[4] ! — *On nous dirait mourants, et nous voici pleins de vie; sous les coups, et jamais morts; tristes, et nous sommes toujours dans la joie; pauvres, et nous faisons la fortune de plusieurs; dénués, et nous possédons tout*[5] ! Rester invincible est peu encore ; mais trouver là sa joie, goûter là d'inénarrables voluptés, s'écrier dans l'extase d'une félicité si nouvelle : *Je surabonde de joie au milieu de mes souffrances*[6] ! Qui peut élever une nature infirme à une semblable hauteur, sinon la force même de Dieu, son opération dans l'âme, sa grâce? *Donatum est!* c'est un don : « cela vient de Dieu. » *Car il vous a été donné non-seulement de croire au Christ, mais aussi de souffrir pour lui*[7]. Mais en même temps qu'il est expiateur, le juste est combattant; et si la souffrance ne fait à son seuil que des apparitions momentanées, la lutte y est incessante; lutte terrible, combat gigantesque. Le juste y a pour adversaires, *non-seulement la chair et le sang,* mais *les puissances*[8] infernales, et pour auxiliaire un Dieu. La grâce a pour premier rôle de proportionner la lutte aux forces du juste; puis de fortifier son âme, de la guérir, de la disposer à de nouveaux combats, plus difficiles et plus méritoires. *Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces : mais il tirera votre avantage de la tentation même, afin que vous puissiez persévérer*[9]. — *Acceptez donc l'armure de Dieu;* sa

[1] Hebr. XIII, 13. — [2] Hebr. XI, 38. — [3] Hebr. XI, 26. — [4] Rom. VIII, 36. — [5] II Cor. VI, 9. — [6] II Cor. VII, 4. — [7] Philipp. I, 29. — [8] Ephes. VI, 12. — [9] I Cor. X, 13.

force, sa protection, sa grâce, *afin que vous puissiez résister au jour mauvais, et parfaits en tout, demeurer fermes* [1].

Mais si la grâce meut ainsi le juste, quelle initiative est donc laissée à son activité personnelle, et par suite à son mérite et à sa récompense ? Point capital que fixe l'Apôtre avec la dernière précision, l'homme ne mérite pas *de condigno* la première grâce par laquelle il est devenu juste ; mais une fois justifié, les bonnes œuvres qu'il opère avec la grâce de Dieu et les mérites de Jésus-Christ lui méritent réellement un accroissement de grâce et la vie éternelle. L'Apôtre va terminer sa carrière, et il étend son regard sur le bonheur que lui réserve l'éternité. *Le temps de ma mort est proche ; j'ai combattu le bon combat ; j'ai consommé ma course ; j'ai gardé la foi. Reste la couronne de justice mise en réserve pour moi et que le Seigneur, juge équitable, me rendra en ce jour ; et non-seulement à moi, mais à ceux qui aiment son avénement* [2] et s'y préparent. Pesons ces paroles. Cette couronne, Dieu, dit-il, la lui doit ; c'est à la justice qu'il en appelle ; il l'a donc réellement méritée : *Il n'a pas travaillé en vain* [3] ; et si *ce n'est pas lui seul, mais la grâce avec lui* [4], la grâce néanmoins l'a constamment aidé sans jamais lui ravir le mérite de ses œuvres. Son libre arbitre et la motion divine ont, dans une harmonieuse union, dressé un trône et formé une couronne qu'il lui est donné de réclamer comme son bien.

2. La grâce, qui a porté le juste dans le rude chemin de la vie, termine son œuvre en le déposant dans le sein

[1] Ephes. VI, 13. — [2] II Tim. IV, 6-9. — [3] Philipp. II, 16. — [4] I Cor XV, 10.

de la gloire éternelle. Grâce précieuse, résumé et consommation de toutes les autres, la grâce de persévérance est, comme la grâce de la justification, hors de la portée du mérite humain ; elle est un don gratuit de la divine munificence ; aussi l'Apôtre l'attribue-t-il sans réserve à Dieu. *Je sais à qui je me suis confié, et je suis assuré qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à ce jour*[1] de la gloire éternelle. Aux Philippiens il écrivait: *J'ai confiance que celui qui a commencé le bien en vous, le perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-Christ*[2]. Aux Corinthiens : *Dieu vous affermira jusqu'à la fin, exempts de crimes, jusqu'au jour de l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ*[3]. Et cette grâce immense faisait l'objet incessant de ses prières et de ses vœux. *Que Dieu affermisse vos cœurs irréprochables dans la sainteté devant Dieu notre Père, pour le jour où Notre Seigneur Jésus-Christ apparaîtra avec tous ses saints, amen*[4]. — *Que le Dieu de paix lui-même vous sanctifie par tous les moyens, afin que votre esprit, votre âme, votre corps se conservent sans souillure pour l'avénement de Notre Seigneur Jésus-Christ : Celui qui vous a appelés est fidèle, Lui-même encore le fera*[5].

II

SA DISTRIBUTION

Nous voici en face de ces grands abîmes où se brisait le regard du prophète, et en face desquels l'Apôtre

[1] II Tim. I, 12. — [2] Philipp. I, 6. — [3] I Cor. I, 8. — [4] I Thessal III, 13. — [5] I Thessal. V, 23, 24.

s'écriait éperdu : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! qu'incompréhensibles sont ses jugements et inscrutables ses voies ! qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui est entré dans le secret de ses conseils*[1] ? David représente le Très-Haut distribuant à ses créatures les dons de sa royale munificence : « Tu donnes et elles recueillent ; tu ouvres ta main et la création entière est remplie de l'excellence de tes dons : mais tu détournes ta face ; voici que tout se trouble ; tu retires la vie aux êtres et ils défaillent, et ils retournent à leur poussière[2]. » Ah ! que Dieu est là vraiment Dieu ! Justice, Sagesse, Bonté infinies ; mais Justice qui « trouve en elle-même sa propre justification[3], » et dont l'infirme créature ne peut pénétrer les secrets ; Sagesse dont la conduite est obscure et les ressources impénétrables ; Bonté qui « se rencontre avec la Vérité ; miséricordieuse Paix qui donne à la Justice le baiser d'union[4]. » Mais où ? mais comment ? Tout demeure caché aux regards de l'homme dont le devoir comme la seule sagesse est de se taire et d'adorer. « O profondeur ! s'écrie saint Augustin parlant de la mystérieuse distribution de la grâce. Et vous pensez scruter là où l'Apôtre reste éperdu ? cherchez des raisons, devant un tel abîme moi je demeure stupéfait ; faites des raisonnements, pour moi l'étonnement me saisit ; engagez des discussions, moi je me contente de croire[5]. »

I. — Sans donc scruter témérairement d'insondables mystères, sans même soulever tous les formidables pro-

[1] Rom. XI, 33. — [2] Psal. CIII, 28. — [3] Psal. XVIII, 10. — [4] Psal. LXXXIV, 11, 12. — [5] In Joan. XXVI.

blèmes des théologiens, nous établissons avec l'Apôtre les trois points suivants : 1° Dieu veut le salut de tous les hommes; 2° ceux qui se perdent, en négligeant les grâces qui suffisaient à leur salut, se perdent par leur faute; 3° Dieu, qui est maître de ses dons, qui en répand sur la famille humaine entière une large mesure, s'est néanmoins choisi dans cette famille des membres privilégiés, et, sans anéantir leur libre arbitre, les mène infailliblement au salut

1. Un passage de l'Épître à Timothée fixe la première de ces trois questions avec une grande évidence. *Je vous conjure avant tout que l'on fasse des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâce pour tous les hommes, pour les rois et tous ceux qui sont élevés en dignité... car cela est bon et agréé du Sauveur notre Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité. Il n'y a qu'un Dieu et aussi un médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, qui pour la Rédemption de tous s'est livré lui-même en témoignage au temps marqué*[1]. Témoignage irrécusable, solennelle réponse à l'hérésie. Une église en prières, enfermant le monde entier dans une même supplication. Un Dieu se résolvant à sauver tous les hommes, et pour manifester cette volonté, pour en donner « un éclatant témoignage, » se donnant lui-même comme leur rançon. Quelle bouche effrontée osera dire, en face du sang divin tombant sur le monde, que tous ne sont pas appelés au salut ? Et quand un Dieu expire sur un gibet, quelle limite osera-t-on poser à sa rédemption ? Aussi, dit l'Apôtre, *il n'y a point en Dieu acception de personnes*[2].

[1] I Tim. II, 1-7. — [2] Rom. II, 11. — Ephes. VI, 9. — Coloss. III, 25.

— *Dieu l'a livré pour tous*[1], — *il n'y a point de distinction de Juif ou de Gentil, Dieu est également le Dieu de tous, riche envers tous*[2]; tous sont appelés, nul n'est exclu, et les pécheurs semblent les préférés du Dieu rédempteur. *C'est une inébranlable vérité et qu'il faut recevoir avec la plus entière soumission, que le Christ Jésus est venu en ce monde pour sauver les pécheurs*[3]. S'il a laissé la race humaine se rouler pendant quatre mille ans dans la fange de tous les vices, sans néanmoins l'abandonner jamais, c'est qu'orgueilleuse autant qu'impuissante, elle repoussait son salut; et quand elle consentit à le recevoir, ce salut l'embrassa tout entière et l'enveloppa dans un océan de lumière et de grâce. *Dieu a renfermé tous les hommes dans l'incrédulité, afin d'exercer sa miséricorde envers tous*[4].

Et si après cette vue générale, nous examinons les détails de cette distribution des grâces aux hommes, l'Apôtre nous mène des uns aux autres et nous les montre tous recevant la mesure qui les peut tous sauver. Voici les âmes « assises à l'ombre de la mort, » dans les ténèbres de l'infidélité. Dieu n'a-t-il pas pour elles des ressources cachées, une action mystérieuse? *Dieu veut que tous arrivent à la connaissance de la vérité*[5]. « Il faut tenir pour absolument certain qu'à l'infidèle, s'il observait sa loi de nature, Dieu révélerait lui-même, par une inspiration intérieure, ce qu'il faut croire pour être sauvé, ou bien dirigerait vers lui quelque prédicateur de la foi[6]. » Au-dessous de l'infidèle, et ce semble plus désespéré, est le pécheur, comblé cent fois des dons de Dieu, et toujours traître à la foi comme à l'amour. Le

Rom. III, 32. — [2] Rom. X, 12. — [3] I Tim. I, 15. — [4] Rom. XI, 32. — [5] I Tim. II, 4. — [6] D. Thom. *De veritate*, q. XIV, a. 11.

salut lui est-il désormais impossible? périt-il abandonné de son Dieu? O spectacle digne de l'admiration du ciel et de la terre! Dieu est là, à la porte de ce cœur obstinément fermé, multipliant ses efforts pour le vaincre et l'amener au repentir et au salut. Ces pécheurs tombés en cette « profondeur où l'on méprise[1], » ce sont bien les *vases pleins de colère, préparés pour la réprobation*. Pourtant, voyez Dieu. Il commence *par les supporter avec une extrême patience*[2], leur laissant le temps de se reconnaître et de revenir à lui. Et ce n'est qu'après une longue attente, que la justice succédera à la miséricorde, *voudra manifester la colère, et rendre éclatante la puissance*[3]; et dira, par l'Écriture, à ces Pharaons endurcis: *c'est pour cela que je t'ai suscité, pour qu'en toi*, en te brisant, *je fasse éclater ma force, et que mon nom soit proclamé dans la terre entière*[4]. Et cette attente miséricordieuse de Dieu n'est pas oisive; la grâce met largement à profit les délais de la justice : *Ignores-tu donc, pécheur, que la bonté de Dieu te mène à la pénitence*[5]; s'efforce par mille industries de t'arracher à l'abîme et de t'élever à la grâce et au salut, enfant fugitif qu'une main paternelle a saisi, et s'efforce, en dépit de violentes résistances, de reconduire sous le toit sauveur? Il nous resterait, dans cette énumération, à parler des justes, si ce n'était superflu. Que la grâce soit donnée aux justes, et que, sous l'influence de cette grâce, aucun commandement ne leur soit impossible : nous avons trop vu tomber sur leurs âmes cette rosée divine pour insister davantage. L'anxiété ne se doit pas porter sur le Dieu qui donne, mais sur le juste qui reçoit : *Ne recevez pas en*

[1] Prov. XVIII, 3. — [2] Rom. IX, 22. — [3] Rom. IX, 22. — [4] Rom. IX, 17. — [5] Rom. II, 4.

vain la grâce de Dieu! Car Dieu a dit : au temps favorable, je t'ai exaucé; au jour du salut, je suis venu à ton aide : et c'est maintenant le temps favorable, c'est maintenant le jour du salut[1]

2. Hélas! sur combien d'âmes tombe ce grave avertissement! combien d'âmes prévenues de la grâce et traîtres à la grâce! Or, qu'est-ce que cette grâce donnée à l'homme pour se sauver, et avec laquelle, en fait, par sa seule faute, il ne se sauve pas. On lui donne le nom de *grâce suffisante.*

Dans la distribution de la grâce suffisante, sont à la fois renfermés un fait palpable et un insondable mystère

Le fait, qui ne le voit? tous n'arrivent pas au salut : un grand nombre, pour avoir repoussé la grâce qui les pouvait sauver, tombent finalement dans la réprobation. Dieu qui les voulait sauver, les veut maintenant punir : « Il y a pour eux, avant leur révolte, une volonté aussi véritable de les sauver tous, qu'il y en a une, depuis, de les perdre sans miséricorde[2]. » Pharaon a été souffert, appelé, pressé en toute manière; mais enfin, obstiné et endurci, Dieu le laisse à sa perdition[3]. *Si l'Évangile que nous prêchons reste encore voilé, c'est pour ceux qui périssent qu'il est voilé, pour ces infidèles dont le Dieu de ce siècle a aveuglé l'intelligence, afin que ne les illumine pas l'éclat de l'Évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu*[4]. Le peuple ancien nous est une vivante preuve de cette vérité. Il est tout entier appelé au repos de la terre de promission, tout entier comblé des faveurs

[1] II Cor. vi, 2. — [2] Boss. *Déf. de la Trad.*, p. II, liv. XIII, ch. viii. — [3] Rom. ix, 17. — [4] II Cor. iv, 3.

divines, tout entier sauvé de la tyrannie d'Égypte et conduit par la miraculeuse nuée. Dieu donc les voulait tous sauver et leur donnait à tous la grâce du salut. Mais *ils exaspèrent le Dieu qui les mène au repos :* Dieu les réprouve alors par un acte positif de sa volonté. *Je le jure, ils n'entreront pas dans mon repos*[1] *!* Et l'Apôtre, nous montrant l'effrayant spectacle de leurs cadavres amoncelés dans le désert[2], nous avertit du sort qui nous est à nous-mêmes réservé : *Prenez garde, mes frères, que quelqu'un d'entre vous n'ait un cœur perverti par l'incrédulité, et qu'il ne se sépare du Dieu vivant. Efforçons-nous d'entrer dans ce repos, et que personne ne tombe dans une incrédulité semblable*[3]. — *Comment échapper, si nous négligeons un pareil salut*[4] ? Mais nulle part l'Apôtre ne nous fait apparaître sous un plus saisissant aspect la grâce suffisante, qu'en son sixième chapitre de la lettre aux Hébreux. Voici d'abord l'effusion de la grâce sur les malheureux qui finalement se damneront pour l'avoir méprisée: Illumination, dons célestes, effusion de l'Esprit-Saint, paroles du salut, souvenirs et espérances de la vie éternelle, tout leur est accordé[5]; mais ils résistent ; ils *pèchent après la vérité connue; — ils foulent aux pieds le Fils de Dieu; — traitent comme une immondice le sang de l'alliance,* et *insultent à l'esprit de la grâce*[6]. C'est là une terre qui, en retour de la rosée du ciel, ne rend que ronces et épines ; *elle sera donc réprouvée; la malédiction est imminente ; sa fin, c'est l'ardeur du feu*[7]. Ces misérables *n'ont plus d'hostie expiatrice,* plus d'autre attente que *l'attente terrible du jugement, l'ardeur d'un feu jaloux qui*

[1] Hebr. III, 11. — [2] I Cor. X,5. — [3] Hebr. IV, 11. — [4] Hebr. II, 3. — [5] Hebr. VI, 4. — [6] Hebr. X, 26 ; — VI, 4-7. — [7] Hebr. VI, 8.

dévorera les adversaires de Dieu[1]. Le triomphe doit toujours rester à Dieu et sa volonté toujours s'accomplir. « Car, comme dit saint Augustin, Dieu fait ce qu'il veut de ceux qui ne font pas ce qu'il veut[2], et en voulant se soustraire à l'empire de sa vérité, ils y retombent en subissant les lois de sa justice. O justice! O justice! O justice! Il faut adorer tes saintes et inexorables rigueurs. A force de pardonner, Dieu en vient enfin en quelque façon à ne pouvoir plus pardonner, et il faut que la justice s'accomplisse[3]. »

Jusqu'ici la raison peut suivre ce chemin, tout formidable qu'il soit. Mais voici l'impénétrable mystère qui l'arrêtera à jamais; voici où finit le regard et où commence l'adoration. « Si l'on me presse davantage et que l'on me pousse à cette profonde question : pourquoi l'un est induit à la foi de telle sorte qu'il en soit effectivement persuadé, et l'autre non, — *An illi ita suadeatur ut persuadeatur, ille autem non ita*, — je n'ai maintenant sur cela que ces deux choses à répondre : *O profondeur des richesses*[4] !.. — *Y a-t-il en Dieu quelque iniquité*[5] ? Celui à qui déplaira cette réponse, qu'il cherche de plus grands docteurs, mais qu'il craigne de trouver des présomptueux[6]. Cette silencieuse adoration que réclament de nous de pareils mystères, l'Apôtre semble prendre à tâche de l'augmenter et de la pousser à l'extrême par l'étonnante énergie de ses expressions. *J'ai haï Esaü. Qu'allons-nous dire? Y a-t-il injustice en Dieu? loin de nous! à Moïse il dit : je ferai miséricorde à qui il me plaira d'avoir pitié... — Donc, Dieu a pitié de qui il veut, et qui il veut il l'endurcit*

[1] Hebr. x, 27. — [2] Enchirid. CIV, n° 28. — [3] Bossuet, *Médit* XLVIIIe jour. — [4] Rom. xi, 33. — [5] Rom. ix, 14. — [6] Bossuet *Défens. de la Trad.* IIe Part., liv. XIII, c. ix.

O homme, qui es-tu pour contester avec Dieu[1]? « Taisez-vous, raison humaine! O Seigneur, que j'ai de joie de la faire taire devant vous[2]! »

3. Ces textes nous mènent au dernier point que nous voulions établir, et que l'École traite sous le nom de *grâce efficace.* C'est la grâce qui, sans violenter son libre arbitre, conduit l'homme *infailliblement* au salut. Que de telles grâces existent, impossible de le nier; les discussions entre les théologiens commencent dès qu'il s'agit d'expliquer la nature de leur efficacité, mais leur existence même ne peut soulever l'ombre d'un doute.

Cette existence se rattache à l'une des plus royales prérogatives de la Divinité. Contemplez Dieu dans la plénitude de son indépendance et de son domaine. Le prophète, jetant sur tout le peuple prévaricateur un regard de désolation, vient au Seigneur et avec larmes lui dit: *Seigneur, ils ont tué tes prophètes, brisé tes autels, et me voici resté seul, et ils cherchent ma vie! Or quelle fut la réponse divine? Je me suis réservé sept mille hommes*[3]. Qu'est-ce à dire? Ah! c'est l'annonce, c'est l'image d'un grand mystère. Dieu a devant lui toutes les générations, et les appelle toutes à sa gloire, répandant sur toutes des grâces abondantes. Hélas! combien qui les méprisent, qui s'éloignent, qui se perdent. Mais quoi! tous les hommes pourraient refuser, et Dieu serait vaincu par sa créature? Le banquet éternel qu'il a si splendidement préparé et au prix de si étonnants sacrifices, tous les invités le pourraient dédaigner l'un après l'autre, et laisser le maître du festin avec la honte d'un unanime

[1] Rom. IX, 13, 14, 15, 18, 20. — [2] Boss. *Médit.* XCIIe jour. — [3] Rom. XI. 34.

refus? Non certes, tel ne peut être notre grand Dieu. Il faut *que le décret qui choisit demeure inébranlable* [1]. Dieu a ses choix : choix souverains, infaillibles, que nulle puissance au monde ne saurait ébranler. Il lui plaît d'orner son palais de *vases précieux* [2] ; il les façonne [3]. Il lui plaît de se former une famille, une cour, une brillante société, où soit partout reproduite l'image chérie de son Fils [4]; il prédestine des créatures, il les choisit, il les appelle [5], et elles viennent, elles viennent librement sans doute, mais elles viennent infailliblement. La munificence divine n'essuiera pas de défaite; *nous savons qu'à ceux qui aiment Dieu, ceux que, suivant son décret, il a appelés pour être saints, tout coopère au bien* [6]. « Je ne nie pas la bonté dont Dieu est touché pour tous les hommes, ni les moyens qu'il leur prépare pour leur salut éternel dans sa providence générale; car « il ne veut point que personne périsse, et il attend tous « les pécheurs à repentance [7]. » Mais quelque grandes que soient les vues qu'il a sur tout le monde, il a un certain regard particulier et de préférence sur un nombre qui lui est connu. Tous ceux qu'il regarde ainsi pleurent leurs péchés et sont convertis dans leur temps [8].» Et cette préférence implique-t-elle injustice en Dieu? *Que répondre? y a-t-il injustice en Dieu* [9] ? Ah ! qu'importe qu'ici le mystère nous enveloppe, et que l'océan de la sagesse divine nous engloutisse? Voici le rocher qui reste ferme, et où nous trouverons toujours un abri; *y a-t-il injustice en Dieu?* peut-il y en avoir jamais?

[1] Rom. IX, 11. — [2] Rom. IX, 21. — [3] Rom. IX, 23. — [4] Rom. VIII, 29 ; — Eph. I, 5. — [5] Rom. VIII, 29. — [6] Rom. VIII, 29. — Vid. *Estius* in hunc loc. — [7] II Petr. III, 9. — [8] Bossuet, *Médit.* LXXIIe jour. — [9] Rom. IX, 14.

D'ailleurs, comme le remarque saint Augustin [1], en quoi la grâce de ces privilégiés fait-elle tort aux autres, puisque ces autres sont appelés, reçoivent des grâces qui les peuvent sauver, et ne se perdent que par leur faute ? Qui empêchera ce Père de famille de disposer à son gré d'un bien qu'il ne doit à personne, et de répondre au murmurateur : « Mon ami, je ne vous fais point de tort, ne m'est-il pas permis de faire de mon bien ce que je veux [2] ? » Mais la raison n'en a pas fini avec les difficultés. Si Dieu tire à lui *infailliblement* que devient la liberté humaine? *car qui est-ce qui résiste à sa volonté* [3] ? Et quand la raison devrait s'incliner ici encore sans comprendre, où serait le sujet d'étonnement et de plainte ? *O homme, qui es-tu pour contester avec Dieu* [4] ? Saint Thomas cherche ainsi à donner quelque explication de ce mystère : « Il faut dire que Dieu est le moteur de tous les êtres, mais qu'il les meut de différentes manières, car chaque être est mû selon le mode qui convient à sa nature. L'homme veut et agit sous la motion divine, mais de la manière qui convient à une volonté libre ; vouloir et agir est bien de l'homme, en ce sens qu'il le fait librement, mais le dernier, le principal moteur n'est pas l'homme, mais Dieu [5]. » « Il a assurément voulu l'homme doué de libre arbitre ; dès lors, il le meut sans préjudice de sa liberté. » Cette conclusion si sage de la théologie de Périgueux, était celle de Bossuet. Deux choses lui apparaissaient certaines et lumineuses : la motion infaillible de Dieu, le libre arbitre respecté en l'homme. Le *comment* nous échappe, comme tant d'autres des secrets de la sagesse et de la puissance de Dieu.

[1] *De dono persever.* ch. VIII. — [2] Matth. XX, 15. — [3] Rom. IX, 19. — [4] Rom. IX, 19. — [5] D. Thom., in cap. IX Rom. lect. III, in vers. 16.

Nous touchons, on le voit, à cette question fameuse qui partage les théologiens, et dont les deux sentiments comptent de si illustres autorités. D'après le premier de ces sentiments, qui donne plus au libre arbitre de l'homme, toutes les grâces sont en soi suffisantes et ne deviennent efficaces que par l'assentiment de la volonté humaine. D'après l'autre, qui accorde plus à la causalité divine et se préoccupe avant tout d'établir la dépendance de la créature et l'action souveraine du Créateur, la grâce efficace est telle de soi et par sa force intrinsèque, sans réclamer pour le devenir aucune aide étrangère. Notre but ne peut être ici d'exposer ces deux sentiments, nous ferons seulement remarquer qu'ils aboutissent tous deux à un mystère. Les molinistes qui soutiennent le premier, n'expliqueront jamais comment restent saufs la souveraineté, le domaine absolu, la causalité parfaite et universelle de Dieu. Pour les thomistes qui suivent le second, la conciliation de la liberté humaine avec l'infaillible efficacité de la grâce qui mène l'homme au salut sans que l'homme puisse faire à son Dieu l'affront d'un refus, cette conciliation paraîtra toujours, quelque explication qu'on en donne, un profond mystère. Quel sentiment favorise le texte du grand Apôtre? A lire son neuvième chapitre de la lettre aux Romains, il paraît difficile de n'en pas faire, avec saint Thomas, Estius, Hugues de Saint-Victor, Pierre Lombard, Cajétan, etc., l'appui solide du second système[1]. Voici ces textes : on y verra comment saint Paul prévoyait les objections formidables qu'ils devaient soulever, et avec quelle énergie il maintient, en face des profondeurs de la divine Essence, la dépendance,

[1] Vid. D. Thom *in Epist ad Rom.*

l'humble soumission, le silence de la raison humaine : *Rébecca conçut d'Isaac notre père. Or les jumeaux n'étaient pas nés encore, n'avaient encore fait ni bien ni mal (afin que le décret de Dieu restât ferme selon l'élection), que, non pas à cause de leurs œuvres, mais par la volonté de celui qui appelait, il leur fut dit: l'aîné sera assujetti au plus jeune, selon qu'il est écrit : J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü. Qu'allons-nous dire? y a-t-il de l'injustice en Dieu? Loin de nous. A Moïse Dieu dit : Je ferai miséricorde à qui il me plaira de faire miséricorde, et j'aurai pitié de qui il me plaira d'avoir pitié. Donc, cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde*[1]. — *Donc Dieu prend en pitié qui il lui plaît*[2].

II. — Outre cette distribution particulière de la grâce, il en est une autre dont saint Paul nous révèle les mystérieuses lois et nous trace la grandiose histoire : c'est la distribution de la grâce aux peuples à travers les âges.

Une fois sorti du sein de Dieu et versé sur le monde, l'océan de la grâce n'y rentre plus. La perversité humaine en déplace plusieurs fois le lit sans le tarir jamais, ni le faire remonter à la source dont il s'échappe. *Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance*[3]. Repoussé d'un pays, il roule ses flots vers un autre; si ce dernier qu'il arrose le rejette à son tour, le premier lui est rendu et il le recouvre de nouveau. Puis à la fin, dans un dernier triomphe, cette vivante et irrésistible immensité s'étend sur la terre entière, enserre les deux peuples tour à tour rebelles, les inonde tous deux de ses eaux

[1] Rom. IX, 10-17. — [2] Rom. IX, 18. — [3] Rom. XI. 29.

divines et les porte dans les splendeurs de l'éternité. Tels sont les trois vastes mouvements de la grâce à travers le monde et les siècles. D'Adam à Abraham, elle est répandue sur la Gentilité qui est seule encore à posséder les traditions, la loi naturelle, l'idée du vrai Dieu, les espérances du Rédempteur. Mais « toute chair corrompt sa voie [1], » cette société primitive, même après la terrible leçon du déluge, repousse violemment Dieu de son sein : *autrefois, vous refusâtes, ô Gentils, de croire en Dieu* [2] ! Que fait Dieu ? que devient la grâce ? Elle passe à un autre peuple, Abraham et la nation des croyants qui naît de lui reçoivent pour de longs siècles les dépouilles de la Gentilité répudiée. Mais à son tour Israël devient *la nation exaspérante* [3], — *le peuple incrédule et contradicteur* [4]. A son cri déicide du prétoire, comme à un signal suprême, la grâce se retire de lui, et, appelant à elle toutes les nations infidèles, elle forme cette Église chrétienne, épouse du Christ et héritière unique des promesses et des dons de Dieu. *Ce qu'Israël cherchait, il ne l'a point trouvé; les choisis de Dieu l'ont trouvé ; les autres ont été aveugles. Selon ce qui est écrit : Dieu leur a donné un esprit de torpeur, des yeux pour ne point voir, des oreilles pour n'entendre point, et cela dure jusqu'à ce jour* [5]. — *Maintenant donc,* ô peuples chrétiens, *à cause de leur incrédulité vous avez reçu la miséricorde* [6]; — *comme il est écrit en Osée : ce qui n'était pas mon peuple, je l'appellerai mon peuple; celle que je n'aimais point, je l'appellerai ma bien-aimée; et celle qui n'obtenait point miséricorde, objet de miséricorde. Et voici ce qui arrivera, au lieu même où j'avais dit aux Gentils :*

[1] Gen. VI, 12. — [2] Rom. XI, 30. — [3] Psal. LXXVII, 8. — [4] Rom. X, 21. — [5] Rom. XI, 7-9. — [6] Rom. XI, 30.

Vous n'êtes pas mon peuple, vous autres! là même, ils seront appelés les enfants de Dieu[1] ! Et tandis que l'Église catholique recueille le dépôt sacré de la grâce, inondée des clartés de la foi, le peuple juif est gisant à son tour « au milieu des ténèbres de la mort[2]. » *Leurs esprits sont endurcis et aveuglés; jusqu'aujourd'hui même, lorsqu'ils lisent l'Ancien Testament, le même voile, ce voile qui ne s'ôte que par Jésus-Christ, reste toujours, sans se lever jamais, posé sur eux*[3].

Mais quand ce peuple sera converti au Seigneur, alors le voile sera ôté[4]. Ces mots nous transportent à la fin des siècles, et nous découvrent la victoire dernière de la grâce dans le temps. La grâce, nous venons de le voir, n'a jamais été vaincue ni réduite à l'impuissance et à la stérilité, passant de l'un à l'autre peuple, à mesure que l'un ou l'autre la repoussait. Pourtant, comme le Christ dont elle émane, jamais encore elle n'a obtenu un empire universel : « Nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis[5]; » c'est l'œuvre des derniers jours du monde. *Je ne veux pas, mes frères, que vous ignoriez ce mystère (afin que vous ne soyez point sages à vos propres yeux); c'est qu'une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement, jusqu'à ce que la multitude des nations soit entrée; et ainsi tout Israël doit être sauvé*[6]. — *Les Juifs ont refusé de croire, vous laissant leur héritage de miséricorde; afin qu'eux aussi à leur tour reçoivent miséricorde*[7]. Alors se lèveront les jours de bénédiction et de joie ; alors, réunis dans un même bercail, les deux peuples entendront la voix du même Pasteur ; la Rédemption obtiendra sa

[1] Rom. IX, 25. — [2] Luc, I, 79. — [3] II Cor. III, 14. — [4] II Cor. III, 16. — [5] Hebr. II, 8. — [6] Rom. XI, 25 ; — II Cor. III, 16. — [7] Rom XI, 31.

plénitude entière : *Jésus-Christ notre paix aura fait des deux peuples un seul tout; et, renversant la muraille de séparation, tuant en sa chair toute inimitié, abolissant par sa loi la loi des préceptes, des deux peuples fondus en lui il fera, dans la plénitude de la paix, un seul homme nouveau*[1]. L'Église, heureuse mère, pressera à la fois sur son cœur ses deux enfants ; et aux joies que lui procurait la Gentilité convertie, s'unira la joie de retrouver son Israël perdu pendant de si longs siècles. Car, *si le péché des Juifs a fait la richesse du monde, et leur diminution la fortune des Gentils, combien plus la fera*[2] leur rentrée en masse et *leur plénitude* dans le sein de l'Église? *Si leur perte est devenue la réconciliation du monde, que sera leur retour sinon une résurrection à la vie*[3], la résurrection complète, la vie divine circulant dans l'arbre entier, vivifiant les branches autrefois mortes; la fête éternelle du père de famille; le dernier triomphe de la miséricorde qui a permis le mal pour en tirer la gloire d'un universel pardon? *Dieu a renfermé tous les hommes dans l'incrédulité pour faire grâce à tous! O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu*[4]!

A ce grandiose ensemble, l'Apôtre ajoute, sur la vocation de la Gentilité et la répudiation de la nation juive, des réflexions qui achèvent de nous initier aux desseins de Dieu. Jésus-Christ seul sauvait le monde. Accueillir ou repousser Jésus-Christ, décidait donc absolument du sort des nations entières comme de chaque âme en particulier. C'est à cette épreuve que périt Israël, et que fut sauvée la Gentilité. Comment expliquerons-nous la

[1] Ephes. II, 14-17. — [2] Rom. XI, 12. — [3] Rom. XI, 15. — [4] Rom XI, 32.

catastrophe où s'abîma ce peuple? *Que dirons-nous? voici que les Gentils, qui ne cherchaient pas la justice, ont saisi la justice; oui, mais la justice qui émane de la foi. Tandis qu'Israël, cherchant la loi de justice, à cette loi de justice ne parvint point. Pourquoi? c'est qu'il ne la cherchait point dans la foi, mais dans de prétendues œuvres*[1] saintes. *Ils se sont heurtés contre la pierre d'achoppement, selon ce qui est écrit: Je vais mettre dans Sion une pierre d'achoppement et une pierre de scandale; et tout homme qui croira en lui ne sera point confondu*[2]. — *Ignorant ce qu'était la justice de Dieu, et s'efforçant de se faire justes par eux-mêmes, ils ne sont pas pliés à la justice de Dieu. Car la consommation de la loi, c'est le Christ, qui justifie tout homme qui croit*[3]. Israël rejeté, banni, sans Christ, sans rédemption, errant parmi les peuples qu'il voit jouir des biens dont il est lui-même dépouillé, Israël n'est pourtant pas entièrement chassé du cœur et du souvenir de Dieu. *Est-il tombé sans ressource? à Dieu ne plaise*[4]! A la fin des temps il se lèvera et reviendra à son Père. En attendant, Dieu l'entoure des sollicitudes de la plus ingénieuse miséricorde. Il est toujours cher au cœur de Dieu, qui reste toujours le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. *Si les prémices sont saintes, la masse l'est aussi; si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi*[5]. — *Selon l'Évangile, ils sont devenus des ennemis à cause de vous; mais selon la vocation, ils sont bien-aimés à cause de leurs pères*[6]. Mais quoi! la conversion même de la Gentilité devait, dans les desseins de Dieu, être le moyen suprême employé pour triompher de l'insensibilité de ce malheureux peuple. Comme une mère qui

[1] Rom. IX, 30-33. — [2] Rom. IX, 32, 33. — [3] Rom. X, 3. — [4] Rom, XI, 11. — [5] Rom, XI, 16. — [6] Rom. XI, 28.

affecte des caresses plus tendres à l'un de ses deux fils pour ramener l'autre dans ses bras par le sentiment d'un regret jaloux, Dieu *par suite de leur crime a sauvé la Gentilité, afin d'exciter en eux la jalousie*[1]. — *C'est Moïse le premier qui a dit : je vous rendrai jaloux d'un peuple qui n'est pas un peuple, un peuple insensé, contre lequel se soulèvera votre indignation*[2]. Les Apôtres connurent ces profonds conseils de la miséricorde sur Israël ; aussi quels efforts pour exciter en ce peuple une salutaire émulation ! avec quelles larmes et quel cri déchirant Paul s'écriait : *Frères, l'affection de mon cœur et ma prière à Dieu est pour eux et pour leur salut*[3]. — *Je vous le dis, ô nations, tant que je serai apôtre des Gentils, je donnerai de l'éclat à mon ministère, dans le but de parvenir à exciter la jalousie dans mon peuple, et de sauver quelques-uns d'entre eux*[4].

Aussi ce malheureux peuple reste-t-il sans excuse, donnant de sa chute des raisons qui ne se soutiennent pas[5], et justifiant trop bien les maux qui l'accablent et l'accableront sans relâche jusqu'à son retour vers le Sauveur, *le Dieu unique, qui justifie les circoncis par la foi, et par la foi aussi la Gentilité*[6].

Qui donc contestera avec Dieu[7] ? Et *y a-t-il en Dieu injustice*[8] ?

[1] Rom. XI, 11. — [2] Rom. X, 19. — [3] Rom. X, 1. — [4] Rom. XI, 13, 14. — [5] Rom. X, XI, *passim*. — [6] Rom. III, 30. — [7] Rom. IX, 20. — [8] Rom. IX, 14.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA GLOIRE

Nous portons ce trésor dans des vases d'argile [1].

Profonde parole que nous avons déjà eu occasion de rapporter plus haut. Sous l'emblème du vase d'argile, nous apercevions la nature humaine gardant avec la grâce qui la réhabilite les faiblesses et les douleurs du péché qui l'avait perdue. La suprême douleur, et la *solde* affreuse du péché, c'est la mort. Le vase se brise après s'être usé peu à peu, mais de l'antique châtiment la Rédemption a su faire une miséricorde de plus; le vase d'argile ne se brise que pour laisser échapper l'âme vers ses destinées éternelles.

C'est toute la suite de ces destinées de l'homme, dont l'Apôtre va nous tracer le grandiose tableau.

[1] II Cor. IV, 7.

I

LES ABORDS DE LA GLOIRE

La gloire éternelle, fin dernière de l'homme justifié, a pour abords formidables la mort et le jugement. *Un arrêt frappe tous les hommes : mourir une fois et puis après être jugé*[1]. La mort, parce que l'homme est d'une race déchue, condamnée primitivement à la mort. Le jugement, parce que l'homme est une crétature dépendante et libre.

Pour le juste, cette mort est pleine de vie, et ce jugement n'est que la révélation même de sa gloire.

Si le Christ est en vous, votre corps il est vrai est mort à cause du péché, mais votre âme est vivante de la justice[2]. La vie divine déborde en vous; de Jésus-Christ cette vie s'épanche sur votre âme, de votre âme sur votre corps qui conserve jusque dans sa poussière une vertu d'immortalité. *Si l'esprit de Celui qui a ressuscité Jésus-Christ habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels, à cause de son esprit qui habite en vous*[3]. Qu'importe donc au juste de mourir? ah! *voilà pourquoi nous ne perdons pas courage : encore qu'en nous l'homme extérieur tombe en pourriture, l'homme intérieur est de jour en jour renouvelé*[4]. Que nous importe la dissolution de cette maison de boue que nous habitons dans les détresses de l'exil?

[1] Hebr. IX, 27. — [2] Rom. VIII, 10 — [3] Rom. VIII, 11. — [4] II Cor. IV, 16.

Une autre, splendide, éternelle, nous attend dans les cieux[1]. Nous n'avons qu'un désir, laisser là le vêtement vieilli de la mortalité[2], et *revêtir par-dessus* la gloire éternelle[3]. Nous n'avons qu'une ambition : *sachant qu'aussi longtemps que nous habitons ce corps, nous sommes en pèlerinage loin de Dieu, nous avons cette audace et cette volonté ardente d'aimer mieux sortir de ce corps et d'aller nous réunir au Seigneur*[4]. Nous n'avons qu'un cri : *tomber en dissolution et vivre avec le Christ*[5]! — *Car le moment si court et si léger des tribulations de la vie présente produit en nous un poids éternel d'une sublime et incomparable gloire*[6].

Mais, ajoute l'Apôtre, *à condition que nous ne soyons pas trouvés nus*, dépouillés de la grâce. Une dernière épreuve sépare encore de sa destinée éternelle l'âme *sortie du corps, pour se présenter au Seigneur*[7]. « La condition, dit l'Apôtre, c'est que nous soyons trouvés vêtus et non pas nus[8], » nus de la grâce et par suite de la gloire qui n'en est que l'épanouissement. Au sortir de cette vie, l'âme va donc exposer à son juge ou un vêtement étincelant de justice, ou une tunique souillée encore de quelques taches, ou enfin une hideuse nudité. *Nous devons tous comparaître devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive ce que mérite le bien ou le mal opéré en son corps.* Oui, *tous nous paraîtrons devant le tribunal du Christ, car il est écrit : Je suis le Dieu vivant, dit le Seigneur, tout genou fléchira devant moi, toute langue confessera que je suis Dieu. Aussi chacun de nous rendra à Dieu compte de soi-même*[9]. — *Dieu*

[1] II Cor. v, 1-5.— [2] Hebr. I, 11, 12.— [3] II Cor. v, 4.— [4] II Cor. v, 4. — [5] Philipp. I, 23. — [6] II Cor. IV, 17. — [7] II Cor. v, 8 — [8] II Cor. v, 3. — [9] Rom. XIV, 11, 12.

illuminera le secret des ténèbres; manifestera les pensées des cœurs, et alors chacun recevra de Dieu sa louange[1]. — *Dieu jugera par Jésus-Christ selon l'Évangile que je prêche, tout ce qui est caché dans le cœur des hommes*[2]. — *Au jour où sera manifesté le jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres : à ceux qui dans la patience du bien cherchent la gloire et l'honneur et l'incorruptibilité, la vie éternelle; mais aux disputeurs et ceux qui n'acquiescent point à la vérité et ont foi en l'erreur, colère et indignation. Tribulation et angoisse à l'âme de tout homme qui fait le mal... Gloire et honneur et paix à tout homme qui fait le bien*[3].

Le juge est Jésus-Christ; mais comment se fait ce jugement redoutable? Quel est le mode de discussion à ce divin tribunal? Les expressions de l'Apôtre semblent indiquer qu'une clarté subite, une immense illumination se fait en l'âme qui aperçoit d'un regard le tableau de toute sa vie : *illuminabit abscondita*[4]; — *manifestabit*[5]; — *uniuscujusque opus manifestum erit.*

Ailleurs, l'Apôtre, complétant cette doctrine, nous montre au service du grand et terrible juge un mystérieux ministre, le feu. Un feu qui éprouve, qui discerne, qui met à nu la valeur d'une vie et la qualité d'une âme. A-t-elle sur le fondement de la foi bâti le monument précieux d'une doctrine et d'une vie saintes? Ou bien misérablement ajouté le fragile échafaudage d'œuvres sans perfection? *A-t-elle sur ce fondement bâti en or, en argent, en pierres précieuses; ou bien avec le bois, le foin, la paille? L'œuvre de chacun paraîtra, le jour du Seigneur la montrera, un feu la révélera. Ce qu'a fait*

[1] I Cor. IV, 5. — [2] Rom. II, 16. — [3] Rom. II, 5-11. — [4] I Corinth. IV, 5. — [5] I Corinth. III.

chacun des hommes, le feu en doit manifester la valeur. Son œuvre persiste, l'homme en aura la récompense; si son œuvre se consume, il en souffrira le dommage; lui-même sera sauvé sans doute, mais en passant par le feu[1].

Il s'agit ici du juste qui n'est pas entièrement purifié; ailleurs, le discernement formidable découvre une âme de réprouvé *qui n'a plus à attendre qu'une sentence effroyable, l'ardeur d'un feu jaloux qui dévore les ennemis de Dieu*[2]; plus haut[3], l'édifice d'or que le feu du regard divin ne fait que rendre plus étincelant, c'est l'âme juste qui n'ayant rien à expier, n'a d'autre jugement à subir que la révélation même de sa gloire, et entre immédiatement dans la possession de son Dieu. Ainsi, du tribunal du Christ où tous se rendent[4], les uns vont à la gloire, les autres au châtiment éternel, les autres au feu de la complète purification.

II

LA GLOIRE

A quel moment le juste jouit-il de la béatitude ? Une belle doctrine de l'Apôtre nous fait conclure qu'il en jouit immédiatement après sa mort. La gloire en effet ne diffère pas essentiellement de la grâce. La grâce est en nous la gloire en germe. Qu'un rayon subit du divin soleil tombe sur l'âme juste, « ce Dieu en fleur, » aussitôt le germe s'épanouit, et l'élu apparait dans toute sa splendeur. *Lorsque Jésus-Christ votre vie vous appa-*

[1] I Cor. III. — [2] Hebr. X, 27. — [3] I Cor. III. 12. — [4] II Cor. V, 10.

raîtra, vous-même alors apparaîtrez dans la gloire avec lui[1]. A peine le voile de la mortalité s'est-il déchiré devant l'âme comme un épais nuage, aussitôt lui apparaît le soleil de justice, aussitôt se vérifient dans toute leur force ces paroles : *Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous nous transformons en la même image, de cette lumière devenant lumière, par l'opération de l'Esprit du Seigneur*[2]. Remarquons ces autres expressions de l'Apôtre. L'élu, quant à la substance, est fait dès cette vie, à cette différence près, selon Bossuet, que là il est consumé, ici il se perfectionne. Il porte donc pour ainsi parler toute sa gloire, toute sa béatitude, tout son ciel caché au dedans de lui sous les voiles de la mortalité : *Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu; mais quand le Christ, votre vie, apparaîtra, vous aussi alors apparaîtrez dans la gloire avec lui*[3]. « C'est la raison pour laquelle l'Apôtre, parlant de la gloire, se sert quasi toujours du mot de révélation : *ad futuram gloriam quæ revelabitur in vobis;* d'autant que la gloire n'est autre chose qu'une certaine découverte qui se fait de notre vie cachée en ce monde, mais qui se fera paraître tout entière en l'autre[4]. »

1. Mais cette gloire, quelle est-elle? Cette béatitude éternelle, qui nous en découvrira les mystères? L'Apôtre est muet en face de ces abîmes, ou ne fait entendre que les accents d'une foi qui adore sans avoir compris. *C'est un poids immense de gloire*[5]. C'est un quelque chose qui n'a plus rien des limites et des dimensions de ce monde : *une longueur, une largeur, une hauteur, une profondeur*[6]...

[1] Coloss. III, 4. — [2] II Cor. III, 18. — [3] Coloss. III, 3, 4. — [4] Boss. Ier *Serm. p. la Touss.* 2e point. — [5] II Cor. IV, 17. — [6] Ephes. III, 18.

dont les immensités échappent au regard. — Lui demande-t-on quelque idée précise, quelque description détaillée? Il ne peut, il n'a plus de termes; rien de ce monde ne peut exprimer les splendeurs de l'éternité, *ni l'œil n'a vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme pu concevoir ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment* [1]. « Demandez-lui des particularités, il vous dira que cela est inconcevable; tout ce que vous pouvez lui dire n'est rien à comparaison. Parlez-lui des grandeurs de ce monde et de toute la beauté de l'univers, pour savoir du moins ce que c'est que ce royaume par comparaison et par ressemblance, il n'a rien à vous dire sinon: *existimavi sicut stercora* [2], comme du fumier et de l'ordure! Ne lui alléguez point le témoignage de vos yeux et de vos oreilles: Dieu agit ici par des moyens inconnus [3].

2. Mais si voir et sentir est impossible, que le raisonnement soulève au moins quelque coin du voile. *Omnia propter electos* [4]: tout pour les élus! Embrassez d'un regard, rassemblez comme en un tableau toutes les œuvres de Dieu. Dans l'éternité, ce plan qu'il élabore, ces décrets qu'il arrête, ces êtres encore dans le néant et qu'il étreint déjà de sa charité [5]; puis dans le temps: ces mondes qu'il fait jaillir si innombrables et si parfaits; cette marche, cette conduite des choses dont il charge sa providence; son action incessante dans l'univers; puis surtout, cette venue de son Fils, cette incarnation, cette vie, ces travaux, ces douleurs, cette agonie, cette mort, cette résurrection, cette impérissable victoire du Verbe incarné, cette formation d'une

[1] I Cor. II, 9. — [2] Philipp. III, 8. — [3] Boss. *Ier Serm. pour la Touss.* 2e point. — [4] II Cor. IV, 15. — [5] Jérem. XXXI, 3.

divine Église dont la suite des événements humains ne font plus que servir le développement et le triomphe; tout cela pour les élus: *omnia propter electos!* Que sera donc l'achèvement d'un ouvrage dont les apprêts ont été si magnifiques?

Mais tout ceci n'est rien encore auprès d'une autre révélation que nous fait l'Apôtre. Si Dieu avait travaillé seulement pour nous, notre néant nous persuaderait bien vite que l'effort de Dieu, proportionné à notre petitesse, ne doit aboutir qu'à une œuvre écourtée. Mais non, Dieu a travaillé pour son Fils, pour son Bien-aimé: le ciel a été fait pour Jésus-Christ: cette gloire, cette félicité, cette patrie, ce repos, cette éternité d'inénarrables délices, cette fête organisée par une puissance infinie qui s'y déploya tout entière, et y travailla « avec passion, » tout cela a été conçu et exécuté pour le Verbe incarné « de retour de la grande tribulation[1]. » Et si, comme nous le croyons fermement, nous sommes associés à cette fortune; si nous ne faisons qu'un avec Jésus-Christ, à la vie comme à la mort, à la gloire comme à l'épreuve; si « là où est le Maître, là sera son serviteur[2]; » si enfin[3] à nous sa gloire, ses joies, son trône; jugeons quel Ciel nous attend! Écoutons l'Apôtre. *Sachez quelle est l'espérance attachée à l'appel de Dieu, et quels trésors de gloire forment l'héritage des saints: et quelle suprême et immense force Dieu déploie en nous qui croyons: force en rapport avec la force et la puissance déployées dans le Christ, quand il l'a ressuscité des morts et placé à sa droite dans les cieux*[4]. Car *il nous a ressuscités avec le Christ et, dans le Christ Jésus, nous a fait*

[1] Apoc. VII, 14. — [2] Joan. XII, 26. — [3] II Tim. II, 12. — [4] Ephes. I, 18-21.

asseoir au plus haut des cieux[1]. Cette magnifique doctrine, Jésus-Christ la renferme dans ce mot si simple et si profond, adressé à l'élu au seuil même de l'éternité : « Courage, bon serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur[2]. » La joie d'un Dieu : quel mot, quelle réalité ! La joie, c'est-à-dire la satisfaction entière, surabondante, infinie en quelque sorte de tout notre être.

3. La joie dans une connaissance, dans un amour, dans une possession parfaite de Dieu. Connaître et aimer, voilà la suprême béatitude et la vie de l'élu dans le ciel.

L'élu voit Dieu : il le voit sans figure, face à face, *à face découverte*[3]. Quelle apparition ! quelle majesté ! quelle gloire ! quelle suavité ! quels inénarrables charmes ! Il voit l'Essence divine dans son incompréhensible beauté. Il voit en Dieu les Trois Personnes ; et cet Infini, où se plonge un regard toujours avide et toujours rassasié, lui déroulera durant l'éternité entière de nouvelles magnificences et des charmes nouveaux. *Alors je connaîtrai comme je suis connu*[4], je verrai mon Dieu distinctement comme il me voit lui-même. Et quand Dieu se donne ainsi à notre regard, quel autre spectacle lui pourra être refusé ? L'élu a, de l'univers entier, de ses parties diverses, de ses lois, de ses perfections, de sa beauté, une science parfaite. Un autre monde infiniment plus vaste et plus beau, lui dévoile d'autres splendeurs : le monde surnaturel, dont il perçoit clairement les mystères. Autour de lui une société de frères et de triomphateurs lui ouvre son sein et le fait jouir du

[1] Ephes. II, 6. — [2] Matth. xxv, 21. — [3] II Cor. — [4] I Cor. XIII, 12.

plus délicieux commerce; au-dessous, la terre d'exil lui envoie encore des accents aimés; son regard purifié dans le saint amour s'attache aux êtres chéris qu'il a laissés aux prises avec l'existence; son cœur les embrasse, et sa prière ardente les suit et les protége toujours.

Et comment peindre cette transformation soudaine qui, d'une intelligence bornée et couverte d'épaisses ombres, fait tout à coup un esprit vaste comme les cieux et illuminé des clartés mêmes de la divinité? Figurons-nous un malheureux, enfermé depuis sa naissance dans une obscure caverne, où n'arrivent que quelques lueurs incertaines, quelques ombres des choses, grossières et décolorées, et où une voix amie à peine entendue ne lui peut donner de l'univers que quelques idées vagues et quelques images sans proportion. Or, tout à coup, sorti de ce ténébreux abîme, il est placé, au milieu de torrents de lumière, en face de cet univers dont une main puissante a pu réunir toutes les splendeurs à la fois. Est-ce là l'apparition de Dieu et du Ciel à l'âme subitement arrachée aux ombres de la mortalité? Ah! sans doute ce n'est qu'une bien faible image *de cette révélation de la gloire future*[1], et des magnificences « des enfants de Dieu[2]. » L'Apôtre emploie une autre comparaison. Il rapproche deux intelligences profondément dissemblables; celle du petit enfant et celle de l'homme fait. La première, chaos informe, région stérile, où les idées, les raisonnements, les connaissances dorment immobiles comme des germes enfouis dans un sol d'hiver. Mais l'âme du savant, de l'homme de génie, quelles appréciations, quelles créations merveilleuses, quel monde tout

[1] Rom. VIII, 18. — [2] Rom. VIII, 20

rempli de richesses et de clartés! Telle est, et tout autrement profonde encore, la différence entre l'âme dans l'enfance de cette vie et la pleine maturité de la vie future. *Ce que nous possédons de science et de prophétie est bien amoindri; mais quand sera venu l'état de perfection, alors cessera ce qui est imparfait. Quand j'étais petit enfant, mon langage était d'un enfant, mes appréciations d'un enfant, mes pensées d'un enfant; mais devenu homme fait, j'ai dépouillé tout cet apanage de l'enfance. En cette vie, nous voyons comme en un miroir, comme à travers des énigmes, mais alors face à face. Je ne connais maintenant qu'en partie; alors, je connaîtrai comme je suis connu*[1]. Sans doute ces derniers mots désignent, non pas le degré, mais la nature de la science des élus dans le ciel. Ils connaissent infiniment moins que Dieu, et « la lumière que Dieu habite conserve toujours d'inaccessibles éclats[2]; » mais l'élu voit comme Dieu voit, à la même clarté, et par l'écoulement et la participation de la même vie et de la même intelligence: *qui adhère à Dieu, devient une même intelligence avec lui*[3].

Mais voir, n'est que la moitié du ciel; aimer, aimer cette beauté divine, l'aimer avec les inconcevables ardeurs d'un cœur dilaté pour ainsi dire à l'infini, voilà la seconde béatitude de l'élu. Qui nous dira l'impétuosité de ce sentiment de l'amour en l'homme, même sous le ciel glacé de l'exil, au milieu de déceptions déchirantes et des laideurs d'une création *où toute forme s'altère*[4], et où toute beauté s'évanouit? Un océan passe sur cette flamme sans l'éteindre[5]! et « l'amour est fort comme la mort[6]. » Qu'une forme idéale du beau se montre au

[1] I Cor. XIII, 9-13. — [2] I Tim. VI, 16. — [3] I Cor. VI, 17. — [4] I Cor. VII, 31. — [5] Cantiq. VIII, 7. — [6] Cantiq. VIII, 6.

regard du génie, la vie entière sera trop courte pour sa contemplation ardente. Que sous un rayon de la beauté la face de l'homme vienne à resplendir, elle enchaîne à ses charmes d'un jour des esclaves prêts à renverser un monde pour en obtenir un regard ! Mais quand Dieu se montre tel qu'il est ?..... Quand la beauté substantielle, infinie, immuable, apparaît sans voile et dans tout l'éclat de ses attraits ? Comment concevoir et exprimer l'amour qui saisit l'âme à cette vue, les transports qui la ravissent hors d'elle-même pour la plonger tout entière en Dieu, l'extase béatifique où elle entre pour une éternité ? Et, remarquons-le, ce n'est plus cette âme faible et étroite de naguère : *Tout l'ordre ancien a disparu; Dieu a tout refait à nouveau*[1] ; c'est une âme renouvelée, c'est un nouveau cœur ; et Dieu l'a rendu assez vaste pour donner entrée au torrent des voluptés de l'amour qui le doit éternellement abreuver. L'éternité bienheureuse, c'est la vue, c'est l'amour, c'est la possession béatifique de l'éternelle beauté, contemplée à découvert et aimée de toute la force d'un cœur déifié. La reine de l'éternité, seule survivante des choses de l'exil, c'est la charité. *Jamais la charité ne doit finir, soit que la prophétie cesse, que les langues se taisent, que la science soit détruite*[2] par la claire vision... *Maintenant règnent la foi, l'espérance, la charité, ces trois vertus : mais la plus grande d'entre elles, c'est la charité*[3]. Or, dans le ciel, elle trouve sa consommation et son complet épanouissement, alors que *Dieu est en tous*[4] et que les élus *sont remplis de toute la plénitude de Dieu*

[1] II Cor. v, 17. — [2] I Cor. XIII, 8. — [3] I Cor. XIII, 13. — [4] I Cor. XV, 28. — [5] Ephes. III, 19.

4. Aussi quelle variété et quelle force dans les noms que l'Apôtre donne à cette béatitude, afin de nous en faire quelque peu concevoir les inénarrables délices ! c'est une *création nouvelle* [1]. Ah ! que la nôtre est dévastée par la douleur ! esclave de la corruption qui la travaille, toujours dans les soupirs, les larmes, *les douleurs de l'enfantement* [2]. Mais au ciel, plus rien des maux de la vie présente : *l'ancien ordre de choses est passé* [3]; « plus de deuils, plus de cris de détresse, plus de souffrances [4]: » tout y est joie, tout y est paix. Le ciel, c'est *la patrie*, — *c'est la cité* [5]. Qu'elle est douce à l'exilé la patrie! Dans l'exil il était seul avec les désolations de l'âme et les douleurs du dehors ; dans la patrie il trouve réuni tout ce qu'il a jamais aimé. La voilà donc enfin cette cité divine, *dont il contemplait et saluait de loin* les splendeurs! *cité meilleure, cité céleste*, vraie patrie, qu'il faisait profession de chercher [6]. Enfin s'ouvre à lui cette *demeure bâtie par Dieu, éternelle et fixée dans les cieux* [7] ; — *la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, l'innombrable société des anges, l'assemblée des premiers-nés inscrits au ciel, et le Dieu qui juge tout, et les âmes des justes dans la gloire, et le Médiateur de la nouvelle alliance, Jésus-Christ, dont le sang versé élève une voix plus douce que le sang d'Abel* [8]. Quelle compagnie splendide ! quelles délicieuses liaisons ! quelle fête qui ne connaît point la lassitude et la tristesse du lendemain. C'est là *une cité permanente* [9], — *un royaume immobile* [10], où rien ne passe, ni ne s'altère, ni ne vieillit, ni ne meurt. La joie y est toujours jeune, et la béatitude y a pour fondement l'éternité. Oh!

[1] II Cor. v, 17. — [2] Rom. viii. — [3] II Cor. v, 17. — [4] Office-Martyr. — [5] Hebr. xi. — [6] Hebr. xi. — [7] II Cor. v, 1. — [8] Hebr. xii, 22-25. — [9] Hebr. xi. — [10] Hebr. xii 28.

qu'il est doux à ce naufragé des douleurs humaines, si longtemps ballotté sur les flots de ce monde au milieu des tempêtes du temps, de jeter enfin une *ancre assurée par delà le voile*, la terre, les choses créées et périssables, dans ce sol éternel, *où Jésus notre précurseur est entré pour nous*[1], et dont Dieu *a déclaré bannies les choses muables, afin que subsistent seules les immuables*[2]. L'homme veut la vie. Autant il a d'horreur pour le néant, autant il est pressé de jouir de la vie. Le ciel, c'est *la vie*. La vie sans limite, sans défaillance, la vie dans sa plénitude; *la vie éternelle*. Ame heureuse, plonge-toi dans cette vie, dans cet océan de vie ! *saisis, étreins la vie éternelle*[3] ! aspire cette vie par toutes les puissances de ton être. Vivre, c'est voir, c'est entendre, c'est converser, c'est aimer, c'est agir, c'est posséder, c'est jouir : fais tout cela ; fais-le infiniment, divinement, avec une perfection et des délices incompréhensibles ! Cherchons s'il reste encore, dans les profondeurs de l'âme, quelque abîme qui ne soit pas rempli. L'homme se sent fait pour la gloire. Roi détrôné, l'ignominie a été la plus cuisante de ses blessures, et la gloire, l'éternel et ardent objet de ses convoitises. Le ciel, c'est la gloire ; la gloire immense, le *poids immense de gloire*[4], la gloire à son sommet le plus magnifique, la royauté, le trône, l'héritage d'un Dieu[5], les richesses de gloire telles qu'elles forment l'apanage de la suprême Majesté. C'est le laurier du triomphateur, *la couronne incorruptible du victorieux*[6], le *royaume immobile* d'un roi immortel ; le trône partagé avec Jésus-Christ[7] Fils de Dieu ! Une dernière appellation de l'Apôtre est pleine de mystère.

[1] Hebr. VI, 19. — [2] Hebr. XII, 27. — [3] I Tim. VI, 12. — [4] II Cor. IV, 17. — [5] Rom. VIII, 17. — [6] I Cor. IX, 25. — [7] Ephes. II, 6.

Le ciel, *c'est le sabbat,* le repos même du Très-Haut, goûté après le travail et à l'imitation du Dieu Créateur. *L'Écriture dit quelque part du septième jour : et Dieu, le septième jour, se reposa de toutes ses œuvres* [1]. Il se reposa dans ce regard jeté à ses ouvrages, et cette contemplation de leur excellence ; éternellement glorifié par son œuvre, et ravi « que tout ce qu'il avait fait était si extrêmement bon [2]. » Sublime dignité de l'homme et sa délicieuse récompense ! La grâce a tout opéré dans l'élu, et pourtant il peut lui aussi, dans le ravissement de la gloire, contempler son œuvre, l'appeler sienne, en proclamer l'excellence et entrer avec Dieu dans un sublime et éternel repos. *L'élu, entré dans le repos de Dieu, se repose lui aussi de ses œuvres comme des siennes se repose Dieu* [3].

III

L'EXCLUSION DE LA GLOIRE

Hélas ! que les textes qui suivent deviennent sombres et révèlent un affreux mystère ! *Tremblons que laissant là la promesse d'entrer dans le repos de Dieu, quelqu'un d'entre vous ne s'en trouve exclu* [4]. Exclusion terrible, dont Dieu nous donne dans les Juifs du désert la plus frappante figure : *nous voyons qu'ils ne purent entrer* [5] dans leur repos temporel, type et prophétie de l'éternel repos des cieux. Or, *à nous aussi a été faite aussi bien*

[1] Hebr. IV, 4. — [2] Genes. — [3] Hebr. IV, 10. — [4] Hebr. IV, 1. — [5] Hebr. III. 19.

qu'à eux la promesse du repos; empressons-nous d'y entrer de peur de tomber dans une même désobéissance[1] et une même réprobation. *Comment échapper, après avoir négligé une pareille rédemption*[2]; *— foulé aux pieds le Fils de Dieu; traité comme une immondice le sang de l'alliance*[3]; *— tourné en dérision et crucifié en nous-mêmes le Fils de Dieu*[4]? Comment échapper à la justice d'un roi et à l'amour irrité et implacable d'un père? Comment échapper des mains de Dieu? *Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant*[5]! C'est le sort des pécheurs obstinés et impénitents, qui du péché tombent dans la mort, de la mort entre les mains vengeresses de Dieu, et de ces mains terribles dans l'éternelle expiation.

Qu'est-ce que l'enfer? En quelques mots, en voici toute l'horreur. *Dans une flamme de feu Jésus-Christ se vengera de ceux qui ont méconnu Dieu, n'ont point obéi à l'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils subiront à la mort des tourments éternels, loin de la face du Seigneur et de la gloire de sa puissance*[6]. Le terme fatal de leur perversité *sera le feu*[7], *— le feu jaloux qui doit dévorer les ennemis de Dieu*[8]. *— Aux contradicteurs qui repoussent la vérité et donnent leur foi au mensonge, colère et indignation! torture et angoisse à l'âme de tout homme qui fait le mal*[9]!

Voilà l'enfer. Reprenons une à une ces sombres paroles; sous chacune d'elles se cache quelque tourment, et l'éternité en jaillit dans son incompréhensible réalité. *Dabunt pœnas*, c'est la première partie de ce triste sujet; *æternas*, éternité de ces peines, c'est la seconde.

[1] Hebr. IV, 11. — [2] Hebr. II, 3. — [3] Hebr. X, 29. — [4] Hebr. X, 29. — [5] Hebr. X, 31. — [6] II Thessal. I, 8. — [7] Hebr. VI, 8. — [8] Hebr. X, 27. — [9] Rom. II, 8, 9

Quels sont les tourments de l'enfer? Les théologiens en distinguent deux : celui du *dam*, celui du *sens*. Le premier, le plus horrible, c'est la privation de Dieu, de la vision béatifique, de la gloire, des délices du ciel, *a facie Domini*, dit l'Apôtre; loin de la face du Seigneur, accablé *de sa colère*, écrasé sous les foudres *de son indignation* [1]. Sécher éternellement du désespoir d'avoir perdu la possession, la vue, la félicité d'un Dieu : songer aux délices d'une patrie céleste, et se voir banni, chassé honteusement, pour jamais séparé de toute joie et de toute béatitude! L'autre tourment de l'enfer est celui du sens. Le damné est plongé dans un brasier ardent, au milieu de flammes qui le dévorent sans le consumer jamais. *Jésus-Christ se venge dans une flamme de feu* [2]. A cette première torture s'ajoutent, comme un affreux cortége, toutes les peines à la fois : *la tribulation et l'angoisse* [3] : c'est le ver du désespoir ; ce sont encore les ténèbres et leurs visions effrayantes ; ce sont les larmes de la désolation, le grincement de la rage, le hurlement de la fureur.

L'enfer est éternel. Quel refuge reste à la négation en face de ce mot si clair, si absolu : *Dabunt pœnas in interitu æternas!* Ah ! que sert de contester? que sert d'objecter? que sert d'élever un fragile échafaudage de difficultés et de doutes? Un Dieu parle, il dit : « ils iront au feu éternel [4]. » Son Apôtre, son organe, son porte-voix, vient à son tour, et dit : *Ils subiront des châtiments éternels* [5]. O ma raison, tais-toi ! laisse à Dieu son infaillible parole; dis en toi-même : *peut-il y avoir iniquité en Dieu* [6]? Dis encore : « Vous êtes bon, ô

[1] Rom. II. — [2] II Thessal. I, 8. — [3] Rom. II, 8. — [4] Matth. XXV, 46. — [5] II Thessal. I, 9. — [6] Rom. IX, 14.

Dieu [1] ; » puis jette à ces flammes éternelles le regard de la foi, de la terreur et du repentir ; et comprends enfin cette parole : *on ne se moque pas de Dieu* [2] ! « Il est juste qu'il mesure sa colère et ses bontés à nos ingratitudes, et que sa fureur implacable perce d'autant de traits un cœur infidèle que son amour bienfaisant avait employé d'attraits pour le gagner. C'est pourquoi il ne faut pas se persuader que les grâces de Dieu périssent ; non, mes frères, ne le pensons pas. Ces grâces que nous rejetons, Dieu les rappelle à lui-même. Dieu les ramasse en son sein, où sa justice les change en traits pénétrants dont les ingrats seront percés. Ils connaîtront, les misérables, ce que c'est que d'abuser des bontés d'un Dieu, de forcer son inclination bienfaisante, de le contraindre à devenir cruel et inexorable, lui qui ne voudrait être que libéral et bienfaisant. Dieu ne cessera de les frapper de cette main souveraine et victorieuse dont ils ont injurieusement refusé les dons ; et ses coups redoublés sans fin leur seront d'éternels reproches de ses grâces méprisées. Ainsi toujours vivants et toujours mourants. immortels pour leurs peines, trop forts pour mourir, trop faibles pour supporter, ils gémiront éternellement sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs. En poussant parmi des blasphèmes exécrables, mille plaintes désespérées, ils porteront à jamais le poids infini de tous les sacrements profanés, de toutes les grâces rejetées, non moins pressés, non moins accablés des miséricordes de Dieu que de l'excès intolérable de ses vengeances [3]. »

[1] Psal. CXVIII. — [2] Galat. VI, 7. — [3] Bossuet, *IIIe serm. 1er dim. de l'Av.*, 2e point.

IV

LE DÉLAI DE LA GLOIRE

Entre le ciel où l'âme juste jouit de la gloire, et l'enfer où l'âme coupable tombe emportée par le poids d'une inexpiable iniquité, l'Église catholique place le purgatoire, où va subir une peine temporaire l'âme que la grâce sanctifiante préserve de l'enfer, mais que de légères souillures éloignent encore du ciel.

De tous les passages où l'Écriture affirme nettement ce dogme, l'un des plus remarquables est sans contredit un texte de l'Apôtre dans son épître aux Corinthiens. Voici ses paroles : *quelqu'autre fondement, personne ne le peut poser : pas d'autre que le fondement établi qui est le Christ Jésus. Or qu'on élève sur ce fondement un édifice d'or, d'argent, de pierres précieuses, de bois, de foin, de paille : l'œuvre de chacun sera manifestée ; le jour du Seigneur en jugera, le feu en montrera la valeur ; le feu mettra à l'épreuve, pour l'apprécier, l'ouvrage de chacun*[1]. Voilà bien le jugement des âmes justes qui toutes ont bâti sur Jésus-Christ et sont fondées en sa grâce, mais dont les unes présentent au feu du regard divin des œuvres toutes pures, les autres des œuvres mélangées d'imperfections. L'Apôtre ajoute : *Celui dont l'œuvre persiste, recevra sa récompense. Celui dont l'œuvre est brûlée, en souffrira du dommage :* LUI-MÊME POURTANT SERA SAUVÉ, MAIS COMME EN PASSANT PAR LE FEU[2]. Nous pourrions

[1] I Cor. III, 11. — [2] I Cor. III, 11-15.

d'abord exposer les commentaires des docteurs et des interprètes qui tous, à quelques exceptions près, entendent ce passage de l'expiation temporaire des âmes au milieu des flammes du purgatoire. Cette liste serait longue et nous condamnerait à de perpétuelles redites. Qu'on lise Origène, saint Augustin, saint Hilaire, saint Paulin, saint Basile, saint Jérôme, saint Ambroise, etc.; tous se servent de ce texte pour établir l'existence du purgatoire, et les interprètes ont de leur côté fidèlement suivi ce sentiment[1]. Étudions le texte lui-même : un simple regard nous y fera découvrir ce dogme invinciblement. Quel est le feu marqué au verset 13? peu importe ici; c'est, ou bien le feu du dernier jour, ou plus simplement, peut-être, le feu du regard de Dieu examinant et éprouvant l'œuvre de chacun. Il s'agit ici de ces mots du verset 15 : *Il souffrira du dommage, pourtant il sera sauvé, mais comme en passant par le feu.* Quel peut être ce feu ? Est-ce, comme l'a prétendu l'hérésie, le feu des afflictions de la vie présente[2]? Impossible : il s'agit manifestement des âmes au tribunal de Dieu, sorties par conséquent de ce monde. Est-ce le feu de l'enfer ? pas davantage. Car bien que cette explication donnée par les Grecs au concile de Florence, et fondée sur saint Chrysostome, soit laissée libre dans l'Église, elle n'est nullement suivie par l'universalité des docteurs, des interprètes et des théologiens, et elle violente manifestement le texte. Est-ce le feu pris métaphoriquement pour la rigueur et l'efficacité pénétrante du jugement divin ? mais alors quel sens ont ces mots : *il sera pourtant sauvé, mais en passant par le feu ?*

[1] Vid. Corn. à Lap., Estius, Tirin., Piconi, etc. — [2] Plusieurs docteurs ont suivi ce sentiment, mais sans exclure l'autre.

Qu'indique ce *mais*, sinon que si d'une part l'âme est sauvée, elle ne l'est qu'après avoir subi quelque châtiment ? Et qu'est cela, sinon le dogme même du purgatoire ? « Ce feu ne peut donc être que le feu qui se trouve dans un lieu de purification où les âmes vont après la mort. Ce feu cessera avec le jugement universel, et il s'éteindra en quelque sorte dans l'embrasement général du monde. C'est en ce sens que d'une voix unanime les saints Pères interprètent ce passage; interprétation formulée solennellement par le concile de Florence, et appuyée de toute son autorité[1]. » Ne voir dans ce feu dont parle l'Apôtre que la conflagration de l'univers au dernier jour, n'est pas sans doute une explication, ou erronée, ou improbable, mais incomplète. Le feu du purgatoire remplit dans le cours des temps, pour chaque âme en particulier, la mission dont sera chargé, pour toutes les âmes au dernier jour, le feu qui embrasera, purifiera, transformera l'univers[2].

Quant aux peines du purgatoire, leur nature, leur durée, leurs remèdes, il n'entre pas dans notre plan de traiter ces questions que chacun peut voir dans les théologiens.

V

LA RÉSURRECTION DES CORPS

Ni pour le juste, ni pour le damné, la gloire ou le châtiment n'est complet, et Jésus-Christ ne voit non

[1] D'Allioli, *in hoc loc.* — [2] Corn. à Lapid. *in hunc loc.*

plus encore son règne dans sa plénitude[1]. La résurrection de la chair, la venue triomphale de l'Homme-Dieu, doivent, à la fin des temps, donner à l'ensemble des œuvres divines leur dernière perfection. Comme un roi sûr de sa force, et qui a ses heures marquées pour la victoire, Jésus-Christ laisse ses trois ennemis, le démon, le péché, la mort, ravager ses États, et y amonceler les ruines. Mais à l'heure marquée dans ses conseils, il paraîtra à l'improviste, écrasera ses adversaires, délivrera ses sujets, et, *couvert de gloire*[2], *apparaîtra admirable au milieu de tous les élus qui ont eu foi en lui.* Ce jour du second avénement de Jésus-Christ *en grande puissance et en grande majesté,* sera en même temps le jour du triomphe définitif des élus; *de la manifestation des enfants de Dieu,* de la *consommation* de leur félicité et de leur gloire. Cette fête royale, cette pompe inénarrable qui doit terminer le temps et ouvrir l'éternité, Dieu la prépare dans le cours des siècles, et ramène à cette fin glorieuse tous ses plans et ses œuvres. Si vous demandez à l'Apôtre pourquoi les Saints ne jouissent pas encore dans le ciel de leurs corps glorifiés; pourquoi cette longue nuit du tombeau et cette séculaire pourriture où dorment ces corps sacrés compagnons déshérités des âmes que Dieu appelle de suite aux honneurs et aux joies du ciel, sa réponse vous découvre un magnifique dessein de Dieu. La glorification partielle et successive de ses élus, aurait fait manquer la solennité immense, universelle, dont il se propose de déployer les pompes à la fin des temps. Tous ses fils y doivent assister, tous en doivent faire la gloire; les aînés de la famille attendront les plus jeunes; ceux qui jouissent de la maison

[1] Hebr. II, 8.— [2] Thessal. I, 10.

paternelle, leurs frères encore « en pèlerinage loin de Dieu[1]. » Ils sont là, au haut des cieux, qui attendent *la rédemption de leurs corps. — Tous ces saints déjà sortis victorieux de l'épreuve par leur foi, n'ont cependant pas reçu encore l'effet de la promesse*[2], l'entière adoption de la gloire; *car Dieu a conçu en notre faveur un dessein meilleur*, plus vaste, plus magnifique; *ils ne doivent pas, sans nous, recevoir leur entière béatitude*[3]. O merveilleuse dignité du chrétien! Le ciel et la terre l'attendent. Les bienheureux dans le ciel retardent pour lui la plénitude de leur gloire; au-dessous, la création entière attend avec les gémissements de l'angoisse le jour où *tous les fils de Dieu apparaîtront*[4] glorieux, associant à leur triomphe la nature inférieure *délivrée enfin, elle aussi, du joug de la corruption*[5]. Quelle fête! quelle gloire! quel jour, que *ce jour du Seigneur*[6]! Son jour par excellence, qu'il prépare à travers les siècles, et dont toutes ses œuvres, d'une extrémité à l'autre des temps, n'auront été que les apprêts! La création ébranlée tout entière se transforme sous l'action du feu, les morts ressuscitent, Jésus-Christ apparaît au haut des cieux entouré de toute la cour céleste, « au milieu des splendeurs des saints[7]; » les élus, dont les corps glorifiés « brillent comme le soleil[8] » le vont rejoindre dans les airs, prononcent avec lui la formidable sentence qui précipite les réprouvés dans l'abîme; enfin l'Église entière fait son entrée triomphale dans la Jérusalem céleste, « la cité du grand Roi[9], » « la cité permanente[10], » et, dit l'Apôtre, *nous serons ainsi éternellement avec le Seigneur*[11]; mot

[1] Rom. VIII, 23. — [2] Hebr. XI, 39. — [3] Hebr. XI, 40. — [4] Rom. VIII. — [5] Rom. VIII. — [6] II Cor. I, 14. — [7] Psal. CIX. — [8] Sap. III, 7. — [9] Psal. XLVII, 3. — [10] Hebr. XI, 10. — [11] I Cor. XV.

sublime qui résume toutes les œuvres du temps et toutes les délices de l'éternité

Il nous est facile de distinguer deux parties dans ce drame du dernier jour : 1° la résurrection de la chair; 2° l'avénement de Jésus-Christ avec les circonstances qui le précèdent, l'accompagnent et le suivent. L'Apôtre nous fait sur chacune d'elles de profondes révélations. Parlons d'abord de la résurrection de la chair.

En face du dogme de la résurrection de la chair, l'un des plus fondamentaux du Christianisme, trois questions sont posées et résolues par l'Apôtre : 1° La résurrection de la chair se fera-t-elle ? 2° Comment se pourra-t-elle faire ? 3° Que sera-t-elle ?

I. — Telle est la liaison de ce dogme de la resurrection avec tous les autres; tels sont ses rapports avec l'œuvre entière de Dieu, l'incarnation, la rédemption, la grâce, les sacrements; telle est enfin son union avec les plus essentielles perfections de Dieu, la sagesse, la justice, la bonté, la puissance, que sa négation doit logiquement amener la ruine de toutes ces vérités, dévaster et détruire le Christianisme tout entier. Voilà de quelle manière large et profonde l'Apôtre pose la question. *Il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité; il faut que ce corps mortel revête l'immortalité*[1]. Il le faut! En voici les invincibles raisons

1. Plusieurs fois déjà nous avons eu occasion de poser cette féconde doctrine des deux humanités; l'une née en Adam selon la nature, l'autre née de Jésus-Christ

[1] I Cor. xv, 53.

selon la grâce ; toutes deux solidaires de la condition et des mérites de leurs chefs. L'une terrestre, l'autre céleste; l'une déchue, l'autre relevée; l'une condamnée à la mort, l'autre pleine d'une vie divine et d'une divine immortalité. Ici encore cette doctrine sert à l'Apôtre de fondement inébranlable au dogme de la résurrection de la chair. Enfermées, chacune en son chef, elles suivent sa fortune et tirent tout de lui. *Le premier homme, Adam, a été créé avec une âme vivante* qui animait, il est vrai, sa chair, mais ne pouvait par elle-même lui communiquer cette immortalité qui n'est plus en rien tributaire des conditions et des exigences de la vie animale. *Le second Adam a été rempli d'un esprit vivifiant*[1]. Vivifiant à ce point que la chair, pénétrée par le Verbe, participa, dans les gloires de la résurrection, à la nature, à la vie, aux excellences de l'Esprit; devenue toute spirituelle, dépouillée de ses grossièretés natives. *Le premier homme fait de terre fut terrestre; le second homme venu du ciel, fut céleste*[2]. Or, et c'est ici le nœud de toute la doctrine : *ce qu'a été le terrestre, ses fils terrestres l'ont été; ce qu'a été le céleste, ses fils célestes l'ont été. Donc, de même que nous avons porté la ressemblance de l'homme terrestre, il faut aussi que nous portions la ressemblance de l'homme céleste*[3]. De même qu'il nous a fallu suivre en tout la fortune de notre premier père, de même l'auteur de notre seconde naissance spirituelle et divine nous rend participants de ses gloires et de son immortalité. *Comme la mort est venue par un seul homme, par un seul homme vient la résurrection d'entre les morts ; et comme tous meurent en Adam, de même tous aussi revivront en Jésus-Christ*[4]. Jésus-Christ nous renferme tous

[1] I Cor. xv, 45. — [2] I Cor. xv. — [3] I Cor. xv, 47-50. — [4] I Cor. xv, 21.

en lui : *il est la tête de l'Église entière, il est principe, il est le premier-né ressuscité des morts, il doit être le premier en tout*[1]. Ce qu'il a fait, tous le font en lui, et le doivent faire à leur tour après lui. Posée dans ces termes, à quoi se réduit donc la question de la résurrection? à un point unique : Jésus-Christ est-il, oui ou non, ressuscité ?

Voilà la base de toute l'argumentation de l'Apôtre. *Le Christ est ressuscité d'entre les morts*[2]. Or dans sa tombe était couchée avec lui l'humanité entière : Jésus-Christ était là, *prémices des morts*. Morte comme lui, l'humanité revivra comme lui. Quoi! s'écrie l'Apôtre, l'homme ne ressusciterait pas ? mais que faites-vous alors de la résurrection du Christ, vrai homme et chef de l'humanité? *Si le Christ est ressuscité comme on le prêche, comment des voix s'élèvent-elles parmi vous, qui nient la résurrection des morts? s'il n'y a point de résurrection des morts, le Christ n'est pas non plus ressuscité*[3].

Or, que Jésus-Christ soit ressuscité, d'irrésistibles preuves ne souffrent plus l'ombre d'une hésitation ni d'un doute. D'abord le monde entier se lève comme témoin. Il a cru au Dieu ressuscité. S'il a cru sans preuves une erreur qui le jetait dans une vie de douleurs et une mort de supplicié, il faut dire qu'à un moment de son histoire le genre humain est devenu fou. S'il a cru sur d'invincibles preuves, quelle place reste à nos négations? *Je vous rappelle, mes frères, l'Évangile que je vous ai prêché, que vous avez cru, que vous avez gardé, qui vous sauve, si vous le conservez tel que je vous l'ai prêché : autrement vous auriez vainement embrassé la foi*[4].

Mais allons à Jérusalem : assistons au drame du Gol-

[1] Coloss. I, 18. — [2] I Cor. XV 20. — [3] I Cor. XV. 12, 13. — [4] I Cor. XV, 1-2.

gotha où un peuple entier est acteur, dont la mémoire de tous les peuples garde, avec une vénération et un amour immenses, toutes les péripéties; où l'oubli comme l'imposture devient absolument impossible. *Ce que je vous ai annoncé tout d'abord, c'est ce qui m'a été transmis : à savoir que le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures, ensuite qu'il a été enseveli*[1]. Un peuple entier l'a fait mourir, un peuple entier a gardé sa tombe, et ce peuple passe à travers tous les siècles, affirmant toujours que c'est bien lui qui l'a mis à mort. Or voici des hommes, des saints, des thaumaturges, des martyrs, qui affirment avoir vu, touché, entretenu le Christ ressuscité. Avec ceux-ci se lèvent d'autres témoins par centaines; derrière eux, l'immense Église catholique, dônt la miraculeuse et impérissable existence affirme la présence en elle du Dieu *qui ne meurt plus* [2], — *qui était hier, qui est aujourd'hui, qui sera dans tous les siècles* [3]. Paul continue : *Et il s'est fait voir à Céphas, puis une autre fois aux onze, une autre fois encore à plus de cinq cents frères à la fois, et de ces frères plusieurs vivent encore aujourd'hui, d'autres sont morts. Puis ensuite, il s'est montré à Jacques, ensuite à tous les Apôtres rassemblés. Enfin, après tous les autres, il m'est apparu à moi-même : voilà ce que nous prêchons, et voilà ce que vous avez cru* [4]. Douze millions de martyrs ont prêché, affirmé cela dans les tortures, et le monde entier a cru cela. Reste à conclure : *Si le Christ est ressuscité des morts, comment quelques-uns de vous peuvent-ils dire que la résurrection des morts n'existe pas* [5]?

[1] I Cor. xv, 1-2. — [2] Rom. vi, 9. — [3] Hebr. xiii, 8. — [4] I Cor. xv, 5-9. — [5] I Cor. xv, 12.

2. Mais Jésus-Christ n'est pas seulement le chef de l'humanité, l'associant comme tel aux gloires de sa résurrection; Jésus-Christ est de plus le restaurateur d'un monde déchu, envoyé par son Père pour combattre et renverser la puissance du mal, anéantir un à un les audacieux usurpateurs de son empire. Mais quoi! loin de vaincre, Jésus-Christ serait lui-même vaincu? Sa mission échouerait en ce qu'elle avait de capital et d'essentiel? Victorieux du péché, victorieux de l'enfer, victorieux du monde, la mort seule arrêterait ses conquêtes et briserait à jamais sa puissance? Qui le pourra admettre? Quel mystère plus inexplicable mille fois que la résurrection elle-même serait cette subite impuissance après une telle suite de triomphes? Non, non, dit l'Apôtre; *dernière ennemie du Christ, la mort sera détruite*[1]. « Le Sauveur étant venu sur la terre pour dissoudre l'œuvre du diable, il détruira premièrement le péché; et après, par une suite nécessaire d'une victoire si illustre et si glorieuse, il abolira aussi la puissance et l'empire de la mort... tant qu'il restera quelque vestige de péché sur la terre, la mort ne cessera de tout ravager, et exercera toujours sur le genre humain sa dure et tyrannique puissance. Mais à la consommation des siècles, après que le règne du péché sera détruit sur la terre, que toute la pompe du monde sera dissipée, et enfin que tout ce qui s'élève contre la gloire de Dieu sera renversé, alors Jésus-Christ attaquera sa dernière ennemie qui est la mort; et tirant tous ses enfants d'entre ses mains, il les délivrera pour jamais de cette cruelle, dure, et insupportable tyrannie : *novissima inimica destruetur*[2].

[1] I Cor. xv, 26. — [2] Bossuet, *Serm. p. le jour des morts*. Exord.

Mais creusant davantage cette doctrine, de nouveaux motifs nous font apparaître plus manifeste encore l'impossibilité de cette impuissance de Jésus-Christ, rédempteur, en face de la mort. La défaite, dans « ce duel étrange que la vie livre à la mort [1], » est une défaite décisive pour Jésus-Christ et l'écroulement de toute son œuvre. Le christianisme devient une duperie, l'Évangile un mensonge, le martyre la fin tragique et déplorable d'insensés, la vie chrétienne avec ses douloureux sacrifices et ses crucifiantes vertus une suprême misère. Par contre, le vice heureux, la débauche joyeuse, la vie sans souci de vertu ni de remords ni d'avenir, la seule béatitude et l'unique sagesse. *Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, vaine est donc notre prédication; vaine aussi votre foi; nous sommes trouvés en face de Dieu faux témoins, ayant rendu contre Dieu ce témoignage qu'il avait ressuscité le Christ alors qu'il ne l'avait point ressuscité, puisque les morts ne ressuscitent pas; car les morts ne ressuscitant pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité, et le Christ n'étant pas ressuscité, votre foi est vaine, et vous êtes encore dans vos péchés. Par conséquent encore, ceux qui se sont endormis dans le Christ ont péri. Si en cette vie nous n'avons d'espérance que dans le Christ, nous sommes les plus misérables de tous les hommes* [2]; et les martyrs ne seront plus que des malheureux dont il faudra pleurer amèrement l'incompréhensible folie. *Pourquoi nous-mêmes nous livrons-nous à toute heure à tant de périls? Chaque jour, je vous le jure par la gloire que je tiens de vous en Jésus-Christ Notre Seigneur, chaque jour, je meurs. Que me sert donc (à parler humainement) d'avoir à*

[1] Sequent. Resurrec. — [2] I Cor. xv, 14-20.

Ephèse combattu contre des bêtes farouches, si les morts ne ressuscitent pas[1] ?

Ainsi tout croule, dogme et morale. Nier, ici, c'est tuer toute vertu, appeler et justifier tout vice; *mangeons et buvons, puisque demain nous allons mourir*[2]! « Ils ont dit dans l'égarement de leurs pensées : rapide et rempli de chagrins est le temps de notre vie; l'homme à sa mort n'a plus de bien à attendre, et on ne sait personne qui soit revenu des enfers. Nous sommes nés du hasard, et après la mort nous serons comme n'ayant jamais été. Notre respiration est un peu de fumée; notre âme, une étincelle qui donne le mouvement à notre cœur; l'étincelle éteinte, notre corps ne sera plus qu'une poignée de cendres, et notre esprit se dissipera comme un air subtil... Après la mort, plus de retour; le sceau est posé, et nul n'en revient. Accourez donc, jouissons des biens présents; usons vite, pendant la jeunesse, des créatures; environnons-nous des vins exquis; couvrons-nous de parfums; que la fleur de la saison ne nous échappe pas; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent; ne laissons pas une prairie que n'y passe notre luxure, et que nul d'entre nous ne manque à nos orgies! Qu'il reste partout des traces de nos joies! Voilà notre partage, voilà notre destinée. Opprimons le juste indigent, n'épargnons point la veuve, nul respect pour le vieillard qu'ont blanchi les longues années. Notre force, voilà la loi et la justice; le faible est un être inutile : circonvenons le juste... Telles ont été leurs pensées... ils ont ignoré les secrets de Dieu; ils n'attendaient point de récompense pour la vertu et ne croyaient pas aux destinées glorieuses des âmes saintes. Car Dieu a créé

[1] I Cor. xv, 30-33. — [2] I Cor. xv, 32.

l'homme inexterminable, il l'a fait à son image et pour lui ressembler; mais par l'envie du diable la mort est entrée dans le monde, et ceux-là l'imitent qui se rangent de son parti[1]. » L'Apôtre rappelle en un mot ces magnifiques enseignements et les désastreux effets d'un matérialisme qui, en niant toute résurrection, plonge l'homme dans l'abîme désespéré du néant. *Ne vous laissez pas séduire, la corruption des bonnes mœurs naît des mauvais discours. Justes, veillez et gardez-vous de pécher; il en est qui méconnaissent Dieu, je le dis à votre honte*[2].

Unique frein qui comprime puissamment les passions de l'homme, le dogme de la Résurrection est aussi le plus efficace soutien de sa vertu, sa plus grande force en face de ses ennemis, et la consolation suprême de ses innombrables douleurs. Quelle carrière ouvre à l'homme sa profession de chrétien! Quelles vertus sublimes! quelle série d'héroïques actions! quelle continuité surtout de sa course et de ses efforts! Il lui faut vivre *dans la tempérance, la justice, la piété.* Ah! qu'il ait sans cesse les yeux fixés sur sa destinée éternelle, *dans l'attente de sa bienheureuse espérance et de la venue glorieuse du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ*[3]. Il lui faut, avec le secours de la grâce, garder purs et immaculés son âme et son corps. Ah! que sans cesse s'offre devant son regard le jour de la résurrection dernière, *l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ*[4]. Faible et inconsistante, cette créature doit, dans le bien qu'elle a embrassé, rester *immobile*, inébranlable, immuable comme l'éternité; désert et aride, ce sol dévasté par la déchéance doit se couvrir de fruits divins; d'où lui viendra

[1] Sagesse, II. — [2] I Cor. XV, 33, 34. — [3] Tit. II, 13. — [4] I Thessal. V, 23.

cette double puissance de permanence et de fécondité? Ah! *frères bien-aimés*, s'écrie l'Apôtre après qu'il a déroulé le palpitant tableau de la résurrection, *soyez donc fermes et immobiles, multipliez-vous dans l'œuvre de Dieu, sachant bien que votre travail ne sera pas sans récompense auprès du Seigneur* [1]. Mais Dieu exige bien plus encore. Cette âme que retient et fascine l'éclat du monde, qu'alourdit une chair passible et mortelle, que l'exil et les ombres de la foi éloignent si infiniment des splendeurs de la gloire, cette âme devra jeter aux joies et aux gloires du monde un magnanime dédain, briser ses liens, prendre son vol, sortir du monde, s'en aller par avance vivre avec Dieu, et faire du ciel sa demeure anticipée. Qui la portera jusqu'à ces hauteurs? La même force toujours; la pensée de sa future résurrection. *J'ai tout jeté, je regarde tout comme de l'ordure, pour gagner Jésus-Christ... pour parvenir, n'importe comment, à cette résurrection d'entre les morts* [2]. — *Pour nous, nous vivons déjà dans les cieux; c'est de là que nous attendons le Sauveur, Notre Seigneur Jésus-Christ, qui transformera ce corps si grossier, en lui donnant l'éclat de son corps glorieux.*

Au jour de ses grandes douleurs, c'est encore ce même dogme qui se présentera à l'âme ulcérée, pour y ramener la paix de l'espérance et en chasser d'amers désespoirs. Ah! voyez-le, l'homme que viennent de briser toutes les douleurs à la fois; l'homme précipité d'un coup du faîte de la fortune dans un affreux dénûment; pleurant ses fils et ses filles qu'une mort funeste vient de lui ravir; dévoré par d'épouvantables ulcères, vivant cadavre que les vers rongent, d'où l'infection déborde,

[1] I Cor. xv, 58. — [2] Philipp. III, 8, 11.

dont la vue fait horreur, qu'on a jeté au dehors, et qui pourrit sur un fumier! voilà Job; et, comme s'il manquait une douleur à de si immenses douleurs, l'épouse qui lui reste le pousse au désespoir, tout ce qui l'entoure l'insulte, et si l'amitié se fait entendre, c'est pour ajouter à ses tortures et se faire un jeu cruel d'envenimer ses plaies. Que fera Job? s'arrachant aux détresses présentes, il jette ses pensées et son âme dans l'avenir. Une vision, fortifiante comme l'ange de Gethsémani, s'offre à lui, le soutient et le relève, et l'athlète de la douleur, au moment où nous le croyions abattu, pousse son grand cri de triomphe : « Qui me donnera que mes paroles soient écrites? qui me donnera qu'elles soient tracées dans un livre, gravées sur le plomb avec un stylet de fer, ou sur la pierre avec le ciseau? car je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre; que de nouveau ma peau me revêtira, et que dans ma chair je verrai mon Dieu; je le verrai moi-même et non pas un autre, et mes yeux le contempleront; voilà mon espérance qui repose en mon sein[1]. » Saint Paul, près de deux mille ans plus tard, ne donnait pas aux âmes torturées et défaillantes une autre consolation ni d'autres forces : *Consolez-vous les uns les autres par ces vérités..., frères, nous ne voulons pas vous laisser dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis, afin que votre douleur ne soit pas comme la douleur des autres qui n'ont pas l'espérance*[2].

3. Telle est l'importance de ce dogme; continuons d'en étudier dans l'Apôtre les inébranlables fondements. Nous venons de le voir, la résurrection dernière est

[1] Job. XIX. — [2] I Thessal. IV, 17, 12.

réclamée par l'œuvre entière de Jésus-Christ, qui sans elle manque son but et perd son efficacité : *Ce que nous prêchons est vain, vaine est aussi notre foi;... et vous êtes encore dans vos péchés*[1]. L'Apôtre considère maintement la chair de l'homme elle-même, pour y lire des preuves nouvelles de résurrection et de vie.

Le corps est à Dieu et Dieu est au corps. Ah! n'appelez donc plus ma chair grossière et sans valeur, proie d'une pourriture éternelle, fille déshonorée du néant! Ma chair est à Dieu; il la réclame, il la redemande, elle est à lui; car lui-même s'est donné à elle pour la créer, la purifier, la sanctifier. *Le corps est à Dieu, et Dieu est au corps*[2]. Ne vois-je pas ce grand Dieu tout absorbé dans la création de cette chair? d'un mot il a fait jaillir du néant les innombrables mondes; ici, il touche de sa main divine le limon qui sera ma chair; il le pétrit, il le façonne, il s'y applique tout entier. « Elle est autant de fois honorée que s'imprime de fois sur elle la main de Dieu. Quand il la touche, la sépare, la rassemble, et lui donne sa forme propre, songe à ce Dieu appliqué, absorbé, se donnant tout entier à son œuvre, sa main, son intelligence, ses soins, son conseil, sa sagesse, sa providence, mais avant tout, cette amoureuse tendresse qui trace les linéaments. Commence à jeter à cette chair un regard de complaisance, en la voyant l'œuvre d'un pareil ouvrier[3]. » Mais ce n'est rien encore : un grand mystère en élève bien autrement le prix. « A chaque linéament qu'il imprimait au limon, Dieu pensait au Christ qui un jour devait être homme, au Verbe qui devait se faire chair; c'est-à-dire terre, c'est-à-dire limon. Le père commence par dire au Fils : « Faisons l'homme à notre image et à

[1] I Cor. xv, 14, 17. — [2] I Cor. vi, 13. — [3] Tertull. *de Resurr. carn.*

« notre ressemblance ; et Dieu fit l'homme. » Ce limon devenu l'homme, était fait l'image de Dieu, c'est-à-dire du Christ. Ainsi ce limon qui dès lors revêtait la ressemblance du Christ, devenait entre les mains divines non pas seulement une œuvre, mais un gage[1], » un gage de la venue du Verbe, de son incarnation, de sa vie, de sa résurrection glorieuse.

Mais quoi! associée en tout le reste au Christ, et sa parfaite image, notre chair sera rejetée dès qu'il s'agira de résurrection et de gloire ? Une dissemblance éternelle nous séparera de lui ? à lui la chair immortalisée ; à nous l'anéantissement du tombeau ? Non, non, tout autre est la conclusion de l'Apôtre : *Sachons-le, le Dieu qui a ressuscité Jésus, nous ressuscitera nous aussi avec Jésus*[2]. — *Le Dieu qui a ressuscité Notre-Seigneur, nous ressuscitera par sa puissance*[3]. — *Si l'esprit immortel qui a ressuscité le Seigneur Jésus habite en vous, cet esprit qui a ressuscité Jésus-Christ vivifiera aussi vos corps mortels*[4].

L'Apôtre nous découvre un nouveau principe de résurrection : la grâce et les sacrements dont notre chair est perpétuellement touchée et sacrée. Cette chair sera ressuscitée, *à cause de l'Esprit de Dieu résidant en nous*[5]. Un sceau royal y a été apposé, signe sacré, marque divine, que la mort a ordre de respecter, et qui nous devient un gage infaillible de résurrection et d'immortalité. *Celui qui nous a formés pour cette gloire, c'est le Dieu qui nous en a donné pour gage l'Esprit*[6]. « La chair est le pivot du salut. Lorsque l'âme est consacrée à Dieu, c'est par la chair qu'elle peut l'être. On lave la chair pour que l'âme soit purifiée ; on oint la chair pour que

[1] Tertull. *de Resurr. carn.* — [2] II Cor. IV, 14. — [3] I Cor. VI, 15. — [4] Rom. VIII, 11. — [5] Rom. VIII, 11. — [6] II Cor. V, 5.

l'âme soit consacrée; le signe de la Croix se fait sur la chair pour que l'âme soit purifiée; l'imposition des mains couvre la chair de son ombre, afin que l'âme soit éclairée par l'Esprit; la chair se nourrit du corps et du sang de Jésus-Christ, pour que l'âme soit engraissée de Dieu même. Unies dans l'œuvre sainte, l'âme et la chair seraient séparées dans la récompense[1]?... Quoi! cette chair serait sans espérance de ressusciter, elle que de ses mains un Dieu a façonnée à l'image d'un Dieu; elle qu'il anima du souffle de sa propre vie; elle qu'il n'établit dans cet univers que pour lui en donner l'empire; elle qu'il a revêtue de ses sacrements; elle dont il aime la pureté; elle dont les mortifications lui agréent, dont il réclame les souffrances. Quoi! elle ne ressusciterait pas cette chair qui tant de fois est à Dieu? Quoi! l'œuvre de sa droite, l'objet de tous ses soins, ce vase où s'est posé son souffle, cette reine sortie de ses divines mains, cet héritier de sa munificence, ce pontife chargé de son culte, ce soldat qui l'a confessé, cette chair sœur de son Christ, Dieu la dégraderait et la jetterait dans un anéantissement éternel? Impossible, impossible à jamais[2]! »

Un nouveau point de vue ressort de cette admirable page de Tertullien. Ce n'est pas seulement sa sagesse et sa bonté que Dieu engage dans la question; sa justice elle-même s'y trouve intéressée. « Ce qui rend nécessaire la résurrection des corps, c'est la justice de Dieu[3]. » Et pourquoi? c'est que la chair assume une large part des sacrifices de la vie sainte. Si la vie chrétienne est une vie toute céleste, toute dégagée des sens, qui subit les privations essentielles à une aussi haute perfection,

[1] Tertull. *de Resurrec. carn.* cap. VIII. — [2] Tertull. *de Resurr. carn.* c. IX. — [3] Tertull. *op. cit.*

sinon la chair? *Voici la volonté de Dieu, c'est que vous soyez des saints: que chacun sache garder son corps dans la sainteté et l'honneur*[1]. Si la vie chrétienne est celle qui expie, qui répare dans les larmes les folles joies du passé, ces larmes, qui les verse? ces mortifications réparatrices, qui en porte la douloureuse blessure? *Ne faites plus de vos membres des armes d'iniquité au service du crime; offrez-vous à Dieu comme des morts revenus à la vie, faites de vos membres des armes de justice au service de Dieu... Comme autrefois vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté, de crime en crime, ainsi maintenant faites-les servir à la justice pour votre sanctification*[2]. Si la vie chrétienne est une milice, si le chrétien est *le bon soldat du Christ*[3], qui supporte les fatigues? qui court les dangers? qui se couvre des nobles cicatrices? Où Paul porte-t-il les *stigmates de Jésus-Christ?* Écoutez ce « soldat » au retour de la terrible mêlée : *Je porte sur mon corps les stigmates du Seigneur Jésus*[4]! Mais plus sublime encore est la définition de la vie chrétienne; elle est un sacerdoce, une oblation, un holocauste à la gloire du Très-Haut. Mais où est la victime? qui fera les frais de ce mystérieux sacrifice? La chair. *Je vous conjure donc, mes frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps, hostie vivante, sainte, agréable à Dieu; sacrifice* non plus d'un animal sans raison, *mais d'une victime raisonnable*[5], Comme le ciboire de nos autels, *la chair portera son Dieu*[6]. C'est par elle encore, *que les hommes, priant en tout lieu, lèveront des mains pures, sans haine ni contention*[7]; par elle, que le temple retentira « d'hymmes et de chants

[1] I Thessal. IV, 4. — [2] Rom. VI, 13, 19. — [3] II Tim. II, 3. — [4] Gal. VI, 17. — [5] Rom. XII, 1. — [6] I Cor. VI, 20. — [7] I Tim. II, 8.

sacrés[1] » à la louange de Dieu. La vie chrétienne c'est la reproduction de la vie même de Jésus-Christ. Mais sur quel miroir se reflète la divine image? Sur la chair, *qui porte en elle la mortification du Christ*[2]; — *qui achève en elle ce qui manque aux souffrances du Christ*[3]. Enfin la plus haute expression de l'amour, c'est le martyre[4]. Et qui, sinon la chair, vaut au chrétien cette dernière couronne? « Dis toi-même, s'écrie Tertullien au négateur des destinées immortelles de la chair, que penses-tu de la chair, alors qu'exposée pour la confession du nom chrétien aux regards et aux haines de la foule, elle soutient le magnanime combat? Lorsque dans la sombre horreur des prisons, exilée des clartés du jour, condamnée aux privations de toute sorte, en proie à l'infection qui envahit ses sens, abreuvée d'ignominies, sans même jouir de la liberté du sommeil, enchaînée, torturée sur sa couche même, elle a épuisé déjà tous les martyres jusqu'au moment où, le grand jour venu, elle subit tout ce que la rage des bourreaux peut inventer de plus barbare; déchirée, mise en pièces, dévorée par une lente mort, heureuse de donner sa vie pour le Dieu qui lui a donné la sienne, de périr quelquefois de la même mort que Lui, si elle n'a pas à en subir de plus cruelle encore. O chair fortunée et bien glorieuse de pouvoir satisfaire à Jésus-Christ en s'acquittant d'une pareille dette[5]! »

D'autre part, qui est le grand insulteur de Dieu[6]? Son ennemi irréconciliable? Le « vase de colère, tout prêt pour la perdition[7]? » Le prêtre apostat qui souille

[1] Ephes. v, 19. — [2] II Cor. iv, 10. — [3] Coloss. i, 24. — [4] Joan. xv, 13. — [5] Tertull. *de Resurr. carn.* c. viii. — [6] Rom. viii. — [7] Rom. ix, 22.

son autel ? le lâche soldat qui trahit sa cause ? la hideuse pourriture qui ne peut apparaître « dans son royaume[1] ? » La chair encore. Et ces deux chairs auront le même sort ? La chair immaculée du saint, la chair glorieusement cicatrisée du martyr, subiront, avec la chair immonde du vice, avec ces corps dégradés couverts d'ignominie[2], la malédiction d'un même sépulcre ? Ni l'une n'aura de récompense, ni l'autre de châtiment ? Qui le peut croire ? *Nous savons que le jugement de Dieu est selon la vérité*[3]. Ce jugement, écoutez-en le double énoncé. L'âme rend compte de tout ce qu'elle a opéré *dans la chair, — soit le bien, soit le mal*[4]. — *Ce que l'homme a semé, il le moissonnera. Ainsi, celui qui ensemence dans sa chair, de sa chair moissonnera la corruption ; celui qui sème dans l'esprit, de l'esprit recueillera la vie éternelle*[5]. — *Si vous vivez d'une manière charnelle, vous mourrez ; mais si, par la vie de l'esprit, vous tuez les œuvres de la chair, vous vivrez*[6] ; car *l'esprit habitant en vous, Dieu vivifiera vos corps mortels à cause de l'esprit qui réside en vous*[7].

4. *Comment y en a-t-il qui prétendent qu'il n'y a point de résurrection*[8] ? Ah ! qu'ils étouffent donc le cri de la nature, et cette invincible horreur qu'inspire la pourriture du tombeau, et ces véhéments désirs *de n'être pas dépouillés, mais de revêtir une chair immortalisée et glorieuse*[9] ; qu'ils anéantissent les traditions de tous les peuples, et fassent taire la voix de l'univers tout entier. Qu'ils osent surtout contredire cette croyance chrétienne, si profonde déjà, dès la naissance de l'Église. Pourquoi

[1] I Cor. xv, 50. — [2] Rom. I, 24. — [3] Rom. II, 2. — [4] II Cor. [illegible], 10 — [5] Galat. [illegible] 8. — [6] Rom. VIII, 13. — [7] Rom. VIII, 11. — [8] I Cor. xv, 12. — [9] II Cor. v, 4.

courait-on au baptême? pourquoi le réclamait-on jusqu'au seuil de la mort, si ce n'est dans l'espérance de survivre au trépas et de reprendre un jour cette chair, sacrée par l'onction baptismale? *autrement, que feront ceux qui sont baptisés pour les morts, s'il est vrai que les morts ne ressuscitent pas? à quoi bon se faire baptiser pour eux*[1]?

Où mènent invinciblement toutes ces preuves, sinon à ce cri triomphal de l'Apôtre: *O mort, où est ta victoire*[2]? — *tous nous ressusciterons*[3]!

II. — Mais comment se pourra faire cette résurrection[4]?

L'on va dire: Comment les morts peuvent-ils ressusciter? avec quels corps ressuscitent-ils[5]? Nous voici en face de l'incrédule et de sa plus redoutable objection. Il prononce hardiment le mot « d'impossibilité absolue, » et, retranché là comme dans une forteresse imprenable, il demeure insensible aux preuves énumérées plus haut! Ah! sans doute, Dieu pourrait au dernier jour créer pour les âmes *de nouveaux corps;* mais leur rendre leurs *anciens corps* est impossible, par la raison péremptoire que ces corps n'existent plus; que la force du trépas les a poussés jusque dans le néant. Voilà l'objection par excellence de l'incrédulité, objection vieille, on le voit par le texte de l'Apôtre, de dix-huit siècles: *avec quels corps ressusciteront-ils?* Fort sérieuse au premier aspect, cette objection s'évanouit avec une étonnante facilité devant la doctrine de saint Paul. Le raisonnement de l'incré-

[1] Cor. xv, 29. Vid. *Estius* in h. loc. — [2] I Cor. xv, 55. — [3] I Cor. xv, 51. — [4] Voir la note E. — [5] I Cor. xv, 35.

dulité croule par la base, et voici comment : Elle se figure assez naïvement que Dieu devra retrouver la même quantité de matière dont se compose actuellement notre corps : que Dieu ne peut qu'à ce prix le ressusciter le même numériquement et nous rendre ainsi le corps qui a été à nous. Voilà l'erreur fondamentale.

Insensé! ce grain que vous semez ne se vivifie pas, qu'auparavant il ne meure. Vous semez ; ce n'est pas le corps entier de la plante tel qu'il sera plus tard que vous semez, mais bien un simple grain, soit de blé ou de toute autre chose : c'est Dieu qui ensuite donne à ce grain le corps qu'il veut ; et à chaque sorte de semence le corps qui lui est propre[1]. Oh ! la merveilleuse profondeur de doctrine sous cette simple et charmante image ! Toute l'œuvre de la résurrection dernière est là. Quoi ! ne voyant plus du corps qui a été vôtre autrefois qu'un imperceptible germe sans forme, sans couleur, sans vie, dernier atome tout voisin du néant, vous dites qu'il ne deviendra jamais votre vrai corps ; que le prétendre est absurde !..... Mais « insensé[2], » regardez donc le travail incessant de la nature, et ce que Dieu fait pour la plante, croyez au moins qu'il le pourra faire pour vous. Au soleil d'été vous verrez une plante gracieuse et consistante étaler sa verdure, épanouir ses fleurs, présenter ses fruits. Mais qu'est-elle aujourd'hui ? entr'ouvrez la terre : voici un « quelque chose qui n'a plus de nom dans aucune langue[3], » un peu de pourriture, un atome à peine visible : c'était, il y a quelques jours, une petite graine, *nudum granum :* maintenant, elle est décomposée, elle s'est dissoute, elle est morte. Suivez maintenant l'action divine. Dieu va de cet atome faire un corps : *dat illi*

[1] I Cor. xv. — [2] I Cor. xv. — [3] Bossuet, *Serm. sur la mort.*

corpus. En vertu des lois de la végétation, cette graine, dans un travail incessant, attire à soi d'autres substances qu'elle puise d'abord dans la terre, puis après dans l'air. Ces substances, elle se les assimile, elle les fait siennes, elle en compose peu à peu son corps, le corps dont vous admirez les splendeurs, et qui, numériquement, n'est autre chose que la graine morte et décomposée qu'aux jours d'hiver vous avez vue reposer dans le sein glacé de la terre. De même lorsque nous mourons, il ne reste bientôt plus de notre corps qu'un peu de cendre : mais cette cendre conserve une vertu impérissable de reproduction, et, le moment venu, elle deviendra un corps glorieux, comme la semence morte et dissoute devient une plante ornée de feuillage et de fleurs et chargée de fruits. *Ainsi se fera la résurrection des morts*. Dira-t-on qu'augmentée ainsi de substances étrangères, la plante n'est plus numériquement la même? c'est oublier que l'âme végétative qui a fait ce travail d'agrégation décide seule de cette question d'identité. Cette force était dans le germe, comme elle est maintenant dans la plante arrivée à sa forme et à sa grandeur parfaites. C'est cette force unique qui, du germe et de la plante parvenue par des accroissements successifs à sa perfection dernière, fait un seul et même être. L'aspect, la grandeur, la quantité de matières a varié, l'être est resté unique et le même quant au nombre, dans ces états différents. Mais sans aller jusqu'à la plante, notre corps lui-même nous fournit de cette vérité une démonstration sans réplique. Avons-nous actuellement le corps que nous possédions dans nos premières années ? nullement. Un travail continuel de dissolution et d'agrégation nous fait à la fois perdre sans cesse et sans cesse refaire notre corps. « Toutes les parties de notre corps, en tant que

matérielles, ne demeurent pas en nous, mais subissent un flux et un reflux perpétuels[1] : » Si bien qu'arrivés à la vieillesse ou même à l'âge mûr, il ne nous reste presque plus rien du corps que nous avions en naissant. Cependant, nul autre qu'un insensé ne dira que nous avons eu deux corps. Pourquoi ? parce que la force insaisissable qui a présidé à tant de renouvellements successifs est restée toujours la même, et l'âme qui est la force du corps n'a jamais changé. La matière a changé de quantité, de dimension, d'aspect, mais mon corps d'aujourd'hui n'en est pas moins mon corps..

Que sera donc le prodige de la résurrection? Écoutons saint Augustin : *redditur munere, quod accessurum erat tempore*[2]. C'est d'un corps très-petit tel que le corps du nouveau-né que s'est formé, par l'accession de matières étrangères, notre corps actuel si grand et si parfait. « Qui de nous ignore l'économie de notre existence ? Au commencement, c'est un germe à peine visible. Plus tard c'est un mélange, un amas de matières informes, sans nom, sans mouvement... Cette matière Dieu la solidifie : voilà les os ; il l'amollit : voilà la chair ; il l'amincit : voilà la peau ; il la fond : voilà les humeurs et le sang[3]. » C'est ainsi que peu à peu et successivement s'est formé notre corps d'une première et imperceptible substance. Or c'est là précisément ce que fera Dieu au jour de la résurrection, à cette différence près, dit saint Augustin, que ce qui s'est fait lentement autrefois, Dieu l'opérera instantanément. Le grand docteur conclut : « Vous niez la possibilité de la résurrection? mais songez donc que l'artisan, c'est Dieu :

[1] D. Thom. Sup. q. LXXXII. — [2] Aug. *Serm. de temp.* 154. — [3] Cyrill. *Catech.* 18.

Regardez l'ouvrier et cessez vos doutes : *Considera auctorem et tolle dubitationem*[1]. » Ce qu'il fait lentement dans une plante et dans le corps humain, quelle difficulté trouvera-t-il à l'opérer instantanément ? Et ce corps divinement reformé de sa cendre, comment ne sera-t-il pas le même corps, le vrai corps d'autrefois ? Pesons les expressions de l'Apôtre : toutes expriment cette identité numérique dont nous parlons. Il n'est nullement question de *créer* le corps : *Dieu reformera notre corps grossier et abject*[2] maintenant. *Il vivifiera vos corps mortels* [3] et passibles maintenant ; de telle sorte que ce seront bien vos propres corps, la mortalité en moins; car *ce qu'ils ont de mortel sera dévoré par la vie*[4]. Aussi l'Apôtre se représente-t-il la glorieuse immortalité donnée à nos corps comme un simple vêtement dont Dieu les recouvre[5].

Il suffit donc pour que la résurrection, la « réformation[6] » de nos corps dans leur identité numérique, nous apparaisse parfaitement possible et en un sens naturelle, qu'un germe en subsiste encore, quelque faible, quelque imperceptible qu'on le puisse supposer. Mais ce germe existe-t-il réellement ? Oui, et c'est ce qu'il nous reste à démontrer. Écartons d'abord ces peintures à effet qui peuvent impressionner un esprit superficiel, mais dont un moment de réflexion sérieuse met à nu l'impertinente puérilité. On représente un corps dévoré par les bêtes, celles-ci par les hommes, ces hommes par d'autres bêtes, par d'autres encore..... et à l'infini. On vous montre la chair brûlée et réduite en cendre ; cette cendre jetée aux vents, mêlée à la terre, passée dans la

[1] Aug. *op. citat.* — [2] Philipp. III, 21. — [3] Rom. VIII, 11 — [4] II Cor. V, 4. — [5] II Cor. V. — [6] Phil. III, 21.

substance des plantes, absorbée par l'homme ou la bête, puis résolue dans la transpiration, exhalée, évanouie L'incrédulité demande ici triomphalement où l'œil de Dieu découvrira ce reste, et où sa main l'ira prendre? Un mot de l'Apôtre, un simple commentaire qu'y donne saint Thomas, et tout cet échafaudage croule et disparaît. *Toute chair n'est pas la même chair; mais autre est la chair des hommes, autre la chair des bêtes*[1]. Déjà nous avons vu Tertullien conclure de la différence profonde entre la création du corps humain et celle des créatures inférieures, à la différence de leur destinée[2]. Saint Thomas s'appuie sur la même base, et fait un raisonnement dont il est impossible d'éluder la force. « L'âme est immortelle et, par conséquent, survit au corps quand elle se sépare de lui. Mais il est manifeste qu'elle est faite pour lui être unie, puisque c'est elle qui est sa forme. Cette séparation de l'âme d'avec le corps est donc contre nature; mais rien de ce qui est contre nature ne peut être perpétuel; cette séparation ne pourra donc pas durer toujours, et l'âme étant immortelle devra de nouveau être réunie à son corps, ce qui est précisément la résurrection. L'immortalité des âmes paraît donc exiger la future résurrection des corps[3]. » Corneille Lapierre met ainsi en relief ce raisonnement du grand docteur : « A moins que Dieu n'enlève violemment à l'âme sa nature, qu'il ne la prive de son état naturel, il lui doit rendre son corps. L'âme et le corps sont naturellement connexes. L'âme a pour le corps une propension naturelle si forte, que, privée de ce corps, elle entre dans un état violent et contre nature.

[1] I Cor. xv. — [2] Tertull. *de Resurr. carn.* c. v. — [3] D. Thom. *Contr. Gentil.* lib. IV, c. LXXIX.

Il s'ensuit qu'à considérer seulement la substance et les exigences de la nature humaine, la résurrection est une chose quasi naturelle ; ce n'est que par la manière dont elle s'opérera qu'elle sera surnaturelle ; nulle âme séparée du corps ne pouvant y être de nouveau réunie par aucune puissance créée, mais par la seule surnaturelle puissance de Dieu [1]. » La conséquence est manifeste.

L'âme qui anime le corps de l'animal, étant anéantie à sa mort, le corps n'a plus de destinée et peut périr sans qu'aucun principe en soit conservé; l'âme de l'homme étant immortelle, et devant, comme nous l'avons vu, être de nouveau réunie au corps, ce corps ne peut pas disparaître entièrement. Quels que soient les anéantissements de cette chair, un germe a survécu à sa ruine, et subsiste quelque part sous le regard de Dieu, prêt pour le jour de sa puissance : « Au son de cette voix toute-puissante, s'écrie Bossuet dans cette langue dont il a seul le secret, au son de cette voix qui se fera entendre un moment, de l'orient à l'occident et du septentrion jusqu'au midi, les corps gisants, les os desséchés, la cendre et la poussière froide et insensible seront émus dans le creux de leurs tombeaux. Toute la nature commencera à se remuer ; et la mer, et la terre, et les abîmes se prépareront à rendre leurs morts qu'on croyait qu'ils eussent engloutis comme leur proie, mais qu'ils avaient seulement reçus comme un dépôt pour les remettre fidèlement au premier ordre. Ne vous étonnez pas d'un si grand effet ; toute la vaste étendue de la terre, et les profondeurs des mers, et toute l'immensité du monde n'est qu'un point devant ses yeux; il soutient de son doigt les fondements de la terre;

[1] In cap. xv, ad Corinth.

l'univers entier est sous sa main. Et lui qui a bien su trouver nos corps dans le néant même d'où il les a tirés par sa parole, ne les laissera pas échapper à sa puissance au milieu de ses créatures. Car cette matière de nos corps n'est pas moins à lui pour avoir changé de nom et de forme ; aussi il saura bien ramasser les restes dispersés de nos corps qui lui seront toujours chers, parce qu'il les a une fois unis à une âme qui est son image, qu'il remplit de sa grâce, et qui sont toujours gardés sous sa main puissante en quelque coin de l'univers que la loi des changements ait jeté ces restes précieux. Et quand la violence de la mort les aurait poussés jusqu'au néant, Dieu ne les aurait pas perdus pour cela..... O chair, j'ai eu raison de dire qu'en quelque endroit de l'univers que la corruption te jette et te cache, tu demeures toujours sous la main de Dieu. Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu aies englouti, dispersé, recélé nos corps, tu les rendras tout entiers ; et plutôt le ciel et la terre seront renversés, qu'un seul de nos cheveux périsse, parce que Dieu en étant le Maître, nulle force ne peut l'empêcher d'achever en eux son ouvrage[1]. »

III. — Mais ce grand ouvrage de Dieu, quel sera-t-il ? Que seront ces corps rendus à la vie et immortalisés ?

Écho des paroles divines, conclusion de ce qui vient d'être dit de la solidarité du corps dans le châtiment comme dans la récompense, un mot du grand Apôtre

[1] Boss. *Serm. p. le j. des morts.*

établit à la fois l'universalité de la résurrection et la distinction profonde qui divise en deux classes la multitude des ressuscités. *Tous nous ressusciterons, mais tous nous ne serons pas changés*[1].

Les bons comme les méchants reprendront leurs corps, et des qualités seront communes à ces corps. *Les morts ressusciteront incorruptibles*[2]. Ni les défaillances, ni les maladies, ni la caducité de l'âge n'auront prise sur eux : *il faut que cette chair corruptible revête l'incorruptibilité, que, chair mortelle, elle revête l'immortalité*[3] ; et que *ce qu'il y a en elle de mortel soit dévoré par la vie*[4]. Saint Thomas se demande si l'intégrité sera commune à tous les corps, glorieux et réprouvés, et conclut affirmativement. Dieu répare la nature, aucune difformité n'y doit être laissée. Les corps seront entiers, la proportion des membres exacte, leur taille, leur grosseur, sans disproportion ni difformité. *Mais*, ajoute l'Apôtre, *tous nous ne serons pas changés*. Ici commence le châtiment des corps des réprouvés. Ces corps seront passibles. L'impression du feu, les sensations douloureuses de toute sorte seront leur supplice éternel ; et saint Thomas résume ce supplice dans ces effrayantes paroles : « De même que chez les bienheureux il n'y a rien qui ne soit la matière d'une jouissance, de même chez les damnés, rien qui ne soit une cause de douleur ; rien de ce qui peut causer de la peine n'y fait défaut, leur misère est une misère consommée[5]. » Tandis que les corps glorieux auront l'éclat de la lumière, l'agilité de la pensée, une beauté suave, reflet de la beauté même de Jésus-Christ, les corps de ces misérables seront ternes

[1] I Cor. xv, 51. — [2] I Cor. xv, 52. — [3] I Cor. xv, 53. — [4] II Cor. v, 4. — [5] Suppl. q. 98 a. 7.

et obscurs, enchaînés dans une impuissance et une pesanteur telles, que l'image des victimes garrottées [1] et immobiles en peut seule donner une idée. Ils seront horribles à voir, non point à cause d'aucune difformité naturelle, mais parce que les hideurs de l'âme se peindront sur leurs traits, et que leur face ignoble sera sans cesse altérée par les « pleurs, les grincements de dents, » les contractions de la douleur et les convulsions de la rage et du désespoir.

Reposons notre regard sur la gloire des corps bienheureux dont l'Apôtre nous expose ainsi les diverses prérogatives. *Semé dans la corruption, notre corps ressuscitera incorruptible; semé dans l'abjection, il ressuscitera plein de force; semé corps animal, il ressuscitera corps tout spirituel* [2]. — *Incorruptible,* le corps glorieux n'est plus soumis à aucune des faiblesses et des douleurs de l'état présent. Impassible en face de la souffrance, tous ses sens sont néanmoins ouverts aux impressions des plaisirs célestes, et « s'abreuvent au torrent des voluptés divines [3]. » — *Corps spirituel,* la subtilité le délivre de cette chair lourde et massive qu'arrêtait à chaque pas la présence des corps. Cette subtilité du corps glorieux lui fait traverser sans obstacle tous les corps, et lui permet de coexister avec eux. C'est ainsi que le Sauveur ressuscité entrait, toutes portes closes, dans la demeure où ses Apôtres étaient réunis. — *Ressuscité dans la force,* le corps de l'élu participe à la rapidité de la pensée; comme elle, il franchit en un instant d'incommensurables distances, et « rapide comme les anges qui plus promptement que la parole traversent l'immensité des cieux, il se transportera au gré de l'âme parmi les

[1] Matth. XXII, 13. — [2] I Cor. XV, 42-44. — [3] Psal. XXXV, 9.

splendeurs de l'univers renouvelé[1]. » — Enfin, dit l'Apôtre, *le corps ressuscitera dans la gloire ;* voilà l'éclat merveilleux dont brille le corps de l'élu, « les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur père[2]. » Cette chair si terne, si obscure maintenant, sera alors lumineuse et transparente comme le cristal que traverse et fait resplendir la lumière. Et ne nous figurons pas un éclat qui aveugle, c'est une douce lucidité qui laisse voir la finesse, la grâce, les inénarrables charmes de ces angéliques visages.

L'Apôtre, développant la révélation de Jésus-Christ sur la différence « des demeures du ciel, » c'est-à-dire les degrés divers de la béatitude, nous apprend que cette différence se doit marquer aussi sur la chair glorifiée. La mesure de la grâce sera pour l'âme la mesure de la gloire, et l'âme à son tour se reflétant sur la chair lui communiquera le degré de gloire dont elle-même a mérité de jouir. *Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, et autre encore l'éclat des étoiles, et parmi les étoiles, l'une diffère de l'autre en clarté. Ainsi en sera-t-il à la résurrection des morts*[3]. Mais une gloire commune à tous sera de ressusciter sur le modèle du corps glorifié de Jésus-Christ. Le décret divin qui *nous prédestine à devenir des images ressemblantes de son Fils*[4], s'étend au corps aussi bien qu'à l'âme, et *nous attendons Notre Seigneur Jésus-Christ, qui reformera notre corps humble et obscur, en en faisant l'image de son corps étincelant de gloire.* Ce sera le bienheureux jour où Jésus-Christ notre Sauveur, apparaissant au milieu de ses frères glorifiés, *viendra trouver sa gloire dans ses Saints et se*

[1] Div. Thom. — [2] Matth. XIII, 43. — [3] I Cor. XV, 41, 42. — [4] Rom. VIII, 29.

montrer admirable au milieu de tous ceux qui ont cru[1]; scène ravissante, formidable pompe, dont il reste à l'Apôtre à nous décrire les suavités et aussi les terreurs.

VI

LA FIN DU MONDE

LE SECOND AVÉNEMENT DE JÉSUS-CHRIST

Notre marche devient ici singulièrement difficile. Autant en effet le second avénement de Jésus-Christ, son avénement glorieux, est certain, annoncé par les prophètes, rappelé et précisé dans le Nouveau Testament, autant les grandes lignes du tableau sont nettement tracées, — autant il a plu à Dieu de laisser d'incertitude et d'obscurité dans un grand nombre de détails, et surtout dans la succession et l'agencement des différentes scènes qui, depuis les signes précurseurs jusqu'au dénouement, composent le drame du dernier jour. Nous ne nous risquerons sur ce chemin difficile et au milieu de ces ombres que guidés à chaque pas par les interprètes les plus suivis et les plus sûrs.

D'après les textes comparés des synoptiques et de saint Paul, il est facile de découvrir deux périodes distinctes dans le second avénement de Jésus-Christ et la consommation des siècles. La première assez longue, où se développent les signes précurseurs de la venue

[1] Philipp. III, 20, 21.

de Jésus-Christ; la seconde, où presque instantanément et dès qu'apparaîtra le Fils de l'homme, se succéderont le bouleversement et la rénovation de l'univers, la résurrection des morts, le jugement, la rentrée triomphale des élus dans les cieux, la fin des temps et le commencement de « l'immobile royaume[1] » de l'éternité.

I. — A son premier avénement, le Verbe incarné descendit silencieusement sur la terre, dans l'ombre de la nuit et imperceptible comme la goutte de rosée[2]. Il venait pour expier, pour souffrir, pour mourir; la pompe d'un royal cortége ne pouvait convenir à une telle mission, et il l'avait rejetée. Mais toute différente de la première, sa venue à la fin des temps n'est plus pour lui qu'un triomphe où son humanité se couronne de ses dernières gloires, son règne atteint son entier développement, ses adversaires sont écrasés à jamais, ses fidèles récompensés de leurs sacrifices et vengés de leurs ennemis, et Dieu glorifié dans la consommation de toutes ses œuvres et l'accomplissement de tous ses desseins. Un pareil triomphe, conclut saint Thomas[3], exige par sa grandeur même de solennels apprêts et des signes qui y disposent l'univers. Comme à l'approche d'un puissant monarque, tout commence à se remuer dès avant son apparition, ainsi faudra-t-il qu'avant la venue du grand roi, le monde entier soit déjà frappé de la terreur de sa puissance et de l'éclat de sa majesté.

[1] Hebr. XII, 28. — [2] Psal. LXXI, 6. — [3] *Summ. theolog.* suppl. — *Id.* Comment. in Matth.

Mais quels seront ces signes? 1° une gigantesque lutte entre les deux empires du Christ et de Satan, l'Église et le monde ; 2° un miracle de grâce et de conversion chez le peuple juif; 3° un autre miracle de perversité et d'endurcissement dans le monde: désertion universelle des âmes séduites, assoupissement, sécurité, paix fatale, qui enveloppera les méchants jusqu'à la dernière heure, et les précipitera, comme Balthazar, des joies d'une orgie dans les horreurs de l'expiation.

1. Dieu seul est grand, et il plaît à ce grand Dieu de laisser monter jusqu'au comble la puissance de ses ennemis, afin de montrer sa force dans un plus merveilleux triomphe. Du premier avénement de Jésus-Christ jusqu'au second, des attaques, des persécutions partielles, des antechrists en petit déchaîneront leurs fureurs, jouiront d'un court triomphe, puis seront à mesure anéantis par Jésus-Christ au pied de l'Église. « Vous avez entendu dire, écrit saint Jean, que l'antechrist doit venir ; il y a dès à présent plusieurs antechrists[1]. » Et saint Paul, découvrant le même mystère, *le mystère d'iniquité,* dit-il, *s'opère dès à présent*[2]. A sa naissance, l'Église se trouve en face de l'empire idolâtre de Rome, bête furieuse, prostituée, ivre du sang des Saints, qui donne au monde entier à boire du vin de sa prostitution[3], et dont Dieu se venge bientôt par la plus épouvantable des catastrophes. L'hérésie succède à l'idolâtrie, dévaste l'Église, fait apostasier des nations entières, puis vient à son tour expirer au pied de la foi catholique victorieuse. Mahomet, le troisième antechrist, en ramasse les débris épars pour composer une erreur nouvelle plus audacieuse, plus

[1] Joan. II, 18. — [2] II Thessal. II, 7. — [3] Apoc.

forte, plus triomphante, et dont l'Église reçoit pendant de longs siècles de profondes blessures. L'islamisme frappé à mort, la Réforme apparaît, entraînant dans sa révolte une partie de l'Europe, sapant tous les fondements de l'édifice religieux, politique et social, l'œuvre de dix siècles chrétiens! Plus terrible que sa mère, la Révolution, fille de la Réforme, est l'antechrist des temps modernes et prévaut jusqu'à un terme connu de Dieu sur l'Église, son chef, ses membres, sur la société chrétienne tout entière. La terrible bête a plus dévasté, plus dévoré, plus ébranlé le monde que toutes celles qui l'ont précédée. Terrifiés par ses rugissements, ou fascinés par ses caresses, les peuples chrétiens sont en train d'apostasier; les nations chrétiennes disparaissent; tout fait prévoir dans un avenir plus ou moins prochain, une vaste société sans Dieu, sans Christ, sans foi, sans église. Ainsi qu'aux jours de sa naissance, l'Église *brillera comme un astre au milieu d'une société perverse* [1], elle sauvera isolément toutes les âmes de bonne volonté qui viendront à elle, mais ne comptera plus parmi ses enfants ni rois, ni gouvernements, ni peuples. César remplacera Jésus-Christ, et l'ignoble servilisme, la noble liberté des anciens jours du Christianisme. Le chrétien écarté de la vie publique, tyrannisé dans ses droits les plus sacrés, privé de l'air et de la lumière commune, trouvera dans l'isolement et le mépris universels de nouvelles catacombes. Remarquons-le, une date, si l'on en voulait fixer une, serait sans doute trompeuse, mais le fait est absolument certain; le monde en sera là vers la fin des temps. En sommes-nous loin? Des saluts inespérés, des rénovations inattendues nous

[1] Philipp. II, 15.

reformeront-ils pour des siècles encore notre Europe chrétienne ? Rien assurément ne nous empêche d'y croire ; mais quelque reculée qu'on la suppose, la situation que nous venons de peindre sera faite au monde ; ce sera le temps du dernier antechrist et de son immense empire antichrétien ; le monde vivra ses dernières années, et le second avénement de Jésus-Christ sera proche. Tel est le sens général de ces mots mystérieux de l'Apôtre, qui, il y a dix-huit siècles, embrassant l'histoire de l'Eglise tout entière de l'un à l'autre des avénements de Jésus-Christ, disait aux Thessaloniciens : *Ne vous souvient-il pas de ce que je vous disais me trouvant au milieu de vous ? vous savez ce qui retarde encore l'antechrist, lequel ne doit paraître qu'en son temps. Or le mystère d'iniquité s'opère dès à présent ; ce qui retarde, retardera encore jusqu'à ce qu'il disparaisse, et alors se découvrira cet impie*[1]. Les premiers adversaires, les premiers antechrists ayant tous disparu, après avoir, pour ainsi parler, essayé les forces de l'enfer et celles de l'Église, le dernier, le plus terrible, l'antechrist proprement dit, surgira, organisera avec une habileté et une force inouïes l'immense armée des ennemis de l'Église, formera de toutes les apostasies une apostasie universelle, et étendra sur toute la terre un empire persécuteur dont tous les autres, de Néron au dernier des pouvoirs antichrétiens, n'auront été que des essais.

Que sera l'antechrist ? L'Apôtre le dépeint ainsi. C'est *l'homme de péché, un fils de perdition*[2]. Un composé de tous les vices, un résumé affreux de tous les crimes, le type le plus achevé de la perversité de l'enfer, un monstre d'iniquité tel que la terre n'en vit jamais et

[1] II Thessal. II, 5-8. — [2] II Thessal. II, 3.

que ces grands criminels dont l'histoire répète les noms avec horreur n'auront représenté que faiblement. *Fils de perdition*, il entraînera les peuples dans l'abîme, avant qu'il soit lui-même précipité dans la plus effroyable ruine. Sa première ambition sera d'anéantir le règne de Jésus-Christ ; il est *adversaire*[1]; il est *antechrist*, ses premiers coups seront pour l'Église. Mais comme derrière elle, il trouvera à ses projets sacriléges d'autres obstacles : les faux cultes et les divinités païennes, il livrera une guerre acharnée à tout culte, à toute croyance, à toute religion, renversera les idoles comme les images du Christ, fera dans les temples de toutes les religions comme dans la conscience de tous les hommes, un vide absolu, que lui seul prétendra désormais remplir. *Il combattra*, il renversera tout, *et s'élèvera au-dessus de tout ce qui porte le nom et reçoit les honneurs de Dieu ; jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, se donnant lui-même comme Dieu*[2]. Le rationalisme conduira peu à peu les âmes à l'athéisme ; l'athéisme, à un scepticisme absolu, et ainsi graduellement s'accomplira *cette apostasie* des intelligences qui frayera les voies à la plus monstrueuse erreur et au plus abject des cultes. Ne croyant plus à rien, le monde se donnera au dernier des imposteurs; châtiment terrible de longs siècles d'impiété, et dont l'Apôtre nous fait pénétrer le secret formidable. *Les hommes n'auront pas accepté la vérité toute d'amour qui les eût sauvés ; Dieu leur enverra un travail d'erreur qui les fera adhérer au mensonge : et ainsi seront condamnés ces hommes qui, refusant de croire à la vérité, ont consenti à l'iniquité*[3]. Jésus-Christ les convainquait par de véritables et toutes divines merveilles ; l'antechrist

[1] II Thessal. II, 4. — [2] II Thessal. II, 4. — [3] II Thessal. II, 10, 11.

les séduira par de faux prodiges et d'illusoires miracles. Il viendra aux Juifs comme le Messie, et de tous côtés retentira cette nouvelle; « le Christ est ici, il est là ; le voici au désert; il se cache dans les retraites. » Au reste des hommes, aux sociétés sans croyance et déjà livrées depuis longtemps à tous les excès de la théurgie, apparaîtront à la fois toutes les séductions de l'enfer. Saint Jean nous révèle qu'à cette heure terrible, Satan sortira de sa prison et se jettera sur le monde [1]. Cette intervention de la puissance infernale paraît à saint Paul le trait le plus saillant du règne de l'antechrist: *Il viendra armé de toute la puissance de Satan, fera toute sorte de miracles, de signes, de prodiges menteurs, et s'environnera d'illusions de toute espèce*[2]. Jésus-Christ avait lui-même fait entrevoir le rôle des puissances infernales dans l'empire de l'antechrist, et cette multitude d'hommes livrés alors aux opérations théurgiques. « Il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, et ils feront de grands miracles et des prodiges [3]. » Que seront ces prodiges? Il n'a pas plu à Dieu de les révéler. Ils ne pourront être que de « faux prodiges [4] », le démon n'ayant aucun empire sur la nature même des choses. Mais ses ressources sont immenses, son pouvoir de fascination incalculable, et par suite les illusions qu'il saura produire, seront telles, que les élus eux-mêmes, sans la grâce qui les rendra inébranlables, pourraient être séduits [5]. Les élus resteront fermes, mais la multitude s'attachera à l'imposteur. L'apostasie des peuples, déjà commencée [6] avant l'apparition de l'antechrist, fera sous lui d'effrayants progrès. Jésus-Christ jetait un regard sur ces temps,

[1] Apoc. xx, 7. — [2] II Thessal. ii, 9. — [3] Math. xxiv, 24. — [4] II Thessal. ii, 9. — [5] Math. xxiv, 24. — [6] II Thessal. ii, 3.

quand il disait douloureusement : « quand viendra le Fils de l'homme, pensez-vous qu'il trouve encore de la foi sur la terre[1] ? » La corruption sera devenue si universelle que l'immonde société contemporaine du déluge en peut seule fournir quelque image[2]. L'Église ne sera plus qu'un point dans l'immensité. *L'apostasie* aura tourné contre elle la plupart des nations séduites par l'antechrist.

L'empire du mal embrassera les peuples « des quatre coins du monde ; » ses sujets « seront innombrables comme les grains de sable de la mer[3] ; » et sur les débris de tous les autres cultes, l'antechrist trônera dans l'ivresse d'un immense triomphe. Mais le nom chrétien ne sera pas anéanti ; l'Église sera là debout comme une provocation vivante, et rien ne nous peut peindre la fureur dont à cette vue ses ennemis seront transportés. Saint Jean vit se rassembler contre elle toute l'armée de l'antechrist et d'innombrables bataillons se répandre sur la terre et envelopper la cité sainte[4], c'est-à-dire l'Église de Dieu. Il s'agit ici, sans aucun doute, de la persécution qui sévira contre les fidèles d'un bout à l'autre du monde. Qu'elle doive être sanglante, que les martyrs s'y comptent par milliers, bien que ni l'Évangile ni saint Paul n'en disent rien, l'histoire de toutes les persécutions ne peut guère laisser place au doute ; et l'Apocalypse y semble faire clairement allusion[5].

Quel temps durera-t-elle ? Un mot de l'Apocalypse en fait espérer la prompte cessation : « Satan doit être déchaîné pour peu de temps[6]. » Toutefois, d'après les textes formels de l'Apôtre, l'antechrist régnera jusqu'à la venue même du Sauveur[7], et avec lui, vraisembla-

[1] Luc. XVIII, 8. — [2] Luc. XVII, 26. — [3] Apoc. XX, 7. — [4] Apoc. XX, 8. — [5] Apoc. XX, 8. — [6] Apoc. XX, 3, — [7] II Thessal. II, 8.

blement, la persécution dont il sera l'instigateur et le soutien.

2. Mais l'Église de Jésus-Christ ensanglantée et gémissante sous les coups de cette persécution, recevra au milieu de ses angoisses une immense consolation : l'entrée en masse des Juifs dans la foi et le salut. Élie et Hénoch, pendant le règne de l'antechrist et les progrès de sa diabolique puissance, ont été rendus à la terre, combattent les faux prophètes, résistent avec une indomptable force aux fureurs de l'antechrist, dévoilent ses impostures, prêchent Jésus-Christ partout, mais particulièrement aux restes dispersés d'Israël. Quelle impression devra produire cette prédication, si miraculeuse déjà dans les organes qui la font retentir? Un mot du Sauveur le fait assez comprendre : « Élie viendra auparavant et rétablira toutes choses; et ce qui est écrit du Fils de l'homme doit s'accomplir en lui ; il souffrira beaucoup et sera méprisé[1]. » Malachie avait prophétisé cette venue d'Élie; ses combats, ses triomphes, et la nature spéciale de sa mission : « Je vous enverrai Élie le prophète avant que vienne le jour du Seigneur, grand jour, jour horrible ! et il inclinera le cœur du père vers ses fils et le cœur des fils vers leur père[2]. » Saint Paul fait manifestement allusion à ces prophéties lorsque, annonçant à son tour la conversion du peuple juif à la fin des temps, il dit : *Et ainsi tout Israël sera sauvé; suivant cette parole de l'Écriture : Il sortira de Sion un libérateur qui délivrera, qui enlèvera l'iniquité du milieu de Jacob*[3]. Pour l'Église si longtemps privée de ce prodigue, si longtemps gémissante au tombeau de ce mort, la

[1] Marc. IX, 11. — [2] Malac. IV, 5, 6. — [3] Rom. XI, 26.

conversion d'Israël sera l'objet d'une ineffable joie : *que sera leur retour à la foi, sinon le retour à la vie*[1]? Telle est la précision des textes de l'Écriture, l'unanimité des docteurs et des interprètes, l'enseignement constant des théologiens, la tradition universelle de l'Église, que ce retour du peuple juif à la foi chrétienne aux approches des derniers jours du monde, doit être considéré comme un fait absolument certain, et comme un signe infaillible du second avénement de Jésus-Christ.

3. Un troisième signe aussi certain nous est marqué dans l'Évangile par Jésus-Christ lui-même, puis est rappelé par le grand Apôtre. C'est, pour le monde persécuteur de l'Église, une période de calme profond, de tranquillité décevante, où les hommes abusés par l'erreur, rebelles aux avertissements de l'Église, incrédules aux annonces du dernier jour, dépenseront dans le crime les moments suprêmes laissés à la miséricorde et au repentir. *Vous savez bien que le jour du Seigneur doit venir comme vient le voleur, au milieu de la nuit. Pendant qu'ils diront : Paix et sécurité! alors, tout d'un coup, la ruine les surprendra comme est surprise la femme par les douleurs de l'enfantement; et ils n'y pourront échapper*[2].

Une double révélation ressort de ce texte. La fin du monde sera précédée, pour les méchants, d'une ère plus ou moins longue de paix et de prospérité, pendant que les fidèles de Jésus-Christ seront en proie aux souffrances qui achèveront de les purifier. La fin du monde les surprenant à l'improviste, précipitera les mondains de cette sécurité fatale dans la plus effroyable des catastrophes. *Ils diront : paix et sécurité!* C'est bien la même

[1] Rom. xi, 15. — [2] I Thessal. v, 2, 3

société que nous dépeint Jésus-Christ. On s'y appesantit dans la crapule et l'ivresse : on y vaque avec une activité fiévreuse aux affaires de tous les jours[1] ; plaisirs et affaires, tout est là pour ces malheureux « sans Christ, » sans église, sans espérance, sans Dieu en ce monde[2]; dont l'esprit *est aveuglé d'épaisses ténèbres*[3]... *et qui ayant renoncé à toute espérance future se livrent tout entiers aux vices de la chair, à toute sorte d'impuretés et d'avarice*[4]. Voilà l'humanité entièrement déchristianisée, la voilà redevenue la société païenne de Rome ou la société contemporaine du déluge, telle que nous la dépeint Jésus-Christ. « Il en sera comme aux jours de Noé : ainsi sera l'avénement du Fils de l'homme. Car comme ils étaient aux jours d'avant le déluge, mangeant et buvant, se mariant et mariant leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche; comme ils ne reconnurent point le déluge jusqu'à ce qu'il arrivât et les emportât tous, ainsi sera aussi l'avénement du Fils de l'homme[5]. » Que nous manque-t-il pour nous faire une peinture exacte de ces temps? « Comme aux jours de Noé : comme aux jours de Lot. » Il leur arrivera quelqu'écho des annonces formidables du dernier jour; ils verront Élie et Hénoch. L'Église, les saints, les martyrs qu'ils traîneront partout aux supplices, leur multiplieront les avertissements; mais « l'ivresse, la crapule, le tumulte des affaires » étoufferont ces voix et cacheront la réalité de la prochaine catastrophe! Rieurs et incrédules, ils se moqueront, comme fit le monde en face de l'arche que Noé faisait construire

On le voit par cet exposé, il paraît peu probable qu'en

[1] Luc. xxi, 34. — [2] Ephes. ii, 12. — [3] Ephes. iv, 19. — [4] Ephes. iv, 19. — [5] Math. xxiv, 37. — [6] I Petr. iii, 20.

ces derniers moments du monde arrivent des guerres, des pestes désolantes, des tremblements de terre, une perturbation de toute la nature venant altérer la paix des mondains et les arrachant à cette vie tranquille et fortunée dont leur incrédulité les laissera pleinement jouir. D'après le tableau tracé par le Sauveur, nous ne voyons qu'une société livrée, sans obstacle comme sans frein, aux tumultes de la vie active et à tous les excès du plaisir. Que si l'on tient à maintenir comme signes de la fin du monde les perturbations physiques, les vastes déchirements qui, dans les textes des synoptiques, pourraient très-bien ne s'appliquer qu'à la ruine de Jérusalem, il faut, ou les avancer assez, ou assez en amoindrir l'importance, pour ne pas faire disparaître la période de sécurité si clairement marquée dans les Évangiles et saint Paul, et qui doit immédiatement précéder la fin des temps. Si de grandes douleurs surviennent, elles atteindront surtout les enfants de l'Église, et porteront au comble leurs affreuses tribulations. On peut voir dans saint Thomas[1] ces diverses solutions.

II. — Un point hors de doute est l'instantanéité du dernier avénement, qui trouvera les mondains à leurs orgies [2] ou à leurs affaires[3], et les saints de Dieu dans les dernières larmes de leur pénitence et les premières joies de leur triomphe prochain[4]. L'Évangile et les Épîtres de saint Paul ne nous laissent aucune incertitude à cet égard. C'est un vaste filet jeté en un instant sur le monde[5]; c'est la furtive venue du voleur au milieu des

[1] Comm. in Math. — [2] Math. XXIV, 38. — [3] Luc. XVII, 28. — [4] Luc. XXI, 28. — [5] Luc. XXI, 34, 35

ténèbres[1]; c'est, à un grand cri retentissant tout à coup dans tout l'univers, l'arrivée inattendue de l'Époux[2]; c'est l'enfantement subit et les pressantes douleurs de la femme en travail[3].

Sous ces textes et d'autres analogues nous pouvons aisément entrevoir une autre circonstance du dernier avénement. Quatre parties composeront ce vaste drame: 1° l'écroulement et la rénovation de l'univers; 2° la mort des hommes vivant alors, et la résurrection générale; 3° la séparation des bons et des méchants et le jugement; 4° l'entrée triomphale des élus dans le ciel, et la consommation dernière de l'œuvre divine. Et toute cette gigantesque scène mesurera la longueur d'un moment: *En un moment, en un clin d'œil, au premier son de la trompette*[4], avec la rapidité « de l'éclair[5]. » Ne nous figurons pas une lente succession de ces grands événements, ni un déploiement pénible et embarrassé des forces de notre Dieu. « Notre Dieu est un feu dévorant[6]. » « La tempête le précède[7] : » il apparaît comme « l'éclair[8], » et le monde « se trouvera emporté dans un impétueux mouvement[9]. » Cette puissante instantanéité est, selon saint Thomas, réclamée par la gloire même du Dieu à qui il plaît d'apparaître enfin « en grande puissance et en grande majesté. » « Des événements qui s'accompliront à la résurrection générale, les uns s'accompliront par le ministère des anges, les autres immédiatement par l'opération divine. Ce qui se fera par les anges, ne se fera pas en un instant sans doute, si par ce mot on entend un point indivisible du temps; mais néanmoins

[1] II Petr. III, 10. — [2] Math. XXV, 6. — [3] I Thessal. V, 3. — [4] I Cor XV, 62. — [5] Matth. XXIV, 27. — [6] Hebr. XII, 29. — [7] Nah. I, 3. — [8] Math. XXIV. — [9] II Petr. III, 10.

avec une telle rapidité que la durée en sera imperceptible. Ce que Dieu accomplira lui-même sera instantané, accompli entièrement quand l'œuvre des anges sera consommée. Il faut, en effet, qu'une vertu supérieure perfectionne celle qui lui est inférieure... Ezéchiel a séparé dans son récit les événements divers qui s'accompliront à la résurrection générale, mais tout se fera immédiatement et en un instant[1].

Comme Ezéchiel, et à cause de notre infime entendement, nous devrons dérouler successivement les grandes et terribles scènes, qui en réalité n'auront que la durée de l'éclair, *sicut fulgur*.

1. Les signes précurseurs ont apparu, les saints sont prêts, « ils lèvent la tête [2], » ils attendent; ils disent : « venez, Seigneur Jésus [3]! » Le monde, comme nous l'avons vu, est en pleine sécurité. Sans qu'il y prenne nullement garde, la colère s'avance, « la fin approche [4],» la dernière heure des temps a sonné, et l'ange prononce le dernier appel, ou plutôt la dernière menace; « le temps est proche! que l'inique commette encore l'injustice; que l'impur se souille encore, que le juste se justifie encore, que le saint se sanctifie encore. Voici que je viens sans plus tarder, ma récompense est avec moi, je vais rendre à chacun selon ses œuvres [5]. »

Sera-ce « le soir, ou au milieu de la nuit, ou au chant du coq, ou à l'aube [6] ? » Nul que Dieu ne le sait; mais tout à coup, dans le silence des mondes, un grand cri retentira, une clameur immense [7] sera poussée; à ce signal l'univers, ébranlé tout entier, s'écroule comme un

[1] Suppl. q. 77, a. 4. — [2] Luc. XXI. — [3] Apoc. XXII, 20. — [4] Ezech. VII, 2. — [5] Apoc. XXII, 11. — [6] Marc. XIII, 35. — [7] Math. XXV, 6.

édifice secoué par quelque convulsion souterraine. A l'apôtre Pierre[1] il apparaît abattu et emporté dans le tourbillon d'une vaste tempête : « alors emportés dans une immense tempête, les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre avec tout ce qu'elle renferme sera consumée par le feu[2]. » Saint Paul nous représente Dieu *ébranlant non-seulement la terre, mais aussi le ciel*[3]. « Le soleil ne donne plus sa lumière, la lune a perdu son éclat, les étoiles tombent, les vertus des cieux sont ébranlées; » « la main puissante de Dieu pousse à bout toute la nature, les astres, les terres, les mers, et le courage de l'homme qu'il fait sécher de frayeur[4]. » La terre est horriblement secouée, comme le sont les astres dans l'immensité des cieux ; et ces convulsions poussant les mers hors de leurs lits, les précipitent avec un fracas effroyable sur les terres de l'homme. Quel moment! quelle attente! « sur la terre à cause du fracas de la mer et des flots; les hommes séchant de frayeur dans l'attente de ce qui va survenir à l'univers entier[5]. » Un feu immense enveloppe la création, envahit la terre, la dissout, la purifie, la transforme, en fait une « nouvelle terre, » en même temps que des cieux il fait des « cieux nouveaux[6]. » C'est le feu du dernier jour dont ont constamment parlé les prophètes, et qui précède magnifiquement, pour tout disposer, la marche triomphale du Dieu qui vient juger le monde. C'est le feu auquel saint Pierre attribue si clairement la dissolution et la rénovation de cette création « réservée au feu pour le jour du jugement[7]. » C'est dans le « feu que se dissoudront les éléments et que se consumera la terre

[1] Epist. II. — [2] II Petr. III, 10. — [3] Hebr. XII, 26. — [4] Boss. *Médit.* LXXVe jour. — [5] Luc. XXI. — [6] Apoc. XXI, 1. — [7] II Petr. III.

et tout ce qu'elle renferme [1]. » Saint Paul n'est pas moins explicite : Quand *le jour du Seigneur viendra apprécier toutes les œuvres de l'homme* [2], c'est le feu qui sera l'exécuteur des hautes œuvres du Très-Haut. De tous les agents dont Dieu pouvait se servir pour purifier et refaire la création, le plus convenable et le plus apte, dit saint Thomas, c'est le feu ; le feu étant à la fois le plus brillant, le plus actif, le plus pur des corps [3]. Sortis de ce feu, le ciel et la terre sont devenus « ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre promis par Dieu, où habitera la justice [4], » et qui « délivrés du joug de la corruption, jouiront de la liberté et des gloires des fils de Dieu [5]. » En même temps qu'il dissolvait le monde, ce feu enveloppait tous les hommes et les faisait tous périr. L'antechrist et la multitude des pécheurs y ont trouvé les premières ardeurs de leur éternel enfer [6]; les justes dont l'expiation et la pureté n'étaient pas complètes encore, y ont satisfait en un instant à la divine justice [7]; les saints entièrement purs y ont trouvé, ou bien une mort sans souffrance, ou un rapide martyre qui a consommé leur vertu et mis le comble à leur gloire.

2. Tout est prêt, Jésus-Christ peut paraître et jeter à ce vaste sépulcre où repose le genre humain tout entier, le grand cri de la résurrection. Il apparaît dans des nuées, précédé de son signe [8], de sa croix, environné de puissance, de force, de gloire; les anges, les élus déjà ressuscités, l'accompagnent; un archange redit son ordre qui retentit comme le son de la trompette : *au*

[1] II Petr. III, 10. — [2] I Cor. III. — [3] Suppl. 74, a. 2. — [4] II Petr. III, 13.— [5] Rom. VIII, 21. — [6] II Thessal. II, 8 ; — I, 7, 8. — [7] I Cor. III. — [8] Math.

signal donné, au cri de l'archange, au son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et les morts qui sont dans le Christ ressusciteront[1]. — *La trompette dernière retentira, et les morts ressusciteront incorruptibles*[2]. Qu'est-ce que ce grand cri, et ce bruit retentissant de la trompette, et cette voix de l'archange? Sans doute on peut y voir simplement le bruit effroyable de l'univers écroulé, ou bien, dans un sens tout moral, la voix qui s'échappe du spectacle qu'offre au monde la glorieuse apparition du Fils de l'homme, la voix de sa croix, la voix de sa puissance et de sa gloire. Mais pourquoi ces mots de l'Apôtre ne seraient-ils pas pris à la lettre pour un grand cri, une clameur immense poussée sur l'ordre de Jésus-Christ, et au bruit de laquelle tous les morts sont ressuscités? C'est l'heure où « les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront vivront[3]. » Alors s'accomplit instantanément ce qu'autrefois le prophète voyait se dérouler lentement et par parties. « Un grand bruit s'entendit et voilà que tout fut ébranlé, et les os s'approchèrent des os, chacun à sa pointure. Et je vis, et voilà les nerfs et les chairs qui recouvraient ces os, et la peau qui s'étendait sur les os; mais l'Esprit n'était pas en eux. Et le Seigneur me dit : Prophétise à l'Esprit, fils de l'homme; et tu diras à l'Esprit : Voici ce que dit le Seigneur : Viens, esprit des quatre vents, et souffle sur ces morts, et qu'ils revivent! Et je prophétisai comme il m'avait ordonné, et en même temps l'Esprit entra en eux, et ils furent vivants, et une armée innombrable se leva sur ses pieds[4]. » Parlant au peuple

[1] I Thessal. IV, 15. — [2] I Cor. XV, 52. — [3] Joan. V, 25. — [4] Ezechiel, XXXVII, 7-11.

régénéré et illuminé par le Christ, l'Apôtre pouvait rendre cette scène avec une vérité tout autrement sublime en ces quelques rapides paroles : *En un moment, en un clin d'œil, au bruit de la dernière trompette* [1], *le Seigneur lui-même, au commandement, à la voix de l'archange, au bruit de trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts qui sont dans le Christ ressusciteront les premiers, puis nous autres*, la génération contemporaine de la fin du monde, *qui vivons alors, qui sommes restés* [2], qui avons passé par le feu de la conflagration universelle, y trouvant la vie presque aussitôt que la mort, nous ressusciterons à notre tour. Ici commence le ministère des anges que Dieu associe à ce grand œuvre. Déjà c'est l'archange qui, avec un grand cri, a transmis aux morts l'ordre souverain de revenir à la vie.

3. La multitude des anges est préposée maintenant au recueillement des élus, à l'organisation de la marche triomphale. « Il enverra ses anges qui, au son de la trompette et d'une voix éclatante, rassembleront ses élus des quatre vents, du sommet des cieux jusqu'à leurs dernières profondeurs [3]. » A leur voix, l'ordre se met dans les multitudes innombrables des élus : *chacun a sa place marquée* [4]; et tous prenant leur essor, s'en vont rejoindre Jésus-Christ et son cortége au milieu des airs : *Nous serons tous enlevés dans les nuées au milieu des airs, à la rencontre de Jésus-Christ* [5]. Quelle majesté ! quelle suite ! que d'exécuteurs de sa justice !... quelle magnificence dans cette assemblée ! quel étincelant éclat, quels éclairs jaillissent de ce nombre infini de corps glo-

[1] I Cor. XV. — [2] I Thessal. IV, 15. — [3] Math. XXIV, 31. — [4] I Cor. XV, 23. — [5] I Thessal. IV, 16.

rieux ! quelle puissance de ce vol au milieu des airs ! « où sera le corps, là les aigles se rassembleront [1]. » Les voici tous : l'Église triomphante est complète : *chacun en son rang : Jésus-Christ prémices*, chef, roi de toute cette brillante cour ; *ensuite ceux qui appartiennent au Christ, qui ont cru en son avénement* [2]; au-dessous, laissés au bord des abîmes entr'ouverts, l'innombrable et ignoble troupe des réprouvés qui n'ont reçu de la résurrection que l'incorruptibilité de la « seconde mort, » et une chair vouée à d'éternels supplices. Les malheureux ! ils voient ! « alors pleureront toutes les tribus de la terre ; elles verront le Fils de l'homme [3] ; » non point dans sa divinité, ce qui est l'exclusif partage des bienheureux, mais dans son humanité, « venant dans la nue avec une grande puissance [4], » « dans la plénitude de sa force, de sa gloire, de sa majesté [5]. » Ah ! comme cette vue les torture, et leur devient à elle seule un épouvantable enfer ! Ils n'ont qu'une volonté ardente : échapper à « la face de la colombe irritée [6], » fuir bien loin de ce Sauveur qui les juge et qui était mort pour eux ! Fuir ! Mais où fuir ? s'écrie le Prophète : « ni à l'orient, ni à l'occident, ni aux solitudes des montagnes ; le juge est un Dieu [7]. » Ils n'ont plus qu'à attendre la terrible sentence : *ite maledicti* [8] ! Et tombée sur eux comme une foudre, elle les précipite dans les abîmes de l'éternelle justice, *à ce moment où, apparaissant du haut des cieux, le Seigneur Jésus entouré de ses anges se vengera dans une flamme de feu de ceux qui ont méconnu Dieu, qui ont refusé l'obéissance à l'Évangile de Notre Seigneur Jésus-*

[1] Matth. xxiv, 28. — [2] I Cor. xv, 23.— [3] Matth. xxiv. — [4] Luc. xxi. — [5] Luc. Marc, Matth. — [6] Jerem. xxv, 38. — [7] Psalm. LXXIV, 7. — [8] Matth. xxv, 41.

Christ, et qui subiront les peines d'une perdition éternelle loin de la face du Seigneur et de la gloire de sa puissance[1].

4. *Deinde finis.* Puis c'est la fin ! sublime parole qui rappelle, dans le passé, la suite infinie des œuvres divines et qui, sur l'avenir, ouvre des horizons infinis. La seule magnificence des prophètes pourrait rendre l'entrée triomphale des élus dans le Ciel, et « ces splendeurs des saints[2], » et ce char du Seigneur entouré de mille millions de triomphateurs dans l'ivresse de la victoire et l'extase de la joie[3]. « Le Seigneur est au milieu d'eux et il s'élève au Sinaï, au sanctuaire! O Dieu, vous vous êtes élevé dans les hauteurs[4]! » « Sa gloire a couvert les cieux et la terre est pleine de sa louange; sa splendeur est comme le soleil... la mort marchera devant sa face et Satan s'avancera enchaîné à ses pieds[5]. » *Alors s'accomplira la parole qui est écrite; la mort est dévorée dans le triomphe. Où est, ô mort, ta victoire? où est, ô mort, ton aiguillon*[6]*?*

Saint Paul, emporté par l'esprit de Dieu, pénètre dans le ciel au moment où vient d'y entrer l'Église triomphante, et il contemple une dernière scène dont il rend compte ainsi. Le Verbe incarné a achevé toute son œuvre. Le monde est racheté ; la création purifiée est réunie à Dieu par les plus ineffables liens; l'empire du mal est détruit; le péché n'est plus; la mort est « dévorée par la vie[7]; » les puissances infernales sont pour toujours écrasées sous le pied du vainqueur, *à ce mo-*

[1] II Thessal. I, 7-10. — [2] Psal. LXVII, 18. — [3] Psal. LXVII, 19. — [4] Psal. LXVII, 19. — [5] Habacuc, III. — [6] I Cor. XV, 54. — [7] I Cor. XV.

ment où il vient de détruire toute principauté, toute puissance, toute vertu[1]. Le Christ dans la gloire répète alors à son Père ce qu'il lui disait dans les angoisses de la douleur, à la veille de la grande lutte : Père, « je t'ai glorifié sur la terre; j'ai consommé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire[2]. » Et il lui dédie tous ses triomphes, lui remet toutes ses conquêtes, lui fait hommage de son vaste royaume : *Il remet son royaume à son Père*[3]. Le plan divin est alors atteint dans ses dernières sublimités. *Tout est soumis au Christ*[4]; le Christ à son tour est *soumis à Dieu. — Quand tout aura été soumis au Fils, alors le Fils à son tour sera soumis à Celui qui lui a soumis toutes choses; afin que Dieu soit tout en toutes choses*[5]; que tout soit déifié; que la vie divine coule à flots dans tout le corps mystique des élus, et que *tous soient pleins de la plénitude de Dieu*[6]. L'heure du triomphe suprême, de l'inénarrable gloire est arrivée pour Jésus-Christ : *venit hora! tout est sous ses pieds;* tout, sans autre exception que la divinité elle-même; tout relève de lui; tout reçoit de sa plénitude. Il est la vie, la joie, la béatitude, le triomphe de la Jérusalem céleste.

Et nous ?... *Ainsi nous serons pour jamais avec le Seigneur*[7]. O simple et délicieuse formule, où sont enfermées toutes les délices de l'éternité bienheureuse! Un océan de joie, de gloire, de vie s'ouvre à nous : « Entrons dans la joie de Notre-Seigneur[8]; » « venons posséder le royaume qui nous était préparé[9]. » Dieu même nous invite : « venez, les bénis[10]! » « O venez, venez; quelle parole! quelle joie! quelle douceur! quel trans-

[1] I Cor. xv, 24. — [2] Joan. xvii, 4. — [3] I Cor. xv. — [4] I Cor. xv, 27. — [5] I Cor. xv, 28. — [6] Ephes. iii, 19. — [7] I Thessal, iv, 16. — [8] Math. xxv, 21. — [9] Math. xxv, 34. — [10] Math. xxv, 34, 41.

port! Un royaume; quelle grandeur! « un royaume préparé de Dieu, » et de Dieu comme père, et préparé pour un fils unique éternellement bien-aimé : car c'est le même qui est aussi préparé pour les élus. Enfants de dilection et d'élection éternelle, vous avez assez souffert, assez attendu, venez maintenant le posséder[1] ! »

[1] Bossuet, *Médit.* XCIII[e] jour.

RESUMÉ

Après avoir suivi dans leurs développements d'aussi importantes matières, il nous pourra être aussi agréable qu'utile d'en lire, dans la suite non interrompue des textes de l'Apôtre, le substantiel résumé. Pour plus de clarté, nous suivrons dans cette concordance l'ordre que nous venons d'adopter dans l'exposé général de la doctrine de saint Paul.

I

LE MONDE DÉCHU

I. — Une faute originelle pèse sur le monde.

« En Adam tous les hommes meurent[1]. » « Par un homme le péché est entré dans le monde[2]. » « Par le péché d'un seul tous sont tombés dans la condamna-

[1] I Cor. xv, 22. — [2] Rom. vi, 2.

tion[1]; » « tous ont été constitués pécheurs; » « tous sont devenus par nature enfants de colère[2]. » « Par la désobéissance d'un seul tous sont devenus pécheurs. » « Par la faute d'un seul tous ont encouru la condamnation. » — Preuve irréfragable qu'une chute originelle enserre le monde de ses terribles liens : « Jusqu'à l'époque où fut donnée la loi, un péché pesait sur le monde. Or de péché contre la loi il n'en pouvait alors être imputé, puisque la loi n'existait pas. Or, d'Adam à Moïse, la mort régnait : elle régnait même pour ceux qui n'avaient, à l'exemple d'Adam, commis de faute actuelle[3]... » Ils mouraient : donc ils expiaient : donc ils étaient coupables : coupables de quoi, sinon d'un péché de nature et d'origine? *Naturâ filii iræ.*

Les ravages de ce péché originel dans l'humanité furent terribles. Perte de la grâce : nous naissons « enfants de colère[4]; » nous sommes « des ennemis[5]. » Perte des biens éternels : nous sommes « loin de Dieu[6]; » « en dehors des testaments, n'ayant l'espérance d'aucune promesse, et sans Dieu en ce monde[7]. » Ravages affreux dans l'être tout entier; « nous sommes ténèbres[8]. » « Notre intelligence est obscurcie de ténèbres[9]. » Notre volonté, bien que non anéantie, subit une pression terrible. « Ce que je fais, je ne le puis comprendre. Car ce n'est pas le bien que je veux, que j'accomplis : ce que j'accomplis tout au contraire, c'est le mal que je hais..... je le vois donc, ce n'est pas le bien qui habite en moi, c'est-à-dire dans ma chair. Car vouloir est encore en ma puissance, mais parfaire le

[1] Rom. vi, 18. — [2] Ephes. ii, 3. — [3] Rom. v, 12. — [4] Ephes. ii, 3. — [5] Rom. v, 10. — [6] Ephes. ii, 7. — [7] Ephes. ii, 12. — [8] Ephes. v, 8. — [9] Ephes. iv, 18.

bien voulu, je n'en ai pas la force..... Je trouve encore, dans la partie supérieure de mon être, de la joie à observer la loi de Dieu : mais je vois dans mes membres un entraînement contraire, une loi qui s'oppose à la loi de mon esprit et qui m'asservit à l'autorité du péché qui est dans mes membres. Homme infortuné que je suis! qui me délivrera du corps de cette mort? La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre Seigneur [1]. »

Délivrance magnifique! torrent de grâces tombé sur la race humaine coupable, et qui fait pousser à l'Église, en face du péché d'Adam, cette étrange exclamation : O heureuse faute! « Car il n'en fut pas de la chute comme de la Rédemption. Si en effet par la faute d'un seul une multitude sont morts, avec bien plus d'abondance la grâce de Dieu et l'amnistie par l'entremise d'un seul homme, Jésus-Christ, sont tombées sur un plus grand nombre. Et il n'en fut pas du don comme il en avait été du péché unique d'Adam. Car du seul péché d'Adam la condamnation avait jailli; et d'une multitude de péchés la grâce justifie. Et si par le péché d'un seul la mort a par ce seul homme étendu son empire, avec bien plus d'efficacité, recevant l'abondance de la grâce, des dons, de la justice, nous régnerons dans la vie par le seul médiateur Jésus-Christ [2]. »

Le Rédempteur ne devait pas de suite après la chute descendre du ciel sur la terre; mais de suite se fit sentir dans l'humanité la salutaire influence de la Rédemption. « Pas un peuple ne s'y pouvait soustraire [3]. » « Le Christ était hier [4]; » et hier, c'est-à-dire durant les siècles qui séparent l'Eden du Calvaire, il sauvait, en les amenant à la foi et à la grâce, tous les

[1] Rom. VII, 15-25. — [2] Rom. VI, 15-18. — [3] Psal. — [4] Hebr.

hommes de bonne volonté. « Ignorez-vous, ô hommes, que Dieu vous mène à la pénitence[1] » et au salut?

L'intervalle de quatre mille ans entre la chute de l'homme et la naissance du Rédempteur, est rempli par la triple histoire des efforts de Dieu pour amener à la foi et au salut l'humanité déchue; — de l'obstination de celle-ci à rendre inefficaces ces efforts de Dieu; — enfin de cette suprême miséricorde qui, aux jours de la Rédemption, couvre comme un océan immense le monde coupable tout entier, et fait des deux peuples qui se le partagent Gentils et Juifs, une seule et même famille d'élus.

II. — Dieu s'efforçait d'amener les Gentils à la foi et par la foi au salut. Il se montrait à eux sous le voile transparent de la création. « Ce que l'on connaît de Dieu leur fut manifesté : oui Dieu le leur a manifesté. Ses invisibles perfections, devenues visibles par la création de l'univers, ont pu être contemplées; et aussi sa puissance éternelle et sa divinité. Aussi les Gentils restent-ils inexcusables. Car ayant connu Dieu, ils ne le glorifiaient pas comme Dieu; ils ne lui rendirent pas d'actions de grâce, mais ils s'évanouirent dans leurs raisonnements, et leur cœur insensé se couvrit de ténèbres[2]. » Ils se jetèrent dans toutes les folies de l'idolâtrie. « Ils changèrent la gloire du Dieu incorruptible en l'image de l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des poissons. Ils changèrent la vérité de Dieu en mensonge; ils adorèrent, ils servirent la créature de préférence au Créateur, qui est béni dans tous les siècles amen[3]! »

[1] Rom. II, 4. — [2] Rom. I, 21. — [3] Rom. I, 23, 25.

Une seconde apostasie, celle de la conscience, acheva le crime et la dégradation effroyable de la Gentilité. « Ayant connu la justice de Dieu, ils ne voulurent pas comprendre que ceux qui commettent de pareils crimes sont dignes de mort..... Et voilà pourquoi tu demeures inexcusable, ô homme, qui que tu sois, toi qui sais juger. Car ce jugement que tu sais si bien porter sur les autres te condamne toi-même, toi qui fais ce qu'ils font[1]. »

Dieu renié, la voix de la conscience étouffée, rien ne retint plus la Gentilité sur la pente de la plus épouvantable ruine : ruine monstrueuse qui ne fit plus d'elle qu'une masse informe d'impiété et de corruption. Intelligence, cœur, volonté, âme et corps, tout périt étouffé dans d'indicibles fanges[2]. « Se disant des sages, ils sont devenus des fous[3]. » « Leur cœur insensé s'est chargé de ténèbres[4]. » « Les voici remplis de toute sorte d'iniquités, de méchancetés, d'impureté, d'avarice, de malignité : envieux, meurtriers, querelleurs, pleins de ruses et de malice, semeurs de faux rapports, calomniateurs, ennemis de Dieu, arrogants, superbes, altiers, inventeurs de crimes, sans obéissance aux parents, sans sagesse, sans modestie, sans affection, sans bonne foi, sans pitié[5] : — insensés, incrédules, errant de crime en crime, esclaves de leurs convoitises et de débauches de toutes sortes, faisant tout avec méchanceté et par envie, haïssables et se haïssant[6] ! »

Dernier trait de cet affreux tableau. La Gentilité tout entière est dévorée vive par les démons qui l'infestent et en font leur jouet et leur proie. Ils vont

[1] Rom. I, 32 ; — II, 1. — [2] Rom. I, 26. — [3] Rom. I, 22. — [4] Rom. I, 21. — [5] Rom. I, 29. — [6] Tit. III, 3.

« conduits par le monde; par le prince des puissances répandues dans l'air : esprits infernaux qui dominent sur les fils d'incrédulité [1]. » Société abominable où tout est folie, crime et abomination.

III. — Du milieu de la corruption universelle, le peuple juif est appelé comme gardien des traditions, flambeau des peuples, docteur des nations, dépositaire des promesses divines de la Rédemption. Sa mission est grande : les grâces dont Dieu le comble ne le sont pas moins. « Quel fut donc l'avantage des Juifs, et quelle l'utilité de la circoncision? considérable et en toutes manières, mais principalement en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés [2]. » « Car en divers temps et de bien des manières, Dieu autrefois a parlé à nos pères par les prophètes [3]. » « Ils sont israélites; ils ont été adoptés comme enfants : à eux la gloire ; à eux un testament, et une loi, et un culte et des promesses. A eux des ancêtres, et c'est de ces ancêtres qu'est né selon la chair le Christ qui est Dieu sur toutes choses, Dieu béni dans tous les siècles. Amen [4]! » Et telle fut la sainteté de ces ancêtres qu'ils répandent sur tout leur peuple, à travers les siècles, des influences de sainteté et de vie. « Car si le levain est pur, la masse l'est aussi, si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi [5]. »

Mais, comme la Gentilité, bien qu'à des degrés tout divers, le peuple juif trahit, avec sa belle mission, l'inépuisable charité de son Dieu. Comme le Gentil, le Juif refuse de soumettre sa raison à la vérité connue, et

[1] Ephes. II, 2. — [2] Rom. XI, 30. — [3] Hebr. I. — [4] Rom. IX, 4. — [5] Rom. XI, 16.

sa volonté au bien exigé de lui. Le Juif s'entête à se faire juste lui-même, par ses seules forces, et sans la grâce d'une Rédemption. « Ils ignorent la justice de Dieu; et, cherchant à y substituer la leur, ils refusent de se soumettre à cette justice de Dieu [1]. » « Eh! quoi donc! voici que les nations qui ne cherchaient pas la justice, ont saisi cette justice : oui, mais la justification qui jaillit de la foi. Israël au contraire, tout en cherchant la justice, à cette loi de justice ne put parvenir : pourquoi? c'est qu'ils prétendaient se sauver, non point par la foi, mais par les œuvres qu'ils opéraient : ils se heurtèrent à la pierre d'achoppement [2]..... » Le Juif se montre incrédule et débauché, dans tout le cours de son histoire : il lasse la bonté divine, et mérite les accablantes invectives de ses prophètes. « Il n'y a plus un juste; plus un qui ait d'intelligence; plus un qui cherche Dieu! Tous ont quitté la voie, et sont aussitôt devenus inutiles. Il n'y en a pas un qui fasse le bien, non, pas même un [3]! »

IV. — Le peuple juif avec son culte, ses croyances, ses mœurs, son histoire entière, se personnifie dans la loi de Moïse.

Qu'est-ce que cette loi? Sauvait-elle? donnait-elle la grâce et menait-elle au salut? Non. Peuple juif, « où est ta gloire? Elle est éclipsée. Par quelle loi? celle des prescriptions mosaïques? Non, mais bien par la loi de la foi. Car nous tenons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi [4]. » « De la justification par la loi, voici ce que dit Moïse : Ne dis pas en ton cœur : qui

[1] Rom. x, 3. — [2] Rom. ix, 30. — [3] Rom. iii, 10. — [4] Rom. iii, 27.

montera aux cieux, c'est-à-dire qui en pourra jamais faire descendre le Christ? Ou, qui descendra dans l'abîme; c'est-à-dire qui sera capable de ressusciter le Christ d'entre les morts? Mais que dit l'Ecriture? Le mot du salut est tout proche, il est sur tes lèvres, il est dans ton cœur. Or l'Ecriture parle ici de la parole de la foi que nous prêchons. Si donc vous confessez de bouche le Seigneur Jésus, et si vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvés. Car c'est la foi du cœur qui donne la justification; c'est la confession de la foi qui donne le salut. Car voici ce que dit l'Écriture : quiconque croit dans le Christ ne sera pas confondu [1]. » Le salut ne vint donc jamais de la loi. « La loi ne mène rien à la perfection [2]. » Non « par les œuvres de la loi l'homme ne sera jamais justifié [3]. »

Mais alors à quoi fut-elle bonne? « Que dirons-nous de la loi? fut-elle un mal? A Dieu ne plaise!... La loi fut sainte : le précepte fut saint, et juste, et bon [4]. » Quel fut son vrai rôle? 1° La loi ancienne retint l'humanité sur la pente d'une totale dégradation. « La loi fut donnée à cause du débordement des crimes [5]. » « La loi... fut faite pour les méchants, les rebelles, les impies, les pécheurs, les scélérats [6]. » 2° Comme la chute de l'humanité fut avant tout une chute d'orgueil, la loi prend à tâche d'abattre cet orgueil en traitant l'homme en coupable et en condamné. « L'Écriture a tout enfermé dans le péché [7]. » « D'après l'ordre de la loi, presque tout se purifie avec le sang; et sans l'effusion du sang il n'y a point de

[1] Rom. x, 6-12. — [2] Hebr. vii, 19. — [3] Rom. iii, 20. — [4] Rom. vii, 7, 12. — [5] Galat. iii, 9. — [6] I Tim. i. 10. — [7] Galat iii, 22.

pardon[1]. » 3° La loi faisait peu à peu l'éducation de l'humanité, lui apprenant les rudiments de la science du salut, et la disposant à l'Évangile. « Enfants encore, nous étions asservis aux éléments du monde[2]. » « La loi nous a servi de pédagogue pour nous mener à Jésus-Christ et au salut que donne la foi[3]. » 4° Enfin, et c'est ici sa plus sublime mission, la loi ancienne, *pleine de Jésus-Christ*, fut son héraut et son perpétuel prédicateur. « Tout cela était figure... tout était figure de ce qui nous regarde, et image des temps actuels[4]. »

II

JÉSUS-CHRIST

I. — « Tombons aux pieds du Père de Notre Seigneur Jésus-Christ! Que le Dieu de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, nous donne l'esprit de sagesse et de révélation pour le connaître[5]; » « pour connaître avec tous les Saints quelle est la largeur, et la longueur, et la hauteur et la profondeur : pour connaître ce qui domine toute science, la charité du Christ[6]! »

Quelle fut l'idée divine dans l'Incarnation du Verbe? Idée d'une sagesse, d'une puissance, d'un amour infinis et qui dépassera à jamais la mesure de notre faible compréhension. Le but final à atteindre, « c'est que

[1] Hebr. IX, 22.— [2] Galat. IV, 1. — [3] Galat. III, 24. — [4] I Cor. X, 11; — Hebr. IX, 9. — [5] Ephes. III, 14. — [6] Ephes. III, 18.

tout soit rempli de la plénitude de Dieu[1]; » que le monde entier lui soit rattaché divinement; que toutes les intelligences lui soient unies, et deviennent à son contact célestes et déiformes; « qu'il soit lui-même tout en tous : » *ut sit omnia in omnibus.*

Voici la belle et profonde formule qui rend, dans ses degrés successifs, le plan entier de Dieu. *Omnia vestra sunt : — vos autem Christi : — Christus autem Dei*[2]. L'univers est rattaché à l'homme qui en est le Chef, le Pontife, le Médiateur. L'homme lui-même, par l'Incarnation, est rattaché au Verbe, qui devient ainsi le Chef, le Médiateur, le Pontife de toute la création, visible, invisible, terrestre, céleste. Jésus-Christ à son tour élève tout jusqu'à son Père et présente au Très-Haut, pour le glorifier éternellement, une création ennoblie, purifiée, déifiée.

« Dieu a donné Jésus-Christ à toute l'Eglise, comme son chef; elle est son corps, elle consomme sa plénitude, à lui qui est la plénitude de tout[3]. » Jésus-Christ est la tête de qui tout le corps, retenu dans l'unité et la cohésion, reçoit, par tous les vaisseaux et les liaisons diverses, selon le fonctionnement spécial de chaque membre, la vie qui le fait croître et le forme dans la charité[4]. » « Jésus-Christ est le premier-né au milieu d'une multitude de frères[5]. » « Il est le premier-né de toute créature[6]. » « Ceux que Dieu a appelés, il les a en même temps prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils, afin que ce Fils fût lui-même premier-né au milieu d'innombrables frères[7]. » « Nous

[1] Ephes. III, 19. — [2] I Cor. III, 22. — [3] Ephes. I, 22. — [4] Eph. IV, 16. — [5] Rom. VIII, 23. — [6] Coloss. I, 15. — [7] Rom. VIII, 29.

voici tous un seul corps dans le Christ[1]. » « Il n'est plus question de juif ni de gentil, de libre ni d'esclave, d'homme ni de femme, tous, vous n'êtes plus qu'*un* en Jésus-Christ[2]; » « une créature nouvelle[3]; » « un seul homme nouveau[4]. » « Ah! tâchez donc de comprendre tout ce qu'il y a là de vaste, d'étendu, de sublime, de profond[5]! » « C'est qu'en *Lui* toutes choses ont été faites au ciel et sur la terre, visibles et invisibles; soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances : tout a été créé par Lui et en Lui, et Il est avant tout, et tout habite en Lui[6]. »

« ... Vous êtes au Christ, et le Christ à Dieu[7]. » C'est le terme de toute l'œuvre. « Lorsque toutes choses auront été assujetties au Fils, alors le Fils sera lui-même assujetti à Celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous[8]. » Alors, « tout est plein de toute la plénitude de Dieu[9]; » alors, « il n'y a plus qu'un seul Dieu le Père, duquel tout tire l'existence et qui nous a faits pour Lui[10]. » O élus de Dieu, « tout s'est fait pour vous, afin que la grâce coulant à flots sur une plus grande multitude, de plus nombreuses actions de louange pussent accroître la gloire du Très-Haut[11]. » « A Lui donc la gloire dans l'Église et par le Christ Jésus dans toute la suite des générations et des siècles : Amen[12]! »

II. — Mais Jésus-Christ n'est pas seulement, dans son Incarnation, Pontife de la création, Médiateur de

[1] Rom. xii, 5. — [2] Galat. iii, 28. — [3] Galat. vi, 15. — [4] Ephes. ii, 15. — [5] Ephes. iii, 18. — [6] Coloss. i, 16. — [7] I Cor. iii, 22. — [8] I Cor. xv, 28. — [9] Ephes. iii, 19. — [10] I Cor. viii, 6. — [11] II Cor. iv, 15. — [12] Ephes. iii, 21.

grâce et de gloire pour les anges et les hommes, — il est encore, par rapport à l'humanité coupable et condamnée, Expiateur et Rédempteur. « Il a plu au Père de se réconcilier par Lui toutes choses : pacifiant par le sang de sa croix tout ce qui est sur la terre et tout ce qui est au ciel... Voici que maintenant Jésus-Christ vous a réconciliés par la mort endurée dans sa chair mortelle[1]. » « Vous, les bannis d'autrefois, vous voici maintenant tout proches par le sang du Christ. Car c'est Lui qui est notre paix; Lui qui des deux peuples n'en a plus fait qu'un seul · qui par sa chair a renversé la muraille de séparation..., par sa croix, en tuant en soi-même les inimitiés; et par Lui nous avons tous, les uns et les autres, dans un même esprit, accès auprès du Père[2]. » O merveilleuse bonté! O inénarrable miséricorde! « Pourquoi le Christ, alors que nous étions encore dans nos misères, a-t-il consenti à mourir pour des impies? C'est à grand'peine que l'on consent à donner sa vie pour le juste; à peine que l'on ose affronter la mort pour les bons. Mais Dieu nous montre tout son amour, puisqu'au temps même que nous étions pécheurs, aux jours marqués, le Christ est mort pour nous[3]. » « Alors que nous étions ses ennemis, nous avons été réconciliés à Dieu par la mort de son Fils[4]. »

Et comment s'est opérée une si merveilleuse réconciliation? A la croix. « Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde, et il n'imputait plus aux hommes leurs péchés[5]. » Chacune des révoltes de l'homme était effacée ; chacun de ses désastres était réparé ; chacun de ses ennemis était abattu. « C'est du milieu du

[1] Coloss. I, 20. — [2] Ephes. II. — [3] Rom. VI, 6-10. — [4] Rom. V, 10. — [5] II Cor. V, 19.

péché[1], » « fait lui-même péché[2], » « envoyé dans la chair de péché[3], » « qu'il a détruit le péché[4]. » « Il s'est humilié lui-même; il s'est anéanti lui-même, prenant la forme de l'esclave[5]. » « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix[6].» « Il offrait avec de grands cris et des torrents de larmes,ses supplications et ses prières à Celui qui le pouvait tirer de la mort[7], » et avec lui la nature humaine tout entière.

Ainsi fûmes-nous sauvés, par l'expiation sanglante de l'Homme-Dieu. « Par sa mort Jésus-Christ détruit celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le démon[8]. » « Il détruit l'acte d'accusation qui nous perdait, il l'anéantit, en le clouant à sa croix[9]; » et ainsi « dépouille les principautés et les puissances infernales, les traîne superbement après lui, remportant sur elles en lui-même le plus éclatant triomphe[10]. » Il détruit pareillement la mort. « O mort, où est ta victoire[11]? » « De même que tous meurent en Adam, tous revivront en Jésus-Christ. » Il est notre appui dans nos douleurs présentes : « Nous n'avons pas un Pontife qui ne puisse pas compatir à nos maux[12]. » « Par tout ce qu'il a supporté de douleurs et de tentations, il a acquis une grande force de consolation[13]. »

III. — Et qu'est-il en lui-même ce Rédempteur a qui nous devons cette délivrance et ce salut? Qu'est-ce que Jésus-Christ? Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme,

[1] Rom. VIII, 3. — [2] II Cor. V, 21. — [3] Rom. VIII, 3. — [4] Rom. VIII, 3. — [5] Philipp. II, 7. — [6] Philipp. II, 7, 8. — [7] Hebr. V, 7. — [8] Hebr. II, 14. — [9] Coloss. II. — [10] Coloss. II, 15. — [11] I Cor. XV, 55. — [12] I Cor. XV, 22 ; — Hebr. IV, 15. — [13] Hebr. II, 18.

unissant les deux natures divine et humaine en sa seule et divine Personne. « Il est le rayon resplendissant de la gloire de Dieu, et l'empreinte de sa substance[1]. » « C'est par Lui que Dieu a créé les siècles : c'est Lui qui soutient tous les mondes par un mot de sa puissance[2]. » « Il a été montré Fils de Dieu par la puissance, par l'esprit sanctificateur, par la résurrection d'entre les morts[3]. » Il est homme. « Il a été engendré pour Dieu du sang de David, selon son origine humaine[4]. » « Il a été formé d'une femme[5]. » « Car il devait en tout être semblable à ses frères... Comme les enfants avaient une chair mortelle et passible, lui de même participa à cette nature[6]. »

IV. — Jésus-Christ est Prêtre : le seul, divin, éternel Prêtre. « Le serment de Dieu établit pour Pontife éternel le Fils saint et parfait de Dieu[7]. »

Et c'est un tel Pontife qu'il fallait au ciel comme à la terre, à Dieu comme aux hommes, un prêtre qui fût Dieu et homme tout ensemble. L'homme seul ne suffisait pas : l'homme est néant et péché : un Dieu seul ne pouvait offrir. « Tel était le Pontife qu'il nous fallait : saint, innocent, immaculé, sans aucun rapport avec les pécheurs, et plus élevé que les cieux[8]. »

Trois auréoles sacrent le front du prêtre : vocation divine ; culte et l'oblation sainte ; apostolat des âmes. 1° « Le Christ ne s'est pas de lui-même couronné des splendeurs du sacerdoce, mais bien le Très-Haut qui lui dit : tu es mon Fils je t'ai engendré aujourd'hui ; — et

[1] Hebr. I, 3. — [2] Hebr. I, 3. — [3] Rom. I, 4. — [4] Rom. I, 3. — [5] Galat. IV, 4. — [6] Hebr. II, 16. — [7] Hebr. VII, 28. — [8] Hebr. VII, 26

encore, dans un autre endroit : tu es prêtre pour l'éternité selon le rite de Melchisedech[1]. » « Ainsi la formule du serment établit pour Pontife éternel le Fils saint et parfait de Dieu[2]. » 2° « Tout prêtre est constitué... en faveur des hommes, dans les fonctions du culte de Dieu : chargé d'offrir des dons et des sacrifices pour le péché[3]. » « Ce Prêtre, dans les jours de sa chair mortelle, alors qu'avec un grand cri et des torrents de larmes il offrait ses prières et ses supplications au Dieu qui le pouvait sauver de la mort, fut exaucé pour son respect[4]. » « Il n'a pas eu besoin de s'offrir soi-même en holocauste plusieurs fois... une seule fois... il a apparu Victime immolée pour la destruction du péché... Une seule fois par l'effusion de son propre sang, il est entré dans le sanctuaire, ayant conquis l'éternelle rédemption. Par une oblation unique il a pour l'éternité consommé l'œuvre de la sanctification des élus[5]. » 3° « Le Prêtre que nous avons n'est pas un prêtre incapable de compatir à nos misères, éprouvé qu'il a été lui-même par toutes sortes de maux[6]. » « Il est devenu pour tous ceux qui se soumettent à Lui la cause de leur salut éternel[7]. »

Et où Jésus-Christ exerce-t-il son sacerdoce ? au Calvaire; sur la terre jusqu'à la consommation des siècles ; dans le ciel. 1° Au Calvaire. Jésus-Christ y était prêtre et y offrait un vrai sacrifice. « Il s'est livré, s'offrant à Dieu comme une oblation et une victime de suave odeur[8]. » 2° Sur la terre, dans le sacrifice eucharistique; car « nous avons un autel[9]; » nous avons une victime ; nous avons à la messe un véritable holocauste, repré-

[1] Hebr. v, 5. — [2] Hebr. vii, 28. — [3] Hebr. v, 1. — [4] Hebr. v, 7. — [5] Hebr. ix, 25 ; — ix, 12 ; — x, 14, 18. — [6] Hebr. iv, 15. — [7] Hebr. v, 8, 9. — [8] Ephes. v, 2. — [9] Hebr. xiii, 10.

sentation réelle et vivante, extension et continuation sous un nouveau rite, le rite de Melchisédech, de l'holocauste de la croix. 3° Dans le ciel. Dans le ciel Jésus-Christ est prêtre. C'est même le ciel qui est la vraie et naturelle place de son céleste sacerdoce. « S'il était sur la terre, il ne serait pas même prêtre, puisque d'autres y sont déjà qui offrent les oblations que prescrit la loi ; qui remplissent un ministère, ombre et figure de ce qui s'accomplit dans le ciel [1]. » « Nous avons un Pontife souverain, Jésus, Fils de Dieu, qui a pénétré dans le ciel, jusqu'au dedans du voile. Là notre précurseur Jésus est entré, établi Prêtre selon l'ordre de Melchisédech pour l'éternité [2]. Ce n'est plus dans ce Saint des saints construit par la main de l'homme et figure du vrai sanctuaire qu'est entré Jésus; c'est dans le ciel même, où il apparaît maintenant pour nous devant la face de Dieu [3]. »

Et que fait Jésus-Christ dans le ciel pour y remplir les conditions de son mystérieux sacerdoce ? 1° Il y offre le divin sacrifice du Calvaire et de l'autel, sous un rite ineffable approprié à l'Église des cieux. « Tout prêtre étant sacré pour offrir des dons et des victimes, Jésus aura donc, lui aussi, au ciel où il siége à la droite de la Majesté, sa victime, son holocauste à offrir [4]. » « Il apparaît maintenant devant Dieu comme Hostie [5]. » 2° Au ciel, Jésus-Christ, comme tout prêtre, s'occupe du ministère et du salut des âmes; « vivant sans fin pour intercéder toujours [6]. » « Voici Jésus-Christ qui est mort, bien plus qui est ressuscité, qui siége à la droite de Dieu, et qui intercède pour nous [7]. »

[1] Hebr. VIII, 4. — [2] Hebr. IV, 14 ; — VI, 20. — [3] Hebr. IX, 24. — [4] Hebr. VIII, 1-4. — [5] Hebr. — [6] Hebr. VII, 25. — [7] Rom. VIII, 33.

« Puis donc que nous avons un si grand Pontife [1], un Pontife suprême, établi sur toute la maison de Dieu [2], consommant par une seule oblation, pour l'éternité, l'œuvre de la sanctification du monde [3] ; — approchons, ayons foi dans l'accès au ciel par le sang du Christ [4] ; avançons avec confiance jusqu'au trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde et grâce à l'heure de nos besoins [5]. »

V. — Jésus-Christ se présente à nous comme Médiateur, comme Sauveur, comme Modèle ; de là découle pour nous un triple devoir, dont l'accomplissement est pour nous l'absolue condition du salut éternel :

1° Nous devons croire en Jésus-Christ, l'accepter et nous y unir. Le repousser, c'est nous perdre sans ressource. « Il possède en héritage l'univers entier [6]. » « Tout genou fléchit devant Lui au ciel, sur la terre, aux enfers [7]. » « Il faut donc de toute nécessité qu'il soit roi [8]. » « Personne de nous ne s'appartient, ni dans la vie ni dans la mort. Vivant, c'est pour le Seigneur que nous vivons ; mourant, c'est pour le Seigneur que nous mourons. A la vie comme à la mort, c'est donc au Seigneur que nous appartenons. Car c'est pour cela même qu'est mort et qu'est ressuscité le Christ ; pour être à la fois le dominateur des vivants et des morts [9]. » — « La fin de la loi, c'est le Christ : et pour être justifié il faut croire en Lui [10]. » « Ainsi que le dit l'Écriture : quiconque croit en Lui ne sera pas confondu [11]. » « Com-

[1] Hebr. IV, 14. — [2] Hebr. X, 21. — [3] Hebr. X, 14. — [4] Hebr. X, 19. — [5] Hebr. IV, 16. — [6] Hebr. I, 2. — [7] Philipp. II, 10. — [8] I Cor. XV, 25. — [9] Rom. XIV, 7. — [10] Rom. X, 4. — [11] Rom. X, 11.

ment échapper si nous négligeons une pareille rédemption[1]? » « Car si celui qui abjurait la loi de Moïse était impitoyablement condamné à mort... de quel plus rigoureux châtiment ne sera pas jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu; tenu pour vil le sang de l'alliance qui l'avait sanctifié, et infligé l'insulte à l'esprit de la grâce[2]? »

2° Nous devons aimer Jésus-Christ. « L'amour de Jésus-Christ nous presse[3]! » « Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ[4]? « « Oui, tout me semble une perte au prix de la connaissance sublime de Jésus-Christ, pour l'amour de qui j'ai perdu toutes choses, jugeant tout fumier et ordure, pourvu que j'arrive à la conquête de Jésus-Christ[5]. » Ah! « j'aspire à ma dissolution pour me réunir au Christ[6]. » « Anathème, malédiction à qui n'aime pas Jésus-Christ[7]! »

3° Nous devons reproduire Jésus-Christ. « Dieu nous a prédestinés à devenir des images ressemblantes de Jésus-Christ[8]. » « Portons donc la ressemblance de l'Adam céleste[9]. » Revêtez-vous de Jésus-Christ[10]. » « Devenez la bonne odeur de Jésus-Christ[11]. » « Laissez là ce vieil homme de votre précédente vie, cet homme de convoitises et d'erreurs qui tombe en dissolution. Renouvelez-vous dans votre être spirituel, dans l'intérieur de l'âme; revêtez-vous de l'homme nouveau, créé selon le modèle de Dieu, dans la justice et la sainteté véritables[12]. »

[1] Hebr. II, 3. — [2] Hebr. X, 26. — [3] II Cor. V, 14. — [4] Rom. VIII, 35. — [5] Philip. III, 7. — [6] Philipp. I, 21. — [7] I Cor. XVI, 22. — [8] Rom. VIII, 29. — [9] I Cor. XV, 47. — [10] Rom. XIII, 14. — [11] II Cor. II. — [12] Ephes. IV, 22.

III

LA GRACE SANCTIFIANTE

Dieu, faisant franchir à l'homme les limites de la nature, l'a daigné élever jusqu'à l'ordre surnaturel et divin. A son être naturel, à sa vie naturelle, il a surajouté un être surnaturel et une vie divine. Il a, par une incompréhensible bonté, associé l'homme à sa propre nature et à sa propre vie, et par la grâce, dite habituelle ou sanctifiante, l'a rendu *un être divin.* C'est là tout le sublime et glorieux mystère de la grâce sanctifiante.

Cette élévation restera à jamais en dehors des forces naturelles d'un être créé. C'est un don absolument gratuit de Dieu. « Dieu habite une inaccessible lumière [1]. » Nul être ne s'en peut de lui-même approcher. « Ni l'œil de l'homme n'a vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur pu comprendre [2]; » et cette association de l'homme à la vie divine sera à tout jamais un bien « au-dessus de ce que nous pouvons demander ou même comprendre [3]; » car « Dieu habite une inaccessible lumière; nul homme ne l'a vu, et bien plus, nul homme ne peut le voir [4]. »

La grâce sanctifiante nous fait naître à une nouvelle existence. Nous devenons « en Jésus-Christ une nouvelle créature [5]. » « Nous sommes son œuvre, créés dans le Christ Jésus [6]; » devenus « homme nouveau, homme céleste [7]; » devenus « fils très-chéris de Dieu [8]. »

[1] I Tim. VI, 16. — [2] I Cor. II, 9. — [3] Ephes. III, 20. — [4] I Tim. VI, 16. — [5] II Cor. V, 17. — [6] Ephes. II, 10. — [7] Ephes. II, 15; — I Cor. XV. — [8] Ephes. V, 1

« Vous êtes des fils, et voilà pourquoi Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Père! Père [1]! » « Fils, nous sommes donc aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ [2]. »

Par la grâce sanctifiante, Dieu est en nous, agit en nous, nous associe à Lui, et nous transforme pour ainsi parler en ce qu'il est lui-même. « Nous sommes pleins de la plénitude de Dieu [3]. » « Dieu lui-même étincelle en nos cœurs [4]. » « Nous sommes transformés en la même image, devenus lumineux par la lumière. » Les trois personnes divines sont en nous et y agissent. « Nous sommes les temples du Dieu vivant selon ce que dit Dieu lui-même ; j'habiterai en eux, j'y marcherai [5]. » « Le Christ s'est fait en nous sagesse divine, et justice et justification et rédemption [6]. » « Ignorez-vous que vos corps sont les membres du Christ [7]? » « Le Christ qui est au-dedans de vous n'y est pas faible et impuissant, mais grande est au contraire sa puissance en vous [8]. » « Ignorez-vous... que l'Esprit-Saint habite au dedans de vous? » « Quiconque n'a pas au dedans de soi l'Esprit du Christ, celui-là est étranger au Christ [9]. »

Avec la grâce sanctifiante sont déposées en l'âme les trois vertus infuses, la foi, l'espérance et la charité. « Le Christ habite en l'âme par la foi [10]. » « Je vis, non ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi [11] ; » la vie que je mène dans la chair est une vie dans la foi du Fils de Dieu [12]. » — « Que le Dieu de l'espérance vous remplisse de joie et de paix dans la foi [13]. » « Que l'espé-

[1] Galat. IV, 6. — [2] Rom. VIII, 17. — [3] Ephes. III, 19. — [4] II Cor. IV, 6. — [5] II Cor. VI, 16. — [6] I Cor. I, 30. — [7] I Cor. VI, 15. — [8] II Cor. XIII, 3.— [9] I Cor. III, 6 ; — Rom. VIII, 9.— [10] Ephes. III, 17. — [11] Galat. — [12] Galat. II, 20. — [13] Rom. XV, 13.

rance surabonde dans votre âme par la vertu de l'Esprit Saint ! [1] » « Nous autres qui avons reçu les prémices de l'Esprit, nous gémissons en nous-mêmes, attendant le prix de notre filiation divine, la rédemption de nos corps [2]. » « Car c'est par l'espérance que nous sommes sauvés [3]. » — « C'est dans la charité qu'est enraciné et fondé [4] » l'homme surnaturel. « En Jésus-Christ la foi opère dans la charité [5]. » « Vous n'avez pas reçu un esprit d'esclaves pour agir encore sous l'empire de la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'enfants adoptifs qui vous fait vous écrier : Mon Père ! L'Esprit lui-même, en effet, rend témoignage en notre âme que nous sommes les fils de Dieu [6]. »

Avec ces trois vertus infuses, les vertus morales, les dons et les fruits du Saint-Esprit, sont encore déposées dans nos âmes par la grâce sanctifiante. « Le fruit de la lumière, maintenant que vous êtes lumière dans le Seigneur, consiste en toute sorte de bonté, de justice, de vérité [7]. » « Voici les fruits de l'Esprit-Saint : la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté [8]. »

II. — Après avoir considéré la grâce sanctifiante en elle-même, étudions son entrée dans l'âme coupable, et comment s'opère la transformation qui d'un pécheur fait un juste, d'un condamné un élu, et d'un ennemi un fils de Dieu,

[1] Rom. xv, 13. — [2] Rom. viii, 23. — [3] Rom. viii, 24. — [4] Ephes. iv, 16. — [5] Galat. v, 6. — [6] Rom. viii, 14. — [7] Ephes. v, 8. — [8] Galat. v, 22.

Cette justification du pécheur est par excellence l'œuvre de la miséricorde de Dieu. « Vous étiez morts, tués par vos péchés et vos crimes... Mais Dieu qui est riche en miséricorde, poussé par l'excès de sa charité dont il nous a aimés, Dieu, alors que nous étions morts dans nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, qui par sa grâce nous a sauvés. Dieu nous a ressuscités avec Lui, et avec Lui, en ce même Christ Jésus nous a fait asseoir dans les cieux. Et cela pour manifester aux siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans cette bonté dont il nous comblait en Jésus-Christ. C'est la grâce en effet qui nous sauve, la grâce par la foi, sans venir de nous, don tout gratuit de Dieu, sans principe dans nos œuvres, afin que nul ne se puisse glorifier... Alors vous étiez sans Christ, étrangers à la vie d'Israël, en dehors des testaments, sans l'espérance d'aucune promesse, et sans Dieu en ce monde. Maintenant au contraire, dans le Christ Jésus, vous autrefois si loin, vous voilà tout proche par le sang du Christ [1]. »

Quand la grâce de la justification tombe sur l'homme encore enseveli dans les impuissances du premier âge, elle donne tout sans en rien recevoir. Mais l'adulte, à l'appel d'une première grâce entièrement gratuite et spontanée, est tenu de se disposer à sa justification par la foi, la pénitence et l'amour. « Sans la foi, impossible de plaire à Dieu. Il faut pour s'approcher de lui croire qu'il est et qu'il rémunère ceux qui le cherchent [2]. » « L'homme ne sera jamais justifié que par la foi en Jésus-Christ [3]. » « Nous croyons dans le Christ Jésus pour être justifiés par la foi du Christ [4]. » A la foi

[1] Ephes. II. — [2] Hebr. XI, 6. — [3] Galat. II, 16. — [4] *Id., ibid.*

l'adulte doit joindre la pénitence. « Ignores-tu que la bonté divine te mène à la pénitence [1] ? »

Par la justification, les péchés sont effacés et disparaissent entièrement. « Vous avez été lavés; vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu [2]. » « Après le baptême de l'eau et la parole de vie, » il ne reste plus dans l'âme « ni une tache, ni une ride, ni rien de semblable, mais nous sommes saints et immaculés [3]. » « Il n'y a plus aucune matière à condamnation chez ceux qui sont dans le Christ Jésus [4]. »

A l'exemption du péché vient s'ajouter, dans l'âme justifiée, le magnifique mystère de la grâce sanctifiante. L'âme justifiée devient « une créature nouvelle, créée dans le Christ Jésus..., fille de Dieu..., héritière de Dieu..., cohéritière de Jésus-Christ [5]. »

Quant aux caractères de la justification, c'est d'abord l'*incertitude*. « Je n'ai pas encore ma couronne, ni ne suis encore parfait [6]. » « Je tremble qu'ayant prêché aux autres, je ne tombe moi-même dans la réprobation [7]. » C'est en second lieu l'*amissibilité*. « La foi te maintient, mais tremble ! Car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, prends garde qu'il ne t'épargne pas plus toi-même [8]. » « Reste ferme dans la bonté divine, autrement tu seras toi aussi retranché [9]. » Enfin c'est l'*inégalité*. « Une étoile diffère d'une autre étoile [10]. » « L'homme intérieur se renouvelle de jour en jour [11]. » « Sa foi s'augmente,

[1] Rom. II, 4. — [2] I Cor. VI, 11. — [3] Ephes. V, 26. — [4] Rom. VIII, 1 — [5] Galat. IV, 6; — Rom. VIII, 17. — [6] Philipp. III, 12. — [7] I Cor. IX, 24. — [8] Rom. XI, 19. — [9] Rom. XI, 22. — [10] I Cor. XV, 41. — [11] II Cor. IV, 16.

et sa charité prend sans cesse de nouveaux accroissements [1]. »

IV

LA GRACE ACTUELLE

— L'homme non justifié peut-il quelque bien de l'ordre naturel? Sans doute, puisque saint Paul reproche aux païens le mal commis et le bien négligé : *ita ut sint inexcusabiles* [2]. Peut-il accomplir tout le bien? Non. L'humanité déchue « voit encore le bien et y adhère, mais ne trouve point en elle la force de l'accomplir [3]. » Peut-elle, de ses propres forces, s'élever de sa déchéance à sa justification ? Encore beaucoup moins. « Tout est de Dieu : tout est par Dieu : tout est en Dieu [4]. » « Qu'avez-vous donc que vous n'ayez reçu [5]? » « Ce n'est pas pour des œuvres de justice faites par nous, mais par pure miséricorde que Dieu nous a sauvés [6]. »

Quelle est la mission de la grâce auprès de l'homme justifié? Elle le suit, le soutient, le préserve dans toutes les œuvres de sa vie, elle le mène par une dernière et plus précieuse intervention au seuil de l'éternité et le dépose dans sa béatitude éternelle. « Nous ne sommes pas capables de former une seule bonne pensée comme de nous-mêmes et par nos propres forces, mais c'est Dieu qui nous en rend capables [7]. » C'est Dieu « qui exhorte nos cœurs et les affermit en toute bonne œuvre

[1] II Thessal. I, 3. — [2] Rom. I, 20. — [3] Rom. VII. — [4] Rom. XI, 35. — [5] I Cor. IV, 7. — [6] Tit. III, 5. — [7] II Cor. III, 5

et toute bonne doctrine [1]. » C'est Lui « qui édifie en nous l'œuvre de la foi [2]. » Et toutefois, nonobstant cette aide souveraine, le mérite nous reste et nous rend aptes à la récompense : « Nous n'avons pas travaillé en vain [3]. » Enfin la grâce, dite de persévérance, dépose l'homme dans le sein de Dieu au dernier des jours qu'il passe dans son exil. « Je sais à qui je me suis confié, et je suis assuré qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à ce jour [4]. »

II. — Dans la vaste et toute mystérieuse question de la distribution des grâces, une erreur monstrueuse du protestantisme est avant tout à écarter : celle qui prétend qu'une portion de l'humanité est exclue par Dieu de cette distribution. « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. Il n'y a qu'un Dieu et aussi un médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, qui pour la rédemption de tous s'est livré lui-même [5]. »

Mais autant cette vérité, que Dieu mort pour tous les hommes veut le salut de tous les hommes, est une vérité lumineuse et qui s'impose à la raison comme au cœur, autant une autre révélation est obscure, renferme d'abîmes, et expose les scrutateurs téméraires à des chutes terribles et désespérées. « Qu'allons-nous dire ? Y a-t-il injustice en Dieu ? Loin de nous ! A Moïse Dieu dit : Je ferai miséricorde à qui il me plaira de faire miséricorde..... Donc Dieu a pitié de qui il veut, et qui il veut, il l'endurcit. O homme, qui es-tu pour contester avec Dieu [6] ? »

[1] II Thessal. II, 16. — [2] II Thessal. I, 11. — [3] Philipp. II, 16. — [4] II Tim. I, 12. — [5] I Tim. II, 1-7. — [6] Rom. IX

V

LA GLOIRE

I. — La gloire est la découverte et l'épanouissement de la grâce. Par la grâce, l'homme possède son Dieu. « Il est rempli de la plénitude de Dieu [1]; » mais il ne voit pas son ineffable trésor. Le jour de la gloire et « de la claire-vue [2] » le lui découvre, « il connaît comme il est connu [3]; » « il goûte combien le Seigneur est doux [4] ; » il jouit « sur le trône de son Seigneur » des splendeurs du triomphe « et d'un poids immense de gloire [5]. » Il est au ciel pour jamais.

Être au ciel, c'est voir Dieu, c'est goûter Dieu, c'est jouir de Dieu, c'est vivre éternellement dans les délices de la maison de Dieu. « Lorsque Jésus-Christ votre vie vous apparaîtra, vous-mêmes alors apparaîtrez dans la gloire avec lui [6]. » « Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous nous transformons en la même image, de cette lumière devenant lumière par l'opération de l'Esprit du Seigneur [7]. » O lumière inénarrable! O poids incompréhensible de béatitude et de gloire! « Ni l'œil n'a vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme pu comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment [8]. . » « Sachez quelle est l'espérance attachée à l'appel de Dieu, et quels trésors de gloire forment l'héritage des Saints; et quelle suprême et immense force Dieu déploie en nous qui croyons : force

[1] Ephes. — [2] I Cor. — [3] I Cor. XIII, 12. — [4] Psal. — [5] II Cor. IV, 17. — [6] Coloss. III, 4. — [7] II Cor. III, 18. — [8] I Cor. II, 9.

en rapport avec la force et la puissance déployées en Jésus-Christ quand Il l'a ressuscité des morts et placé à sa droite dans les cieux [1]. » « En cette vie nous voyons comme en un miroir, comme à travers des énigmes, mais alors face à face. Je ne connais maintenant qu'en partie; alors je connaîtrai comme je suis connu [2]. »

Le ciel, c'est « la Patrie, » c'est « la cité, » c'est la « demeure paternelle, » c'est la « demeure permanente ; » c'est le « royaume immobile. » Le ciel, c'est « la vie, » « la vie éternelle. » Le ciel enfin c'est la « rédemption de nos corps [3]. » « Car nous le savons, si cette maison terrestre que nous habitons maintenant tombe en ruine, une autre bâtie par Dieu nous attend, demeure que n'a point fait l'homme, demeure éternelle dans les cieux [4]. »

II. — Ce dogme de la résurrection de la chair repose sur les plus inébranlables fondements. Elle rentre d'abord, comme partie essentielle, comme invincible conséquence, dans le plan général de Dieu, de l'Incarnation et de la rédemption, de telle sorte que nier la résurrection c'est nier Jésus-Christ et son œuvre. « Le premier homme fait de terre fut terrestre : le second venu du ciel fut céleste. Or ce qu'a été l'Adam terrestre, ses fils terrestres l'ont été : de même ce qu'a été l'Adam céleste ses fils célestes l'ont été. Donc, de même que nous avons porté la ressemblance de l'homme terrestre, il faut aussi que nous portions la ressemblance de l'Homme céleste [5]. » « Comme la mort est venue par un

[1] Ephes. II, 6. — [2] I Cor. XIII. — [3] Rom. VIII, 23. — [4] II Cor. V, 1. — [5] I Cor. XV, 47.

seul homme, par un seul homme aussi vient la résurrection d'entre les morts; et comme tous meurent en Adam, de même tous aussi revivront en Jésus-Christ[1]. » Il est la tête de l'Église entière, « il est principe, » « il est le Premier-né ressuscité des morts, il doit être le premier en tout[2]. » « Si donc le Christ est ressuscité comme on le prêche, comment des voix s'élèvent-elles parmi nous qui nient la résurrection des morts? S'il n'y a point de résurrection des morts, le Christ n'est pas non plus ressuscité[3]. »

Enlevée la résurrection, posé le néant de la tombe, que devient l'œuvre de Jésus-Christ? que deviennent ses promesses? quelle sanction reste à sa législation? « Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, vaine est donc notre prédication; vaine aussi votre foi; nous sommes trouvés en face de Dieu faux témoins... puisque les morts ne ressuscitent pas... Donc ceux qui se sont endormis dans le Christ ont péri. Si en cette vie nous n'avons d'espérance que dans le Christ, nous sommes les plus misérables de tous les hommes[4]. » La résurrection niée, toute sanction s'évanouit et la porte s'ouvre à tous les crimes. « Mangeons et buvons puisque demain nous allons mourir[5]! »

La résurrection niée, que devient la sagesse de Dieu? Quoi! il aura sacré la chair de l'homme de l'onction divine de ses sacrements, pour la jeter ensuite en proie à une pourriture éternelle? « Le corps est à Dieu. » « Sachons-le... Dieu ressuscitera nos corps à cause de l'Esprit résidant en nous[6]. »

La résurrection niée, que devient la justice de Dieu?

[1] I Cor. xv, 21. — [2] I Coloss. I, 18. — [3] I Cor. xv, 12. — [4] I Cor. xv. — [5] I Cor. xv, 32. — [6] Rom. VIII, 11.

« Nous savons que le jugement de Dieu est selon la vérité [1]. » « Ce que l'homme a semé, il le moissonnera. Ainsi celui qui ensemence dans sa chair, de sa chair moissonnera la corruption : celui qui sème dans l'esprit, de l'esprit recueillera la vie éternelle [2]. »

Mais la résurrection est-elle possible ? « Insensé, ce grain que vous semez ne se vivifie pas qu'auparavant il ne meure. Vous semez; ce n'est pas le corps entier de la plante, tel qu'il sera plus tard, que vous semez, mais bien un simple grain, soit de blé ou de toute autre chose : c'est Dieu qui ensuite donne à ce grain le corps qu'il veut, à chaque sorte de semence le corps qui lui est propre [3]. »

Que sera la résurrection ? « Les morts ressusciteront incorruptibles [4]. » « Il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité; il faut que ce corps mortel revête l'immortalité [5], » et « que ce qu'il y a en lui de mortel soit dévoré par la vie [6]. »

Mais si tous doivent également ressusciter, le genre de résurrection sera loin d'être le même pour tous. Les justes ressusciteront à la gloire, les méchants à l'ignominieuse vie des suppliciés. « Tous nous ressusciterons, mais tous nous ne serons pas transformés. » Quelle sera la résurrection des bons ? « Semé dans la corruption, notre corps ressuscitera incorruptible ; semé dans l'abjection, il ressuscitera plein de force ; semé corps animal, il ressuscitera corps tout spirituel [7]. »

Les corps ressuscités des justes offriront-ils des différences, ou bien tous jouiront-ils d'un éclat identique ? « Autre est l'éclat du soleil; autre l'éclat de la lune, et autre l'éclat des étoiles. Et parmi les étoiles, l'une

[1] Rom. II, 2. — [2] Galat. VI, 8. — [3] I Cor. XV. — [4] I Cor. XV, 52. — [5] I Cor. XV, 53. — [6] II Cor. V, 4. — [7] I Cor. XV, 42.

diffère de l'autre en clarté. Ainsi en sera-t-il à la résurrection des morts [1]. » Mais une gloire ineffable sera commune à tous les élus, ressusciter à la ressemblance de Jésus-Christ, participer à ces charmes divins et à son étincelante beauté. « Nous sommes prédestinés à devenir des images ressemblantes du Fils de Dieu [2]. » « Nous attendons Notre Seigneur Jésus-Christ qui reformera notre corps terne et obscur, en en faisant l'image de son corps étincelant de gloire [3]. » Alors lui-même « viendra trouver sa gloire dans ses saints, et se montrer admirable au milieu de tous ceux qui ont cru [4]. »

III. — Et que sera ce grand jour du triomphe de Jésus-Christ et de ses saints ? Quels signes l'annonceront ? Quelles scènes le rempliront ? Quel terme le finira ?

Avant d'écraser dans un suprême triomphe ses ennemis, Jésus-Christ leur laissera bâtir, avant la fin des temps, un immense empire persécuteur. « L'Antechrist combattra et s'élèvera au-dessus de tout ce qui porte le nom et reçoit les honneurs de Dieu, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, se donnant lui-même comme Dieu [5]. » « Les hommes n'auront pas accepté la vérité toute d'amour qui les eût sauvés ; Dieu leur enverra un travail d'erreur qui les fera adhérer au mensonge ; et ainsi seront condamnés ces hommes qui, refusant de croire à la vérité, ont consenti à l'iniquité [6]. » « L'Antechrist viendra armé de toute la puissance de Satan, fera

[1] I Cor. xv, 41. — [2] Rom. viii, 29. — [3] Philipp. iii, 21. — [4] Philipp. iii, 20. — [5] II Thessal. ii, 4. — [6] II Thessal. ii, 10.

toute sorte de miracles, de signes, de prodiges menteurs et s'environnera d'illusions de toute espèce [1]. »

En ce temps-là le peuple juif retourne en masse à la vérité. « Tout Israël sera sauvé [2]. » « Le voile qu'ils ont sur les yeux sera enlevé [3]; » « et que sera leur retour à la foi, sinon le retour à la vie [4]? »

Durant ces grandes choses, les méchants seront endormis dans la plus décevante sécurité. « Ils diront : Paix et sécurité [5]! » « Vous savez bien que le jour du Seigneur doit venir comme vient le voleur au milieu de la nuit; pendant qu'ils diront : Paix et sécurité! alors la ruine les surprendra tout à coup comme est surprise la femme par les douleurs de l'enfantement [6]. » L'instantanéité de la catastrophe suprême où doit s'abîmer le monde ressort déjà de ce texte : d'autres l'établissent plus formellement encore. « En un moment, en un clin d'œil, au bruit de la dernière trompette, le Seigneur lui-même, au commandement, à la voix de l'archange, au bruit de la trompette de Dieu, descendra du ciel [7]. » L'apparition de Jésus-Christ est un coup de foudre qui détruit soudain l'empire des méchants. « Le Seigneur Jésus le tuera d'un souffle de sa bouche; il le détruira par l'éclat de sa venue [8]. »

Ce moment est aussi celui de l'ébranlement, de la destruction, de la rénovation de l'univers. « Dieu ébranle non-seulement la terre, mais aussi le ciel [9]. »

Tous les hommes ressuscitent. « La trompette dernière retentira et les morts ressusciteront incorruptibles. » « Mais tous nous ne serons pas transformés [10]. » Les

[1] II Thessal. II, 9. — [2] Rom. XI, 26. — [3] II Cor. III, 16. — [4] Rom. XI, 26. — [5] I Thessal. V, 2. — [6] I Thessal. V, 2. — [7] I Thessal. IV, 5. — [8] II Thessal. II, 8. — [9] Hebr. XII, 26. — [10] I Cor. XV, 52; — I Cor. XV, 51.

méchants commencent leur éternel supplice. Foudroyés par la divine sentence : *ite maledicti !* « ils commencent à subir leurs châtiments éternels dans une flamme de feu [1]. » « Le Seigneur Jésus, entouré de ses anges, se venge dans une flamme de feu de ceux qui ont méconnu Dieu, qui ont refusé l'obéissance à l'Évangile de Notre Seigneur Jésus-Christ et qui subiront les peines d'une perdition éternelle loin de la face du Seigneur et de la gloire de sa puissance [2]. » — Les bons sont à cet instant rassemblés par les anges et disposés en ordre pour le cortége triomphal. *Dieu enverra ses anges qui, au son de la trompette et d'une voix éclatante, rassembleront ses élus des quatre vents, du sommet des cieux jusqu'à leurs dernières profondeurs*[3]. « Chacun à son rang. En tête le Christ; puis tous ceux qui sont au Christ, qui ont cru en son Avénement [4]. » Puis, « nous serons tous enlevés dans les nuées au milieu des airs, à la rencontre de Jésus-Christ [5]. »

L'éternité commence. Dans le ciel se passe la plus auguste scène. « A ce moment Jésus-Christ vient de détruire toute principauté, toute puissance, toute vertu [6]. » « Tout est soumis au Christ [7]. » Or « maintenant que tout est soumis au Christ, le Christ Fils de Dieu lui-même se soumet au Père qui lui a tout soumis [8]. » « Il remet son royaume à son Père [9], » « afin que Dieu soit tout en tous [10]. »

« ..... Et ainsi nous serons nous autres pour jamais avec le Seigneur [11]. »

[1] II Thessal. I, 9. — [2] II Thessal. I, 8. — [3] Matth. XXIV, 31. — [4] I Cor. XV, 23. — [5] I Thessal. IV, 6. — [6] I Cor. XV, 24. — [7] I Cor. XV, 27. — [8] I Cor. XV, 28. — [9] I Cor. XV. — [10] I Cor. XV, 28. — [11] I Thessal. IV, 16.

NOTES

Notes A et B

A* — Voici comment pourrait être exposé l'ordre chronologique de l'apostolat de saint Paul. Notre sentiment rencontrera peut-être de fortes oppositions, et des objections pourraient nous être faites qui nous embarrasseraient assurément beaucoup. Toutefois nous proposons cet ordre parce qu'il nous semble le plus naturel, respectant d'ailleurs les opinions contraires, appuyées elles aussi par les plus fortes autorités.

L'apostolat entier du grand Apôtre embrasserait environ trente-deux années.

Sa conversion aurait lieu en 35 de l'ère vulgaire. De 35 à 42, nous placerions ses premières prédications jusqu'au moment où, définitivement apôtre des Gentils, il entreprend parmi eux ses grandes missions. — De l'an 42 vers l'an 51, aurait lieu sa première course apostolique parmi les Gentils et la fondation des premières

* Voir l'Introduction.

églises. — De 51 à 54, sa seconde course et son séjour prolongé à Corinthe, d'où il écrit aux Thessaloniciens. — Vers l'an 54, commencerait sa troisième grande mission, terminée par la captivité de Jérusalem, de Césarée et de Rome, vers l'année 61. — Sorti de Rome en 63, il reprend ses courses apostoliques, revient à Rome vers l'an 66 et y subit le martyre avec l'apôtre saint Pierre. — Ce martyre serait placé en l'année 67.

B[*] — Les quatorze Épîtres que le Canon des Écritures divines attribue à saint Paul, sont-elles bien de cet Apôtre ? Avons-nous son vrai texte, et non l'œuvre altérée de quelques faussaires ? Ce texte nous est-il parvenu sous l'auréole divine d'une écriture inspirée ?

I. —Inutile assurément de nous arrêter aux quelques contradicteurs que nous rencontrons dès les premiers siècles : ils nient, ils rejettent, ils déclarent falsifiés tous les passages qui blessent à mort les erreurs doctrinales qu'ils s'efforcent d'introduire dans l'Église. Les Ébionites et les Cérinthiens qui veulent retenir la loi mosaïque, anathématisent celui qui en prêche si fortement l'abrogation. Les Encratites et les Sévériens renient de même dans saint Paul le tout-puissant contradicteur de leurs rêveries insensées. Marcion trouve plus habile de se faire, en retranchant et en falsifiant, un saint Paul à

[*] Voir l'Introduction.

lui. Ces négations intéressées et solitaires se perdent dans l'immense accord des témoignages contraires et, pas plus que les suppositions gratuites et sans valeur de l'exégèse rationaliste contemporaine, ne peuvent ravir à la foi catholique la richesse de son dépôt.

Nous voici d'abord au milieu des Pères apostoliques, successeurs immédiats des pouvoirs et de la doctrine des Apôtres. Ne leur demandons pas des inventaires minutieux, une liste précise et détaillée des Épîtres de saint Paul : ils ne songent guère à nous les fournir : ils font mieux; non-seulement ils citent, mais leurs pensées semblent un tissu des pensées, souvent même des expressions de saint Paul. On sent que l'âme, le cœur, l'esprit de Paul, Paul tout entier s'est identifié en eux : ils le pensent et le parlent. Lisez saint Clément de Rome, Hermas, saint Ignace, martyr, saint Polycarpe, Athénagore. Ils sont les parfums de saint Paul, comme saint Paul l'était lui-même de Jésus-Christ.

Derrière eux, voici les polémistes, saint Irénée, Tertullien, etc. Saint Irénée transcrit une foule de passages des Épîtres, cite ces Épîtres, les attribue constamment à saint Paul, combat à outrance les Ébionites parce qu'ils les rejetaient, et Marcion parce qu'il les avait mutilées. Sauf l'Épître à Philémon, toutes ont laissé quelque empreinte dans ses ouvrages, où elles apparaissent comme divines, sacrées, dictées par l'Esprit-Saint lui-même. Tertullien est, comme saint Irénée, plein des Épîtres de saint Paul, mais, de plus, établit *ex professo* leur authenticité [1], sans oublier l'Épître à Philémon, dont saint Irénée ne fait pas mention.

La lumière se fait plus vive, s'il est possible. Le

[1] Adv. Marcion IV, 5 lib. v.

Canon des Écritures, dit Canon de Muratori, d'une antiquité si haute et, par suite, d'un si victorieux témoignage, énumère les treize premières Épîtres, n'omet que la dernière, celle aux Hébreux. Mais saint Méliton et saint Clément d'Alexandrie comblent cette lacune, en mentionnant cette Épître et en l'attribuant à saint Paul. Saint Philastre inscrit dans son canon les treize premières Épîtres. Pour l'Épître aux Hébreux, il l'omet à cause qu'elle était parfois attribuée à saint Barnabé, mais il atteste qu'on en faisait la lecture dans les églises.

Enfin, parvenus aux Pères et aux docteurs qui, comme Origène et, plus tard, saint Chrysostome, saint Jérôme, etc., commentent les Épîtres de saint Paul, et les commentent comme la parole même de Dieu, toute insistance devient inutile. Si le texte de ces quatorze Épîtres disparaissait, on le retrouverait mot pour mot dans leurs livres.

II. — L'exégèse rationaliste conserve une ressource encore, une seule : elle peut dire que les altérations et les suppositions sont antérieures aux témoins irrécusables que nous venons de produire, elles datent du temps même où saint Paul écrivait. Il écrivait, c'est hors de doute; mais son vrai texte, on ne l'eut jamais, des faussaires s'en emparaient et l'altéraient, les églises n'en avaient que des tronçons mutilés qui se transmirent, furent peu à peu universellement adoptés comme l'œuvre du grand Apôtre; et voilà ce qu'une longue erreur nous a légué.

Cette manière d'arranger les choses est aussi gratuite qu'invraisemblable : tout est à prouver et, jusqu'aux

preuves, nous aurions, certes, bien le droit de passer outre. Mais voici qui réduit à néant ce système par trop fantaisiste. Remarquons tout d'abord une harmonie parfaite entre les Épîtres de saint Paul et ce que nous savons d'ailleurs de son apostolat ; pas le moindre désaccord : c'est bien le même apôtre qui a prêché et qui rappelle sa doctrine dans ses Épîtres. Le même faussaire qui a composé ou seulement altéré les Épîtres, a dû, du même coup, composer les Actes ou, au moins, leur faire subir des altérations correspondantes : déjà nous nous heurtons à une impossibilité. Ce n'est pas tout. On veut des faussaires ? Soit. De rusés hérétiques avaient, sans doute, intérêt à tourner à leurs erreurs de si imposants écrits : plusieurs endroits des épîtres nous révèlent, en effet, la présence et les tentatives de « ces chiens impudents » et de ces « artisans de ruse. » Mais quoi ! le grand Apôtre leur laisse naïvement anéantir, mutiler, altérer ces dépôts sacrés de la doctrine ! Et lui, qui prononçait l'anathème contre un ange[1], si un ange touchait à sa prédication, il n'a plus, en face des faussaires, ni prévoyance, ni énergie ! il est désarmé ! il est muet ! le voilà spectateur impassible des plus graves et des plus décisives supercheries ! A quel homme sérieux le fera-t-on croire ? Non, certes, les choses ne se passaient pas ainsi ! Paul songeait, avant tout, à rendre toute fraude impossible. Ou il écrivait ses Épîtres de sa main [2], ou écrites par un secrétaire, il y ajoutait quelques mots lui-même et traçait la signature de sa propre main. C'était là, comme il le fait observer, la marque d'authenticité[3].

[1] Galat. I, 8. — [2] Philem. 19. — [3] I Corinth. XVI 21 ; — II Thessal III, 17.

D'ailleurs, jamais ces précieuses Épîtres, résumé de la foi, fondement sacré de la doctrine, objet de vénération pour toutes les Églises, n'étaient confiées qu'à des messagers d'une foi éprouvée : Fortunat, Étienne, Achaïque, Thychique, Onésime, Épaphrodite, etc., collaborateurs dévoués et intrépides, membres vénérés des églises, évêques et fidèles connus et appréciés de tous.

L'œuvre du faussaire réclame l'ombre, le grand jour la tue. Or qu'arrivait-il ? A peine remise au clergé, l'Épître était lue et relue dans les assemblées : elle s'incrustait, pour ainsi parler, dans la mémoire, et chaque prêtre comme chaque fidèle devenait bientôt un témoin et un garant de son intégrité comme de son authenticité. Ajoutez que l'Apôtre venait presque toujours visiter en personne l'Église qu'il avait évangélisée par ses lettres, et qu'il expliquait et développait ce que sa plume n'avait pû que rapidement esquisser. Les altérations des hérétiques étaient de suite et parfaitement connues et signalées[1] ; elles n'avaient d'autre effet que de redoubler la vigilance des Apôtres et l'attachement des fidèles à la vraie doctrine.

DE L'ÉPITRE AUX HEBREUX[2]

Les attaques s'étant portées surtout sur l'Épître aux Hébreux, nous devons faire de l'authenticité et de l'inspiration de cette Épître une étude spéciale

[1] II Petr. III, 15, 16 ; — II Thessal. II, 2. — [2] Glaire, introduc., tom. VI.

DE L'AUTHENTICITÉ DE L'ÉPITRE DE SAINT PAUL AUX HÉBREUX.

Dès les premiers siècles de l'Église, il y a eu des doutes sur l'authenticité de l'Épître aux Hébreux. Ces doutes se sont perpétués assez généralement parmi les protestants, mais ils ont très-peu gagné parmi les interprètes catholiques modernes. Ainsi, les uns ont attribué cette épître à saint Clément, pape; d'autres, à saint Barnabé; quelques-uns, à saint Luc; plusieurs, à saint Marc; d'autres, à Apollon, juif converti, dont saint Luc fait une si honorable mention dans le livre des Actes[1]; quelques-uns, à Tertullien; quelques autres, enfin, à un Juif inconnu de l'école d'Alexandrie. Malgré tous ces témoignages, nous ne balançons pas à regarder l'Épître aux Hébreux comme l'ouvrage de l'apôtre saint Paul et à établir comme certaine, sinon de foi, la proposition suivante :

SAINT PAUL EST L'AUTEUR DE L'ÉPITRE AUX HÉBREUX.

Nous ferons remarquer avant tout que la thèse que nous soutenons ici, est aussi celle de presque tous les interprètes catholiques et même des critiques protestants les plus éclairés. Il est difficile, en effet, d'embrasser un autre sentiment, quand on considère le nombre et la variété des preuves irrécusables sur lesquelles on se fonde pour attribuer à saint Paul l'Épître aux Hébreux.

Preuves extrinsèques. Une suite de témoignages qui remonte jusqu'à l'origine même de l'Épître aux Hébreux,

[1] XVIII, 24.

attribue cet écrit à saint Paul; et d'abord on peut considérer comme le premier anneau de cette longue chaîne le témoignage de saint Pierre. En effet, ce prince des Apôtres a écrit sa première lettre aux Juifs dispersés[1], et, d'un autre côté, c'est aux mêmes personnes qu'il a adressé sa deuxième, puisqu'il y dit en termes exprès : « Mes bien-aimés, voici la seconde lettre que je vous écris[2]. » Or, dans cette deuxième[3], il rappelle aux Juifs que Paul leur a déjà écrit une lettre particulière sur le même sujet que lui, c'est-à-dire sur la pureté de vie, l'apostasie; l'attente des jugements de Dieu et la pénitence. Il ajoute[4] que le même Paul s'est exprimé d'une manière difficile à entendre, en sorte qu'on pouvait facilement prendre le change sur le vrai sens de ses paroles. Ce qui fait la force de notre argument, c'est qu'il n'y a guère que l'Épître aux Hébreux à laquelle ces caractères conviennent; car premièrement c'est une épître aux Juifs convertis, tandis que toutes les autres épîtres sont adressées à des églises composées de Gentils ou à de simples particuliers. Secondement, l'Épître aux Hébreux traite dans quelques-uns de ses chapitres de la pureté de la vie, de l'apostasie, et surtout de la pénitence, et elle contient sur ces matières des passages si difficiles, qu'ils ont égaré les Montanistes, les Novatiens et les Lucifériens.

L'Église grecque et l'Église latine, aussi bien que toutes les sectes d'Orient séparées de nous depuis le VIe siècle, reçoivent cette épître, et l'attribuent à saint Paul. Or un accord aussi unanime de tant d'églises si opposées de discipline et de croyance, ne peut venir que de la vérité; et c'est une témérité bien condamnable

[1] I Petr. I, 1, — [2] II Petr. III, I. — [3] III, 15. — [4] III, 16.

que de vouloir préférer son jugement sur ce point, non seulement à toute l'Église catholique, mais à toutes les sociétés chrétiennes qui sont sur la terre.

Une tradition aussi ancienne que constante dans toute l'Église grecque, a toujours et universellement admis cette épître comme sortie de la plume de saint Paul. Saint Jérôme, qui connaissait si bien la tradition des églises d'Orient, où il vivait, et dont il avait tous les livres, nous témoigne que cette épître était attribuée à saint Paul, non-seulement par toutes les églises d'Orient, mais par tous les auteurs ecclésiastiques qui avaient écrit en grec. Il suffit, en effet, pour se convaincre de la vérité de ce que saint Jérôme avance ici, de jeter un coup d'œil sur les monuments de l'Église grecque. D'abord, comme le remarque fort bien D. Calmet, Clément d'Alexandrie allègue souvent l'épître aux Hébreux sous le nom de saint Paul, bien qu'il suppose qu'elle a été traduite par saint Luc. Origène la cite assez souvent sous le nom de saint Paul. Et quoique dans plusieurs endroits il témoigne des doutes sur son auteur, il avoue toutefois qu'elle renferme les sentiments du grand Apôtre; et il dit que si quelque église la reçoit sous le nom de saint Paul, elle doit conserver cette tradition ; *car ce n'est pas en vain*, ajoute-t-il, *que les anciens nous l'ont donnée pour l'ouvrage de saint Paul.* Eusèbe de Césarée se déclare en plus d'un endroit pour le même sentiment. La lettre de saint Denis d'Alexandrie et celle du concile d'Antioche à saint Paul de Samosate ; celle d'Alexandre, évêque d'Alexandrie ; saint Athanase, saint Cyrille de Jérusalem, saint Basi le saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Amphiloque, saint Épiphane, le concile de Laodicée, en un mot, tous les Grecs qui ont écrit depuis, la reconnaissent unanimement comme étant

l'œuvre de saint Paul. A ces témoignages, nous pouvons ajouter, pour l'Église de Syrie, ceux de saint Jacques de Nisibe et de saint Ephrem, son disciple, qui en appellent fréquemment à cette même épître, en désignant l'auteur par le titre de l'Apôtre, le bienheureux Apôtre; ce qui est dire assez clairement que c'est l'apôtre saint Paul. Ces autorités sont plus que suffisantes pour montrer que l'Église grecque a toujours cru que cette épître était véritablement sortie de la plume de saint Paul.

Quant aux Pères de l'Église latine, il faut convenir qu'il n'en est aucun, dans les trois premiers siècles, qui ait dit expressément que l'Épître aux Hébreux avait pour auteur l'apôtre saint Paul; car si on la trouve alléguée dans quelques ouvrages qui portent le nom de saint Cyprien, tels que le *Livre des œuvres cardinales* et l'*Exposition du symbole*, cette autorité ne saurait être d'aucun poids, puisque ces ouvrages sont reconnus pour apocryphes. Bien plus, Caïus, prêtre de l'Église de Rome, lequel vivait au commencement du IIIe siècle, ne reconnaît que treize épîtres de saint Paul, et disait que celle aux Hébreux était l'œuvre d'un Marcionite. Saint Jérôme, de son côté, avoue que les Romains de son temps doutaient que cette dernière fût de saint Paul; et toutes les fois qu'il la cite lui-même, il exprime aussi quelques doutes sur son auteur. Or ces doutes se fortifièrent de plus en plus dans l'Église latine, à cause du mauvais usage qu'en faisaient les Montanistes et les Novatiens. Mais depuis les IVe et Ve siècles, elle a été citée sous le nom du grand Apôtre par tous les Pères qui ont écrit, et par tous les conciles qui se sont tenus. Nous pouvons produire, comme l'ayant ainsi alléguée, saint Hilaire de Poitiers, Lucifer de Cagliari, Victorin, peut-être même aussi saint Optat de Milève, très-certainement saint

Ambroise, Philastre, évêque de Bresse, et saint Gaudence, son successeur, saint Augustin, Rufin, puis le concile d'Hippone et le troisième concile de Carthage, Chromace d'Aquilée, saint Innocent, pape, saint Paulin, évêque de Nole, Cassien, saint Prosper, saint Eucher, saint Léon, Salvien, Gélase et Facundus d'Hermiane. On voit par cette liste d'écrivains, auxquels nous aurions pu en ajouter d'autres, que si la tradition de l'Église latine, sur le point qui nous occupe, n'a pas été aussi constante que celle des églises d'Orient, cependant les doutes que quelques particuliers avaient élevés ont été bientôt dissipés, et que les conciles et les plus savants Pères de cette Église n'ont pas tardé à se réunir à la croyance des chrétiens d'Orient.

Tous les anciens hérétiques ont admis l'Épître aux Hébreux comme ayant pour auteur l'apôtre saint Paul. C'est à ce titre, en effet, que les Montanistes et les Novatiens la recevaient, et en opposaient l'autorité aux chrétiens orthodoxes. C'est encore comme étant l'œuvre de saint Paul qu'elle était reçue par les Melchisédéciens, les Cathares, les Lucifériens, les Pélagiens, les Semi-pélagiens. Quant aux Ariens, ils l'avaient d'abord admise, et s'ils la rejetèrent par la suite, c'est uniquement parce qu'elle combattait trop visiblement leurs erreurs. Les Nestoriens et les Eutychiens l'attribuaient aussi à saint Paul, puisque les restes de ces sectes, qui subsistent encore en Orient, la lui attribuent. Les protestants eux-mêmes partageaient ce sentiment dans le commencement de la Réforme ; et aujourd'hui même, à l'exception de quelques critiques qui semblent vouloir fermer les yeux à la lumière, ils ne pensent pas autrement. Horne, critique anglican, se sert du mot *évidence* en parlant de l'authenticité de l'Épître aux Hébreux. De

son côté, Cellérier dit « que si l'Épître aux Hébreux n'était pas l'ouvrage de saint Paul, il serait à peu près prouvé qu'elle a été écrite sous sa direction et sous ses yeux, et par l'un de ses compagnons d'œuvre, très-probablement par Barnabas. » A son tour, Bertholdt, dont tout le monde connaît la hardiesse, après avoir prouvé que Barnabas ne saurait avoir composé l'épître, donne pour certain que l'auteur est un Juif converti d'Alexandrie, frère de Timothée, et qui, vivant du temps des Apôtres, était très-familiarisé avec les écrits de saint Paul; ce qui, selon nous, et malgré l'assertion contraire de Bertholdt, revient forcément à dire que c'est saint Paul, puisque la tradition constante de l'Église grecque et de toutes les églises d'Orient désigne l'Apôtre, et que, d'un autre côté, notre adversaire reconnaît qu'il faut que l'auteur ait vécu du temps même des Apôtres, et qu'il ait parfaitement imité les écrits de saint Paul.

Note C

Conduits par de bonnes intentions, c'est-à-dire pour attirer les incrédules à s'approcher plus aisément du sein de l'Église, quelques écrivains catholiques ont dissimulé, dans certain mystère, ce qui le constitue tel ; et il peut en résulter insensiblement un très-grand préjudice pour le véritable dogme. On commence à oublier l'essence du dogme et l'on en vient presque sans s'en apercevoir à employer des expressions qui peuvent

réellement le défigurer aux yeux du catholique. Si l'on me demandait ce que j'en pense, j'ajouterais encore que ces inadvertances et ces bévues viennent en grande partie de l'oubli, peut-être même du mépris des anciens théologiens scolastiques, qui, malgré leurs défauts, avaient beaucoup d'exactitude, de formalité, de précision. Je suis prêt à le démontrer en pratique dans l'exposition d'un des principaux dogmes du christianisme, celui du péché originel. Quelques modernes se sont bornés à définir le péché originel : « Une pure privation de dons qui ne sont pas dus à la nature humaine. » Je ne prétends pas dire que ce soit une définition fausse, mais je dirai plutôt que c'est une définition imparfaite, qui peut induire en erreur, parce qu'elle n'explique pas toute l'essence du péché, et permet à celui qui n'est pas bien instruit, d'exclure ce qui dans le péché est le principal, savoir *la faute.* Je connais les avantages qui résultent de cette définition pour attirer les incrédules. Ils ne pourront s'étonner que Dieu, à cause de la faute du père, ait privé ses descendants de ces dons qu'il n'était obligé en justice de départir à personne, et qu'il avait accordés à Adam et promis à sa postérité, à condition qu'Adam obéît à ses ordres. Adam n'obéit pas, la condition ne fut pas remplie, le pacte fut rompu. Dieu retira donc ses dons gratuits qu'Adam, en manquant au pacte, perdit pour lui et pour sa postérité. Qu'y a-t-il d'étonnant dans cette privation qui est un acte de justice reconnu et exercé même parmi les hommes, et sur lequel personne de sensé ne pourra jamais élever un doute qui ait l'apparence de raison ? Jusqu'ici tout va bien. Mais n'y a-t-il pas, dans le péché originel, quelque autre chose qui appartient à son essence ? S'il n'y a rien, je ne comprends pas pourquoi ce dogme du péché

originel a toujours été appelé un mystère. Comment saint Augustin, ce grand docteur de l'Église, a-t-il dit, en parlant de ce péché: *hoc peccato nihil est ad prædicandum notius, ad intelligendun secretius*[1] ? En effet, lorsque l'évêque Jean de Fonseca voulut expliquer la propagation du péché d'Adam et exposa devant les Pères du Concile de Trente la parité du vassal, qui, pour s'être révolté contre son roi, est dépouillé du fief, lui et ses descendants, le cardinal Pallavicin rapporte que « cet exemple parut à quelques-uns ne pas décider entièrement la question, parce qu'il ne montrait pas que la faute peut être transmise aux descendants, mais seulement la peine. Néanmoins, ajoute Pallavicin, cela suffisait au but de Fonseca, qui voulait seulement faire comprendre par là que Dieu pouvait sans injustice châtier pour la faute d'autrui. Mais « comment cette chute s'appelle-t-elle la *faute* de nous tous? c'est une autre question, » que Fonseca expliqua par la parité de saint Thomas, que nous rapporterons ci-après[2].

Je sais qu'on me dira que des scolastiques anciens et renommés se sont contentés de cette définition, et ont dit aussi que « le péché originel est une privation de la justice originelle. » Mais il faut réfléchir, avant tout, que quoique dans la définition ils se soient restreints à ces termes, ils n'ont cependant pas oublié de produire toutes les autres conditions qui en constituent la nature et sans lesquelles le péché originel ne serait pas un vrai péché; et, si quelquefois ils ne les ont pas produites, on peut croire du moins qu'ils les supposaient. Otez du péché le *volontaire*, le péché n'est plus faute, et, s'il n'est pas faute, il n'est pas non plus péché dans le sens

[1] Lib. *de Mor. eccles.*, c. XXII. — [2] Pallav. I, 7, c. VIII.

rigoureux où on le prend quand on parle de sa malice morale. Plusieurs scolastiques ont aussi défini, avec saint Augustin, le péché actuel, une parole, une action ou un désir contraires à la loi de Dieu. Mais ils ont toujours supposé dans le péché le *volontaire*, dont on ne doutait pas ou dont ils avaient déjà parlé auparavant dans le traité du péché. Au contraire, quelques modernes ne semblent pas supposer, dans le péché originel, le *volontaire* et la *coulpe;* et, en le présentant sous cet aspect, ils font cesser l'étonnement, mais ils font aussi presque entièrement disparaître le mystère. L'autre réflexion qu'il faut faire sur cette définition des anciens scolastiques, c'est qu'ils ne l'ont pas tous embrassée, et que quelques-uns en ont reconnu le défaut et la faiblesse. Lisez Navarre dans son *Manuale confessariorum et pœnitentium.* Au prélude 8, il propose la définition du péché originel — je ne prétends ici ni l'adopter ni la rejeter, parce que je sais combien il est difficile d'en donner une définition qui contente entièrement ceux qui sont instruits en cette matière ; mais je crois cependant qu'elle peut m'ouvrir la route à établir la nécessité de reconnaître dans le péché originel le *volontaire :* — « Dicimus « quod peccatum originale (attenta magis mente quam « verbis Anselmi de conceptu virginali, cap. 2 et 3 et « Magistri, et aliorum in 2, lib. sent. dist. 30, et S. Tho- « mæ, 1-2, qu. 81, 82 et 3, part. qu. 77, art. I, et melius « ad Rom. 5, lect. 2, col. 3 et 2, et aliorum catholicorum « alibi præcipue trium §§ 1, 2 et 2, Decreti de peccato « orig. sen. 2, Concil. Trid.) potest definiri : Est pecca- « tum primum primi parentis, quatenus fuit naturæ « transfusum per virtutem seminalem in omnes imme- « diate vel mediate ab eo genitos, quo sibi et illis perdi- « dit justitiam originalem quoad hoc sæculum, et beati-

« tudinem æternam quoad alterum. » Il donne ensuite la raison pour laquelle il l'appelle *péché* et non *privation* de lá justice originelle, et cette raison est d'abord fondée sur les paroles de saint Thomas, qu'il appelle *Verba circonspectissima*[1]. Les voici : « Sicut peccatum actuale « est peccatum personæ, quia per voluntatem personæ « peccantis committitur, ita peccatum originale est pec- « catum naturæ, eo quod per voluntatem principii « humanæ naturæ commissum est. Et sicut peccatum « actuale quod est peccatum personæ, trahitur ad singula « membra per aliquem actum personalem, ita peccatum « originale trahitur ad singulos homines per actum « naturæ, qui est generatio. » L'autre raison est tirée de la décision du saint Concile de Trente, qui déclare que c'est une hérésie de nier que toute la *faute* du péché originel soit remise par le baptême ou d'assurer que le baptême n'ôte pas tout ce qui est véritablement *péché*. Mais, ajoute Navarre, la privation de la justice originelle n'est pas tout à fait ôtée par le baptême ; donc cette privation n'appartient pas au vrai et parfait rapport du péché originel, et n'est pas le vrai genre de la chose définie, donc le péché originel est vraiment un *péché* et proprement une *faute*. Dans le même chapitre, nº 8, il déclare dans quel sens il entend que le péché originel est une faute, et dit : « Peccatum originale proprie est peccatum seu culpa, sive defor- « mitas et defectus rectitudinis, quâ caruit ille actus « primi peccati primi parentis, quatenus fuit actus « voluntatis totius naturæ, omniumque ab illo derivan- « dorum per virtutem seminalem. » Il faut faire une troisième réflexion sur cette définition des anciens scolastiques ; c'est que, par la « privation de la justice originelle »

[1] Ad Romanos, 5, lect. 3, col. 2.

ils n'ont pas entendu ce qu'entendent quelques modernes par la privation des dons gratuits. » Nous le verrons clairement.

Le Concile de Trente déclare que le péché originel a ce qui constitue un vrai péché. Donc le péché originel doit renfermer en lui-même, en quelque manière, le *volontaire*. La conclusion, d'après des prémisses si certaines, devient si manifeste que je ne sais comment on pourrait, je ne dis pas la nier, mais même la révoquer en doute. Continuons cependant de la confirmer par d'autres preuves. L'Apôtre saint Paul, dans sa lettre aux Romains, chap. v, en parlant du péché originel[1], emploie quelques expressions qu'on ne peut expliquer dans un sens propre, si l'on admet dans le péché originel le *volontaire*. Il dit premièrement : *Per unum hominem peccatum intravit in mundum, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit* IN QUO OMNES PECCAVERUNT. On ne pourra jamais interpréter avec quelque exactitude cette expression que tous *ont péché* en Adam, si l'on n'accorde que la volonté de tous, en quelque manière et quelque sens, concourut au péché d'Adam ; c'est-à-dire non physiquement, mais moralement, en tant que, comme le dit saint Augustin, « tous les hommes furent ce seul homme, savoir Adam[2]. » Mais c'est mystérieux ! je l'accorde bien volontiers. C'est principalement pour cela que le dogme du péché originel est un mystère.

L'apôtre continue au même chapitre v, 19, et dit : *Per inobedientiam unius hominis* PECCATORES CONSTITUTI SUNT MULTI. Or je demande comment l'on peut appeler l'homme, pécheur, si l'on ne considère son péché comme

[1] C. v, v. 12. — [2] Lib. *de pec. merit.*, c. x.

volontaire en quelque manière? Sans la volonté, il n'y a proprement ni péché ni pécheur.

Mais examinons encore un peu l'autorité des Pères. J'avertis d'abord qu'on n'en trouvera aucun qui exclue le volontaire du péché originel. On trouvera des Pères et des docteurs qui n'en ont pas fait expressément mention, mais on en trouve aussi d'autres qui en parlent de manière à ne laisser aucun doute. Saint Ambroise a dit que la faute d'Adam a été transmise dans tous, que la nature humaine a péché en lui, que nous avons tous péché en lui et contracté la faute. Mais le péché auquel ne concourt pas la volonté ne peut être appelé faute, et on ne peut dire que nous ayons *tous péché* en Adam, si dans sa volonté de pécher, la nôtre n'était pas moralement comprise. « Omnes in primo homine peccavimus, « et per naturæ successionem, culpæ quoque ab uno in « omnes transfusa est successio. In quem ergo peccavi, « in Patrem an in Filium? Utique in eum qui mihi cre- « didit, quod non servando peccavi. » Remarquez que le saint dit qu'il a transgressé le précepte divin avec Adam. « Mandatum est homini, ut ab omnibus gustaret « quæ erant in Paradiso, sed lignum scientiæ boni et « mali non tangeret. Adam ergo in singulis nobis est. « In illo enim conditio humana deliquit, quia per unum « in omnes pertransivit peccatum. Video summam mihi « creditam; video quæ prævaricationis æra contraxe- « rim, dum vetita et interdicta degusto [1]. » Saint Augustin[2] : « Peccata quidem ista originalia ideo dicun- « tur aliena quod ea singuli de parentibus trahunt; sed « non sine causa dicuntur et *nostra*, quia in illo omnes, « sicut dixit Apostolus, peccaverunt. » Or je répéterai

[1] Lib. VII, in Luc. c. xv. — [2] *De corrept. et gratia*, c. vi.

toujours la même demande : Comment pourra-t-on dire que le péché originel est nôtre, et que nous avons péché en Adam, si la volonté d'Adam n'a pas été moralement aussi la volonté de ses descendants?

Saint Gélase, pape, en répondant aux objections des Pélagiens et de leurs disciples, dans sa lettre adressée « ad omnes episcopos per Picenum, » dit que nos premiers pères, « propria voluntate secuti diabolum, » demeurèrent infectés de concupiscence, à cause de l'excès de leur prévarication. Ensuite il ajoute : « In « quibus utique humana natura peccavit, et humana « est facta natura vitiosa... Itaque non ex creatione « Dei est vitium, quod voluntario motu natura collegit : « sed etiam devitiata per semetipsam natura, Deus « institutionem suam quidem suave creationis exsequi- « tur ; sed creatio profert vitium, quod non ex institu- « tione creatoris accepit, sed quod ipsa per lapsum « transgressionis suæ accepit... Ac per hoc sicuti se « ipsa humana substantia de institutione sincera actuum « reproborum rea fecit voluntate pollutam sic edidit « sobolem, atque progeniem naturæ suæ ex actuum « suorum rea voluntate maculosam[1]. » Je ne vois pas qu'on puisse dire plus clairement que le péché commis par Adam fut un péché volontaire de la nature humaine. « Scientes peccavimus ; nostra, quia, etsi in alio, nos « tamen peccavimus, et nobis, etc. »

Écoutons encore saint Bernard[2]: « Aliena est (culpa « originalis) quia in Adam omnes nescientes peccavi- « mus ; nostra, quia etsi in alio, nos tamen peccavimus, « et nobis justo Dei judicio imputabatur, licet occulto. »

[1] S. Gelas. ep. VII, conc. Mansi, t. VIII, col. 25. — [2] Serm. I, *de Domin. I post. oct. Epiph.*

Mais si la faute d'Adam fut aussi notre faute, si la faute d'Adam nous fut imputée de Dieu, comment cela peut-il être si l'on exclut de cette faute le *volontaire?*

Saint Bonaventure s'occupe aussi à prouver que le péché originel est une *vraie faute*[1] : « Quod originale « peccatum culpa sit, pluribus sanctorum testimoniis « edocetur. » Il cite entre autres l'autorité de saint Grégoire, que voici : « Omnes in peccatis nati sumus, « et ex carnis delectatione concepti culpam originalem « nobiscum traximus; unde et voluntate nostra peccatis « implicamur. » Ensuite il ajoute : « Ecce culpam origi-« nalem dixit nos trahere, unde constat originale pec-« catum *culpam esse.* » Voyez ensuite l'art, I. qu. 2, conclus. et la dist. 32, où il dit que le péché originel « voluntarium non incongrue appellatur, quia ex volun-« tate primi hominis processit. » Écoutons encore Bossuet[2] : « Il faut donc dire que la malice et, comme parle l'École, le formel de ce péché de notre origine, est que nous avons été en Adam quand il péchait... Qu'est-ce qu'avoir été en Adam? c'est-à-dire que notre être, notre vie, notre volonté a été dans la sienne. Voilà notre péché. Dieu qui l'avait fait notre principe, avait tout mis en lui pour lui et pour nous; et non-seulement la vie éternelle, mais aussi celle de la grâce, c'est-à-dire la sainteté et la justice originelle. En conséquence Adam en péchant a perdu toute chose, tant pour nous que pour lui-même... Tout le genre humain devient en lui un seul criminel. »

Cette vérité deviendra encore plus évidente si l'on réfléchit à la condamnation de la quarante-septième

[1] Lib. II, *Sent.* dist. 30. — [2] *Défens. des saints Pères*, part. II, liv. IX, ch. XIII.

proposition de Baius, qui dit : « Peccatum originis vere « habet rationem peccati sine ulla ratione, ac respectu « ad voluntatem, a qua originem habuit. » D'où il suit qu'il est très-certain que le péché originel a rapport à la volonté, de laquelle il tire sa source, et que, sans ce rapport, il ne serait pas un vrai péché.

Le péché d'Adam fut un véritable péché actuel et personnel, car ce fut une prévarication et une transgression actuelle et personnelle d'un précepte divin. Mais ce n'est pas assez ! le péché d'Adam fut encore non *physiquement,* mais *moralement*, le péché de tous ses descendants qui devaient venir de lui par le moyen de la génération naturelle. Je dis *moralement*, car des hommes qui n'existaient pas encore ne pouvaient pécher physiquement ; je dis *moralement*, parce que selon le sentiment commun, Adam commit le péché de désobéissance, non-seulement comme une personne particulière, mais aussi comme celui qui portait en soi et représentait la personne de tout le genre humain[1]. Et à cause de cela, tandis qu'Adam pèche physiquement, tous ses descendants péchèrent moralement avec lui, parce que la volonté d'Adam, relativement à la transgression du précepte, fut moralement aussi la volonté de ses descendants[2]. C'est ainsi qu'on explique ce mot de l'Apôtre, *in quo omnes peccaverunt.*

Il resterait à dire en quelle manière le péché originel est volontaire. Ce n'est pas mon but, mais seulement, comme je l'ai dit, la qualité de *volontaire* ne doit être exclue ni expressément ni virtuellement, de la notion du péché originel. Mais si je devais dire mon sentiment,

[1] Bellarm. *de amiss. grat.* I, 5, c. XVII. — [2] Antoin. *de pec.* c. III, art. 3, § 2.

il me semble que tous ou presque tous les scolastiques s'accordent substantiellement à la même opinion, quoique quelquefois ils emploient des expressions qui ont donné lieu à différentes disputes dans les écoles. En tenant à ce principe certain, avoué de tous, que le péché originel ne peut être appelé volontaire en ce sens que la volonté actuelle et personnelle des descendants d'Adam y ait concouru, puisqu'ils n'existaient pas quand Adam le commit; il faut admettre la qualité de volontaire dans la nature humaine qui pécha en Adam, ou dans Adam qui pécha non-seulement personnellement, mais aussi comme principe de la nature humaine, et comme constituant une seule personne morale avec tous ses descendants, ainsi elle pécha en Adam, non physiquement, mais moralement; et en conséquence tous ceux qui appartiennent à cette descendance, c'est-à-dire tous les descendants d'Adam, péchèrent moralement. C'est à cela qu'on réduit facilement sous différentes expressions toutes les opinions des théologiens, et probablement aussi de ceux qui supposent un pacte de Dieu avec Adam, sur les effets qui auraient suivi sa désobéissance ou sa prévarication par rapport à sa postérité; car je ne crois pas que ces théologiens aient voulu entendre, sous le nom de pacte, une convention faite de Dieu et acceptée d'Adam, mais plutôt une simple déclaration de la propre volonté, faite de la part de Dieu à Adam, de vouloir le regarder dans ce précepte comme le chef de la nature humaine, et comme constituant une seule personne morale avec tous ses descendants, ce qui revient à l'opinion commune.

Ainsi je pense que tous ou expressément, ou virtuellement, ou directement, ou indirectement, pensent comme le grand Docteur des écoles, l'angélique saint

Thomas, qui, fondé sur l'autorité des Écritures et des Pères, a déclaré son sentiment avec cette grande précision, exactitude et clarté, que les interprétations n'éclaircissent pas toujours, mais qu'elles couvrent au contraire quelquefois d'un voile qui laisse entrevoir, mais non voir parfaitement. *(Muzarelli Opusc.)*

Note D

Saint Thomas pénètre et éclaircit ces matières avec une sagacité si prodigieuse, qu'il arrive quelquefois à des conclusions aussi surprenantes de justesse que de nouveauté. « On a demandé, dit-il, s'il y a un Dieu, d'où vient le mal? Il faut plutôt conclure ainsi : s'il y a du mal, il y a un Dieu; car le mal ne serait pas sans l'ordre du bien, dont la privation est le mal. Or cet ordre ne serait point si Dieu n'était pas. »

Le saint docteur continue à montrer que la fin de chaque chose est le bien; que toutes choses sont ordonnées pour une même fin, qui est Dieu ; que Dieu est la fin de toutes choses, en ce sens que toutes y trouvent ce qu'elles désirent; que toutes désirent d'être assimilées à Dieu ; qu'elles imitent la bonté divine en ce que chacune en représente quelque similitude à sa manière; qu'elles tendent à s'assimiler à Dieu en ce qu'à leur tour et à son image elles sont causes; que toutes choses appellent ainsi le bien, même celles qui sont privées de connaissance.

La fin spéciale de toute substance intellectuelle est de connaître Dieu. La souveraine félicité de l'homme est de voir Dieu en lui-même, ce qui n'est pas de sa vertu naturelle, ni de la vie présente. La loi divine est donnée à l'homme pour le diriger vers cette fin et la grâce pour l'y faire parvenir.

Après avoir signalé de loin le sommet de l'ordre surnaturel, Dieu contemplé dans son essence, saint Thomas expose, dans le quatrième et dernier livre, ce que Dieu, en attendant que nous méritions de le voir, a daigné nous révéler par la foi, sur l'unité divine, la Trinité des personnes ; la divinité du Verbe, son Incarnation, le mystère de la Rédemption, la divinité de l'Esprit-Saint, procédant du Père et du Fils, la nature des sacrements, l'ordre de la hiérarchie, la résurrection des corps, l'éternité des récompenses et des peines ainsi que le jugement final, avec la réfutation des erreurs contraires.

I. — Par où, dans ses divers ouvrages, saint Thomas d'Aquin a répandu le plus de lumière sur la philosophie et la théologie, sur la révélation divine, sur le mystère de la rédemption humaine, et même sur la génération des erreurs les plus monstrueuses, c'est par sa distinction plus nette entre la nature et la grâce, entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel.

Ordre suppose trois choses : la nature d'un être, sa fin et les moyens d'y parvenir.

Dieu ne peut créer un être sans lui donner sa nature ou l'ensemble de ses propriétés essentielles, avec une fin naturelle ou proportionnée à sa nature et des moyens pour parvenir à cette fin. Tel est l'ordre naturel ou l'ordre de sa nature.

Si Dieu, par sa grâce, destine une créature à une fin surnaturelle, à une fin au-dessus de sa nature, il faut que Dieu élève cette créature au-dessus d'elle-même et lui donne des moyens surnaturels comme la fin. Tel est l'ordre surnaturel ou l'ordre de la grâce.

Telle fin, tel ordre.

Notre nature même est une grâce, en ce sens que Dieu nous l'a donnée sans nous la devoir, puisque nous n'étions point. Cependant on la distingue, et avec infiniment de raison, de la grâce proprement dite. Par la nature, Dieu nous donne gratuitement nous-mêmes à nous-mêmes; mais par la grâce, il se donne lui-même gratuitement à nous. Ainsi de la nature à la grâce il y a toute la distance qu'il y a de nous à Dieu.

D'après la définition de saint Thomas, qui est devenue la définition commune de tous les catéchismes et de toutes les théologies, la grâce est un don surnaturel que Dieu accorde à l'homme pour mériter la vie éternelle. Le mot important est *surnaturel*, ou qui est au-dessus de la nature. D'après l'explication du saint docteur, qui est l'explication catholique, la grâce est un don *surnaturel,* accordé non-seulement à l'homme déchu de la perfection de sa nature, mais à l'homme en sa nature entière ; *surnaturel*, non-seulement à l'homme, mais à toute créature ; non-seulement à toute créature actuellement existante, mais encore à toute créature possible. Saint Thomas ne se borne point à l'expliquer ainsi, mais il en donne une raison si claire et si simple qu'il suffit de l'entendre pour en être convaincu.

La vie éternelle consiste à connaître Dieu, à voir Dieu, non plus à travers le voile des créatures, ce que fait la théologie naturelle; non plus comme dans un miroir en énigme et en des similitudes, ce que fait la foi ; mais

à le voir *tel qu'il est*, à le connaître *tel qu'il se connaît*. Nous le verrons tel qu'il est, dit le disciple bien-aimé. Et saint Paul : *Maintenant nous le voyons par un miroir en énigme, mais alors ce sera face à face. Maintenant je le connais en partie, mais alors je le connaîtrai comme j'en suis connu.* Or tout le monde sait, tout le monde convient que, de Dieu à une créature quelconque, il y a l'infini de distance. Il est donc naturellement impossible à une créature, quelle qu'elle soit, de voir Dieu tel qu'il est, tel que lui-même il se voit. Il lui faudrait pour cela une faculté de voir infinie, une faculté que naturellement elle n'a pas, et que naturellement elle ne peut pas avoir. Il y a plus : la vision intuitive de Dieu, qui constitue la vie éternelle, est tellement au-dessus de toute créature, que nul ne saurait, par ses propres forces, en concevoir seulement l'idée. Oui, dit saint Paul après le prophète Isaïe, *ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est point monté dans le cœur de l'homme, voilà ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.*

Donc, pour que l'homme puisse mériter la vie éternelle et même en concevoir la pensée, il lui faut, en tout état de nature, un secours surnaturel, une certaine participation à la nature divine. L'homme ne pouvant s'élever en ce sens jusqu'à Dieu, il faut que Dieu descende jusqu'à l'homme pour le déifier en quelque sorte. Or cette ineffable condescendance de la part de Dieu, cette participation à la nature divine, cette déification de l'homme, c'est la grâce.

C'est donc une fausse idée, c'est donc une erreur de penser que dans le premier homme, la nature et la grâce étaient la même chose; que la grâce divine n'est devenue nécessaire à l'homme que depuis sa chute ; que la grâce n'est que la restauration de la nature; que la foi

n'est que la restauration de la raison, et que la révélation divine n'est devenue nécessaire à l'homme que par suite de l'obscurcissement de son intelligence. Aussi l'Église a-t-elle condamné, et avec beaucoup de justice, cette proposition du janséniste Quesnel : « La grâce du premier homme est une suite de la création, et elle était due à la nature sainte et entière ; » et cette autre de Baïus : « L'élévation de la nature humaine à la participation de la nature divine était due à l'intégrité de la première création, et par conséquent on doit l'appeler naturelle, et non pas surnaturelle. »

Confondre ainsi la nature et la grâce, c'est confondre implicitement Dieu et l'homme, Dieu et la créature, comme les brahmanes de l'Inde, les bouddhistes et les anciens idolâtres ; c'est s'exposer à tomber ou dans le panthéisme ou dans le naturalisme, à conclure que tout est Dieu ou que Dieu n'est rien, et qu'il n'y a de réel que la nature visible

Mais revenons à la grâce. Selon saint Thomas, suivi par le Catéchisme du Concile de Trente, la grâce n'est autre chose qu'un certain commencement de la gloire en nous ; ni la gloire autre chose que la consommation de la grâce. Voyez donc ce que sera la grâce consommée ou la gloire : 1° Ressemblance avec Dieu. « Nous savons, dit le Disciple bien-aimé, que lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme il est. » 2° Transformation en Dieu. « Mais nous tous, dit saint Paul, contemplant la gloire du Seigneur sans voile, nous sommes transformés en la même image, de clarté en clarté, comme par l'Esprit du Seigneur. » 3° « Dieu sera tout en tous », dit le même Apôtre. Voilà ce que la grâce commence en nous et ce qu'elle y consommera, si nous lui sommes fidèles.

Près de cela la possession de toutes les créatures existantes ou possibles n'est rien ; car toutes les créatures, tous les mondes imaginables, comparés à Dieu, sont comme un néant. La grâce nous met en possession de Dieu, nous le fait voir tel qu'il est, nous le fait aimer de manière à nous transformer en lui et à nous faire devenir avec lui comme une même chose ! Y avons-nous jamais bien pensé ?

Contemplons ce monde visible, les beautés, les merveilles sans nombre que Dieu y a répandues. Rappelons-nous les magnifiques descriptions que nous en tracent les prophètes, les saints Pères, les auteurs profanes. Eh bien ! cet univers dont aucune langue ne saurait exprimer toutes les merveilles, n'est qu'une pâle ombre de ce monde invisible, surnaturel, ineffable, où nous introduit la grâce. Saint Thomas dit : « Le bien surnaturel d'un seul individu l'emporte sur le bien naturel de tout l'univers. »

Ce n'est pas tout, la grâce unit dans l'homme le monde visible au monde invisible. Par la grâce consommée ou la gloire, notre âme sera substantiellement, immédiatement unie à Dieu, deviendra avec lui comme une même chose. *Qui s'attache au Seigneur*, dit saint Paul, *est un même esprit avec lui;* mais notre âme est, en même temps, unie substantiellement à notre corps ; elle ne fait avec lui qu'un même tout, qu'une même personne. Notre esprit étant uni substantiellement à Dieu, notre corps même participera à cette union. Notre esprit deviendra divin, et notre corps spirituel, glorieux, incorruptible. Enfin notre corps, pris de terre, et devant retourner en terre, ne fait qu'un avec le monde matériel, dont il renferme tous les éléments, l'air, l'eau, la terre, le feu, avec leurs diverses décompositions, recom-

positions, transformations physiques, chimiques, minérales, végétales et animales. Notre corps étant donc glorifié de la gloire de notre âme, tout le monde matériel le sera avec notre corps. Ainsi, par la consommation de la grâce en nous, l'univers matériel sera élevé en gloire et comme en un état surnaturel. Il y aura une nouvelle terre et de nouveaux cieux. Placé aux confins des deux mondes, chacun de nous uni et presque identifié à Dieu par la grâce, est comme un Dieu qui doit bénir, sanctifier et créer à un état plus élevé le monde inférieur, dont il fait partie par son corps.

Voilà quelques indices sur le mystère de la grâce; déjà ils nous laissent entrevoir en Dieu une bonté si grande, si ineffable, si incompréhensible, que l'éternité tout entière ne suffira point pour l'en bénir. Que sera-ce donc s'il change ces faibles lueurs en clartés toujours croissantes? Prions-le qu'il nous fasse cette grâce pour estimer et chérir davantage sa grâce.

II. — Nous avons vu déjà que notre père est déchu et que nous sommes déchus avec lui de cet état surnaturel et divin où Dieu l'avait créé. Pour bien apprécier la chute, considérons bien d'où nous sommes tombés. Notre premier père avait un esprit naturellement clair et net, une volonté naturellement droite, un corps parfaitement soumis à l'âme. De plus, son âme était élevée à l'état surnaturel et divin par la grâce que nous appelons sanctifiante ou habituelle. Son esprit recevait, de la grâce que nous appelons actuelle, la force de concevoir les vérités, et sa volonté la force d'aimer les vertus de cet état divin, qui, sous tous les rapports, surpasse infiniment les forces de la nature, si parfaite qu'elle fût. S'il

nous avait engendrés dans cet état, nous y serions nés avec un esprit naturellement clair et net, avec une volonté naturellement droite, avec un corps parfaitement soumis à l'âme. Surtout, nous serions nés, comme lui avait été créé, dans l'état de grâce et avec le secours de la grâce, pour embrasser les vérités et les vertus surnaturelles.

Remarquons-le bien, nous naîtrions dans le même état que notre premier père a été créé, mais non dans un état meilleur. Comme lui nous serions soumis à l'épreuve, comme lui nous pourrions perdre la grâce et tomber dans un état de péché et de mort. Saint Thomas, examinant *ex professo* la question si les enfants nés dans l'état d'innocence eussent été confirmés en la justice, répond formellement que non. Outre un texte de saint Augustin qui le suppose, il en donne la raison que voici : « Il est évident que les enfants, en leur naissance, n'eussent pas eu plus de perfection que leurs parents en l'état de génération. Or, tout le temps qu'ils eussent engendré, leurs parents n'eussent pas été confirmés dans la justice ; la preuve en est que l'homme n'y est confirmé que par la claire vue de Dieu ; ce qui ne se peut avec la vie animale, dans laquelle seule a lieu la génération. « Vous ne pourrez voir ma face, dit le Seigneur à Moïse, car nul homme ne me verra et vivra. » Donc, les enfants ne seraient pas nés non plus avec cette confirmation.

Il est bon de rappeler ceci, car on s'imagine trop souvent que, si notre premier père avait été fidèle, nous n'eussions eu rien à craindre, ni rien à faire. La vérité est, suivant saint Thomas, que ce commun ancêtre, eût-il été fidèle, nos ancêtres particuliers pouvaient ne l'être pas, et par suite nous engendrer dans un péché originel.

Enfin, tous nos pères eussent-ils été fidèles, nous pourrions ne l'être point, tomber dans un état de péché et de mort ; et, dans ce cas, pourrions-nous compter sur la miséricorde qui a suivi la chute de notre premier père ? Pensons-y bien, et, au lieu de murmurer, nous trouverons de quoi bénir. (ROHRBACHER.)

Note E

De tous les enseignements de la révélation faite en Jésus-Christ, nul ne rencontra une plus vive opposition que le dogme de la résurrection dans les esprits abattus sous le poids du matérialisme païen, ou égarés par une philosophie insensée. La vie du corps une fois éteinte, on ne concevait pas aisément qu'elle se rallumât ; d'ailleurs, beaucoup de sectes philosophico-religieuses tenaient la matière pour essentiellement mauvaise, ou, du moins, regardaient le corps comme une prison pour l'âme et comme un obstacle absolu à sa félicité. Aussi les interprètes et les apologistes du christianisme naissant, déployèrent un zèle tout particulier à expliquer et à défendre la croyance chrétienne de la résurrection des corps. Les premiers siècles de l'Église virent paraître une foule de traités sur ce sujet [1].

[1] Nous citerons, entre autres, les monographies de saint Justin, d'Athénagore, de Tertullien, de Clément d'Alexandrie, de Méthodius.

Nos philosophes incroyants reproduisent en partie les objections des lettrés païens contre le dogme de la résurrection; ils protestent comme eux contre cet article fondamental du symbole chrétien. Voyons si une philosophie sérieuse autorise de telles protestations.

Assurément la résurrection des corps n'est point le résultat d'une loi ordinaire de la nature, c'est un fait surnaturel et miraculeux : mais je ne m'explique pas que des hommes qui reconnaissent un Dieu tout-puissant et créateur du monde, contestent la possibilité d'un tel fait. Si Dieu a tiré du néant le corps de l'homme, pourquoi ne pourrait-il pas, je ne dirai point le tirer de nouveau du néant, car la mort ne l'anéantit pas, mais ranimer en lui la vie et le restituer à l'âme à laquelle il appartient? Quel principe rationnel invoquera-t-on pour nier que notre corps, une fois décomposé et dissous par les ravages de la mort, puisse être rétabli dans son intégrité, et rendu à l'âme qui l'anime aujourd'hui? « Vous niez, dit un savant écrivain, qu'un corps rendu à une âme par la résurrection puisse être identique avec le corps qu'elle animait autrefois, et qui avait cessé d'exister comme corps organisé. Vous savez donc bien quel est le principe de l'identité des corps vivants; car, autrement, vous ne pourriez pas savoir s'il est impossible que ce principe se retrouve après la dissolution du cadavre. Ce principe, quel est-il? Réponde qui l'osera. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce principe ne consiste pas dans l'identité complète et persistante des corps vivants. En effet, dans ce flux continuel et ce renouvellement incessant qui constituent le jeu de la vie physiologique, les matériaux qui ont appartenu successivement à un même corps humain, depuis l'enfance jusqu'à

la vieillesse, suffiraient, suivant la remarque de dom Calmet[1], pour former un corps colossal. Dans ce torrent de la vie, les matériaux passent et changent sans cesse; mais l'organisme reste le même, malgré ses modifications de grandeur, de forme et de constitution intime. La tige naissante du chêne, cachée entre ses deux cotylédons, aura-t-elle cessé d'être le même végétal, quand elle sera devenue un chêne majestueux? L'embryon de la chenille, encore contenu dans l'œuf, aura-t-il cessé d'être le même insecte, quand il sera devenu chenille, puis chrysalide, puis papillon? L'embryon humain aura-t-il cessé d'être le même individu, quand il sera devenu enfant, homme, vieillard? Non, sans doute. Or, dans le chêne, dans le papillon, dans l'homme, reste-t-il une seule des molécules pondérables de la tige naissante du chêne, de l'embryon de la chenille, de l'embryon humain? Quel physiologiste oserait aujourd'hui l'affirmer, ou même le supposer? Pourtant, nous le répétons, c'est bien toujours le même individu végétal, le même insecte, le même corps humain. Quel est donc ce *je ne sais quoi* qui persiste dans le chêne depuis sa germination à travers toutes les périodes de la végétation, dans l'insecte à travers tous ses développements et toutes ses métamorphoses, dans le corps humain à travers toutes les phases de son existence, et qui constitue à la fois la nature spécifique et l'individualité des corps vivants? Ce *je ne sais quoi* est quelque chose de réel; car la nature spécifique et l'identité individuelle persistent bien réellement dans ces corps[2]. »

« Dans les corps vivants, dit Cuvier, aucune molé-

[1] *Dissert. sur la résurrection des corps.* — [2] Th. H. Martin, *La vie future.*

cule ne reste en place ; toutes entrent et sortent successivement : la vie est un tourbillon continuel, dont la direction, toute compliquée qu'elle est, demeure constante ainsi que l'espèce des molécules qui y sont entraînées, mais non les molécules individuelles elles-mêmes ; au contraire, la matière actuelle du corps vivant n'y sera bientôt plus, et cependant elle est *dépositaire de la force* qui contraindra la matière future à marcher dans le même sens qu'elle. Ainsi la forme de ces corps leur est plus essentielle que leur matière, puisque celle-ci change sans cesse, tandis que l'autre se conserve[1]. »

Ce n'est donc pas la matière, comme parle Cuvier, ce ne sont pas les molécules qui constituent le principe de l'identité du corps humain, puisqu'elles se renouvellent incessamment et ne font que paraître et disparaître. Ce principe ne saurait être qu'une *force sui generis*, qui persiste au milieu de ce renouvellement continuel de la matière et qui a la vertu de s'assimiler les molécules matérielles et de leur imprimer une forme propre et individuelle. « Toute la matière, dit M. Flourens...... paraît et disparaît, se fait et se défait, et une seule chose reste, c'est-à-dire celle qui fait et défait, celle qui produit et détruit, c'est-à-dire la *force* qui vit au milieu de la *matière* et qui la gouverne[2]. » Le corps ressuscité sera donc identique au corps actuel du moment où reparaîtra cette même *force* qui le maintient aujourd'hui, lui imprime sa forme propre et marque son individualité; cette force reprenant une activité nouvelle et rejoignant l'âme à laquelle elle a été associée pour se réunir

[1] *Rapport historique sur le progrès des sciences naturelles.* — [2] Flourens, *de la Vie et de l'Intelligence*, page 18.

hypostatiquement à elle, l'homme tout entier reparaîtra, pleinement identique à ce qu'il était sur la terre. Sans doute cette force, qui est le principe de l'identité du corps, s'assimilera à des éléments matériels qu'elle marquera de son empreinte ; mais il n'est nullement nécessaire qu'elle reprenne les mêmes molécules qui composaient la matière du corps au moment de la mort : l'identité des molécules n'est pas essentielle à l'identité du corps.

A la mort, que devient cette force, ce principe, quel qu'il soit, de l'identité corporelle ? Il demeure très-certainement distinct de ces molécules matérielles qui bientôt vont se décomposer et se dissoudre pour être sans doute entraînées de nouveau dans le grand courant de la vie. Il peut continuer de subsister au sein de cette matière tant qu'elle n'est pas tout à fait décomposée, mais il ne se confond pas avec elle. Que devient-il quand l'organisme a totalement disparu ? et quel peut être, s'il subsiste toujours, son mode d'existence ? Ce sont là des problèmes insondables pour notre faible intelligence. Il est de fait qu'à la mort l'activité du principe de l'identité corporelle cesse et s'éteint, mais rien ne prouve que ce principe soit anéanti : il y a plus, à ne considérer que la chose en elle-même, abstraction faite de toute considération morale et religieuse, rien n'autorise à affirmer que ce principe, aujourd'hui inactif et comme éteint, n'est pas destiné à recouvrer un jour une activité nouvelle et même supérieure à celle dont il a joui. Où est, je ne dirai pas l'impossibilité, mais l'invraisemblance d'un tel réveil ? Or ce réveil suffit pour reproduire le même corps qui a vécu auparavant. Si le principe de l'identité corporelle n'est pas anéanti par la mort, — et personne n'oserait prétendre qu'il le soit, — où qu'il

subsiste, et quel que soit son mode d'existence, la raison conçoit sans peine que Dieu peut lui rendre son énergie première et le réunir à l'âme dont il a partagé la condition.

Allons plus loin, quelle impossibilité y a-t-il que le corps ressuscité soit formé de parties même matériellement identiques à celles qui l'ont déjà composé? « En effet, dirons-nous avec notre regrettable ami M. Waterkeyn, lorsque le corps se dissout, ses parties se désunissent, les éléments dont chacune d'elles était formée se séparent, ils forment des composés nouveaux, mais aucun de ces éléments n'est anéanti. Suivant l'expression d'un savant célèbre [1], « la terre est un chaos « de tous les corps passés, présents et futurs, duquel « tous tirent leur origine et dans lequel tous retombent « successivement. » Ainsi la main divine, qui forma du limon de la terre le corps du premier homme, pourra-t-elle à plus forte raison réunir et rétablir les divers éléments qui ont déjà constitué ce corps et qui n'ont pas cessé un seul instant d'être présents à la divine Sagesse [2]. »

Qu'on cesse donc de parler d'impossibilité dans la résurrection des corps; de quelque côté qu'on l'envisage, la raison n'y reconnaît pas l'ombre d'impossibilité.

Je définirais volontiers l'homme, considéré sous le rapport intellectuel: *une intelligence empirique*, il est toujours, à son insu, plus ou moins dominé par l'empirisme. Il est très-prompt à déclarer impossible tout ce qu'il n'a pas expérimenté. Il n'a jamais été

[1] Boerhaave. — [2] *De la Résurrection de la chair dans ses rapports avec les sciences naturelles*, par H.-B. Waterkeyn. Paris, 1858.

témoin de la résurrection d'un corps; cela lui suffit pour dire toute résurrection impossible. Quand on se pique de philosophie, on devrait du moins se tenir en garde contre cette tendance de notre nature. Notre expérience ne saurait être la mesure de la possibilité des choses.

Au reste, l'expérience elle-même nous offre, je ne dirai pas précisément des images exactes, mais au moins des analogies de la résurrection. Ne voyons-nous pas dans la nature une sorte de mort et de résurrection continuelles? Les arbres se dépouillent de leurs fruits, de leurs feuilles, perdent toute leur vie apparente; puis nous la voyons reparaître et s'épanouir de nouveau. « Considérez ensuite, dit saint Augustin, les champs et les prairies se dépouillant de leur parure après l'été, et la revêtant de nouveau au printemps, en réjouissant l'agriculteur par l'aspect d'une nouvelle végétation. De même, ajoute ce Père, que l'herbe qui a vécu meurt et revit de nouveau de sa semence, ainsi notre corps doit-il se réveiller de sa poussière [1]. » La mort de notre corps est sans doute un sommeil plus complet que celui par où passent incessamment les êtres du règne végétal; mais pourtant elle n'est non plus qu'un sommeil, c'est le nom qu'elle porte dans la langue chrétienne : pourquoi ce sommeil ne serait-il pas suivi aussi du réveil?

Saint Paul signale dans la nature, telle qu'elle se montre chaque jour à nos yeux, une autre image de la résurrection. *Quelqu'un dira*, s'écrie l'Apôtre, *comment les morts ressuscitent-ils, et quel sera le corps dans lequel ils reviendront? Insensé, ce que vous semez vous-même ne reprend pas vie s'il ne meurt auparavant · et ce que vous*

[1] Sanct. Aug. *De Verbis Apost.* serm. XXXIV.

aimez, ce n'est point le corps à naître, mais une simple graine, soit une graine de blé ou d'autre chose. Mais Dieu donne à la semence un corps tel qu'il lui plaît, et à chaque semence le corps qui lui est propre. Toute chair n'est point la même chair : mais autre est la chair des hommes, autre est la chair des bêtes, autre celle des oiseaux, autre celle des poissons. Un voile impénétrable recouvre la reproduction des êtres du règne végétal ; la science se confesse impuissante à expliquer le *comment* de cette mystérieuse et néanmoins quotidienne opération de la nature, en vertu de laquelle il sort d'une simple graine un corps complétement organisé, souvent plein de grâce et de vigueur. La même obscurité plane sur la génération dans le règne animal. Le phénomène de la germination présente une analogie frappante avec la résurrection, en ce sens qu'il ne s'accomplit qu'à la suite d'une décomposition et d'une sorte de mort de la semence. Sans doute celle-ci ne meurt point réellement, le principe de vie dont elle est dépositaire continue d'agir en elle ; mais elle se décompose et subit une destruction apparente, qui est la condition et le prélude nécessaire de sa glorieuse transformation : là est l'image du grand mystère de la résurrection des corps.

(Laforêt. — *Dogmes catholiques.*)

APPENDICE

Appendice A

Nos lecteurs liront avec plaisir un résumé de la doctrine du Père de Condren sur ce beau sujet du sacerdoce de Jésus-Christ dans le ciel. L'ordre et la clarté manquent parfois dans le livre du Père de Condren, mais les idées y sont grandes et profondes et les textes du sublime Apôtre y conservent toujours leur haute portée

I. — Jésus-Christ a fait le premier usage public de son Sacerdoce sur la croix, mais il l'a accompli et consommé par son entrée dans le ciel, et ce n'est qu'à la droite de son Père et par l'état de sa vie glorieuse et immortelle, qu'il est entré pour toujours en possession de ce Sacerdoce éternel selon l'Ordre de Melchisédech

Saint Paul nous apprend que Jésus-Christ n'a pas fini par sa mort, comme les autres prêtres, mais plutôt qu'il a été consommé, c'est-à-dire, achevé et perfectionné par

sa Passion, selon ces paroles[1] : « Il était de la grandeur de Celui par qui et pour qui sont toutes choses, que, voulant conduire à la gloire plusieurs enfants, il consommât et perfectionnât par les souffrances celui qui devait être l'auteur de leur salut. » Étant entré par ce moyen dans la consommation de sa gloire, il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent : Dieu l'ayant déclaré Pontife selon l'ordre de Melchisédech. Or cette perfection et consommation s'est faite par sa glorification entière, qui comprend, dit saint Augustin, sa Résurrection et son Ascension. C'est donc en ce double mystère qu'il a appelé et déclaré de Dieu le parfait Pontife selon l'ordre de Melchisédech.

De plus, il n'est Prêtre selon l'ordre de Melchisédech, que parce qu'il est Prêtre éternel; l'éternité étant une condition essentielle de ce Sacerdoce, selon ces paroles du Père : « Vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » Car c'est pour ce sujet qu'il est parlé de Melchisédech dans l'Écriture comme s'il avait été sans père, sans mère et sans postérité.

Outre cela, il n'est Prêtre éternel que parce qu'il demeure éternellement, *afin d'intercéder toujours pour nous,* selon ces paroles de saint Paul[2] : « Mais comme celui-ci demeure éternellement, il possède un sacerdoce qui est éternel, étant toujours vivant afin d'intercéder pour nous, » et il ne demeure éternellement que par l'état de sa vie nouvelle dans laquelle il intercède pour nous, et que par son entrée au ciel. Il n'est donc Prêtre achevé et parfait, selon l'ordre de Melchisédech, que par sa Résurrection et son Ascension.

[1] Hebr. II, 10. — [2] Hebr. VII, 24

Non-seulement Jésus-Christ a été établi Prêtre selon l'ordre de Melchisédech, par son entrée dans le ciel, mais encore il l'a été pour y faire la première et principale fonction du Sacerdoce, qui est l'oblation du Sacrifice. Cette vérité est très-clairement marquée dans plusieurs endroits de saint Paul. « Tout ce que nous avons dit, se réduit à ceci [1], que le Pontife que nous avons est si grand, qu'il est assis dans le ciel à la droite du trône de la Souveraine Majesté, étant le ministre du sanctuaire (τῶν ἁγιων λειτουργος, le sacrificateur ou prêtre du ciel), et de ce véritable tabernacle que Dieu a dressé, et non pas un homme. » Par ces paroles, l'Apôtre fait allusion à ce qui se passait dans la Loi ancienne, dont le pontife était le ministre du sanctuaire figuratif, appelé *Sancta Sanctorum*, le Saint des Saints. Il compare cet ancien tabernacle avec le ciel, et l'ancien Prêtre avec Jésus-Christ, qu'il appelle le ministre des lieux vraiment saints et du vrai tabernacle qui est le ciel, sur le modèle duquel, dit saint Paul, l'autre avait été bâti. Comme donc le grand Prêtre de la Loi exerçait la fonction la plus propre de son sacerdoce, quand il entrait dans le tabernacle figuratif, de même Jésus-Christ a exercé proprement la sienne, quand il est entré dans le tabernacle figuré par celui-là, c'est-à-dire dans le ciel, dans le sein même de Dieu.

L'Apôtre continue et infère que, si Jésus-Christ est Pontife dans le ciel, il y offre nécessairement; parce que tout Pontife est établi pour offrir des dons et des victimes. D'où il résulte qu'il faut que ce nouveau Pontife ait pareillement quelque chose qu'il puisse offrir. Et que peut-il avoir à offrir que ce qu'il a une fois offert sur la

[1] Hebr. VIII, 1, 2.

terre, c'est-à-dire, la victime de son propre corps, dont il renouvelle et continue sans cesse l'oblation dans le ciel ?

L'oblation de Jésus-Christ n'a donc pas été tellement consommée et épuisée sur la terre, qu'elle ne se fasse plus dans le ciel ; mais plutôt elle n'a fait que commencer ici-bas pour être continuée au ciel, où se trouve la perfection du sacrifice. Car si cela n'était, poursuit l'Apôtre, et si Jésus-Christ demeurait toujours sur la terre, il ne serait point du tout prêtre; puisqu'il y en avait d'autres qui étaient destinés à offrir des dons selon la Loi. L'Apôtre veut dire que, s'il était prêtre pour la terre comme les autres, et qu'il n'eût eu à faire les fonctions du sacerdoce que sur la terre, sans entrer dans les lieux saints pour y offrir, en cette hypothèse il n'y aurait eu nulle nécessité qu'il fût prêtre ; et qu'il serait même impossible qu'il le fût, parce que, pour être Prêtre selon la Loi, il fallait pouvoir offrir les victimes ordonnées par la Loi et, pour cela, être, selon le commandement de Dieu, d'une autre tribu que celle dont Jésus-Christ était selon la chair : c'est-à-dire qu'il fallait être de la tribu de Lévi, dont Jésus-Christ n'était pas, et non point de celle de Juda, de laquelle il était.

Il faut donc, pour entendre ce raisonnement de l'Apôtre, se souvenir toujours qu'entre les Juifs, par la disposition de la Loi, personne ne pouvait offrir la chair des animaux ni autre chose en sacrifice, qu'il ne fût prêtre de la tribu de Lévi. C'est pourquoi le Fils de Dieu, parce qu'il était sorti selon la chair de la tribu de Juda, ne pouvait évidemment ni être prêtre selon la Loi, ni en offrir les sacrifices. S'il avait donc à être prêtre, il devait l'être d'un ordre qui lui fût propre; et offrir, non une victime étrangère, mais sa propre victime, c'est-à-dire

sa propre chair. D'ailleurs, comme il devait être un Prêtre toujours vivant, pour être toujours cause du salut des hommes, il fallait aussi que la victime, qui est sa propre chair, fût toujours vivante : car, si elle eût été morte, dès lors il n'aurait plus été prêtre dans la forme de serviteur qu'il a prise. Au lieu que maintenant qu'il est toujours vivant dans son hostie, il est toujours un Prêtre céleste et non terrestre ; d'autant que cette sorte de Sacerdoce, qui est fondé sur la puissance d'une vie immortelle, ne convient point à la terre. Tant s'en faut donc que son élévation au plus haut des cieux lui ravisse rien de son Sacerdoce et lui en interdise les fonctions, qu'au contraire c'est ce qui le met en état de les exercer ; puisque, selon saint Paul, s'il n'avait eu à être prêtre que sur la terre, comme les autres prêtres, il ne l'aurait point été du tout.

Il y a une riche preuve de cette vérité, au chapitre IX de l'Épître aux Hébreux, dans la figure du grand Prêtre, lequel, après l'immolation solennelle, qui se faisait tous les ans, d'un bouc pour l'expiation des péchés du peuple, entrait par le premier tabernacle dans le second, qui s'appelait le Saint des saints, portant en ses mains le sang de cette victime, qu'il élevait et offrait à Dieu, le conjurant, dans la vue de ce sang, d'oublier tant ses ignorances et ses péchés, que ceux de tout le peuple d'Israël : et par cette cérémonie, dit l'Écriture, se faisait l'expiation de toutes les offenses.

C'est ce que l'apôtre saint Paul nous enseigne avoir été, selon la vérité, accompli en Jésus-Christ qui, étant Pontife des biens futurs, est entré, non dans le sanctuaire fait de la main des hommes sur le modèle du véritable, mais dans le ciel et dans le sein même de Dieu. Il y est entré par un tabernacle bien plus auguste

et plus parfait que celui de Moïse, comme n'étant point formé par la voie commune et ordinaire, ni fait de main d'homme, comme l'autre; c'est-à-dire qu'il y est entré par l'ouverture de son propre corps. Il y est entré après nous avoir acquis une rédemption éternelle, après avoir donné son sang pour prix de notre rachat, et pour nous tirer de la servitude et de la mort dans laquelle nous étions engagés par nos iniquités. Il y est entré afin de se présenter maintenant pour nous devant la face de Dieu, d'abolir le péché en s'offrant lui-même pour victime, et d'intercéder sans cesse en notre faveur. C'est ce qui était figuré dans la Loi, lorsque le grand Prêtre, étant entré dans le tabernacle, se tenait debout devant le sanctuaire, en priant pour le peuple, et offrant à Dieu le sang de la victime qu'il portait en ses mains

Que si le prêtre lévitique, entrant dans le sanctuaire, offrait le sang des victimes qui avaient été immolées, c'est-à-dire le sang des boucs et des veaux; si, en les offrant en mémoire de la mort par laquelle elles avaient passé, cette oblation qu'il en faisait était un vrai sacrifice, ou plutôt la consommation et la perfection du sacrifice même; si enfin c'était en vertu de ce sang qu'il avait l'assurance de se présenter à Dieu, et de lui faire des prières et des supplications, n'égorgeant ces victimes au dehors du tabernacle que pour offrir ce sang à Dieu dans le Tabernacle même; disons aussi que Jésus-Christ n'a versé son sang sur la croix, que pour offrir ce sang à Dieu dans le vrai Sanctuaire, et qu'il n'a fait la première oblation de lui-même sur la terre, qu'afin de faire, dans le ciel, une seconde et éternelle oblation de ce sang pour l'expiation des péchés des hommes.

Ceci nous donne jour pour remarquer une importante vérité, qui nous est insinuée aux chapitres I et II du

Lévitique, et ailleurs. C'est qu'encore que toutes les parties du sacrifice ne fussent qu'une oblation, néanmoins l'oblation se faisait particulièrement et manifestement en deux cérémonies. La première, lorsque l'on amenait la victime à la porte du Tabernacle, et qu'on la présentait au Prêtre, qui en prenait possession au nom et en l'autorité de Dieu; la seconde, lorsque, après son immolation, le Prêtre en versait le sang autour de l'autel, et que, prenant la graisse et une partie de la chair, il l'élevait vers le ciel et la mettait sur l'autel des holocaustes, pour être brûlée en l'honneur de la Majesté Divine : et cette élévation s'appelle, dans l'Écriture, une oblation et une manière d'approcher de Dieu, parce qu'elle mettait le prêtre en état de prier. La première oblation se faisait pour la mort; la seconde, pour mémoire de la mort : la première pour satisfaire à la justice de Dieu, en transférant la peine, que méritait le coupable pour ses péchés, sur une victime innocente; la seconde pour appliquer cette satisfaction au profit de celui qui l'offrait, et pour obtenir de Dieu que ses péchés ne lui fussent point imputés.

Or toutes ces choses n'étaient que des ombres et des figures de ce qui devait se passer en Jésus-Christ et en son Église : et elles nous obligent de reconnaître dans la vérité que, outre la première oblation que Jésus-Christ a faite de lui-même avant sa mort, pour transférer et porter sur lui la peine de nos iniquités, il en faut encore reconnaître une seconde, qui s'est faite à son entrée dans le ciel, qu'il y continue toujours par lui-même, et que les prêtres font aussi sur la terre en son nom et en sa personne, et qu'ils y feront jusqu'à la fin des siècles dans le sacrifice de l'Eucharistie. Cette oblation est comme une commémoration de sa mort, accompagnée

de la prière sacerdotale, par laquelle, comme Pontife des biens futurs et véritables, et comme ministre du Sanctuaire céleste, il demande à Dieu que sa satisfaction nous soit imputée et vraiment appliquée pour la rémission réelle de nos offenses, et pour notre réconciliation avec lui, et pour notre entière et parfaite sanctification.

Jésus-Christ, ayant consommé et achevé son oblation par son entrée dans le ciel, il est de la perfection de ce sacrifice de ne pouvoir jamais être réitéré. C'est en quoi l'Apôtre établit une des principales différences qui se trouvent entre la divine sacrificature de ce Pontife et celle des autres. Car dans celle des autres, les prêtres avaient obligation d'offrir plusieurs fois pour eux-mêmes, et avaient besoin d'une victime étrangère pour leur propre sanctification ; mais celui-ci n'a point eu besoin d'être purifié, il n'a point trouvé de victime digne de sa prêtrise que sa propre chair, et il n'est entré dans le sanctuaire du ciel que par son propre sang.

Les autres prêtres enfin se présentent tous les jours à Dieu, sacrifiant et offrant plusieurs fois les mêmes hosties, sans pouvoir ôter les péchés. Le grand prêtre entrait aussi tous les ans dans le tabernacle avec les mêmes victimes qu'il avait offertes l'année précédente. Ce qui montre sans doute que l'oblation de ces hosties se faisait plutôt pour renouveler la mémoire des péchés, pour les reconnaître devant Dieu, et pour en recommencer la confession publique, que pour en recevoir la rémission : puisqu'elles ne pouvaient rendre agréables à Dieu ceux qui se présentaient à lui par le moyen de ces sacrifices suivant l'ordonnance de la Loi, ni leur donner une véritable justice. La réitération du sacrifice

de ces mêmes hosties était donc une preuve de leur inutilité et de leur impuissance à justifier les pécheurs; car, comme dit l'Apôtre, si elles avaient été capables de justifier et de perfectionner, elles auraient cessé d'être offertes à Dieu, après l'avoir été une fois : parce que ceux qui lui rendaient ce culte, ayant été une fois purifiés et sanctifiés, n'auraient plus senti leurs consciences chargées de péchés pour lesquels ils eussent eu besoin d'offrir de nouveau les mêmes sacrifices : outre que, si la première oblation avait pu effacer les péchés, elle aurait été d'une vertu infinie, et par conséquent capable de racheter tous les péchés de tous les siècles.

Puis donc qu'à toute heure on réitérait ces mêmes sacrifices pour la rémission des péchés du peuple, n'était-ce pas une marque et une preuve évidente que la première oblation qu'on en avait faite n'avait pu encore donner cette rémission des péchés?

Mais d'autant que Jésus-Christ exerce un sacerdoce incomparablement plus noble, plus saint, plus efficace et qu'en considération du mérite de son sacrifice, qui est infini, Dieu déclare dans les Écritures, qu'il ne se ressouviendra plus des péchés des hommes, il n'est point nécessaire qu'il le réitère; et nous ayant acquis une Rédemption éternelle, par l'oblation qu'il a faite de lui-même, il n'a pas besoin d'en faire une seconde; car étant, dit l'Apôtre, entré une fois dans le ciel, afin de se présenter à la face de Dieu pour nous, il n'est pas nécessaire qu'il s'offre souvent lui-même; au lieu que le grand prêtre de la Loi, après être entré dans le sanctuaire avec le sang d'une victime étrangère, était obligé de recommencer les mêmes oblations les années suivantes : « Celui-ci ayant offert une seule hostie pour les péchés, s'est assis à la droite de Dieu pour toujours. »

Ces paroles de l'Apôtre sont considérables, et elles nous obligent de remarquer qu'il n'est pas parlé ici simplement de l'oblation que Jésus-Christ a faite de lui-même sur la croix, mais de son oblation prise dans toute son étendue. De sorte que le sens de ces paroles est que Jésus-Christ, étant élevé au-dessus des cieux, n'a pas besoin de réitérer et de recommencer son oblation, ni de faire, en s'offrant souvent lui-même, ce que les prêtres lévitiques faisaient en offrant tous les jours de nouveaux sacrifices de victimes étrangères; qu'il n'a pas besoin de mourir plusieurs fois, ni d'entrer autant de fois dans le ciel : *Introivit semel in sancta*, cela étant fait une fois pour toutes ; mais qu'il suffit qu'étant assis à la droite de Dieu, il continue de faire en vérité ce que le Pontife lévitique faisait en figure dans le sanctuaire figuratif, c'est-à-dire, de se présenter comme Prêtre à la face de Dieu, de s'offrir comme une hostie embrasée, en mémoire de sa passion. Il suffit qu'il retrace, pour ainsi dire, le souvenir de sa mort aux yeux de son Père, et qu'il fonde sur cette mémoire de sa mort la prière sacerdotale qu'il fait pour le salut des hommes, n'y ayant point de fonction plus propre au Prêtre que de présenter à Dieu l'hostie qui lui a été immolée, en l'élevant vers le trône de sa majesté. Mais ce que le Prêtre de la Loi ne faisait à chaque victime que par une oblation passagère, parce que la victime était corruptible, comme le Prêtre était mortel, saint Paul nous apprend que Jésus-Christ le fait et le fera sans cesse dans le ciel durant toute l'éternité; parce qu'il y est toujours, et qu'il y sera éternellement vivant.

Enfin, c'est en ce sens qu'il faut encore entendre ces paroles du même Apôtre dans l'Epître aux Hébreux : Que Jésus-Christ, « par une seule oblation, a rendu

parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés; *una enim oblatione consummavit in æternum sanctificatos.*

II. — Pour éclaircir davantage ce qui est dit du sacrifice, il faut bien concevoir que la religion véritable, dans sa perfection, doit être spirituelle et indépendante des sens. Car le culte doit être proportionné à celui qu'on adore, c'est-à-dire à Dieu qui est tout spirituel, l'unique objet de notre adoration, à qui seul le sacrifice peut être offert. C'est ce que Jésus-Christ même nous a enseigné par ces admirables paroles: « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité[1]. » Que si la religion dans son état parfait, et l'adoration, qui est le premier et le plus essentiel devoir de la religion, doivent être spirituelles, le sacrifice le doit être aussi, puisque c'est la manière d'adorer la plus parfaite, la plus sainte et la plus digne de Dieu, et qu'il renferme tout le culte de la religion véritable. C'est en effet, selon les plus habiles interprètes, le sens littéral de cette parole du Fils de Dieu qui, répondant à une difficulté que la Samaritaine lui faisait touchant le lieu du sacrifice, lui fait entendre qu'il n'y a point de sacrifice digne de Dieu que celui qui est spirituel aussi bien que Dieu, et qui, devant être offert en esprit et en vérité, n'est point attaché à un lieu particulier, non plus que Dieu même : « Femme, croyez-moi, le temps va venir que vous ne sacrifierez au Père ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem... Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais sacrificateurs sacrifieront au Père en esprit et en vérité.

[1] Joan., IV, 24.

Car ce sont là les sacrificateurs que mon Père cherche. Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui lui sacrifient, lui sacrifient en esprit et en vérité [1]. »

Le sacrifice ne doit pas être seulement spirituel ; mais pour être digne de Dieu, il faut qu'il soit tout divin ; et tout ce qui est nécessaire pour un véritable sacrifice doit s'y rencontrer d'une manière toute spirituelle et toute divine.

Il ne faut pas s'imaginer que ce que nous disons soit contraire à ce que l'Église enseigne de la vérité du sacrifice de l'Église présente, où il se rencontre plusieurs choses extérieures et sensibles : car nous parlons ici du sacrifice tel qu'il doit être dans sa perfection ; et il n'y a personne qui n'avoue que, comme ni l'Église ni la Religion ne sont encore dans un état parfait, le sacrifice n'est pas non plus dans la perfection qu'il doit avoir un jour.

L'Église, la Religion et le Sacrifice, qui vont toujours d'un même pas, ont divers âges, divers accroissements et divers degrés par lesquels ils doivent passer pour arriver à leur entière perfection : et ce que saint Paul dit de l'homme intérieur et chrétien, ou plutôt ce que l'Évangile nous apprend de Jésus-Christ, qu'il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, nous devons l'entendre, à proportion, du Christ entier, qui est l'Église sous son Chef, de la Religion qui est sa vie, et du Sacrifice qui est l'âme de la religion et de l'Église.

Ils ont donc leur enfance, leur adolescence et leur âge parfait ; et ces trois âges se succèdent de telle sorte l'un à l'autre, que le dernier est la perfection des deux autres.

[1] Joan., IV, 21.

Leur enfance s'est passée sous la loi de Moïse. De même que les enfants nouveau-nés, et dans leurs premières années, sont tout appliqués aux choses sensibles, ainsi la Religion et le Sacrifice n'étaient alors que dans l'extérieur, et n'avaient rien que de sensible et de grossier, tandis que l'Église n'avait èncore que le corps de la religion et du sacrifice.

Leur adolescence est sous la loi de la grâce. Car comme les jeunes gens, qui sont capables d'user de leur raison, ne laissent pas d'être encore fort sujets à leurs sens et dépendent beaucoup des choses sensibles, de même la Religion et le Sacrifice ont bien l'esprit, l'intérieur et la vérité, mais le tout encore enveloppé du corps, des signes et des figures. Et comme encore les jeunes gens croissent en hauteur et en grosseur jusqu'à l'âge parfait, ainsi l'Église et la Religion croissent sans cesse et croîtront jusqu'à la consommation des siècles. Alors elle entrera dans son âge parfait, comme saint Paul l'explique divinement dans son Épître aux Éphésiens [1].

Quand donc l'Église sera arrivée à son âge parfait, et qu'elle sera consommée par la gloire dans l'unité de Dieu, alors, comme un homme parfait ne suit que la raison et ne se conduit plus par les sens, ainsi l'Église n'aura plus que l'intérieur de la Religion et du Sacrifice : et n'ayant plus besoin de cette écorce extérieure dont tous les mystères sont présentement couverts et enveloppés, elle en possédera l'Esprit tout pur et la vérité toute nue, sans voiles, sans signes et sans figures.

C'est à la perfection et à la vérité des mystères que nous devons aspirer. « Nous avons ici-bas l'ombre des

[1] Éph., II, 20 et suivants, et IV, 11, 12.

choses, nous y en avons l'image, mais c'est là-haut qu'est la vérité. » L'ombre est dans la Loi, l'image dans l'Évangile et la vérité est dans le Ciel. On sacrifiait autrefois des veaux et des agneaux ; on sacrifie maintenant Jésus-Christ comme homme et comme souffrant ; et lui-même encore, comme Prêtre, s'offre lui-même pour nous pardonner nos péchés. Il est offert ici-bas sous une image et sous un voile sensibles ; mais dans le ciel, où il fait pour nous l'office d'avocat et de médiateur auprès de son Père, il est offert dans la vérité toute pure. Nous n'avons donc ici les choses que couvertes d'images et de figures ; nous ne les voyons que cachées d'un voile ; mais nous les verrons là face à face et à découvert dans leur entière perfection : la perfection ne se trouvant que dans la vérité des choses [1]. »

Lors donc que nous voulons considérer la Religion et le Sacrifice dans leur perfection, nous devons les séparer de tout ce qui nous y est présentement sensible. Car ce qui est tel n'est que figure, appartient à la Loi, et n'est institué qu'en considération de l'infirmité de l'homme, qui n'est guère capable en cette vie des choses purement spirituelles.

Pour bien connaître le Sacrifice, persuadons-nous que toutes les choses que nous en voyons ne sont pas le sacrifice, ni la vérité de ce qu'elles sont dans le sacrifice ; et que, comme dit saint Augustin, et saint Thomas après lui, le sacrifice visible n'est que le signe et la figure du sacrifice invisible.

Ce que nous voyons donc de l'hostie avec nos yeux charnels, et qui ne sont pas encore régénérés ni spiritualisés, n'est pas l'hostie. Ce que nous voyons du

[1] S. Amb., l. I. Off. c. XLVIII.

Prêtre n'est pas le Prêtre. Ce que nous voyons en un mot du temple, de l'autel et de tout ce qui est nécessaire pour le Sacrifice, n'est ni le véritable temple, ni le véritable autel ; mais il faut que la foi, qui nous découvre les choses invisibles, nous fasse chercher, nous fasse trouver, celles qui sont figurées par ces choses visibles, dans le Sacrifice : et pour les trouver, il faut nous élever en esprit jusqu'au sein de Dieu, où le Sacrifice est dans sa perfection, et où toutes les choses pour le sacrifice parfait et accompli se trouvent réunies et renfermées d'une manière admirable.

III. — L'entrée de Jésus-Christ dans le vrai sanctuaire a été la perfection et la consommation de son sacrifice. Or ce sanctuaire, dans lequel Jésus-Christ est entré, n'est autre que le sein de son Père, qui souvent est exprimé par le nom de ciel, ou de choses célestes, parce que c'est dans le ciel que ces mystères se découvrent, et parce que cette manière de parler est plus à la portée du commun des hommes.

Jésus-Christ n'est donc point entré, dit saint Paul, dans le sanctuaire fait de main d'homme, qui n'était que la figure du véritable : mais il est entré dans le ciel même, et jusqu'au sanctuaire qui est au delà du voile : *usque ad interiora velaminis ;* ayant été établi Pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech [1].

Mais pour arriver à ce Saint des saints, ce Pontife des biens futurs a passé par un tabernacle plus grand et plus excellent que celui de Moïse, par un tabernacle qui n'a point été fait de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a

[1] Heb., IX, 24 et VI, 19.

point été formé par la voie commune et ordinaire : et il y est entré non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang [1].

Saint Paul fait ici l'application de ce qu'il avait dit au commencement du même chapitre, où il distingue deux parties différentes de l'ancien tabernacle, ou du temple; dont l'une, où entraient tous les jours les prêtres, s'appelait le *Saint ;* et l'autre, qui était après le second voile, et dans lequel le grand prêtre seul entrait une seule fois l'année, se nommait le *Saint des saints.* Or, comme cette seconde partie, à laquelle on allait par la première, était bien plus sainte que l'autre, il faut aussi, pour faire l'application juste, que le Saint des saints dans lequel Jésus-Christ est entré, soit plus auguste et plus saint que le tabernacle par lequel il y est entré, selon ces paroles « Mais Jésus-Christ étant le Pontife des biens à venir [2]..... »

Si ce tabernacle, par lequel notre divin Pontife est entré, est le ciel, comme plusieurs l'expliquent, et entre autres les deux Gloses, Liranus, les deux commentaires attribués à saint Ambroise et à saint Anselme, etc., que dirons-nous qu'est le Saint des saints dans lequel il est entré une seule fois, sinon le sein de son Père, qui sans doute est plus saint, plus secret et plus auguste que le ciel ? Que si nous entendons par ce tabernacle le corps de Jésus-Christ, comme l'entendent d'autres Pères et d'autres interprètes. que trouverons-nous qui soit plus saint et plus auguste, et qui mérite d'être appelé le *Saint des saints* à l'égard du corps de Jésus-Christ, que le sein même de son Père, qui est la source de toute la sainteté, et où la vraie Arche d'alliance est cachée :

[1] Hebr. IX, 11. — [2] Hebr., IX, 11.

de même que l'arche qui la figurait était cachée dans le sanctuaire qui était au delà du second voile, selon la juste remarque de saint Paul en cet endroit? Car, encore un coup, le tabernacle par où entre ce Prêtre, et le sang avec lequel il entre dans le sanctuaire, doivent être moins saints que le sanctuaire même : et cependant il n'y a que le sein de Dieu qui soit plus saint que le corps et le sang de Jésus-Christ.

Ceci me donne occasion de remarquer en passant une différence qu'il y a entre le sein de Dieu et le corps de Jésus-Christ, qui sont tous deux appelés le temple de Dieu sous divers rapports. Car Dieu n'a eu qu'un tabernacle, dans lequel était son arche durant le voyage des Israélites dans le désert, et pendant même que David a été dans les fatigues des combats. Mais après que le peuple de Dieu fut entré en possession de la terre promise, et qu'il eut joui du repos, Dieu voulut avoir un temple dans lequel son Arche fût placée pour n'être plus transportée, comme dans le voyage du désert, d'un lieu à un autre. Ce tabernacle ancien était la figure de l'Église de la terre, qui est dans le voyage et dans le combat : « car, comme dit saint Augustin[1], les tentes et les tabernacles ne sont que pour ceux qui sont en voyage, qui vont à la guerre et qui ont des ennemis à combattre. » Le Temple, au contraire, représente l'Église triomphante et l'état du ciel, où elle jouit du fruit de la victoire et d'un parfait repos.

Mais on peut dire aussi que le corps de Jésus-Christ, pendant qu'il était sur la terre voyageur et combattant, était comme le tabernacle où était l'arche de l'alliance : parce qu'il n'avait pas encore remporté la victoire, et

[1] In Ps. XVI.

n'était pas entré dans sa gloire et dans son repos. Maintenant qu'il n'est plus voyageur et qu'il est entré dans son repos parfait, son temple est le sein de son Père, le propre séjour des enfants de Dieu, le lieu du repos, et, pour ainsi dire, la vraie terre promise, destinée à Jésus-Christ et à ses membres.

Mais, après avoir écouté saint Jean et saint Paul sur cette vérité, écoutons Jésus-Christ, et voyons si nous ne pourrons point apprendre de sa bouche quel doit être le temple où il offrira éternellement son sacrifice. Il me semble qu'il nous donne quelque lumière pour cela dans ce qui est rapporté par saint Matthieu, : « Malheur à vous, dit-il, conducteurs aveugles, qui dites : Si un homme jure par le temple, cela n'est rien ; mais s'il jure par l'or du temple, il est obligé à son serment. Insensés et aveugles que vous êtes ! lequel est plus grand et plus considérable, ou l'or, ou le temple qui sanctifie l'or[1] ? » Jésus-Christ donc traite les Scribes et les Pharisiens de fous et d'insensés. Et pourquoi cela ? parce qu'ils ne comprenaient pas que le temple est quelque chose de plus grand et de plus saint que ce qui est offert dans le temple ; que c'est le temple qui sanctifie les dons qu'on y fait à Dieu, et que c'est du temple que les offrandes reçoivent leur dignité et leur sainteté : *Stulti et cæci, quid enim majus est, aurum, an templum quod sanctificat aurum ?*

Nous apprenons donc de ces paroles de Jésus-Christ une règle importante et une maxime fondamentale dans la science du sacrifice : que, dans le sacrifice, le temple est plus saint que les dons, les offrandes et les victimes qu'on y offre ; et que ce ne sont pas les oblations qui sanctifient le temple, mais le temple qui sanctifie les

[1] Matth. XXIII, 16.

oblations. Or peut-on dire que le ciel soit plus digne et plus saint que la victime du sacrifice de Jésus-Christ, qui est Jésus-Christ même? Et peut-on s'imaginer quelque chose de créé qui approche de sa dignité et de sa sainteté infinies? On peut au contraire dire de lui assurément, en le comparant avec les temples créés : *Templo major est hic.* Il est plus grand, plus digne et plus saint que le temple de Salomon, et que la terre et que le ciel, quelque renouvellement qui leur arrive à la fin des siècles. Il n'y a que le sein de Dieu le Père qui soit un temple digne de lui, comme étant plus saint que l'humanité de son Fils qui lui est offerte, et comme étant la source et le principe de toute sainteté : *Templum quod sanctificat donum.* C'est véritablement ce temple qui sanctifie sa victime, *quem Pater sanctificavit et misit in mundum*[1]. C'est ce temple qui la rend digne de lui, et qui la fait elle-même une source de sanctification pour ses membres, afin de les faire devenir eux-mêmes la victime de Dieu comme parties de son corps.

Enfin là où est le véritable autel de notre religion, l'autel sur lequel doit être offert le grand sacrifice de Jésus-Christ, là est sans doute le véritable temple : car c'est dans le temple que l'autel est placé. Or l'autel véritable de notre grand Sacrifice, c'est Jésus-Christ, comme nous le prouverons plus bas; donc, comme la demeure propre et la résidence naturelle de Jésus-Christ est le sein du Père, on ne peut douter que ce sein adorable ne soit le véritable temple de notre religion considérée dans cette perfection dernière et achevée qu'elle doit avoir dans l'éternité bienheureuse, après la consommation des siècles.

[1] Joan., x, 36.

Il ne faut pas s'imaginer, quand on parle du sein du Père, rien de semblable à ce que nous voyons dans les hommes. Il est vrai que Dieu est Père et qu'il a un Fils; et nous ne devons pas hésiter non plus à dire qu'il a un sein, puisqu'il dit lui-même à son Fils dans les Psaumes[1] qu'il l'a engendré dans son sein, et que le disciple bien-aimé nous apprend que le sein du Père est la résidence du Fils : « Le Fils unique qui est dans le sein du Père[2]. » Mais ce sein n'est rien de corporel ni de sensible, rien qui soit distingué de Dieu même : ce n'est donc autre chose que le secret et l'intime du Père, l'abîme infini et impénétrable de sa substance. C'est ce que nous apprenons de saint Augustin[3]. *Et sinus et uterus pro secreto positus est, quid est : ex utero genui te? Ex secreto, ex occulto, de meipso, de substantia mea : hoc est ex utero : quia generationem ejus quis enarrabit?*

C'est ce qui est appelé ailleurs le secret de la face de Dieu : « Vous les cacherez dans le secret de votre face, » dit le Psalmiste[4]. Quel est ce lieu? Il n'a pas dit : « Vous les cacherez dans le ciel. Il n'a pas dit : Vous les cacherez dans le Paradis : il n'a pas dit : Vous les cacherez dans le sein d'Abraham. Regardons tout ce qui n'est point Dieu comme méprisable et indigne de nous. Que Dieu, qui nous place et nous met à couvert dans un lieu durant cette vie, soit lui-même notre lieu après cette vie. Nous serons donc cachés dans la face de Dieu. Mais afin que Dieu soit notre maison, soyons nous-mêmes la maison de Dieu; qu'il habite en nous, et nous habiterons en lui ; et si nous le recevons dans notre cœur pendant le siècle présent, il nous recevra dans sa face à la fin des siècles[5]. »

[1] Ps. CIX, 4. — [2] Joann., I, 18. — [3] Ps. CIX. — [4] Ps. XXX. — [5] Aug. in Ps.

IV. — Les quatre parties du sacrifice de Jésus-Christ seront perfectionnées dans le ciel.

Jésus-Christ a commencé son oblation dès le premier moment de sa vie divinement humaine, par ces paroles : « Me voici : je viens, selon qu'il est écrit de moi à la tête du Livre, pour faire, mon Dieu, votre volonté. Mon Dieu, je ne veux rien autre, et votre loi est gravée dans le fond de mon cœur[1]. » Ce n'est que dans la gloire que s'accomplit pleinement la volonté de Dieu, et que sa loi est parfaitement gravée, non-seulement dans le cœur et dans les entrailles de Jésus-Christ, mais dans tous ses membres. C'est la charité qui est cette loi ; c'est la charité qui soumet la volonté de l'homme à la volonté de Dieu ; c'est la charité qui cherche la sanctification de son nom ; c'est la charité qui établit son règne ; c'est la charité qui fait sa volonté, et c'est par elle que les Élus, avec leur Chef, s'offriront éternellement à Dieu pour être consommés en lui par sa gloire : ce qui fait la perfection de l'Oblation de cette Victime.

L'immolation qui se faisait des victimes légales, surtout dans l'holocauste, détruisait les victimes pour Dieu. L'immolation de Jésus-Christ sur la croix a détruit sa vie humaine ; et saint Paul nous apprend qu'elle a été détruite afin que, par ce moyen, le corps du péché fût aussi détruit en nous, notre vieil homme étant crucifié avec lui. Ce corps du péché n'est autre chose que la cupidité et la mortalité. L'une et l'autre seront détruites par la victoire parfaite de la charité ; cette destruction doit être commencée dès ici-bas : la première avant la mort, par une charité dominante ; l'autre par la mort même. Mais comme la charité de cette vie ne consume

[1] Ps. XXXIX.

pas ordinairement dans l'âme toute la cupidité; aussi la mort ne peut détruire dans le corps tout ce qu'il y a de corruption, puisque la corruption même est une suite de la mort. Mais la plénitude de la charité dans l'âme, et l'effusion de la gloire dans le corps, y consumeront tout le reste de la corruption, la résurrection le fera dans le corps. Le feu de la charité souffrante dans le purgatoire, et la charité consommée et couronnée dans le ciel, achèvent de détruire dans l'âme les moindres traces de la cupidité : et au moins l'instabilité de la charité, qui se trouve en cette vie dans les plus grands Saints, sera parfaitement détruite par le règne parfait de la charité.

C'est ce feu divin de l'Esprit de Dieu qui consumera cet holocauste. « Car qu'est-ce qu'un holocauste, dit saint Augustin? C'est une victime toute consumée, mais consumée par le feu divin. Tel est le sacrifice que l'Église se promet d'offrir dans le ciel, lorsqu'elle dit : *Introibo in domum tuam in holocaustis.* Car c'est le corps de Jésus-Christ qui parle ici, c'est l'unité du Christ qui dit à Dieu : *J'entrerai dans votre maison pour y offrir un holocauste :* parce que tout ce que je suis, dit-elle, sera consumé par votre feu, afin qu'il ne me reste rien de moi-même et que tout soit à vous. C'est ce qui se fera dans la résurrection des morts, quand ce corps corruptible sera revêtu de l'immortalité : alors cette parole de l'Écriture sera accomplie : *La mort a été absorbée et détruite par une entière victoire.* C'est la victoire du feu divin qui, quand il détruit et absorbe notre mort même, fait de nous un holocauste à Dieu. Alors il ne reste rien de la mortalité dans notre corps, il ne reste rien du péché dans notre âme. Tout ce qu'elle a tiré de la vie mortelle sera consumé, afin qu'elle soit toute consumée elle-même dans la vie im-

mortelle, non en perdant rien de ce qu'elle est, mais en recevant une nouvelle vie qui pour jamais nous affranchira de la mort. Voilà l'holocauste que nous offrirons en sacrifice dans le ciel. *Quid est holocaustum ? totum incensum*, *sed igne divino*, etc. [1] »

Ce feu divin, qui consumera ainsi le Christ comme un holocauste, n'est autre chose que la charité répandue dans les cœurs par le Saint-Esprit : et c'est par cette même vertu de l'Esprit de Dieu que nos corps mêmes ressusciteront, et que la mort sera détruite par une parfaite victime : « Car si l'Esprit qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, dit saint Paul [2], celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. »

L'inflammation de la victime n'est presque pas ici distinguée de son immolation ou destruction. Car la destruction de la cupidité dans l'âme des enfants d'Adam ne se fait que par la plénitude de la charité et de la gloire ; et c'est ce qui enflamme la victime et en fait un holocauste parfait. Ainsi la perfection de l'une fait la perfection de l'autre. La plénitude de la gloire et la plénitude de la charité étant inséparables, la charité consume toute la cupidité de l'âme ; et la gloire détruira même dans le corps tous les restes de la mortalité et de la corruption.

Enfin la communion de ce sacrifice est encore parfaite et accomplie dans la gloire par la perfection et la consommation de la charité. Car comme c'est par la charité que nous commençons en cette vie à communier à Jésus-Christ, à son corps, à son esprit, à sa sainteté

[1] Aug. in Ps. LXV. — [2] Rom., VIII, 11.

et à sa justice, c'est aussi par la charité consommée que nous communions parfaitement à Dieu et à Jésus-Christ dans le ciel. C'est la charité qui nous fait être ici-bas un même corps avec Jésus-Christ par la communion eucharistique, pour être un même esprit avec Dieu : *qui adhæret Deo unus spiritus est*; et la charité parfaite dans le ciel, en consommant l'unité des membres avec le Chef dans le Christ parfait et accompli, nous unira aussi parfaitement à Dieu, nous fera entrer dans son sein, nous consommera dans son unité, et le fera habiter dans notre âme d'une manière incomparablement plus intime, plus sainte et plus parfaite, qu'elle ne le fait durant cette vie dans les plus grands Saints.

Ce sera alors que s'accomplira dans toute sa perfection cette promesse du Sauveur : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure[1]. » C'est alors encore que s'exécutera ce que Jésus-Christ a demandé pour nous à son Père dans la prière de son sacrifice : « Mon Père : je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi : afin qu'ils contemplent ma gloire que vous m'avez donnée[2]. » C'est dans le sein du Père que le Fils réside; c'est dans ce sein qu'il possède sa gloire; c'est dans ce sein qu'il la reçoit; c'est dans ce sein qu'il la communique à ses membres ; c'est dans ce sein que ces membres la contemplent; et par conséquent c'est dans ce sein que le Fils de Dieu désire qu'ils soient avec lui.

Voici comme saint Augustin explique ces paroles :

[1] Joan., XIV, 13. — [2] Joan., XVII, 24.

Volo ut, ubi ego sum, et ipsi sint mecum. In Patre cum Christo erimus... je désire qu'eux-mêmes soient avec moi où je suis. Nous serons dans le Père avec Jésus-Christ, mais Jésus-Christ y est en sa manière, et nous y serons en la nôtre. Car si l'on peut nommer lieu ce qui contient les choses spirituelles, et si une chose trouve son lieu partout où elle est, le lieu éternel de Jésus-Christ est où son Père a toujours été lui-même ; et le lieu du Père, c'est son propre Fils : « Car je suis, dit-il, dans mon Père, et mon Père est dans moi. » Et il dit encore dans cette même prière : « Comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous. » Ils sont eux-mêmes notre lieu, selon ce qu'il dit ensuite : afin qu'ils soient eux-mêmes un en nous. Et nous sommes nous autres aussi le lieu de Dieu même... etc.[1].

Or, que nous soyons dans le sein de Dieu, et que Dieu soit en nous pour l'éternité, c'est ce qu'on appelle la communion, ici-bas à Jésus-Christ quand nous le recevons dans notre sein et que nous nous nourrissons de lui : et Dieu sera tellement en nous que nous en serons rassasiés : *Nam cibus ille cordis est :* il est la nourriture du cœur[2].

Car nous ne serons pas sans nourriture ni sans breuvage, lors même que nous serons dans Dieu. Dieu même sera et notre breuvage et notre nourriture ; mais une nourriture véritable, solide, éternelle, qui seule rassasie pleinement le cœur, sans jamais pouvoir ni manquer ni être consumée : *Non erimus sine esca et potu. Ipse erit cibus noster, Deus, et potus noster. Solus ille cibus reficit, nec deficit*[3].

[1] Aug. Tr. 3 sur S. Jean. — [2] Aug. in Ps. XXI. — [3] Id. in Ps. L.

C'est de l'essence divine et de la vérité éternelle que nous vivrons éternellement. Nous la recevrons par la bouche de la charité, qui sera alors dans la source même de la vie et de la lumière, et nous en serons enivrés de l'abondance de notre Dieu et du torrent de ses délices : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ et torrente voluptatis tuæ potabis eos : quoniam apud te est fons vitæ, et in lumine tuo videbimus lumen*[1].

V.—C'est de la plénitude et du rassasiement de la lumière de la vérité et de la vie, qui est Dieu même, que naîtra la louange que tout le corps de Jésus-Christ avec son Chef, *Plenarium corpus Domini*[2], rendra éternellement à Dieu. Puisque la louange n'est autre chose, selon l'excellente définition qu'en donne saint Augustin, que le rengorgement, pour parler ainsi, de la plénitude et et du rassasiement de Dieu : LAUS *Domini est eructatio saturitatis illius*[3] : et comme ce rassasiement ne finira point, parce qu'on ne cessera point d'aimer Dieu, la louange aussi n'aura jamais de fin. « Car dans ce repos éternel de l'esprit et du corps, qui fait la félicité des Saints, nous nous reposerons en Dieu et nous verrons Dieu. Nous le verrons et nous l'aimerons et nous le louerons. C'est ce qui, à la fin des siècles, sera sans fin. Et celui que l'on verra sans fin, qu'on aimera sans dégoût, qu'on louera sans fatigue, sera lui-même la fin de tous nos désirs et le comble de tous nos désirs. Il sera tout ce que les hommes peuvent honnêtement désirer ; vie, santé, banquet, richesse, gloire, honneur, paix, en un mot toutes sortes de biens ;

[1] Ps. XXXV, 9, 10. — [2] Aug. in Ps. CX. — [3] Id. in Ps. XXI.

afin que, comme dit l'Apôtre, Dieu soit toutes choses en tous[1].

« Combien grande sera cette félicité, qui ne sera traversée d'aucun mal, et qui ne manquera d'aucun bien, et où l'on n'aura point d'autre occupation que de chanter les louanges de Dieu, qui sera toutes choses en tous! Toutes les parties de notre corps, qui sont maintenant destinées à certains usages nécessaires à la vie, n'auront point alors d'autre usage que de concourir aux louanges de Dieu : et toute cette harmonie du corps, qui nous est maintenant cachée, se découvrant alors à nos yeux avec une infinité d'autres choses admirables, nous échauffera d'une sainte ardeur pour louer hautement un si grand ouvrier. Bienheureux, Seigneur, ceux qui habiteront dans votre maison; car ils vous loueront dans les siècles des siècles. Ce sera l'unique occupation de ceux qui n'auront plus rien à faire, le seul ouvrage de ceux qui jouiront d'un saint loisir, l'action de leur repos, et l'unique soin de ceux qui n'auront aucun soin : *In secula seculorum laudabunt te. Hoc erit otiosorum negotium, hoc opus vacantium, hæc actio quietorum, hæc cura securorum*[2]. »

Cette louange éternelle et ce cantique nouveau, qui fera toute l'occupation des Saints pendant ce sacrifice[3], qui ne finira point, sera le fruit de la paix du ciel, de l'unité parfaite du corps de Jésus-Christ et de la société inséparable de toutes ses parties, qui seront liées ensemble par la charité, sans crainte que ce lien puisse jamais être rompu, ni ses membres divisés : *Ibi laudabimus omnes : unus in uno ad unum erimus*[4]. C'est là

[1] Aug. de Civ. Dei. cap. ult. — [2] Aug. in Ps. CX. — [3] Id. in Ps. CXLVI. — [4] Id. in Ps. CXLVII.

que nous le louerons, n'étant plus tous qu'un seul corps dans un seul Jésus-Christ pour Dieu seul. C'est la charité même qui louera Dieu : *Caritas laudadit*[1] ; et qui le louera de tout le cœur des élus, et de tout ce qu'ils seront à jamais dans le ciel, *de totis nobis*[2]. Cette louange ne sera plus du bout des lèvres, mais du fond de l'âme, parce que nous aimerons Dieu de tout le fond, de toute la plénitude et de toute l'étendue du cœur, et que nous serons enracinés dans la charité, et la charité parfaitement enracinée en nous : *Holocausta medullata offeremus tibi, intus tenebimus charitatem tuam : non erit in superficie : in medullis nostris erit quod diligemus te*[3].

Voilà la louange que nous chanterons dans le ciel, le sacrifice que nous y offrirons à Dieu. Le sacrifice que Dieu demande de nous présentement, afin que nous méritions d'offrir ce sacrifice céleste et éternel, c'est celui d'un cœur pénitent; car si la pénitence est nécessaire à un pécheur pour se préparer au sacrifice et à la communion eucharistiques, combien plus est-elle nécessaire pour pouvoir entrer dans ce temple adorable et approcher de cet autel invisible et sublime où s'offre le sacrifice éternel de la louange divine par le feu de la charité divine et éternelle ! Toute la religion de la terre n'est qu'une préparation à la religion du ciel. Le sacrifice et la communion eucharistiques, qui est ce que nous avons de plus grand et de plus saint dans nos mystères, ne sont que des moyens pour nous mettre en état d'offrir cet holocauste dans l'Église des Saints. Cependant quelle pureté ne doit-on pas apporter à l'autel visible pour y sacrifier et y communier sous les signes

[1] S. Aug. in Ps. CXLIX. — [2] Id. in Ps. CXLVIII. — [3] In Ps. LXV, 15.

visibles au corps et au sang de Jésus-Christ! C'est les recevoir indignement, selon les Pères, que de les recevoir au temps où l'on doit expier par la pénitence les péchés qui tuent l'âme : *Hoc est indigne accipere, si eo tempore accipiat quo debes agere pœnitentiam.*

On ne permettait pas même autrefois aux pénitents, avant qu'ils eussent accompli les degrés prescrits de la pénitence, d'assister au saint sacrifice de la messe, pas même à l'oblation du pain et du vin; mais, après avoir entendu la parole de Dieu, et y avoir reçu l'imposition des mains accoutumée, on les congédiait, le diacre leur disant à haute voix ces paroles : « Vous autres, qui êtes en pénitence, retirez-vous ; *exite, qui in pœnitentia estis.* L'Église use présentement d'indulgence envers les plus grands pécheurs. Pourvu qu'ils ne soient pas excommuniés, elle les souffre dans l'Église durant la célébration des saints mystères, et elle veut bien qu'ils y assistent, supposant qu'ils n'y viennent qu'avec au moins quelque commencement de conversion et de retour à Dieu.

Mais pour entrer dans le ciel et assister au grand sacrifice de l'éternité, il n'y a point de condescendance. C'est une loi inviolable que rien d'impur, rien de souillé n'y entrera. Il faut avoir payé à la justice de Dieu tout ce qu'on lui doit, pour être reçu dans le temple du sacrifice céleste : il faut s'être purifié des plus petites taches que les plus saints contractent sur la terre. C'est pourquoi le saint Concile de Trente ne dit pas seulement que toute la vie d'un pécheur, mais que toute la vie d'un chrétien doit être une pénitence continuelle, afin de réparer, ou de conserver et de faire croître l'innocence et la pureté que demandent ce sacrifice et la communion de la sainte et ado-

rable Eucharistie : « afin, dit encore ce saint Concile. que les chrétiens se remettant devant les yeux la majesté infinie et l'amour si extraordinaire de Notre Seigneur Jésus-Christ qui a donné sa vie souverainement aimable pour prix de notre salut, et sa chair pour nourriture de nos âmes, ils conçoivent pour ces sacrés mystères de son corps et de son sang une foi si ferme et si inébranlable et des sentiments si vifs de dévotion, d'amour et de vénération, qu'ils puissent recevoir souvent ce pain supersubstantiel, qui soit vraiment la vie de leurs âmes et la santé perpétuelle de leurs cœurs. Fortifiés par le pain, qui fait toute notre force, ils pourront, de cette vie misérable où ils sont étrangers et voyageurs, passer à la patrie céleste, pour y manger sans aucun voile ce même pain des anges, dont ils sont présentement nourris sous les voiles sacrés et mystérieux de l'Eucharistie. » C'est donc à quoi il faut se préparer pendant cette vie par le sacrifice de la pénitence.

. Oui, Seigneur, le cœur contrit et humilié est maintenant le sacrifice que vous ne refusez point. Mais ce cœur contrit et humilié est l'ouvrage de votre grâce, l'effet de votre miséricorde, un don que vous ne faites pas à tous, par un jugement juste et impénétrable, et que vous faites à qui vous plaît, par une bienveillance toute gratuite. Nous le désirons, nous le demandons, nous l'espérons et l'attendons, Seigneur, de votre bonté. C'est sur ce fondement que doit être élevé l'édifice de notre salut et le comble de la charité ; mais le fondement est l'ouvrage de votre main. Faites-le en nous, Seigneur ; élevez dans notre cœur l'édifice de la charité sur le fondement d'une foi humble et d'une espérance ferme en votre grâce, afin que nous puissions être votre royaume dès cette vie : *Regnum Dei intra vos est ;*

et que vous soyez notre Jérusalem dans l'éternité. C'est là que nous vous offrirons un sacrifice qui vous sera agréable en toutes manières, le grand sacrifice de la justice parfaite et de la charité consommée. C'est là que vous recevrez l'oblation unique et éternelle du corps plein et accompli de votre Fils. C'est alors que cet holocauste divin sera entièrement embrasé, non dans un temple de pierres, mais dans le temple de votre sein : non sur un autel figuratif et ministériel, mais sur votre propre autel : *Altare tuum,* qui est votre Fils même : non par un feu profane et étranger, mais par le feu sacré de votre Esprit. *Totos nos divinus ignis absumat, et fervor ille totos arripiat. Quis fervor? Nec est qui se abscondat à calore ejus. Quis fervor? de quo dicit Apostolus : Spiritus ferventes. Non tantum anima nostra absumatur ab illo igne divino sapientiæ; sed et corpus nostrum; ut mereatur ibi immortalitatem. Sic levetur holocaustum, ut absorbeatur mors in victoriam.* Que nous soyons tous ardents, tous brûlants de ce feu divin, et que cette chaleur nous embrase et nous consume jusqu'au fond des entrailles. Quelle est cette chaleur? sinon celle dont il est dit : *Personne ne peut se défendre de sa chaleur?* Quelle est cette chaleur? c'est celle que l'Apôtre nous recommande en disant : *Conservez la ferveur de l'Esprit.* Que notre âme ne brûle donc pas seulement de ce feu divin de la sagesse; mais que notre corps même en soit embrasé, pour mériter d'être revêtu de l'immortalité dans le ciel : et que cet holocauste soit tellement consumé et sacrifié pour Dieu, que la mort soit absorbée et détruite par une entière victoire[1]. »

[1] Aug. in Ps. L.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

CARRIÈRE APOSTOLIQUE — ET ÉCRITS DE SAINT PAUL

CHAPITRE PREMIER

LE MONDE DÉCHU

I. — Le Péché originel.

II. — La Gentilité.

III. — Le Peuple juif.

IV. — La Loi mosaïque.

CHAPITRE DEUXIÈME

JÉSUS-CHRIST

I. — L'Incarnation et la Rédemption.

II. — Le Sacerdoce de Jésus-Christ.

III. — Corollaires pratiques de l'Incarnation.

CHAPITRE TROISIÈME

VIE SURNATURELLE — JUSTIFICATION

I. — La Vie surnaturelle.

II. — La Justification.

CHAPITRE QUATRIÈME

LA GRÂCE ACTUELLE

I. — Sa Nécessité.

II. — Sa Distribution.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA GLOIRE

I. — Les Abords de la Gloire.

II. — La Gloire.

III. — L'Exclusion de la Gloire.

IV. — Le Délai de la Gloire.

V. — La Résurrection des Corps.

VI. — Fin du Monde. — Second Avénement de Jésus-Christ.

NOTES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER

Le Mans. — Typ. Ed. Monnoyer.


BIBLIOTHECA
PRAV. TORONTINAE

